

Gilles Derais

Trilogie Lange



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*
Les mésaventures picaresques de deux
sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE,
Les Celtes mercenaires
Western bre-ton et post-atomique.
Ça cogne dur dans le désert, entre
Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN,
Des nouilles dans le cosmos
Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN,
Les Canines dans le pâté
Au milieu du stupre et du lucre
de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues
traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,
*Les Innommables et autres
histoires de Canines*
27 nouvelles par le meilleur spécialiste
français de l'ail bio
et de l'épieu certifié FSC.

PATRICK BOMAN,
Amours, Délices et Morgue
Suite des aventures des vampirologues
de La Nouvelle-Babylone.
Du saignant!

PATRICK BOMAN,
Peabody se rince l'œil
Opus six des célèbres aventures
de l'Inspector Sahib. Peabody enquête
sur un trouble crime survenu dans une
obscurité principauté...

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise
de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*
Une cordée népalaise s'apprête à faire
l'ascension du sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ
ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street
Mordu par le comte Madov,
un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

STUDIO LOU PETITOU
ET PIERRE CHARMOZ,
La Canine impériale
Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.
L'enquête est menée par Vidocq, Renan
et les saint-simoniens.

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument de l'édition
du xx^e siècle enfin réédité.
5 volumes, 1 400 pages de bruit
et de fureur.

RENÉ TROIN,
Chantier Schéhérazade
Et si le groupe des Beatles s'était formé
à La Crau (Var)...

JULES VEINE, *Le Voyage
dans les spasmes*
De l'extase comme moyen
de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal*
Plus c'est haut, moins c'est beau!

COLLECTIF, *Histoires d'Aulx*
11 textes pour célébrer la biodiversité
vampiresque. (Coédition imaJn'ère.)

TRILOGIE LANGE



LA PEAU LISSE DES NURSES
*est paru en 1980 aux éditions du Bébé noir,
dans la collection « Plaisir ».*

LES SEPT MERVEILLES DU MONSTRE
est paru en 1981 aux éditions de la Brigandine.

TOUT FEU, TOUT FEMME
est paru en 1983 au Scarabée d'or.

Gilles Derais

 rilogie Lange

La Peau lisse des Nurses



*Les Sept Merveilles
du Monstre*



Tout Feu, tout Femme

Sous la Cape

Avant-propos



C'est en 1979 que commence l'aventure du *Bébé noir* (qui deviendra par la suite *La Brigandine*) lorsque la SODIS, filiale de Gallimard, propose à Henri Veyrier de lancer une collection « érotique » sur le marché. L'honorable éditeur se trouvant alors dans une situation financière difficile, il confie à Jean-Claude Hache le soin de diriger cette nouvelle collection qui pourrait lui permettre de financer ses publications plus avouables (sur le cinéma, notamment).

Pour Jean-Claude Hache, il s'agit alors de trouver rapidement des auteurs capables d'écrire vite et de lui fournir une livraison mensuelle de quatre titres. C'est ainsi que plusieurs collaborations au long cours vont naître, les habitués de ces deux collections usant généralement de multiples pseudonymes. Par exemple, Jean-Pierre Bouyxou publiera 14 romans libertaro-polissons en utilisant six pseudonymes différents qu'il a déjà rodés en rédigeant quasiment tout seul sa revue *Fascination*: Georges de Lorzac, Georges Le Gloupier, Élisabeth Bathory, etc. Au bout du compte, la grosse majorité des titres publiés par les éditions du *Bébé noir* et de *La Brigandine* (124 livraisons en à peu près trois ans) est due à une demi-douzaine d'individus; même si, parfois, les piliers de la maison proposent à un ami de venir s'encanailler. On serait surpris de découvrir l'identité de certains auteurs¹.

*

1. Lorsque Bernard Joubert publia un extrait de *L'île aux délices* dans son *Histoires de censure*, il reçut le courrier suivant de Raoul Vaneigem, l'un des piliers de l'Internationale situationniste: « Je vous accorde volontiers l'autorisation de reproduire le texte que vous me communiquez, mais j'aimerais en l'occurrence rectifier une inexactitude. S'il est vrai que j'ai signé (avec Jean-Claude Hache, si je ne me trompe) les contrats pour *L'île aux délices* et *La vie sexuelle d'Eugénie Grandet*, les deux ouvrages ont été rédigés par une amie. Je ne m'en suis pas moins beaucoup amusé à récrire à sa demande un certain nombre de passages. »

Mis à part la contrainte du format (les livres ne devant pas dépasser 190 pages) et une ligne éditoriale imposant un tiers d'érotisme explicite, les romans des éditions *Bébé noir / La Brigandine* seront marqués par un ton iconoclaste et volontiers anarchisant qui fera la grande singularité de ces collections. Si parfois on s'y contente de railler par intermittence la maréchassée, les promoteurs immobiliers véreux et la bourgeoisie repue, certains romans se révèlent beaucoup plus rentre-dedans et témoignent d'un esprit irrévérencieux totalement inédit dans ce genre de littérature dite « de gare » (l'iconoclastie d'un livre comme *L'Odieux tout-puissant* est à se tordre de rire).

Cette excessive liberté qui règne au sein de la maison n'est pas pour plaire à tout le monde: les publications du *Bébé noir* font l'objet d'interdictions régulières et certaines écopent même de la fameuse « triple interdiction » (de vente aux mineurs, de publicité et d'exposition à l'affichage) qui oblige l'éditeur au dépôt préalable de toutes ses publications. Plutôt que de se soumettre à cette censure, Veyrier abandonne le *Bébé noir* au début de l'année 1980 et lance *La Brigandine*, dont les livres ne seront plus envoyés au dépôt légal. Pendant près de trois ans, la collection se répandra en toute illégalité, malgré de forts tirages (chaque roman étant imprimé à près de 30 000 exemplaires). Une « illégalité » en totale adéquation avec la ligne et le ton des romans publiés...

L'aventure de *La Brigandine* se termine en 1982, lorsque la SODIS décide de ne plus poursuivre la distribution de la collection. Aucune raison ne semble avoir été avancée mais il n'est pas interdit de penser que Gallimard finit par voir d'un mauvais œil cette petite collection impertinente qui risquait de faire de l'ombre à la *Série noire*.

Assistant réalisateur (de cinéastes aussi différents que José Bénazéraf ou Maurice Pialat) puis scénariste et réalisateur lui-même, un moment proche du stupéfiant Jean Bouillet, Jean Streff publie en 1978 un ouvrage de référence sur le *Masochisme au cinéma* qui sera suivi d'autres livres sur le même thème : *Le Sadomasochisme* (Garancière, 1984), *Les Extravagances du désir* (la Musardine, 2002) ou encore cette somme que constitue le *Traité du fétichisme à l'usage des jeunes générations* (Denoël, 2005), livre qui lui vaut le prix Sade, dont il deviendra juré, puis secrétaire général en 2009. C'est sous le pseudonyme de Gilles Derais qu'il va publier *La Peau lisse des nurses* pour le *Bébé noir* en 1980, puis *Les Sept Merveilles du Monstre* (1981) aux éditions *La Brigandine*. Prévus pour la même collection, *Tout Feu, tout Femme* paraîtra finalement chez Le Scarabée d'or de Dominique Leroy après la disparition de la remuante maison.

Centrés autour du personnage de Benoît Lange, journaliste goguenard et priapique, ces trois romans constituent une véritable trilogie où apparaissent les mêmes personnages récurrents : l'inspecteur Berthier, homosexuel refoulé adepte de la lime à ongles ; son supérieur, le commissaire Gramet ; et, surtout, l'odieux professeur Minski (un petit clin d'œil à l'Ogre des Apennins de Sade) qui ressurgit à chaque épisode pour menacer la paix mondiale en compagnie de son âme damnée, le docteur Castro.

Moins directement contestataire que certains de ses petits camarades « brigandins », Jean Streff adopte avec bonheur les constructions rocambolesques et feuilletoniques du bon vieux *serial* et s'amuse avec les références littéraires et cinématographiques. Difficile de ne pas penser au docteur Mabuse de Fritz Lang ou au docteur Moreau de Wells lorsqu'on assiste, médusé, aux méfaits de Minski sur son île dans *Les Sept*

Merveilles du Monstre. Quant à *Tout Feu, tout Femme*, il relève de la science-fiction la plus débridée.

Cette inscription dans les genres les plus fantaisistes n'empêche pas l'auteur de remettre en question les fondements mêmes de nos sociétés lorsqu'il aborde les passages pornographiques inhérents à ce genre de littérature. Force est de constater qu'en la matière, il fait preuve d'une réelle inventivité et ne bâcle jamais ces scènes pour satisfaire au cahier des charges de la collection.

De *La Peau lisse des nurses* à *Tout Feu, tout Femme*, Streff revisite par le biais de la fiction les thèmes de ses ouvrages documentaires et le lecteur pourra constater un certain crescendo dans les descriptions de ces « perversions sexuelles » que sont le sadisme et le masochisme, fil rouge en quelque sorte de cette trilogie. Plus Minski gagne en puissance, plus les sévices qu'il inflige à ses victimes se révèlent cruels et raffinés ; de l'horrible séance de gymnastique des *Sept Merveilles du Monstre* au sidérant supplice de l'anguille dans *Tout Feu, tout Femme*.

Le sexe est rarement joyeux dans la « trilogie Lange » mais peut représenter le lieu où s'inversent les rapports sociaux et où les dominants peuvent devenir les dominés (cf. l'humiliation de l'inspecteur Berthier – représentant de l'institution – dans *Tout Feu, tout Femme*). Minski, sorte de demiurge nietzschéen, cherche à travers le sadomasochisme à débarrasser l'individu des tabous sexuels les plus enfouis (c'est l'objet de ses expériences dans *La Peau lisse des nurses*). Si l'horizon d'une nouvelle humanité débarrassée desdits tabous peut faire frémir, elle permet néanmoins à Jean Streff / Gilles Derais (pseudonyme diablement bien approprié) d'explorer les troubles profondeurs du désir : « *L'inspecteur eut un haut-le-cœur, mais la nature humaine est ainsi faite, qu'il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie.* »

Vincent ROUSSEL

NOTA. – Sous la Cape a déjà réédité plusieurs titres parus à l’enseigne de la Brigandine: *Pompe le Mousse*, *Les Celtes mercenaires* (Hurl Barbe); *Le Voyage dans les Spasmes* (Jules Veine). Et persévérera dans ses mauvais penchants à l’avenir.

La Peau lisse des Nurses



I

*De la manière dont se perpètrent les viols abominables
dans les quartiers riches.*

La pleine lune faisait briller l'asphalte mouillé d'un étrange reflet. Dans le lointain, dix heures sonnaient au clocher d'une église. Les rues de la banlieue ouest, banlieue résidentielle par excellence, étaient désertes. Aussi l'homme marchait-il d'un bon pas, bien emmitoufflé dans son manteau beige en poils de chameau, les mains enfouies au plus profond des poches. Parvenu à l'intersection de deux larges avenues bordées de pavillons somptueux, il s'arrêta.

On eût dit qu'il hésitait.

La main gauche sortit de la poche, tenant une cigarette qu'il porta à ses lèvres gercées par le froid. Puis, de la même main, il l'alluma et en tira une longue bouffée qu'il savoura avec toute l'application voulue, comme le ferait un condamné à mort. Enfin, il parut se décider et, tournant à gauche, reprit sa marche en direction du pont.

Son allure était plus lente maintenant. Il s'arrêtait même à intervalles irréguliers, comme s'il n'était pas certain du numéro et qu'il s'efforçait de reconnaître les lieux. Son manège dura un bon quart d'heure. Son visage traduisait un profond désarroi. À plusieurs reprises, il revint sur ses pas, pour finalement se fixer devant le numéro 69. Il examina soigneusement la villa d'un étage à la façade recouverte de lierre. Lorsqu'il escalada

le perron, un étrange rictus déforma la partie droite de sa face imberbe, depuis la commissure des lèvres jusqu'à l'œil. La main gauche émergea à nouveau de la poche et l'index indé-
cemment tendu se dirigea vers le bouton qui allait déclencher la sonnerie.

Nathalie était étendue sur le lit de sa chambre. Elle portait une jupe vert bouteille et un pull ras du cou en cachemire, d'un ton plus clair, sous lequel on devinait deux charmants fruits fermes et dodus que nul sous-vêtement n'entravait et que la jeune fille caressait distraitemment du bout des doigts. Ses mains abandonnèrent un instant les mamelons déjà turgescents et descendirent le long de la peau douce et satinée du ventre. «J'ai encore grossi», songea Nathalie en fermant les yeux. Ce qui, en vérité, était une hérésie de sa part; car, pour ses dix-sept ans et ses un mètre soixante-deux, ses cinquante-neuf kilos étaient fort bien répartis. «Il faudrait absolument que je me mette au régime.» Cette pensée en déclencha une autre et, se levant d'un bond, la jeune fille courut à la cuisine. Dans un égouttoir se prélassait le navet frais, acheté le matin même au marché et ajouté à la livre dès qu'elle l'eut repéré sur le tas à cause de sa forme un peu courbe et de ses proportions supérieures à celles de ses congénères. Elle le savait: celui-ci n'aurait pas le sort commun aux autres, en ragoût. D'ailleurs, les ragoûts ne sont-ils pas déconseillés pour les régimes amaigrissants?

Nathalie se saisit avidement du légume. Dur, mais quand même plus moelleux que la carotte, elle le préférait nettement à cette dernière dont le goût sucré, la couleur congestionnée, trop directement suggestive, et la forme trop droite lui déplaisaient. Même sans atteindre des tailles de compétition, le navet lui convenait parfaitement pour un usage courant.

Celui qui se trouvait présentement dans l'égouttoir, bien conformé, lui promettait un plaisir tout particulier. Aussi s'étant mise à l'éplucher, appuyait-elle son bas-ventre contre le bord de l'évier. Avec un plaisir langoureux qui déjà l'inondait, elle prolongeait l'opération, faisant lentement saillir la fine pelure avant de la détacher complètement. Puis elle tâta la chair humide et rêvait d'éplucher un sexe d'homme comme on tresse une anguille de sa peau. Cette image lui pinça le ventre au point de la faire gémir. Un instant, elle considéra le légume dépouillé de sa peau tel un gland décalotté, lui supposant une sensibilité à vif qui le faisait ainsi suinter de plaisir. Le navet, glissant entre ses doigts, laissait dépasser tantôt une extrémité, tantôt l'autre. Nathalie, taillant la pulpe, modela l'arrondi d'un bout, l'un plus étroit et plus pointu, celui qu'elle s'introduirait en premier, l'autre arrondi et moins incurvé, la partie où s'attachait la tige, qu'elle se réservait pour la bonne bouche. Elle se prit à regretter que deux boules gonflées de sève ne viennent terminer cette seconde extrémité, mais les navets sont ainsi faits qu'en guise de parties, ils n'ont que deux bouts. Cependant, avec application, elle dessina une veine, saillante sur toute la longueur du légume, à petits coups de couteau.

Toujours appuyée contre l'évier, elle ferma les yeux, éprouvant en le serrant la taille et la vigueur du navet. « Serre-moi! Oh! serre-moi fort! Ah! comme tu es dur, mon chéri! » murmura-t-elle dans un souffle. Puis, n'y tenant plus, elle ôta sa culotte de nylon rosé, troussa sa jupe et, sans ménagement, s'empala d'un seul coup sur son godemichet préféré.

C'est à cet instant précis que la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Nathalie sursauta et, dans son affolement, lâcha le légume qui glissa de son vagin gluant avec un bruit de succion et vint s'écraser sur le carrelage de la cuisine. Une seconde, elle pensa que c'était son père. Mais il était trop tôt! N'avait-il pas

affirmé qu'il ne rentrerait pas avant minuit? Et, de toute façon, il possédait sa propre clef. Alors qui cela pouvait-il être? Sans doute un de ces clients qui, après s'être excusé de la déranger à pareille heure, insisterait pour parler à son père («C'est très urgent!» ajouterait-il) et qu'elle aurait un mal fou à convaincre de l'absence de ce dernier. Elle était habituée à ce genre de malade. Mais celui-là tombait vraiment mal.

Sans prendre la peine de ramasser le navet, elle quitta la cuisine et suivit le long corridor qui menait à la porte d'entrée. Elle l'ouvrit.

L'homme était grand et mince. Vêtu d'un pardessus beige en poils de chameau. Le visage très pâle, émacié, et les yeux, d'une clarté irréaliste, enfoncés au fond des orbites.

– Je voudrais parler au professeur Damien.

La voix était sourde, comme s'il s'efforçait d'en dissimuler la véritable tonalité. Les mots, qui franchissaient presque douloureusement le seuil des lèvres, étaient plus chuchotés qu'articulés.

Nathalie, encore sous le coup de l'émotion, ne comprit pas immédiatement la requête. Elle marqua un temps avant de répondre.

– Je suis désolée, monsieur, mais mon père est absent et il ne rentrera que très tard.

– Ça ne fait rien. Je l'attendrai.

Le visiteur était déjà dans le couloir et se dirigeait vers le salon. En passant, il avait légèrement bousculé Nathalie et, par un mouvement instinctif de recul, elle lui avait laissé la voie libre. Maintenant, elle l'avait rattrapé et, lui ayant saisi le bras, tentait de le retenir.

– Mais, c'est impossible! Peut-être ne rentrera-t-il pas du tout, enfin pas avant demain matin.

Aussitôt elle regretta d'avoir prononcé cette dernière phrase.

Sans prêter la moindre attention aux protestations de la jeune fille, l'homme se dégagea, traversa rapidement le corridor et, de la main gauche, poussa la porte vitrée du salon. Il demeura quelques instants sur le seuil, pendant que son regard parcourait la pièce, comme pour en confronter l'agencement avec le souvenir qu'il en avait.

Vis-à-vis de l'unique porte où il se trouvait, une large baie vitrée donnait sur le jardin éclairé par la lune. Les deux murs attenants disparaissaient sous de la moire aux reflets bleutés. Le troisième était en fait une immense bibliothèque d'acajou verni dont les rayons étaient garnis de nombreuses éditions de luxe.

Le sol était recouvert d'une épaisse moquette d'un gris très clair. Au centre du living-room, sur un tapis à longs poils, un divan et deux fauteuils de style anglais entouraient un guéridon. Sur ce dernier, outre un téléphone, s'entassaient plusieurs revues de psychiatrie.

Dédaignant le confort, l'homme alla s'asseoir dans un coin, sur une simple chaise dont l'aspect banal et la vétusté paraissaient faire injure au reste de l'ameublement. Pour ce faire, il contourna un meuble de télévision et, pensif, s'arrêta quelques instants devant l'écran vide.

Tout d'abord désappointée, un peu effrayée, Nathalie s'efforçait de retrouver son calme. Ce fut cependant d'une voix mal assurée qu'elle tenta d'expliquer à l'individu combien son entêtement était vain. De toute façon, même si le professeur rentrait plus tôt que prévu, il serait trop fatigué pour donner une consultation. Elle-même était lasse et désirait aller se coucher. Par contre, elle pouvait très bien prendre un rendez-vous pour le lendemain.

L'homme s'enfermait dans un silence inquiétant. Les yeux se promenaient d'un meuble à l'autre, examinant chaque recoin avec la plus minutieuse attention.

À mesure qu'elle les égrenait, Nathalie se rendait compte de la stérilité de ses arguments. Sournoisement la fausse assurance fit place à la gêne, puis la gêne à l'angoisse.

Désemparée, elle se tut. Elle sentait l'agitation nerveuse monter en elle et pourtant ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Incapable de se contrôler, elle arpentait la pièce en tous sens à petits pas rapides. Ses mains l'embarrassaient et elle aurait voulu en arrêter le tremblement. Elle s'assit quelques secondes sur le bras d'un fauteuil, mais aussitôt se releva.

Le silence amplifiait les bruits du dehors et elle souhaita de toutes ses forces y entendre l'approche d'un pas, celui de son père. Soudain, ses yeux se posèrent sur le téléphone.

Elle allait saisir l'appareil, lorsqu'elle prit conscience du regard posé sur elle, des yeux, qui, du fond de leur orbite, la guettaient. Les conseils de son père lui revinrent en mémoire. Ne jamais brusquer les malades, car ils peuvent alors avoir des réactions incontrôlables et souvent dangereuses. Et dire que c'était elle qui, avant de dîner, avait apporté le téléphone dans le salon pour appeler Marie-France tout en regardant la télévision!

Plus cette impossible situation durait, plus sa peur grandissait. Et maintenant, elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir à l'idée du regard de l'homme constamment posé sur son corps. Trouver quelque chose, n'importe quoi, mais en finir. Ses propres exhortations au calme demeuraient sans écho. Elle marchait de long en large, incapable de contrôler ses jambes. Et ces yeux qui ne la quittaient pas un seul instant. Elle se donnait l'impression d'être une esclave toute nue obligée de faire étalage de ses charmes devant un affreux maquignon de chair humaine. Et si un tel fantasme l'aidait parfois à aboutir à l'orgasme au cours de ses masturbations végétariennes, il devenait, en l'occurrence, insoutenable. Elle allait se mettre à hurler.

Il avait fallu qu'il choisisse cette chaise, tapi dans un coin comme un animal prêt à bondir. Et pourquoi n'enlevait-il pas son manteau? Il faisait pourtant assez chaud dans la maison. Et ses mains dans ses poches! Et ce silence, plus effrayant à lui seul que toute autre chose. Et ces paupières mi-closes qui laissaient filtrer comme un venin l'insupportable observation.

Brusquement l'homme s'était levé. Il se tenait debout devant sa chaise, le dos un peu courbé et ses traits reflétaient l'effort d'une intense réflexion.

Paralysée par la peur, Nathalie sentit une sueur glacée dégouliner le long de son dos. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine qui se soulevait au rythme de sa respiration saccadée. Elle n'était plus maîtresse de son corps. Incapable du moindre mouvement, elle semblait attendre, comme une vierge que l'on s'apprête à immoler.

Puis, naturellement, l'homme s'était rassis et avait repris son attitude de chasseur jouissant des derniers sursauts de la proie avant de porter le coup final.

Nathalie avança vers lui, s'arrêta à quelques mètres, comme n'osant approcher plus près, et dit dans un souffle, d'une voix à peine audible.

– Je vais préparer du café. Nous en aurons besoin.

Sitôt qu'elle fut hors du champ d'attraction des yeux, la jeune fille éprouva un immense soulagement. Dans la cuisine, elle s'appliqua à retrouver un rythme de respiration normal et à chasser les folles idées qui bourdonnaient dans sa tête. Cet effort de volonté contribua à la libérer définitivement de l'envoûtement.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule suspendue au-dessus du Frigidaire. Celle-ci indiquait vingt-trois heures dix. Avec un peu de chance, dans moins d'une heure, celui qu'elle appelait tendrement «daddy» serait de retour. Son calvaire prendrait fin.

Elle remplit d'eau une casserole qu'elle déposa sur le feu. Ses gestes étaient précis, ses mains ne tremblaient plus. Peut-être pour effacer les derniers résidus de peur, elle se mit à fredonner une chanson à la mode en regardant l'eau bouillir.

Sa main allait se poser sur la poignée du placard pour y prendre le café, lorsqu'un bruit, juste derrière elle, la fit sursauter. D'un bond, elle se retourna.

L'homme était là, immobile dans l'encadrement de la porte. Les jambes étaient un peu écartées sous le manteau ouvert, ses paupières mi-closes. Un curieux rictus déformait la partie droite de son visage, depuis la commissure des lèvres jusqu'à l'œil.

Nathalie se mordit le poing pour ne pas crier. Avant même qu'elle n'ait eu le temps de se ressaisir, la main gauche de l'homme se referma comme un étau sur son épaule. Et aussitôt, elle sentit ses seins, son ventre se hérissier au contact de quelque chose de froid, comme un objet métallique. Dans un réflexe, elle baissa la tête et vit son pull déchiqueté, comme coupé en deux par son milieu, sa chair nue d'où en différents endroits perlaient déjà quelques gouttes de sang, et, à hauteur de son pubis, au bout du bras droit de son agresseur, un crochet métallique au lieu d'une main.

Le premier cri monta lentement dans sa gorge et s'amplifia démesurément. Mais déjà l'homme avait repris son travail de boucher et l'horrible instrument blessait la chair tendre et rosée en même temps qu'il la dénudait.

Un voile opaque, puis de plus en plus rouge à mesure que son propre sang éclaboussait les vêtements du sadique, obscurcit ses yeux embués de larmes. Comme dans un rêve, elle vit l'homme ouvrir son pantalon et sortir son sexe en érection. Elle aurait voulu fuir, mais ses jambes ne la soutenaient plus. Lentement, elle s'affaissa sur le carrelage de la cuisine.

Sous ses fesses, elle sentit s'écraser la chair pulpeuse du navet. Dans une demi-inconscience, elle se rappela l'usage auquel elle destinait le misérable légume, écrasé maintenant en bouillie sous le poids de son corps pantelant. Mais une réalité bien plus vivante se dressait maintenant à hauteur de son visage.

– Suce! dit l'homme en même temps que la pointe acérée du crochet venait se planter dans le sein gauche de la jeune fille.

Nathalie poussa un cri rauque qui se termina en un gargouillis informe lorsque la verge de l'homme, profitant de l'occasion, s'enfonça d'un seul coup dans sa bouche ouverte, jusqu'à l'arrière-gorge.

En même temps, elle sentit son sein gauche étiré vers le haut et ses fesses, ruisselantes de la chair du navet, quittèrent le sol.

– Mieux que ça! ordonna l'homme, tandis qu'il la maintenait ainsi à genoux à l'aide du crochet fiché dans son sein.

Nathalie eut l'impression d'être une bête de boucherie suspendue à l'étalage. Inexplicablement, cette pensée l'excita et elle sentit un flot de cyprine inonder son bas-ventre. Entre ses lèvres écartelées, l'homme s'agitait frénétiquement. Les yeux mi-clos, révulsés, il se parlait à lui-même sur le ton d'une incantation.

– Suce-moi, salope! Tu aimes ça, hein! Sale putain! Je vais te défoncer la glotte!...

– Gloups! fut la seule réponse de Nathalie, qui, au fur et à mesure que le sexe de l'homme s'enfonçait dans sa gorge, sentait le crochet pénétrer de plus en plus dans son sein.

Soudain, il la souleva du sol avec une force herculéenne et, la tenant à bout de bras, toujours crochetée au sein gauche, il la viola. Nathalie émit un gémissement rauque, bestial. Le sang coulait en longues rigoles le long de son buste et venait maculer la verge de l'homme qui la pénétrait. Il fut pris de

tremblements convulsifs et, alors que la jeune fille sentait un jet gluant et chaud se répandre dans son ventre, le crochet quitta son sein et vint se planter une dernière fois dans sa gorge, juste au-dessus de la glotte.

L'homme l'embrassa tendrement.

II

*Des anomalies du comportement pathologique.
Étude d'un cas particulier.*

Depuis le début de la semaine, Alain Marette avait déjà traîné Sylviane quatre fois au cinéma le *Midi-Minuit*, boulevard Poissonnière. Pour une femme qui goûtait fort peu aux joies du septième art, c'était beaucoup. Cependant, elle ne pouvait se résoudre à le laisser y aller seul. Le plus pénible était qu'Alain insistait pour revoir toujours le même film : *Le Sang du vampire*. Ce soir encore, elle avait dû accepter et, une nouvelle fois, les mêmes images sans intérêt avaient défilé devant ses yeux fatigués.

Elle regrettait sa faiblesse, maintenant qu'elle trotte au côté de son mari sur le boulevard rempli de passants. Mais quel devait être son comportement ? Attendre, se montrer docile et souhaiter que tout cela prenne fin le plus rapidement possible ? C'était son seul moyen de venir en aide à Alain.

Pour l'instant celui-ci parlait, parlait intarissablement. Il lui racontait un scénario qu'elle connaissait par cœur ; lui expliquait le sens caché de tel plan, de tel mouvement de caméra, s'émerveillait de la beauté de la dernière séquence, où le savant fou était déchiqueté par ses propres chiens. Sans oublier la poésie des décors : tous ces bocal remplis d'hémoglobine dans le laboratoire souterrain. Mais c'était à lui-même qu'il s'adressait. Jamais son visage ne se tournait vers

sa compagne. Son monologue ne demandait aucune réponse.

La pluie avait commencé à tomber, mais sans doute ne s'en était-il même pas aperçu. Sylviane le tira par le bras et ils s'abritèrent quelques instants sous une porte cochère. Rien n'aurait su tarir son exaltation insensée. Et au milieu des badauds agglutinés sous le porche, il poursuivait ses descriptions sanguinolentes. Sylviane surprit quelques regards intrigués et, comme l'averse s'était calmée, entraîna bien vite son époux.

Le cinéma se trouvait à moins de dix minutes de leur appartement, mais, pour Sylviane, cette courte marche était une course sans fin, vers un but qui semblait s'éloigner à chaque pas. Elle éprouvait une telle hâte d'être chez eux, dans leur deux-pièces de la rue des Martyrs! Non pas que l'attitude d'Alain y serait moins inquiétante. À l'enthousiasme démesuré ferait place une intense dépression. Mais le fait de se sentir entre ces murs où ils avaient vécu trois années de bonheur sans ombre la rassurait. Trois années de bonheur! Si l'on ajoutait celle de leurs fiançailles, avant qu'ils ne montent s'installer à Paris, cela faisait quatre ans. Sylviane étouffa un sanglot à cette douce pensée.

La pluie avait repris, mais comme il ne leur restait qu'une centaine de mètres à franchir, ils se mirent à courir. Dans l'escalier, l'étau qui comprimait la poitrine de la jeune femme commença à se desserrer. En même temps qu'elle introduisait la clef dans la serrure, elle ne put retenir un soupir de soulagement. Au moins était éliminée la présence de témoins, voyeurs avides de sensations. Et puis, si une nouvelle crise se déclenchait, elle n'aurait qu'à bondir sur le téléphone et appeler le docteur Castro. Il saurait la réconforter, lui donner d'utiles conseils, se dérangerait même si cela prenait des proportions alarmantes.

Elle jeta son sac sur la table et, ôtant son manteau, l'accrocha à un cintre dans la penderie. Alain s'était assis sur une chaise, près du buffet Henri II. Il n'avait pas pris la peine de déboutonner les pans de sa canadienne, ni même d'en rabaisser le col de fourrure. Ses mains étaient posées à plat sur ses genoux. Ses yeux fixaient le mur d'en face, comme s'il eût voulu voir au travers.

En s'approchant de lui, Sylviane savait qu'il resterait là, figé, aussi immobile qu'une statue, une heure, peut-être deux, puis que, toujours muet, il irait se coucher et s'endormirait d'un sommeil de plomb. Elle le considéra quelques instants, puis ses lèvres s'entrouvrirent pour formuler une question.

– Mon chéri, veux-tu que je te prépare une tasse de thé ou de café?

Elle n'attendit pas la réponse, convaincue que l'esprit de son mari était ailleurs, perdu dans un univers où nulle voix humaine n'avait droit d'entrée. Mais elle se raccrochait de toutes ses forces à ces petits riens d'une vie normale, et ce genre de phrase lui donnait le change.

Dans la cuisine, elle prit deux tasses sur l'évier et dans chacune déposa un sachet de thé. Brusquement, elle fut saisie d'un étourdissement et se raccrocha de justesse à la cuisinière pour ne pas tomber. Comme à chaque fois qu'une telle faiblesse manquait de la renverser, l'image de son propre corps nu, debout au milieu de leur chambre, se dessina devant ses yeux. Ses bras étaient étirés au maximum vers le haut. Deux fines cordelettes de chanvre ligotaient ses poignets et les reliaient au crochet fixé dans le plafond, à la verticale de sa chevelure ramenée en arrière par un ruban rosé. Alain s'approchait d'elle et, à l'aide d'une lancette acérée, pratiquait deux fines incisions sur chaque bras dans la pliure du coude. La douleur était infime, mais elle ne pouvait, à chaque fois,

s'empêcher de sursauter sitôt que la lame glaciale tranchait la veine. Puis, tandis que le sang commençait à s'écouler en fines rigoles le long de ses avant-bras, Alain pressait ses lèvres contre les siennes.

– Ma chérie... mon amour... je t'aime... murmurait-il d'une voix à peine audible, alors que ses mains pétrissaient sans retenue les seins lourds de son épouse.

Sylviane fermait les yeux et essayait de se laisser bercer par les baisers et les dures caresses de son mari. Mais, peu à peu, celles-ci devenaient de plus en plus rudes. Les seins étaient tordus, pincés, tirillés en tous sens et, lorsque les premières gouttes de sang en atteignaient la pointe, Alain se mettait à les gifler violemment du revers de la main.

Sylviane serrait les dents pour ne pas crier. Alain, alors, la contournait et, de nouveau armé de sa lancette, tranchait directement dans la peau du gras des fesses. Puis il s'agenouillait derrière elle et, comme en proie au délire, se mettait à lécher tel un chien heureux de retrouver son maître le joufflu sanguinolent. Goulûment il posait ses lèvres sur chaque blessure et aspirait le sang. Puis, à grands coups de langue, il lapait le sang qui maculait la chair blanche des deux mappemondes, qu'il écartait, resserrait, agitait de plus en plus frénétiquement au fur et à mesure que son désir montait.

Enfin il se relevait et allait s'asseoir sur le lit. Sans perdre une seconde, son épouse des yeux, il commençait alors à se masturber. Sylviane savait dès lors ce qui lui restait à faire. Attendre doucement que la syncope la gagne. Car ce n'est que lorsqu'elle pendrait inanimée au crochet du plafond, le corps entièrement zébré de son propre sang, qu'Alain parviendrait à la jouissance.

Bien sûr, elle n'aurait jamais dû se prêter à ce genre de séance. Mais c'était le seul moyen, pour Alain, de trouver un

repos passager. Et elle l'aimait tant! Elle aurait tant voulu que tout redevienne comme avant.

L'eau était chaude. Elle s'empara de la casserole, remplit les deux tasses et revint dans la salle à manger. La position d'Alain n'avait pas varié d'un pouce. Son visage ne reflétait aucune expression. On eût pu croire qu'il était mort.

Elle lui prit la main et délicatement y déposa une soucoupe. Celle-ci glissa le long des doigts amorphes et s'écrasa sur le sol, sans toutefois se casser. Elle la ramassa et, tenant la tasse par son anse, la porta elle-même jusqu'à la bouche, qui n'eut aucune réaction. Le chaud liquide disparut lentement entre les lèvres à peine disjointes. À l'aide d'une serviette, elle essuya les coins, où quelques gouttes avaient coulé. Ce geste lui évoqua celui d'une mère qui nourrit son bébé. Elle se demanda si Alain pourrait un jour lui donner un enfant. Certainement, essaya-t-elle de se persuader. Il était impossible qu'il ne guérisse pas. Cela repartirait comme c'était venu, un beau matin, sans raison apparente.

Elle reporta la vaisselle à la cuisine et décida d'aller se coucher. Elle ne pouvait rien faire pour lui, sinon lui offrir sa passivité. Et c'était sans doute cette impuissance qui la déprimait le plus. Il fallait laisser faire le temps, avait dit le docteur Castro. Mais tiendrait-elle encore longtemps avec ces saignées de plus en plus fréquentes, qui la rendaient chaque semaine plus pâle, plus faible, aussi bien au physique qu'au moral?

Seule, dans le grand lit de leur chambre, elle repensait aux deux tentatives de suicide d'Alain. Ce n'était pas à proprement parler des tentatives de suicide, avait expliqué le docteur. Alain souffrait d'une passion quasi mystique pour le sang. Voir couler le liquide rouge le bouleversait et était sa seule source de jouissance. Comme les tabous enfouis dans son subconscient l'empêchaient encore d'attaquer définitivement autrui,

il se mutilait lui-même pour satisfaire son irrésistible envie. Il n'y avait qu'aux dépens de son propre corps que sa conscience lui reconnaissait le droit de s'assouvir jusqu'à la mort. Peut-être une part de masochisme entraînait-elle en ligne de compte. Mais seule la suite des événements confirmerait une telle hypothèse. En tout état de cause, il fallait remonter très loin dans la vie du jeune homme, sans doute jusqu'à la prime jeunesse, pour découvrir les causes de sa perversion.

Sylviane était perdue dans le fil de ses pensées, lorsqu'un bruit de verre brisé la fit sursauter. Sans prendre le temps d'enfiler une robe de chambre, elle se précipita vers la pièce contiguë.

Alain était toujours assis à la même place, à droite du buffet. À ses pieds gisaient les débris épars d'un sous-plat en verre sur lequel tombait goutte à goutte un liquide rouge, qui coulait le long de sa main gauche et sortait à gros bouillons des veines tranchées du poignet. Ses yeux étaient comme rivés à cette source jaillissante et un singulier sourire découvrait ses dents.

Sylviane poussa un hurlement devant cet horrible spectacle. Un instant la panique la cloua sur place. Puis, se ressaisissant, elle se précipita au téléphone et entreprit maladroitement de composer le numéro de la clinique. Soudain, elle se rappela que la première chose à faire était un garrot. Aussitôt elle raccrocha, déchira un morceau de sa chemise de nuit et s'agenouilla auprès d'Alain...

– Non, madame, il est préférable que vous ne l'accompagniez pas. Je vous appellerai demain pour vous tenir au courant.

L'homme qui parlait ainsi était petit et maigre. Une courte barbiche et de grosses lunettes d'écaille dissimulaient en partie un visage creusé par les rides. Il y avait plus d'un demi-siècle

que le docteur Castro avait vu le jour dans un lointain village d'Allemagne du Sud.

En fait, son aspect tenait plus de la caricature que du sérieux attendu d'un aussi éminent psychiatre. Il portait une redingote anthracite, aux revers usés, et un pantalon trop large du même tissu. Debout sur le pas de la porte il prenait, en ces termes, congé de Sylviane.

Quant à Alain, il était déjà en bas, dans l'ambulance où les deux infirmiers l'avaient descendu sur une civière.

– Mais, docteur, il a perdu beaucoup de sang! s'inquiéta la jeune femme.

– Chère petite madame, il est inutile de vous tourmenter à son sujet. Sa vie n'est nullement menacée. Il a simplement besoin de repos, beaucoup de repos. Mes hommages, madame. À demain.

Il avait déjà fait quelques pas de son allure sautillante sur le palier, lorsque Sylviane le rappela.

– Docteur! Je voudrais vous faire une confidence. Mais c'est difficile. Je ne sais pas comment m'y prendre. Ce sont des actes dont je suis un peu honteuse, bien que les ayant accomplis dans le seul but d'aider mon mari.

– Allez-y, madame. Je suis médecin et par là même apte à tout entendre.

– Eh bien voilà! Je me suis prêtée à certaines choses qu'Alain m'a demandées.

– Ah! Quelle sorte de choses?

– Des saignées, docteur!

Une lueur étrange brilla dans les yeux du petit homme chauve, derrière les verres épais. Il parut tout d'un coup très intéressé. Ses longs doigts osseux taquinèrent sa barbiche. Sylviane crut qu'il allait lui poser une question, mais au dernier moment il se ravisa.

– Permettez-moi de vous dire que vous avez eu tort. En acceptant «ces choses», vous l’encouragez dans sa folie morbide.

Puis il ajouta après un temps, comme s’il savourait cette dernière phrase.

– Enfin, ce qui est fait est fait!

Et il descendit rapidement les deux étages.

III

De la thérapie spécialisée dans les cliniques modernes.

Lorsque Alain Marette s'éveilla, le premier contact qu'il perçut avec la réalité fut une sensation d'étirement au poignet gauche. Il cligna des yeux à plusieurs reprises, puis finalement réussit à les maintenir ouverts. Son crâne lui faisait un mal épouvantable. Sa bouche était pâteuse et il se demanda s'il avait pris une cuite.

La douleur à son poignet se fit plus vive. Il y porta son regard. Une bande de sparadrap, large de cinq centimètres, l'entourait entièrement. Il se souleva en prenant appui sur son coude droit et fit des efforts intenses pour se souvenir. Le cinéma... La brève randonnée sur le boulevard... L'escalier... La chaise près du buffet... Et puis plus rien. Si, un bruit! Le bruit du verre qui se brise.

Cependant, sans se rappeler avec précision ce qui s'était passé, la vue et l'emplacement du pansement lui laissaient facilement imaginer une récurrence. Aussitôt il pensa à Sylviane. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! S'il avait osé la toucher, il ne se le pardonnerait jamais. Mais il savait que, même dans son inconscience, c'était toujours contre lui qu'il dirigeait ses actes de violence. Bien sûr il y avait les saignées, mais il ne les pratiquait qu'avec l'accord de sa femme et les remords qu'il en tirait étaient souvent insupportables.

En tout état de cause il fallait la voir, lui parler, tenter une nouvelle fois de se faire pardonner.

Il repoussa les draps et s'aperçut qu'il était entièrement nu. Aucun vêtement ne dissimulait son anatomie, si ce n'est une large courroie de cuir noir qui barrait son ventre, un peu comme une ceinture, et deux plus étroites aux chevilles. Chacune était fermée par un petit cadenas. Il essaya de lever une jambe. En vain. Tout le bas de son corps, à partir de la taille, était rivé au lit.

Que signifiait cet enchaînement? Sans doute une précaution élémentaire vis-à-vis des malades de son espèce. Mais pourquoi uniquement la moitié inférieure de son corps?

Faisant suite à cette première question, d'autres l'assaillirent. Quelle heure pouvait-il être? Avait-il dormi longtemps? Plusieurs jours peut-être.

Une idée germa dans son cerveau. L'état de ses plaies lui indiquerait la durée approximative de son sommeil. Doucement, il commença à retirer le sparadrap. Très vite il lui apparut que ce n'était pas la bonne méthode et, d'un coup brusque, il l'arracha presque entièrement. Quelle ne fut pas sa surprise en constatant que la cicatrisation était déjà presque à son terme. Ainsi donc, il était resté plus d'une semaine sans reprendre connaissance.

Incrédule, il regardait, comme fasciné, son poignet, d'où le sparadrap ne tenait plus que par un fin ruban.

Si, au moins, il avait pu s'enquérir auprès de quelqu'un. Mais il était seul, isolé dans cette chambre qu'obnubilé par ses pensées il n'avait pas encore pris le temps d'examiner.

À part le lit en fer, aux barreaux peints en blanc, sur lequel il reposait, aucun meuble, aucun objet, pas même une table de chevet pourtant d'usage courant dans les cliniques, n'agrémentait les lieux. Ce dénuement faisait ressembler la pièce,

grande d'environ trois mètres sur deux, plus à une cellule qu'à une chambre. Cette première impression était renforcée par le plafond très bas. Si bas qu'Alain se demanda s'il pourrait y tenir debout. Ce dernier, comme les murs, reflétait une couleur fantastique qui variait à chaque instant du blanc au mauve. En outre leurs surfaces paraissaient capitonnées. De sa main valide il donna plusieurs coups sur le mur contre lequel se trouvait son lit. Aucun son ne retentit.

Soudain, il se rendit compte qu'au cours de ses investigations il n'avait vu aucune porte se dessiner sur l'une des parois. Ses yeux firent plusieurs fois le tour de la pièce, sans résultat. Une sourde panique commençait à le gagner.

Et cette lumière violacée, irréaliste? Là encore il chercha en vain une lampe, une source lumineuse. Rien. La lumière baignait l'atmosphère, comme si elle provenait de l'air même.

Désespérément, il quêtait une poire, un bouton de sonnette, comme on en trouve d'habitude. Rien qui pût le relier au monde extérieur.

Affolé, il se mit en devoir d'appeler.

– Quelqu'un? S'il vous plaît, infirmière!

Il était certain d'avoir crié et, pourtant, à entendre sa propre voix, il eût juré avoir parlé sur un ton tout à fait ordinaire.

Il recommença l'expérience. Même effet, inconcevable.

Trop de choses impossibles accablaient son esprit. Il ferma les yeux très fort, espérant chasser un mauvais rêve.

Lorsqu'il les rouvrit, à peine quelques secondes plus tard, une exclamation de stupeur jaillit de ses lèvres.

Une jeune femme se tenait au pied de sa couche et le contemplait. Elle était d'une taille supérieure à la moyenne et, malgré cela, une grande portion de vide séparait le sommet de son crâne du plafond. Une épaisse crinière rousse entourait un visage très beau bien qu'un peu trop charnu. Un visage qui

laissait deviner une intense volupté, avec ses lèvres épaisses, ses yeux verts, très grands, dont nul maquillage n'avait besoin de souligner l'éclat.

Elle avait une allure d'infirmière d'opérette. Elle portait, à même la peau que l'on devinait laiteuse à souhait, une très courte blouse de toile légère à rayures blanches et grises. Le corsage en était si ajusté que l'on distinguait sans mal, par transparence, les larges aréoles brunes des deux seins magnifiques, extraordinairement développés et striés de fines veinules bleues. La jupe s'évasait en de multiples plis, s'arrêtant tout juste à une largeur de main de la croupe que l'on devinait libre dessous.

Subjugué, Alain bégaya.

– Mais... co... comment êtes-vous entrée?

La jeune femme le gratifia d'un sourire indulgent, comme on en adresse aux enfants trop curieux de certains sujets.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur Marete. Tout va bien maintenant.

Et aussitôt elle enchaîna.

– Mon prénom est Olga. Je serai votre infirmière pendant toute la durée de votre séjour parmi nous. Si vous le permettez, je vous appellerai Alain. Cela facilitera nos rapports.

Déconcerté, celui-ci écoutait bouche bée le monologue qu'elle poursuivait.

– Vous êtes dans la clinique du professeur Minski. C'est son adjoint, le docteur Castro, qui vous y a fait entrer. Vous n'avez sans doute que de vagues souvenirs, mais vous avez tenté de vous suicider.

Instinctivement, sous les couvertures, Alain porta la main à son poignet gauche, où pendait encore le sparadrap.

La question lui brûlait les lèvres.

– Depuis combien de temps suis-je ici?

– Vous êtes arrivé hier soir, en ambulance.

Aussitôt la main recolla maladroitement le pansement autour du poignet.

– Vous resterez en clinique une dizaine de jours, le temps que vos plaies se cicatrisent. Et puis le docteur Castro m'a laissé entendre qu'il désirait vous soumettre à une nouvelle thérapie qu'il vient de mettre au point.

Elle parut deviner les pensées d'Alain et anticipa sa question.

– Toute visite vous étant interdite, vous pourrez cependant téléphoner à votre femme d'ici un jour ou deux. Mais ne vous tourmentez pas, je l'ai moi-même rassurée sur votre état de santé ce matin, dès la première heure.

Elle s'interrompit, pour reprendre presque aussitôt.

– Ah, encore une chose, j'oubliais. Vous avez pu vous étonner d'être attaché à votre lit. Mais vous avez perdu beaucoup de sang. Vous devez vous reposer. C'était le meilleur moyen d'être sûr que vous ne gaspilleriez pas vos forces inutilement.

Elle contourna le lit.

– Maintenant je vais vous détacher et vous conduire à la salle d'eau. Un bon bain chaud vous fera le plus grand bien.

Se penchant, elle tira brusquement les couvertures, dévoilant le corps nu d'Alain. Celui-ci eut un geste instinctif de pudeur.

Olga le regarda d'un air amusé.

– Oh, vous savez, je suis infirmière! C'est mon métier.

Elle introduisit une clef miniature dans la serrure de chaque cadenas et libéra ainsi le ventre et les chevilles du jeune homme. Puis elle l'aida à se mettre debout. Contrairement à son attente, les jambes d'Alain le soutinrent fort bien du premier coup. D'ailleurs, il se sentait plus abruti que fatigué.

Olga avait sorti une espèce de foulard noir de la poche de sa blouse.

– Je m’excuse, Alain, mais les coutumes de la maison vont vous paraître un peu étranges au début. Je suis obligée de vous bander les yeux.

Il se laissa faire complaisamment, plus troublé par la proximité de ce corps de femme contre sa chair nue que par cette nouvelle extravagance.

Elle lui prit le bras et le guida à travers un dédale de couloirs. Il se demanda par où ils étaient sortis de sa cellule; mais, puisqu’elle y était entrée, c’est qu’il y avait forcément une issue. Il se promit d’examiner les murs plus soigneusement à son retour. De plus, un autre problème, bien plus important, se posait à lui. Pourquoi Olga avait-elle menti? Son poignet était presque guéri: Il l’avait constaté de ses propres yeux. Cela faisait donc un certain temps qu’il séjournait dans cette clinique. Pourquoi ce mensonge quant à sa soi-disant arrivée la veille au soir?

Lorsque l’infirmière retira son bandeau, il vit l’image de sa nudité se refléter à l’infini. Il se trouvait au milieu d’une pièce assez spacieuse, dont les murs étaient entièrement garnis de miroirs.

À ses pieds, creusé dans le sol, un bassin, ou plutôt une petite piscine, était rempli d’une belle eau bleue.

Olga l’invita à descendre les quelques marches qui l’en séparaient.

À sa plus grande surprise, elle-même ôta sa blouse et, toute nue, vint le rejoindre.

Décidément les coutumes de ce nouvel univers étaient bien singulières, mais finalement pas si désagréables que ça, pensa-t-il.

Il eut à peine le temps d’admirer l’éclatante beauté du corps

sculptural de l'infirmière que, déjà, elle avait entrepris de le savonner. Elle commença par les épaules, les caressant longuement de ses mains soyeuses. Puis celles-ci descendirent le long du dos et disparurent sous l'eau. Alain sentit la caresse courir le long de ses reins et, avant même qu'il ne fût remis de sa surprise, les doigts d'Olga s'insinuèrent dans la raie de ses fesses. Instinctivement, il voulut se dégager.

– Ne bouge pas. Laisse-toi faire, dit une voix langoureuse à son oreille en même temps que deux lèvres pulpeuses se posaient sur son cou.

Mais déjà la main d'Olga avait repris son chemin et malaxait maintenant les bourses, pendantes entre les cuisses légèrement écartées. Alain avait fermé les yeux et, comme on venait de le lui conseiller, se laissait faire.

Brusquement, Olga le retourna et se colla contre lui. Elle l'embrassait maintenant à pleine bouche, tandis que sa main droite s'était emparée de la verge et entamait un lent mouvement de va-et-vient. La langue de l'infirmière était d'une agilité déconcertante, léchant les lèvres, glissant sur les gencives, titillant le palais. Contre sa poitrine, Alain sentait s'écraser les énormes mamelles de la jeune femme. Enfin celle-ci cessa ses savants baisers et, prenant sa respiration, disparut sous l'eau. Aussitôt, deux lèvres gourmandes s'emparèrent du membre du jeune homme. Il retint un cri. La caresse ne dura que quelques secondes et le visage d'Olga, ruisselant, émergea de l'onde.

– Suivez-moi, dit-elle, comme si de rien n'était. Je vais vous sécher.

Alain sortit de la piscine et s'allongea sur une table de massage. Olga s'empara d'une immense serviette en tissu éponge et l'essuya amoureusement en s'attardant sur les parties sexuelles. Puis elle s'allongea à demi sur le corps du jeune homme et se mit à lui sucer le bout des seins. En même temps,

sa main droite avait repris son mouvement de piston sur le sexe un instant abandonné. Pendant plus de dix minutes, les seins d'Alain furent tétés, mordillés, léchés. Abandonnant enfin leur proie, les lèvres d'Olga glissèrent le long du ventre et s'arrondirent autour du gland. D'un air gourmand, elle tira la langue et doucement elle lécha la verge, dessus, dessous, à l'extrémité, insistant tantôt sur un endroit, revenant à un autre, s'avançant dans les poils du pubis, prenant les bourses à pleine bouche, enfonçant le membre au plus profond de sa gorge, l'en faisant lentement ressortir en le serrant entre ses lèvres.

Malgré les savantes caresses buccales de son infirmière, le jeune homme ne parvenait pas à bander. Tout cela lui semblait trop incompréhensible, trop irréel ; comme dans un conte de fées. Sans désespérer, Olga poursuivait son travail de succion, de titillements, de léchage forcené. Voyant le peu de résultat obtenu, elle se redressa soudain et, tendant le bras, s'empara d'une lame de rasoir posée sur un petit plateau attaché à la table de massage. Elle regarda Alain droit dans les yeux et, sans l'ombre d'une hésitation, se fit une petite coupure au bout de l'index gauche.

À la vue du sang, la verge d'Alain se dressa. Olga se releva complètement et, plaçant son doigt blessé au-dessus du sexe du jeune homme, y laissa tomber quelques gouttes de sang, qu'elle étala soigneusement sur toute la longueur du membre de sa main droite. La verge du garçon était maintenant dressée contre son ventre. Dans les miroirs qui tapissaient tous les murs, il pouvait voir son propre sexe ensanglanté réfléchi à des milliers d'exemplaires. Sa tête se mit à bourdonner. Se penchant en avant, Olga emprisonna la verge en érection entre ses deux seins et, imprimant à son corps un lent mouvement d'avant en arrière, recommença à le masturber. En même temps, elle posa son index gauche sur les lèvres entrouvertes

d'Alain. Celui-ci baignait dans une sorte d'extase mystique, suçant avidement le doigt offert d'où le sang continuait à s'écouler goutte à goutte. Le manège dura cinq bonnes minutes et, alors qu'il sentait l'éjaculation venir, s'arrêta brutalement. Le doigt fut retiré de sa bouche, les seins masturbateurs cessèrent leur lancinant va-et-vient.

– Levez-vous! dit Olga d'une voix devenue très sèche. Il faut regagner votre chambre.

Incapable de mettre deux idées à la suite l'une de l'autre, Alain la regardait sans comprendre.

– Allons! Dépêchez-vous! reprit l'infirmière.

Hébéte, les bourses douloureusement gonflées de sève, la verge encore en érection, le jeune homme quitta la table de massage.

Aussitôt, ses yeux furent de nouveau voilés et il reprit sa marche aveugle, entraîné par sa compagne.

Soudain une voix, qui semblait provenir d'un haut-parleur, le fit sursauter. À une légère pression des doigts sur son bras, il devina la même réaction chez son guide. C'était une voix grave, aux intonations très dures. Un ton qui n'admettait pas de réplique.

– Olga! Vous viendrez me voir dans mon bureau. J'ai à vous parler.

Il entendit l'infirmière murmurer.

– Oui, professeur, je monte dans un instant.

Puis le silence retomba.

Ses pieds s'enfonçaient douillettement dans le sol, lui procurant la sensation d'avancer sur un tapis de caoutchouc mousse. De plus, aucun bruit de pas ne montait à ses oreilles.

Lorsqu'ils eurent réintégré sa cellule, Olga détacha le bandeau.

Elle le pria de se coucher et, malgré ses protestations, remit les courroies en place.

– Maintenant, vous allez dormir. Je vais vous donner des cachets.

Elle posa deux petites pastilles jaunes entre ses lèvres. Il leur trouva un goût un peu poivré.

– Avalez! ordonna-t-elle.

À ce mot, sa voix s'était de nouveau durcie, mais aussitôt un sourire enjôleur radoucit ses traits.

– Bonne nuit! lui dit-elle.

Et, comme elle se retournait, la cellule fut brusquement plongée dans la plus complète obscurité.

Malgré le nombre de questions qui le harcelaient et auxquelles il ne pouvait répondre, Alain ne résista pas longtemps au sommeil.

IV

Des rêves érotiques à tendances perverses.

Le décor évoquait une immense cave moyenâgeuse. Les murs de pierre ruisselaient d'humidité. Sur l'un d'eux était accrochée une impressionnante collection de fouets, martinets, cravaches et autres instruments de flagellation.

Sur le côté, une petite porte en bois pivota sur ses gonds et Olga, nue à l'exception de hautes bottines noires à talons aiguilles, fit son entrée, suivie d'un homme de haute stature grossièrement déguisé en bourreau.

Aux chaînes, descendant de la voûte en arc de cercle, l'homme entrava les poignets de l'infirmière. Puis il la hissa en tournant une manivelle fichée dans un cabestan autour duquel s'enroulèrent les maillons forgés. Il ne s'arrêta que lorsque les pieds de la jeune femme furent à une trentaine de centimètres du sol en terre battue.

Bien que le corps d'Olga se présentât dans une élongation douloureuse qui étirait tous ses membres, la belle opulence de sa croupe n'avait rien perdu de son volume. Peut-être les fesses n'étaient-elles simplement plus aussi sphériques au profit d'un soupçon d'ovalisation verticale. Par contre, les seins ne saillaient plus avec la même agressivité et, n'eût été leur développement vraiment prodigieux qui leur conférait encore un double relief de ballon de rugby coupé en deux dans le sens de la longueur et dont chaque moitié aurait été appliquée

sur la poitrine, seule l'ébauche de deux renflements longitudinaux de faible grosseur aurait encore évoqué leur ancienne présence. Formant un encorbellement à l'abdomen qui, vu de profil, ressemblait à l'étrave d'un navire, la cage thoracique prenait toute sa signification, avec ses côtes visibles sous la peau rendue translucide par l'étirement des bras, faisant songer aux barreaux d'une cage d'osier grossièrement fabriquée. Le ventre était lui aussi rentré, quoique moins profondément que l'estomac. De ce fait, le pubis se projetait en avant comme un promontoire lubrique au centre des replis courbes de l'aîne.

L'homme s'approcha du corps supplicié et, à l'aide d'une cordelette, enserra les chevilles. Suspendue, le visage absolument dépourvu de toute expression, Olga le regardait faire. Seules les pupilles anormalement dilatées et le regard absent traduisaient une ingestion récente de drogue.

L'homme se recula de quelques pas et, visiblement satisfait, contempla un instant son œuvre. Puis, par la même porte où il était entré en compagnie de l'infirmière, il disparut.

Quelques minutes s'écoulèrent et une petite fille d'une douzaine d'années fit son entrée. Elle était vêtue d'une jupe bleu marine, assortie à la veste sagement boutonnée sur un corsage blanc à col Danton. De longues chaussettes blanches montaient jusqu'aux genoux et disparaissaient de l'autre côté dans des mocassins vernis noirs. On l'eût dit tout droit sortie d'un pensionnat.

De jolies boucles blondes retombaient en accroche-cœur sur le front tandis qu'une lippe charmante découvrait de petites dents de nacre. L'expression des yeux, sans arrêt en éveil, semblait dénoter un caractère espiègle qui jurait un peu avec la sévérité de sa tenue.

Sans jeter un seul regard sur le corps toujours suspendu d'Olga, elle se dirigea vers le mur où étaient accrochés les

divers instruments de flagellation. Elle hésita quelques secondes et finalement se décida pour un fouet à manche court, mais dont la mèche mesurait au moins un mètre cinquante. Elle s'approcha du corps en discipline et, d'un brusque mouvement du poignet de haut en bas, lança le fouet à la manière d'un dompteur, déployant la mèche sigmoïde sur le sol avec une dextérité qui laissait deviner non seulement une adresse extrême, mais une longue pratique de ce genre d'engin. Puis son petit bras partit très loin en arrière de son corps, qui accompagna le mouvement d'une rotation du torse et, exerçant un pivotement contraire, à la manière d'un lanceur de poids, elle envoya de toutes ses forces le fouet en direction des cuisses d'Olga. Claquant en rafale sur la chair qui tressaillit de douleur, la mèche sans fin ficela le corps suspendu sur trois hauteurs de spires noires et son bout, terminé par un petit nœud serré, acheva la course de la cinglante lanière en frappant à toute volée la pointe du sein droit.

Durant quelques secondes, Olga, le cou désespérément tendu vers la voûte, hurla à gorge déployée, se tortillant dans le vide comme une anguille au bout de la ligne du pêcheur. Puis d'elle-même, entraînée par son propre poids, la mèche meurtrissante se déroula et retomba dans la poussière du sol en zigzag. Sur la blancheur laiteuse de la peau apparut une longue balafre rouge, spiroïdale.

La fillette, très posément, le visage grave, alla se poster cette fois derrière l'infirmière pour contrarier l'enlacement de la lanière grimpanche avec le coup précédent.

De nouveau l'ignoble serpent de cuir attaqua la chair tendre, cette fois à hauteur du pubis, et remonta le long du buste en l'enlaçant jusqu'à ce que son petit nœud terminal eût marqué d'un impact violet l'autre sein, aussitôt animé d'un tressautement nerveux.

Un hurlement inhumain s'éleva sous l'immense coupole tandis que le corps d'Olga, comme étreint par un reptile trop entreprenant, se mit à tournoyer en se trémoussant au bout de ses chaînes.

Quand le fouet quitta une seconde fois la chair de la jeune femme, dont les yeux révulsés semblaient prêts à sortir de leurs orbites, son corps se décorait de grands losanges tracés par la lanière en croisant sa première traînée rubiconde.

Puis la fillette s'en prit plus spécialement aux grosses lombes jouflues. Afin que le fouet ne s'étirât pas tout au long du corps, elle se percha sur un tabouret. Et elle reprit la fouettée. En un réseau de spirales plus serrées, la mèche enveloppa complètement le derrière et le ventre, de la jonction des cuisses à la taille de l'infirmière. Sous la morsure enrobante, la jeune femme se cambra, puis projeta ses jambes liées ensemble droit devant elle, ainsi que le font les acrobates se préparant à se jeter dans le vide pour attraper un second trapèze.

Délivré de la lanière du fouet, tout le bassin présenta l'aspect d'un pas de vis.

La petite fille descendit de son tabouret et, le regard toujours aussi espiègle, fit le tour du corps supplicé. Estimant sans doute que la flagellation à l'aide du long fouet avait assez duré, elle s'approcha de nouveau du mur d'exposition et échangea son instrument de discipline contre un martinet.

Alors, elle se mit à courir en sautant d'un pied sur l'autre autour du corps d'Olga, tout en continuant à le flageller. Sa course enfantine dura dix bonnes minutes et enfin s'arrêta. Elle se déchaîna alors frénétiquement sur le fessier rouge écrevisse, le labourant d'au moins trente coups de martinet.

La peau avait craqué en plusieurs endroits et le sang commençait à perler. Sans s'en soucier, la fillette alla raccrocher le martinet et, cette fois, s'empara d'une cravache.

Le visage d'Olga était maintenant décomposé. Les larmes coulaient sans arrêt de ses yeux et pourtant, malgré l'insupportable douleur, son regard incompréhensiblement exprimait du plaisir.

À l'aide de la cravache, la petite fille se remit à fustiger le postérieur déjà sanguinolent. À chaque coup, la bande de cuir tressé s'incrustait avec un bruit mat dans les chairs torturées. Le sang commençait à couler en longues rigoles sinueuses le long de la face postérieure des cuisses.

À cet instant, la porte de nouveau s'ouvrit. L'homme à forte stature réapparut sur son seuil. Il avait ôté son costume de bourreau et était entièrement nu. À sa vue, la petite fille stoppa net. Elle lança rageusement sa cravache à travers la cave et, avec une moue boudeuse, sortit.

L'homme la regarda s'éloigner avec un large sourire et referma la porte. Puis il s'approcha du corps pantelant de l'infirmière et le dépendit. Olga s'écroula sur le sol, geignant, le corps entier secoué d'incoercibles convulsions.

Insensible à son état, l'homme se rua sur elle. Il la retourna sur le ventre et, sans même prendre la précaution de lubrifier son membre exacerbé, décalotté par sa main, il s'étendit de tout son long sur le dos tuméfié, ouvrant en grand le ravin des délices. D'un seul coup de boutoir, dilatant le sphincter avec une incroyable brutalité, il implanta sa verge tumescente dans la fournaise de l'étroit boyau, jusqu'aux testicules.

Les mains crispées sur les épaules de l'infirmière, qui subissait la pénétration avec des râles d'une indicible volupté, l'écrasant sous son poids, l'homme n'animait son corps que des montées et descentes saccadées de ses fesses. Au moment du rush de la délivrance, il pistonna avec encore plus d'impétuosité en grognant ignoblement.

Soudain, sur un ultime enfoncement, un long frisson le

secoua. Paupières closes, livide, gémissant, tous les muscles contractés, son pubis adhérent à l'astre sanglant entièrement empalé, il déchargea sa semence.

Puis, abruti de jouissance, il roula sur le côté tandis que le corps d'Olga était secoué de longs spasmes nerveux, impossibles à contrôler.

D'un seul coup la cave entière fut plongée dans l'obscurité.

Lorsqu'il se réveilla, Alain Marette eut l'impression d'avoir passé une nuit très agitée, en proie à d'incroyables rêves érotiques d'une cruauté sans nom.

Il souleva le drap et s'aperçut qu'il avait eu une pollution nocturne.

V

Des petites filles et des vieux messieurs.

De jolies boucles blondes retombaient en accroche-cœur sur son front. Une lippe charmante découvrait de petites dents de nacre. L'expression de ses yeux, sans arrêt en éveil, dénotait un caractère espiègle.

Son manteau en lainage bleu marine, sagement boutonné jusqu'au cou, ses longues chaussettes blanches montant jusqu'aux genoux, ainsi que son sac verni lui donnaient, par contraste, un air de petite fille timide, tout droit sortie d'un pensionnat.

« Elle paraît faite pour jouer dans une adaptation cinématographique d'*Alice au pays des merveilles* », pensa le professeur Robillot, assis sur la banquette vis-à-vis dans l'autobus qui le ramenait chez lui. Il revenait de l'enterrement de la fille du professeur Damien et ne pouvait s'empêcher de revoir l'image de son vieil ami, que le chagrin avait vieilli de dix ans en l'espace de quelques jours. La fraîcheur angélique qui émanait de l'enfant blonde le distrait de ces sombres pensées.

Inconsciemment, il sourit à la petite fille, comme pour la remercier de sa présence, et celle-ci lui rendit sa politesse.

Sa station approchait et il se leva. Aussitôt la gamine le suivit. Ne voyant personne d'autre l'imiter, il s'étonna qu'une enfant aussi jeune voyageât seule. Mais les temps avaient bien changé depuis sa propre enfance et les gosses d'aujourd'hui pouvaient en remonter à bien des adultes. Question d'époque, songea-t-il.

Il n'attendait pas alors l'arrêt complet du véhicule pour descendre. Mais maintenant, avec son âge... Et puis les autobus, eux aussi, avaient changé.

Il remonta l'avenue Victor-Hugo et s'arrêta quelques instants au tabac, au coin de la rue de Longchamp, pour acheter un paquet de cigarettes. Il en profita pour prendre rapidement un café au comptoir.

Un jeune homme, vêtu d'un blouson de cuir noir, le bouscula alors qu'il portait la tasse à sa bouche. La moitié du café se renversa sur le comptoir.

– Vous ne pourriez pas faire attention, dit-il à l'adresse du jeune homme.

– Ta gueule, eh, vieux con ! lui fut-il répondu.

Oui, les temps avaient bien changé.

L'image du corps lacéré de Nathalie, telle que l'avaient publiée les journaux, se fixa de nouveau devant ses yeux. Comment pouvait-on en arriver à commettre des actes d'une telle bestialité ? se demanda-t-il. Quel irrésistible instinct de violence pouvait pousser un individu à une telle sauvagerie ? Mais mieux valait oublier tout cela.

Le gracieux visage de la petite fille précédemment croisée dans l'autobus lui revint en mémoire. Quelle merveilleuse innocence ! Quelle extraordinaire pureté ! Ah, si l'on pouvait toute sa vie conserver la candeur de son enfance ! Comme le monde serait meilleur !

Le blouson noir jouait maintenant au flipper. Il lui jeta un regard de pitié. Après tout, ce n'était pas sa faute. À force d'être agressé de toute part, on apprend vite à montrer les dents.

Le professeur Robillot paya son café et sortit.

Il reprit sa marche et s'apprêtait à entrer sous la voûte de l'immeuble où était situé son appartement, lorsqu'il s'entendit appeler.

Il se retourna et reconnut immédiatement la petite fille de l'autobus. Comme elle parvenait à sa hauteur, essoufflée, elle interrogea.

– Vous êtes bien le professeur Robillot?

La voix n'évoquait pas la jeunesse, mais, au contraire, une femme mûre et accomplie, bien décidée à ne pas faiblir sous le fardeau de l'existence.

Du chef il approuva, tout en se demandant ce que pouvait bien lui vouloir cette charmante enfant.

– Vous êtes sûr? insista-t-elle.

Il ne trouva rien d'autre à répondre que oui.

Alors il la vit ouvrir calmement son sac et en sortir un pistolet, au canon muni d'un silencieux.

Il entendit trois « ploc » et sentit très distinctement les trois balles pénétrer dans son ventre.

Avant de s'écrouler, il eut le temps de la voir s'éloigner en sautant d'une jambe sur l'autre, comme aiment à le faire les enfants. En toute innocence.

VI

Des enquêtes criminelles menées avec sagacité.

Agrippé aux bras de son fauteuil, derrière le bureau sur lequel s'étaient étalés les journaux du matin, le commissaire Gramet éruçait. Son gros visage de mollusque était rouge de congestion et l'air paraissait lui manquer. Incapable de prononcer un mot, il s'exprimait par onomatopées et autres borborygmes, qui sortaient en un flot continu de sa bouche aux lèvres bleues par la rage.

En face de lui, assis sur une chaise bancale, les fesses mal calées au bord du siège, ses doigts courts aux ongles faits tripotant nerveusement un crayon, l'inspecteur Berthier attendait patiemment la fin de l'orage. Il était habitué aux colères de son supérieur, mais il dut pourtant reconnaître ne l'avoir jamais vu dans un tel état.

Finalement, Gramet se calma un peu et parvint à articuler.

– Vous vous rendez compte! Dix-sept crimes en moins de deux mois, et pas une seule arrestation! Les journaux nous ridiculisent à plaisir. La population entière ne parle que de ça. Jusqu'à ma concierge qui me demande tous les soirs où en est l'enquête, avec un sourire ironique.

Il s'était levé et ponctuait chaque phrase d'un monumental coup-de-poing sur son bureau.

– Les gens s'affolent. On se croirait revenu au Chicago

de la meilleure époque. Et moi, qu'est-ce que je fais pendant ce temps-là? Je vous le demande. Je me tourne les pouces en attendant vos rapports.

Il s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle. Berthier profita de l'interruption et essaya timidement de placer un mot.

– Mais, commissaire...

Ce qui eut le don de faire exploser l'énorme masse graisseuse.

– Taisez-vous!

Puis, après un temps.

– Inspecteur Berthier, c'est vous-même qui avez demandé à être chargé de cette affaire. Cela fait aujourd'hui exactement cinquante-six jours que vous êtes dessus. Et quel est le résultat? Rien! Néant! Balpot!

Des yeux injectés de sang fixaient comme deux canons de mitraillettes le malheureux inspecteur, qui se recroquevillait de plus en plus sur sa chaise.

Le bovidé continua.

– J'ai été convoqué deux fois chez le ministre de l'Intérieur, Et qu'est-ce que je lui ai dit? Hein! Devinez un peu ce que j'ai répondu à ses questions? L'enquête suit son cours, monsieur le ministre. Nous ne devrions pas tarder à en recueillir les premiers fruits. Et vous savez ce qu'il m'a répondu? Dites, le savez-vous, inspecteur Berthier de mes deux?

– ... Non, hasarda timidement Berthier.

– Eh bien il m'a simplement demandé si je prenais la police pour un verger. Un verger! À moi! Me demander ça à moi!

Il s'était penché par-dessus le bureau et les postillons tombaient dru sur son vis-à-vis.

– Tout ça, c'est votre faute, Berthier. Si ça continue, je vais perdre ma place, une place que j'ai mis trente ans de ma vie à obtenir. Au prix d'un travail inhumain...

Le ton avait changé. Il s'était fait suppliant.

– Pensez à ma femme, à mes gosses, Berthier. Je n'ai plus que cinq ans à tirer avant la retraite. Que deviendront-ils si l'on me renvoie?

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues du commissaire.

Jules Berthier ne laissa pas passer cette chance inespérée et glissa d'une voix volontairement anodine.

– Je pense avoir trouvé une piste.

Une lueur de triomphe s'alluma dans les yeux de Gramet. Son regard monta vers le ciel.

– Une piste! Dieu soit loué!

Mais aussitôt, il s'affaissa un peu plus dans son fauteuil, comme terrassé par une immense lassitude.

– Mon petit Berthier, c'est la troisième fois cette semaine que «vous trouvez une piste». Et que se passe-t-il à chaque fois, comme par enchantement? Un nouveau crime, encore plus abominable que les précédents.

Il regarda l'inspecteur droit dans les yeux.

– Savez-vous que je vais finir par sérieusement vous soupçonner?

– Oh! commissaire! ne put s'empêcher de s'écrier Berthier.

– Et pourquoi pas? J'ai toujours pensé que vous aviez des allures bizarres. Et votre manie de vous curer les ongles toutes les cinq minutes, vous trouvez ça normal, vous?

Instinctivement, Berthier cacha ses mains derrière son dos. Il bredouilla.

– Mais... enfin... ce n'est pas parce...

Gramet éruçta.

– Si, justement! On commence par se curer les ongles et on finit par violer les petites filles dans les chemins creux. Voyez-vous, Berthier, ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend à faire la grimace.

Brusquement, il se leva et pointa un index accusateur en direction de l'inspecteur. Il hurla.

– Avouez!

Jules Berthier le regarda sans comprendre. Un long silence s'écoula. Finalement, le commissaire se rassit.

– Excusez-moi. Mais avec tout ça, je finis par perdre la tête... Alors, cette piste? Parlez-m'en avant de revenir me voir dans deux jours pour m'expliquer que vous êtes dans un cul-de-sac

Berthier s'était ressaisi.

– Non, cette fois c'est sérieux. Je ne puis rien affirmer encore, mais je crois sincèrement être sur la bonne voie.

– Ce n'est pas possible! La fée des limiers vous aurait-elle visité, par hasard?

L'inspecteur ne prêta pas attention à cette basse insulte de son chef et poursuivit.

– Vous êtes d'accord avec moi pour penser que ces meurtres sont le fait de malades, en proie à une sorte de rage contagieuse. Il est quasiment impossible d'envisager que tous aient le même auteur. D'autre part, aucun vol n'a été relevé et chacun des crimes semble n'avoir aucun lien avec le précédent.

Berthier marqua un temps.

– Eh bien, moi, je crois avoir trouvé le fil d'Ariane.

Le commissaire parut cette fois très intéressé. Son front se plissa et il tendit l'oreille.

Berthier en profita pour reprendre de l'assurance. Ses fesses recouvrirent une plus large partie du siège. Il enchaîna.

– Si l'on considère la liste des victimes, on constate qu'il n'y a aucune parenté entre elles. Sauf pour trois: le docteur Charlet, la fille du professeur Damien et le professeur Robillot, assassiné hier. Tous trois sont d'éminents psychiatres. Si l'on prend comme acquise l'hypothèse d'actes commis par des

malades mentaux, je suggère que c'est dans ce sens qu'il faut orienter les recherches.

Gramet ouvrait des yeux ronds. La sueur ruisselait sur son visage et il semblait faire d'intenses efforts pour suivre le raisonnement de son subordonné. Ce dernier alluma une cigarette, en tira une longue bouffée et reprit, visiblement satisfait de lui-même.

– J'ai eu ce matin un entretien avec l'un de mes amis psychiatres. Il m'a parlé d'un livre qu'aurait publié Damien, il y a quelques années, sur la folie meurtrière. En outre, il croyait se souvenir que Charlet et Robillot figuraient sur la liste des médecins ayant participé à l'élaboration de cet ouvrage. Lui-même ne l'a pas lu, mais il paraîtrait qu'à son époque il aurait suscité pas mal de remous dans le monde de la psychiatrie et soulevé une abondante polémique. Malheureusement, le tirage était limité et il n'existe plus d'exemplaire dans le commerce. Cependant, mon ami m'a assuré que je pourrais en consulter un à la bibliothèque de la faculté de Médecine. Si vous le permettez, c'est ce à quoi je vais m'atteler sur-le-champ.

Le commissaire garda un long moment le silence. L'hésitation se lisait sur ses traits. Finalement, il se leva et tendit une main moite à son collègue.

– Écoutez, Berthier. Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, mais n'oubliez pas une chose: c'est pour vous, comme pour moi, l'ultime chance. Maintenant allez, et *good luck* comme on dit à Scotland Yard.

En sortant du bureau, Jules Berthier prit au portemanteau son chapeau melon, dont il ne se séparait jamais au cours de ses enquêtes. Il suivit les longs couloirs de l'immeuble de la Sûreté nationale et s'arrêta devant la cage de l'ascenseur.

Il s'apprêtait à pénétrer dans celui-ci, lorsque la voix de Gramet le fit sursauter.

– Berthier!

Le commissaire apparut, essoufflé, au bout du couloir. Il s’approcha en se dandinant maladroitement. On eût dit qu’il marchait sur des œufs.

– Je... je voulais vous dire... pour tout à l’heure... je...

L’embarras de son supérieur comblait d’aise l’inspecteur. Il n’aurait donné sa place pour rien au monde. Avec un petit sourire en coin, il dévisagea Gramet.

– Oui, dit-il simplement.

Le commissaire prit une grande bouffée d’air et, comme un enfant pris en faute, baissa les yeux. Finalement, il parvint à articuler :

– Je voulais vous dire que je ne vous ai jamais cru coupable.

– Moi non plus, répondit Berthier.

Puis il tourna les talons et pénétra dans l’ascenseur.

Une fois dans la rue, il héla un taxi.

VII

Des fêtes foraines et des plaisirs simples de la balançoire.

À pareille heure, et en pleine semaine, il n'y avait pas foule sur les trottoirs bordés de baraques foraines et de manèges, dont la plupart d'ailleurs ne marchaient pas. Parmi les rares promeneurs qui déambulaient d'un éventaire à l'autre, on remarquait surtout des hommes, sans doute acculés au chômage et essayant ainsi de passer leur temps douloureux de disponibilité forcée.

La jeune femme était blonde et ses longs cheveux descendaient en cascade sur les épaules. Elle devait avoir une vingtaine d'années, peut-être un peu plus. Un tricot de jersey, extrêmement fin, à col roulé, vert bouteille, moulait impertinamment les obus agressifs de sa poitrine, dont les tétins crevaient les mailles de leur relief aigu; une large ceinture de peau vernie noire accentuait la minceur et la cambrure de sa taille; des bas beiges, si diaphanes qu'ils se nuançaient de rose sur le rebondi des mollets, le promontoire des genoux et sur la ligne des tibias, soulignaient le galbe fuselé de ses longues jambes bottées de cuir. Une minijupe de serge marron descendait jusqu'à mi-cuisses.

La jeune femme se dirigea vers un manège de balançoires pour adultes, constitué d'une dizaine de barquettes en métal. Elle régla le montant du tour à travers un petit guichet, puis monta debout dans une des nacelles vides.

La préposée au manège, une grosse femme d'une cinquantaine d'années aux allures de poissonnière, donna la première impulsion de balancement. Puis, devenue autonome, la jeune femme fléchit les jambes, qu'elle avait largement ouvertes, en donnant un coup de rein. La nacelle monta plus haut. La jeune femme se redressa, descendant toute droite, puis remonta de l'autre côté, la minijupe collée à ses cuisses. Parvenue au terme de la courbe, elle plia de nouveau les genoux et donna un nouvel élan qui augmenta la vitesse et la course de la balançoire. Les plis de la jupe se déployèrent en cône et s'incurvèrent dans une traînée marron derrière les cuisses, dont on voyait la chair nacrée surgir à la limite des bas arachnéens.

Déjà, comme des loups attirés par le sang, quatre ou cinq hommes se pressaient sous la seule balançoire en mouvement. D'autres convergeaient à pas pressés vers le point d'attraction érotique, trop contents de découvrir un tel spectacle gratuit dans un lieu habituellement réservé à la jeunesse.

Au troisième retour vers le ciel, la jupette, plaquée sur le bombage du ventre, s'évasa si haut au-dessus de la croupe volumineuse que tous les voyeurs agglutinés découvrirent avec extase l'absence du moindre voile intime.

Un sifflement admiratif salua l'apogée de la course de la balançoire. Puis celle-ci repartit en sens inverse. La minijupe se troussa si indécentement par-devant que ceux qui, incrédules, cherchaient encore à déceler la trace d'une culotte, eurent tout loisir de se repaître des détails du sexe béant, absolument dégarni de toute toison pubienne.

Sous la nacelle, le tumulte grandissait. Des invectives obscènes commencèrent à jaillir des bouches béates d'étonnement. À chaque retombée de la balançoire, des dizaines de paires d'yeux découvraient tantôt le fessier dodu à souhait, tantôt le ventre glabre, visibles à plus de deux cents mètres à la ronde.

Soudain, émergeant des cris et ricanements nerveux, la voix éraillée de la propriétaire du manège somma la jeune femme de descendre. Celle-ci prit tout son temps et, toujours debout, jambes écartées, attendit que les balancements meurent d'eux-mêmes. Puis, toisant la bonne femme d'un regard méprisant, elle descendit de la barquette en métal en levant haut les cuisses et s'éloigna d'une démarche provocante vers *Le Palais des Mystères et des Ombres*.

Deux hommes d'une quarantaine d'années se détachèrent du groupe des voyeurs et lui emboîtèrent le pas. La jeune femme régla l'entrée et se dirigea sans aucune hésitation vers une sorte de bassin, situé au milieu de la baraque. Un miroir, judicieusement disposé en oblique au fond du trou, réfléchissait par un jeu de prismes le dessous des gens qui, intrigués par ce bassin, cherchaient à en voir le contenu.

Dédaignant les organes génitaux hypertrophiés de la femme en cire et les peu ragoûtants fœtus en bocaux, les deux hommes vinrent encadrer la jeune femme.

Celle-ci ne les remarqua même pas. Penchée au-dessus de la glace, elle semblait fascinée par le spectacle qui s'offrait à elle. Comme ne pouvant imaginer que ce gros sexe glabre, qui bâillait à la jonction des jambes vues en raccourci sous la jupette foncée, était le sien.

Elle sentit plutôt qu'elle ne vit la présence des deux hommes à ses côtés et son cœur cessa un instant de battre.

Deux bras s'enroulèrent en se croisant sur sa taille et elle vit par réflexion les deux mains restantes s'activer à hauteur des braguettes. Deux énormes verges en érection s'allongèrent à l'horizontale, bientôt rejointes par les testicules, eux aussi extraits des pantalons.

Une voix résonna.

– Reste comme ça, poupée, les cuisses bien écartées pour

qu'on s'en mette plein la vue de ta grotte sans poils. Et masturbe-nous!

Toujours aussi obnubilée par l'image que lui renvoyait le miroir, la jeune femme suivit la montée de ses mains cherchant à tâtons, comme de grosses araignées blanches, les virilités qui lui étaient dévolues.

Elle frissonna lorsque ses doigts rencontrèrent les pénis qui palpitérent de plaisir sous la caresse et un trouble sexuel aigu, incisif comme un coup de poignard, lui déchira le bas-ventre. Instinctivement, elle exerça une légère pression sur les deux membres tendus pour les incliner de manière à se voir agir dessus. Elle écarta également un peu plus les cuisses. Ses chairs intimes s'ouvrirent comme une fleur au soleil et les petites lèvres, dont les crispations nerveuses révélaient une excitation intense, apparurent.

Peu lui importait à cet instant de se conduire aussi indécement dans un lieu public. Au contraire, le sentiment d'insécurité qu'elle en tirait renforçait son excitation et stimulait son désir grandissant de s'adonner plus encore à la turpitude. Si l'un des deux hommes avait tenté de la prendre là, debout et penchée au-dessus du miroir, elle lui en aurait été éternellement reconnaissante. D'ailleurs, quand celui de droite coula sa main sous la jupe et se mit à lui tâter le sexe avec avidité, elle le remercia d'un regard voilé par l'émotion et sa propre main se fit plus attentionnée sur son membre que sur celui de son compagnon.

Elle tressaillit et poussa un râle sourd quand elle vit et sentit le gros doigt libidineux s'enfoncer tout droit dans son calice. Cela lui donna l'illusion que la main préhensile s'amputait de son index jusqu'à la troisième phalange. Puis le doigt ressortit un peu de la faille sexuelle pour entamer un lancinant mouvement de va-et-vient.

Le renvoi de l'image de ses intimités masturbées, dont les

bourrelets oblongs s'enfonçaient avec le doigt lorsque celui-ci s'engloutissait et se boursoufflaient quand il réapparaissait, décuplait le chamboulement sensuel de la jeune femme. Elle n'avait d'yeux que pour le délicieux percement de son ventre, l'incessant va-et-vient qui lui procurait tant de félicités.

L'idée lui vint qu'elle aimerait également voir ses seins massés par des mains inconnues, assister à l'érection de leurs framboises sous le roulement de doigts étrangers.

Lâchant un instant leurs proies, ses mains relevèrent brusquement le maillot collant qui la moulait et ainsi, en s'inclinant davantage, elle put voir ses gros seins blancs se balancer indolemment au rythme des lascives fluctuations de tout son corps. Ce fut l'homme de gauche qui, cette fois, prit l'initiative. Il contourna la taille et sa main gauche se referma sur le sein le plus éloigné, tandis que la droite se mettait à pétrir sans ménagement le plus proche.

Le vertige de la jeune femme fut alors si grand que le miroir se gondola devant ses yeux comme la surface d'un lac dans lequel on vient de jeter une pierre. Le pouce de la main masturbatrice s'étira dans le sillon de ses fesses, appuya sur la rosette frémissante, s'y lova, s'y enfonça au plus profond qu'il put. Ce dernier outrage à son corps la fit se tordre d'un spasme brûlant. Elle lança un cri rauque d'une voix enrouée par l'extase qui bouillonnait en elle en s'animant comme une sarabande de sorcières aux prises avec tous les démons de l'enfer. D'ailleurs, n'était-ce pas des diabolins grimaçant et se désarticulant dans les flammes qui dansaient maintenant devant ses yeux égarés par la pâmoison ?

Elle vibrait si fort, brûlait d'un tel incendie, que ce fut tout juste si elle eut connaissance de l'épanchement des virilités qu'elle masturbait à vive allure lorsqu'elles se dégorgeaient à pleins flots dans ses mains.

Quand elle revint à elle, que son étourdissement fut dissipé, elle fut stupéfaite de se retrouver seule; ses «galants» avaient disparu comme par enchantement. Grand fut son désappointement! Elle aurait tellement voulu poursuivre, se rouler à terre avec eux, entrer une verge dans l'ouverture de son ventre affamé, se planter sur l'autre qui lui aurait comblé les entrailles. Elle les maudit pour leur défection. «Ah! les salauds! les salauds!» s'écria-t-elle sans se rendre compte qu'elle faisait beaucoup plus que penser.

Un homme, gros et mal rasé, boudiné dans un vieux chandail de marin bleu foncé, les mains dans les poches d'un pantalon en velours beige, s'approcha d'elle d'un pas éléphantin. Il la considéra quelques secondes, puis éruçta d'une voix rocailleuse, sans presque prendre la peine de remuer les lèvres, où pendait un bout de cigare luisant de salive.

– Te fatigue pas, la môme. Ils sont déjà loin, tes michetons. Tu peux mettre le montant de ta double passe au compte des pertes et profits. Par contre, moi je te flanque à l'amende de dix sacs pour t'apprendre à venir tapiner chez moi!

La jeune femme, à peine remise de son émotion et de sa déconvenue, se tourna lentement vers lui, jusqu'à lui faire face.

– Vous faites erreur. Je ne fais pas ce genre de choses pour de l'argent, mais pour le plaisir, déclara-t-elle sans le quitter des yeux.

– Sans blague!

Et une paire de gifles à assommer un bœuf vint s'écraser sur les joues roses de façon si violente que la jeune femme alla s'écrouler à deux mètres de là dans la poussière, la minijupe troussée sur le renflement lisse de son sexe nu. D'une traction qui ne lui demanda pas plus d'effort que s'il avait relevé de terre un sac de plumes, l'homme la remit rapidement sur pieds et, lui tordant un bras dans le dos, il la conduisit dans

la seconde partie de la baraque, là où la clientèle n'avait pas accès.

Il la jeta sur un vieux lit en fer pliant recouvert d'un matelas pisseux et éventré. La jeune femme y tomba à plat ventre dans un nuage de poussière et des grincements de ressorts disloqués. Elle n'eut pas le temps de se retourner. Déjà le patron du *Palais des Mystères et des Ombres* couchait sa bedaine mafflue sur ses reins, la clouant à la paillasse.

Soufflant d'excitation, il envoya la jupette marron au-delà des sommets neigeux de la belle croupe nue et, de sa main calleuse, aussi dure et large qu'un battoir de lavandière, se mit à fesser méthodiquement les deux globes jumeaux qui s'offraient à sa vue.

Tandis que la main s'abattait en cadence sur son fessier rebondi, la jeune femme se mit à gémir; non de douleur, mais de volupté. L'homme, qui à chaque soubresaut de la croupe cramoisie profitait de l'involontaire écartement des cuisses pour glisser un œil vers le sommet de l'angle crural, ne tarda pas à s'apercevoir des tendances masochistes de sa victime. Repaissant son regard des reliefs aguichants de la proéminence labiale, si superbement chauve et dont le long sillon brun-rouge s'inondait un peu plus à chaque claque, il s'étonna.

– Mais on dirait que t'aimes ça, ma parole!

Ce fut d'une voix rauque, déformée par le plaisir que la jeune femme répliqua.

– Oui... j'aime ça... Ah! fessez-moi encore! S'il vous plaît!

Encouragé par cet aveu, l'homme s'installa plus confortablement et les taloches déferlèrent avec une rare violence.

La séance dura un bon quart d'heure. Puis, brusquement, l'homme s'arrêta. Il venait d'avoir une idée.

Il demanda.

– Qu'est-ce que tu fais dans la vie?

Abasourdie, la jeune femme lui lança un œil rond par-dessus son épaule.

– Je suis infirmière à domicile. Pourquoi?

– Pour rien...

L'homme se leva et se dirigea vers un téléphone posé sur une table basse au milieu d'autres objets hétéroclites.

Le regard de la jeune femme se fit plus langoureux.

– Je vous en prie, continuez. J'aime ça...

– T'en fais pas! Si tu aimes les coups, tu vas être servie, dit l'homme en décrochant le combiné.

Il forma un numéro sur le cadran. Trois sonneries retentirent, puis une voix féminine répondit.

– Ici la clinique du professeur Minski. Je vous écoute...

– Je voudrais parler au docteur Castro, dit simplement l'homme. C'est de la part de Maurice Leblanc.

VIII

Des difficultés de lecture dans les bibliothèques publiques.

Une fois confortablement installé sur la banquette arrière du taxi, l'inspecteur Jules Berthier entreprit de se curer les ongles. C'était chez lui le signe d'une profonde réflexion alliée à une manie, quasi malade, de la propreté.

Au chauffeur il intima l'ordre de le déposer devant la fontaine Saint-Michel, car il venait de penser qu'une courte marche finirait de mettre ses idées au clair.

En remontant le boulevard, il ressassait les dernières paroles du commissaire. Lui-même ne savait pas très bien où tout cela allait le mener, mais il était pourtant certain de suivre la bonne voie. C'était comme un sixième sens, le flair policier, qui lui indiquait que c'était là qu'il fallait creuser.

Il tourna à droite dans la rue de l'École-de-Médecine et parvint devant la faculté. Il se renseigna auprès du gardien sur l'emplacement de la bibliothèque.

Il avait fait quelques pas dans la vaste cour intérieure, lorsqu'il reconnut la voix de Benoît Lange, le journaliste de *La Main au Collet*, dont les articles avaient récemment défrayé la chronique criminelle.

Ce dernier le salua d'un large sourire.

– Bonjour, inspecteur. Alors, on se transforme en étudiant ? Je parierais volontiers que vous venez de vous découvrir une passion soudaine pour la psychiatrie.

Jules Berthier goûtait fort peu l'humour grinçant du jeune homme.

Comme à chacune de leur rencontre, il ne pouvait s'empêcher d'être frappé par la ressemblance du journaliste avec le célèbre acteur Alain Delon. Mêmes yeux bleus, d'où émanait un charme insoupçonnable. Même finesse, presque féminine, des traits. Même aisance désinvolte dans les gestes. Jusqu'à cette élégance raffinée empreinte d'une légère touche de mauvais garçon. Seule la chevelure, d'un blond très clair, différait.

Bien qu'il portât toute son attention à le dissimuler, l'inspecteur Berthier était homosexuel. Et, depuis plusieurs années, depuis la date exacte de leur première rencontre, il était amoureux de Benoît Lange. Mais le métier avant tout. Aussi, bien que persuadé de la complète carence de ses propos, entreprit-il de sermonner le journaliste, tout en le dévorant des yeux.

– Écoutez, Benoît, je ne sais pas ce que vous faites ici et je ne tiens pas à l'apprendre. Mais permettez-moi de vous dire que vous y allez un peu fort dans vos derniers articles. Malgré l'aide indiscutable que vous nous avez apportée au cours de certaines affaires, vos sous-entendus quant à l'indigence de la police face à cette série de crimes ne sont pas du tout appréciés en haut lieu.

Benoît Lange arborait son éternel sourire d'adolescent qui a trop vite grandi. Il en connaissait parfaitement le pouvoir sur ses interlocuteurs, en particulier sur Jules Berthier. Ce dernier faillit tomber en syncope lorsque Lange lui posa distraitement la main sur l'épaule.

– Jules, je ne vous croyais pas homme à vous froisser pour si peu. Ce ne sont là que balivernes pour égayer mes lecteurs.

Jules! Il l'avait appelé par son prénom! L'inspecteur Berthier eut une irrésistible envie de se serrer dans les bras puissants du journaliste. Furtivement il frotta son visage contre l'épaule du

garçon. Son chapeau melon tomba sur ses yeux. Il le releva et se ressaisit.

– Je sais, Benoît. Je rends hommage à vos talents et à votre probité. Ah, s'il ne tenait qu'à moi! Mais tout le monde ne partage pas mon avis.

Lange lui tapota gentiment la joue.

– Vous, vous venez de vous faire passer un savon par Gramet.

Berthier rougit et baissa les yeux. On eût dit une jeune fille surprise dans toute l'innocence de sa pudeur effarouchée.

Il avoua à mi-voix.

– Oui.

Lange le serra un peu plus fort contre lui, très paternaliste.

– Eh bien, puisque c'est comme ça, je vous promets de modérer le ton de mes articles. Tenez, le prochain sera entièrement à la gloire de vos services...

Il marqua un temps et ajouta avant de tourner les talons :

– ... sous forme d'oraison funèbre. Et il s'éloigna tout sourire.

Touché en plein cœur, Berthier sentit les larmes lui monter aux yeux. Il sortit sa lime à ongles et la caressa nerveusement. Au bout de quelques minutes, il finit par retrouver son calme.

Il se dirigea d'un pas rasséréné vers la bibliothèque et y pénétra. Au préposé il présenta sa carte de police et le pria de bien vouloir lui indiquer le rayon où se trouvait l'ouvrage du professeur Damien intitulé : *De la folie au meurtre*.

– Tiens, vous aussi, s'étonna le petit homme chauve. C'est une manie aujourd'hui.

– Comment ça, moi aussi? interrogea l'inspecteur, qui avait d'un seul coup retrouvé son ton professionnel.

– Eh bien, oui. Un jeune homme sort d'ici qui m'a demandé à consulter le même bouquin. Il ne l'a pas gardé plus

de cinq minutes et il est reparti, avec l'air satisfait de quelqu'un qui a trouvé ce qu'il cherchait.

Ainsi la présence de Benoît Lange n'était pas fortuite! Lui aussi était sur la même piste. Loin d'en être contrarié, Berthier s'en réjouit. Outre l'immense joie de rencontrer le journaliste, cela ne faisait au bout du compte que renforcer sa thèse.

Le bibliothécaire, sans doute impressionné par la qualité de son visiteur, alla chercher lui-même l'ouvrage demandé.

Jules Berthier se retira dans un coin, à l'écart d'éventuels curieux, pour le feuilleter à son aise.

L'éminent professeur y discourait fort doctement sur les tabous inconscients, derniers bastions, selon lui, empêchant certains malades psychiques de se livrer à des actes de violence. Il expliquait que ces ultimes barrières devaient être le point de départ de toute thérapie et que, sans elles, la plupart des hommes, même d'apparence saine, retourneraient très vite à l'état sauvage.

L'inspecteur demeura plus de trois heures penché sur les pages jaunies. Il les lut, les relut, les examina avec un soin méticuleux, ainsi que de véritables pièces à conviction. Au bout de trois heures et quinze minutes d'attention soutenue, son œil expert s'aperçut que la page de garde du livre avait été arrachée. Aux déchirures du papier, on devinait que l'acte de vandalisme était récent.

Berthier appela le gardien et exigea des explications. Celui-ci ne parut pas surpris outre mesure. Il témoigna qu'étant seul, il lui était difficile de surveiller tous les «clients». Sans doute était-ce un étudiant qui l'avait arrachée, pour Dieu sait quel usage!

L'inspecteur Jules Berthier remit le livre à sa place et, fort intrigué, décida de rendre visite au professeur Damien.

IX

Des visites inopinées et de leurs conséquences parfois tragiques.

Penché sur son bureau, Benoît Lange parcourut pour la énième fois les quelques lignes imprimées sur la page arrachée, à peine une heure plus tôt, à l'ouvrage du professeur Damien. L'auteur y remerciait six collègues de leur aimable concours: les professeurs Clairmont et Laubépin, le docteur Charlet, le professeur Minski, le docteur Trauner et le professeur Robillot.

Lange recopia ces six noms sur une feuille de papier, puis y ajouta celui de Damien. D'un trait rouge, il en barra trois: Damien, Charlet et Robillot. Les deux derniers avaient été assassinés. Quant au premier, ce qui était arrivé à sa fille le mettait, du moins pour l'instant, hors de cause.

Restaient quatre noms.

Par l'interphone, Lange appela sa secrétaire. La sonnerie retentit plusieurs fois, avant qu'une voix essoufflée ne réponde.

- Je m'excuse, Benoît. J'étais aux toilettes.
- Écoutez, Aline. Il est inutile de courir vous recoiffer à chaque fois que je vous demande par l'interphone. Ils n'ont pas encore installé de système audiovisuel.

La voix s'indigna.

- Mais... comment savez-vous?
- Ça va. Prenez un papier et un crayon. Je veux un rapport détaillé sur les quatre personnalités suivantes: les professeurs Clairmont, Laubépin, Minski et le docteur Trauner. Particu-

lièrement sur leurs activités au cours de ces derniers mois. Et dites-leur de se grouiller aux archives, c'est urgent !

Moins de trente minutes plus tard, Aline pénétrait dans le bureau de Lange avec un dossier sous le bras.

Aline avait vingt-quatre ans et était le type même de la parfaite secrétaire. Lunettes, cheveux blonds mi-longs coiffés à la dernière mode ; elle était vêtue d'une jupe droite moulante à souhait et d'un chemisier blanc en coton dont les deux boutons du haut étaient ouverts, offrant une très agréable vue plongeante sur la naissance des seins que l'on devinait fermes et dodus comme de jeunes poussins.

Elle posa le dossier sur le bureau en se penchant plus que nécessaire. Lange ne demeura pas insensible à cette offrande.

Glissant une main dans l'échancrure du corsage, il demanda.

– Vous a-t-on déjà dit que vous aviez des seins magnifiques ?

Aline ne se redressa pas.

– Il ne tient qu'à vous de vérifier l'exactitude de votre affirmation, répondit-elle simplement, sans quitter son patron du regard.

Encouragé, Lange défit les autres boutons du corsage et en sortit les pans de la jupe. Aline ne portait pas de soutien-gorge. Deux petits seins en forme de poire apparurent dans toute leur splendeur. Sous la caresse, les mamelons en étaient déjà érigés.

Lange les prit à pleines mains et attira ainsi la jeune femme à lui, l'obligeant à se pencher encore plus en avant. Leurs lèvres se soudèrent et les langues entamèrent aussitôt un duel acharné.

Puis, tenant toujours Aline par les seins, Lange la fit pivoter et l'amena sur le côté de son bureau. Sa main droite quitta les rondeurs exquises de la poitrine et, remontant le long du mollet gauche, troussa la jupe. La jeune femme se laissait faire complaisamment, les yeux à demi fermés.

Constatant que la croupe était tout aussi dépourvue de culotte que les seins de soutien-gorge, Lange se débraguetta, sortit son sexe au garde-à-vous et, forçant Aline à s'asseoir sur ses genoux, la pénétra sans un mot.

À peine empalée, la jeune femme commença une lente chevauchée, tandis que Lange lui caressait les seins et couvrait ses épaules de baisers. En amazone experte, Aline se masturbait littéralement sur la verge du journaliste et très rapidement elle se mit à jouir. Lange, qui lui aussi sentait le spasme arriver, l'enfila au plus profond, la serra contre lui et déchargea bientôt des jets violents et brûlants dans le vagin accueillant de sa secrétaire.

Celle-ci attendit sagement la fin de l'orage et, comme si rien ne s'était passé, se releva, rabassa sa jupe, reboutonna son corsage et sortit. De la porte elle lança quand même un regard langoureux en direction du journaliste.

– J'espère que ce dossier vous donnera toute satisfaction, dit-elle avant de disparaître.

Lange lui adressa un clin d'œil complice et referma sa braguette. Puis l'esprit libre, il ouvrit le dossier en question, étala les quatre fiches dactylographiées qu'il contenait sur son bureau et entreprit de les consulter en allumant une cigarette.

CLAIRMONT René, né à Étretat en 1915. Études médicales à Rennes, puis spécialisation à Paris. Détenteur de la chaire de neurologie à cette dernière faculté jusqu'en 1969. Actuellement doyen de la faculté de Montpellier. Est rentré en France la semaine dernière, après deux mois passés aux États-Unis pour des congrès. Marié, deux enfants.

LAUBÉPIN Edmond, né à Marseille le 26 janvier 1920. Études médicales dans cette ville, puis à Paris, où il ouvre une clinique privée à la fin de la guerre. Décoré de l'ordre du Mérite. Décédé l'année dernière d'une crise cardiaque à son domicile, boulevard Lannes.

MINSKI Ivanovitch, né en Russie sur les bords de la Volga. Date indéterminée. Jeunesse très voyageuse. Parcourt au côté de son père l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Entreprend vers 1962 des études médicales en Italie. En 1968, séjour en Amérique, où il termine ses études. Arrivé à Paris en 1972. Se lie d'amitié avec le professeur Laubépin, avec lequel il collabore. Ouvre, à la mort de ce dernier, sa propre clinique à Rueil-Malmaison, où il exerce actuellement. Également absent de France ces deux derniers mois pour congrès aux États-Unis.

TRAUNER Hans, né à Vienne en 1899. Élève de Sigmund Freud. Pratique en Autriche à la fin de ses études. Auteur de nombreux ouvrages de référence en matière de psychiatrie. Nombreux voyages. Installé à Paris, où il semble s'être retiré, depuis sept ans. Cependant met actuellement la dernière main à un livre, dont il se plaît à dire qu'il va révolutionner le monde de la psychiatrie.

Lange élimina Laubépin, puis relut lentement les trois autres fiches. A priori, Clairmont présentait tous les dehors d'un parfait honnête homme. De plus, il était absent de France ces deux derniers mois. Minski également. Cependant, Lange se promit de faire une enquête plus approfondie sur chacun d'eux. Restait Trauner.

Lange s'empara d'un bottin et y chercha le téléphone du docteur.

Quelques instants plus tard, il composait le numéro sur le cadran.

– Allô. Docteur Trauner?... Bonjour, docteur. Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Benoît Lange. Je suis reporter à *La Main au Collet*. Je vous prie de pardonner ce dérangement, mais je serais désireux d'avoir un entretien avec vous. C'est au sujet de la vague de crimes qui s'est abattue sur notre capitale. Quand pourriez-vous me...

Il n'eut pas le temps de terminer son petit discours, À l'autre bout du fil, une voix hargneuse se fit entendre.

– Monsieur, je n'ai pas de temps à perdre avec ces sottises. Je ne reçois personne, à plus forte raison un journaliste. Au revoir, monsieur.

Trauner raccrocha.

Décidément, le bonhomme n'avait pas l'air commode, pensa Lange. Il ne serait pas facile de lui tirer les vers du nez.

Vers cinq heures de l'après-midi, ce même jour, un vieillard à lunettes, au dos voûté, sonnait à la porte de l'appartement qu'occupait le docteur Trauner, boulevard Montparnasse.

À la gouvernante venue lui ouvrir, il se présenta comme le professeur Minus Fildhersch, un vieil ami du docteur Trauner.

Celle-ci le pria de patienter quelques instants au salon. Elle allait voir si le docteur pouvait le recevoir.

Minus Fildhersch s'assit sur un vaste canapé. Il paraissait dans les soixante-quinze ans. Ses vêtements râpés montraient le peu d'importance qu'il attachait à sa tenue. Dépassant de sa barbiche taillée en pointe, son nœud papillon mauve à pois jaunes était tout de travers. Distraction de savant, aurait-il répondu à qui lui en aurait fait la remarque.

La vieille femme aux cheveux gris était à peine sortie depuis deux minutes, que Trauner apparut dans l'encadrement de la porte. Son visage grimaçant traduisait une joie intense.

Fildhersch se leva péniblement et vint à sa rencontre. Trauner marqua un temps d'arrêt. Il se balançait d'un pied sur l'autre en scrutant attentivement son visiteur. Son manège dura plusieurs secondes.

Puis il leva les bras et se jeta littéralement sur son ancien camarade de faculté, alors qu'ils n'étaient encore tous deux qu'étudiants à Vienne.

– Ce vieux Minus! Quelle joie de te revoir! Mais tu aurais pu m’envoyer un mot pour m’annoncer ta visite.

Les deux vieillards s’embrassaient en sautillant sur place, comme deux enfants. Chaque accolade était entrecoupée de petits cris qu’ils poussaient en trépignant.

Enfin ils se calmèrent et Trauner reprit :

– Tu m’excuseras de t’accueillir ainsi, mais, vois-tu, depuis sept ans je vis en ermite. Un véritable ours mal léché au fond de sa caverne. À part ma vieille Martha, je ne vois plus personne. Mais viens donc dans mon bureau, tu dois avoir des milliers de choses à me raconter.

Le professeur suivit Trauner de son allure courbée. Dans le bureau il prit place dans un large fauteuil en cuir, face à l’imposant meuble de chêne derrière lequel s’était assis son ami. Ce dernier s’extasiait.

– Dis-moi, ça fait bien vingt ans qu’on ne s’est pas vus. La dernière fois, je crois que c’était à New York. Tu te souviens? Pour ce congrès sur les maladies psychosomatiques. Quelle rigolade! Mais parle-moi de toi. Qu’est-ce que tu deviens?

L’autre parla d’une voix enrouée, comme cassée par le temps.

– Oh, pas grand-chose. J’ai enseigné à Vienne jusqu’à il y a encore cinq ans. Et puis maintenant, la retraite. Je passais par Paris pour différents travaux et j’ai appris ton adresse. Alors me voilà. On m’a dit aussi que tu préparais un ouvrage révolutionnaire. À ton âge! Tu ne changeras donc jamais.

Trauner était excité. Il enchaîna.

– Tu te rappelles nos inlassables discussions sur les difficultés de diagnostic chez certains malades. Eh bien j’ai mis au point un procédé qui permettra, par électrochocs, à leur inconscient de parler. Ainsi ils pourront, tout comme un malade ordinaire, expliquer leurs symptômes.

Fildhersch gigotait sans arrêt sur son siège. Lui aussi semblait en proie à la plus grande excitation.

– Hans, mais c'est formidable! Ça va faire un boum terrible. J'ai toujours pensé que tu étais un génie.

– Et toi un vil flatteur. Mais dis-moi ce que je peux t'offrir. J'ai là un schnaps de derrière les fagots, dont tu me diras des nouvelles.

Trauner servit deux verres et en tendit un à son vieil ami. Celui-ci reprit la parole.

– Tu fais bien de ne pas sortir. As-tu vu cette vague de crimes sur Paris? J'ai lu ce matin même, dans un journal, un article qui parlait d'une espèce de « gang de la folie ».

Le docteur l'interrompit.

– Voyons, Minus, tu crois encore à ce que publient les journaux. Pourquoi pas un gang de bonnes sœurs? Non. Si tu veux mon avis, c'est un coup monté par un journaliste en mal de copie. Il y a toujours eu des crimes et on n'y consacrait qu'un entrefilet en dernière page. Mais, depuis qu'ils sont à la une, les journaux doublent leur tirage. Crois-moi, pas de mystère dans tout cela. Simplement une question de gros sous.

– Tout de même, tu ne trouves pas bizarre que la police n'ait pu découvrir de motif pour aucun des meurtres?

Trauner s'était levé. Il se dirigea vers le petit bar, sur lequel il avait laissé la bouteille de schnaps.

Un instant, il se présenta de dos à son interlocuteur. Lorsqu'il se retourna, il tenait un Luger de gros calibre dans la main droite. Il s'approcha du professeur Fildhersch et, tout en braquant, tira d'un coup sec sur la barbiche de celui-ci. Elle lui resta dans la main.

Alors il se recula d'un pas et dit :

– Ça va. Lange. La mascarade est terminée.

X

D'une forme très singulière d'acupuncture.

Alain Marette était à demi assis, hagard, sur son lit, auquel il était toujours assujéti par les courroies de cuir qui lui barraient le ventre et les chevilles. Il essayait péniblement de se rappeler la raison de sa présence en ce lieu pour le moins étrange.

Une sensation bizarre étreignait sa poitrine. Un peu comme s'il eût manqué d'air.

Il ne sursauta même pas lorsque Olga apparut, comme par enchantement, à quelques pas de sa couche. L'infirmière portait toujours la même blouse de toile légère à rayures blanches et grises, ultra-courte et qui moulait son corps sculptural comme une seconde peau.

– Bonjour, Alain. Comment vous sentez-vous? demanda-t-elle sur un ton volontairement enjoué

Alain Marette la regardait, hébété. Il ne répondit même pas à sa question.

L'infirmière s'approcha du lit et entreprit de le détacher. Pour cela elle se pencha en avant, si bien que sa blouse remonta jusqu'à mi-croupe. Alain put ainsi voir les longues zébrures violacées qui barraient en un inextricable enchevêtrement la peau des cuisses et celle, boursouflée, des fesses.

Il eut instantanément une érection.

Olga s'en aperçut et fit durer à plaisir l'ouverture des

cadenas, offrant sans aucune honte le spectacle de sa chair martyrisée

– Levez-vous! ordonna-t-elle enfin en se redressant

Le jeune homme se mit debout. Olga sortit le foulard noir de sa poche et lui en banda les yeux

Tandis qu'il suivait sa commensale le long d'interminables couloirs, Alain Murette se souvint du premier rêve qu'il avait fait en arrivant dans la clinique: Olga suspendue au plafond d'une immense cave moyenâgeuse et flagellée par une gamine vêtue en collégienne. Mais était-ce bien le premier? En tout cas, il ne se rappelait pas avoir depuis revu l'infirmière. Et le spectacle de ses cuisses et de ses fesses striées d'épaisses balafres l'obligeait à se demander jusqu'à quel point ce rêve en avait été un. D'autres, de la même veine, avaient depuis suivi. Mais son esprit était maintenant bien trop embrumé pour qu'il puisse songer à distinguer le rêve de la réalité. Tout était si étrange dans cet univers, qu'il avait, en vérité, l'impression de rêver en permanence.

Brusquement il songea à Sylviane, et en fut tout étonné. Depuis combien de temps le visage de son épouse ne s'était-il pas présenté devant son regard? Un jour? Une semaine? Un mois? Il avait peine à s'en remémorer les traits. Toute notion de temps paraissait l'avoir abandonné à jamais. Il ne se souvenait même plus de la couleur de ses yeux. Non, ce n'était pas possible! Il fallait à tout prix réagir! Ne plus se laisser aller à cette espèce de torpeur languissante qui l'accablait en permanence. Mais il se sentait si las, si fatigué, et si bien à la fois que plus rien ne lui importait.

La voix d'Olga le ramena à la réalité.

– Attention aux marches! prévint-elle.

Il s'agrippa au bras de l'infirmière et, précautionneusement, descendit ce qui lui parut être un escalier sans fin. Enfin, une lourde porte tourna sur ses gonds.

– Entrez! dit l’infirmière.

Il fit quelques pas et, sous ses pieds nus, sentit un sol rocailleux et humide.

Olga passa derrière lui et lui ôta son bandeau.

Le décor était exactement celui de ses rêves érotiques. Il cligna plusieurs fois des yeux avant d’être certain de se trouver cette fois en pleine réalité.

Au milieu de l’immense cave au plafond voûté, une jeune femme était attachée sur une chaise. De longs cheveux blonds descendaient en cascade sur ses épaules, ramenées en arrière par la position des bras liés ensemble au dossier de la chaise. De ce fait la poitrine, moulée dans un mince tricot de jersey vert bouteille à col roulé, paraissait d’autant plus agressive. Une minijupe de serge marron cachait le haut des cuisses et se terminait à la taille par une large ceinture de peau vernie noire.

L’infirmière conduisit Alain jusqu’à la jeune femme ligotée et lui fit signe de prendre place sur une chaise vide, posée devant celle-ci. Puis, d’un geste brusque, elle releva le tricot de jersey, découvrant les rondeurs jumelles de la poitrine qu’elle se mit à gifler violemment.

Alain, les yeux exorbités, ne pouvait détacher son regard des deux masses de chair que chaque claque faisait tressauter obscènement. Il sentit son sexe de nouveau se dresser et instinctivement y porta la main.

Olga s’arrêta net.

– Ne touchez pas à votre sexe! ordonna-t-elle d’un ton sans réplique.

Sans qu’il sût pourquoi, il obéit.

L’infirmière prit alors une petite boîte de métal sur une table basse et l’ouvrit. Elle en sortit une épingle de quatre bons centimètres de long, à tête ronde, et froidement l’enfonça dans le sein gauche de la jeune femme.

Celle-ci poussa un cri rauque, comme un animal blessé, et essaya de se rejeter en arrière. Elle ne put que renverser la tête et, l'instant d'après, une seconde épingle venait transpercer l'épiderme laiteux de sa poitrine. Deux fines rigoles de sang apparurent et s'entrecroisèrent en coulant lentement vers le mamelon.

Tenant de la main gauche les seins de la jeune femme, Olga plantait maintenant les aiguilles à un rythme accéléré, commençant à la base pour se rapprocher peu à peu des pointes frémissantes.

Alain dévorait le spectacle des yeux. En quelques minutes, la poitrine de la suppliciée fut couverte de dizaines d'épingles, à l'exception des mamelons qu'Olga semblait vouloir épargner.

Puis elle se retourna et tendit la boîte à Alain.

– À vous, maintenant. Je vous ai gardé les mamelons.

Comme un automate, le jeune homme s'empara des épingles restantes et entreprit de les enfoncer une à une dans les pointes turgescentes des seins offerts à son désir pervers.

La jeune femme maintenant ne criait plus, se contentant de gémir doucement à chaque nouvelle piqûre. Ses yeux étaient clos et un mince filet de salive coulait sur son menton.

Au moment où Alain enfonçait les deux dernières épingles en plein centre du mamelon, elle fut prise de convulsions et se tordit en jouissant dans ses liens.

– Vous voyez, dit Olga, elle aime ça. Vous lui faites du bien.

Fasciné, Alain contemplait le spectacle des seins sanguinolents hérissés de dizaines d'épingles. Soudain, les chairs torturées se mirent à tourner devant ses yeux, comme un manège emballé, et il s'affaissa doucement sur sa chaise.

Lorsqu'il revint à lui, il était de nouveau dans sa cellule, seul et solidement arrimé à son lit.

XI

Du téléphone en France. De son usage et de l'objet d'étonnement qu'il représente encore aux yeux de certains abonnés.

Jules Berthier venait de s'éveiller. Assis dans son lit, le dos appuyé contre un gros oreiller, il attendait patiemment que les rouages de son cerveau se décantent des limbes de la nuit. Il avait le sommeil profond, et quelques minutes lui étaient chaque matin nécessaires pour reprendre ses esprits.

Sur un plateau, la bonne lui apporta son petit déjeuner ainsi que les principaux journaux du matin.

Il se beurma une tartine de pain grillé et, tout en la grignotant, commença à déployer le premier exemplaire de la pile. Il était, comme par hasard, tombé sur *La Main au collet*. En lisant les gros titres qui barraient la première page, il faillit bel et bien s'étrangler :

BENOÎT LANGE, NOTRE CÉLÈBRE COLLABORATEUR,

A DISPARU.

Selon le témoignage de sa secrétaire, il aurait quitté le journal en début d'après-midi, pour ne plus y reparaitre. Depuis, personne ne l'a revu. À son domicile on reste sans nouvelle...

L'article précisait que le reporter était sur une piste concernant les nombreux crimes commis ces derniers temps dans la capitale et laissait entendre qu'il lui serait peut-être arrivé

malheur. Berthier n'en croyait pas ses yeux. Pas plus tard qu'hier matin, il avait discuté avec le journaliste, et celui-ci paraissait tout à fait détendu. Que signifiait cette soudaine disparition ? Lange aurait-il découvert quelque chose ?

L'inspecteur parcourut les autres journaux. Tous faisaient allusion à la nouvelle, y attachant bien sûr moins d'importance que le premier.

Par réflexe, Berthier saisit une lime sur sa table de nuit et entreprit de se curer les ongles. Bien qu'il se refusât à envisager le pire, il se promit, s'il était arrivé le moindre malheur à celui qui en secret faisait vibrer son cœur, de consacrer le reste de sa vie à le venger.

Soudain la sonnerie du téléphone retentit. Berthier reconnut immédiatement la voix de Lange et en renversa sa tasse de café. Ce dernier paraissait en excellente santé, pour un homme porté disparu.

– Allô ! Inspecteur... Comment allez-vous ? Et ces études ? Sans doute plongé dans la préparation des examens...

D'abord déconcerté, Berthier envisageait maintenant une mauvaise farce.

– Lange ! Mais qu'est-ce que vous fabriquez, bon Dieu ? Tous les journaux annoncent votre disparition à grand renfort de sous-entendus explosifs !

– Ne vous tracassez pas, inspecteur. Je suis au mieux de la forme. Et si l'on me fait l'honneur de me croire disparu, cela ne peut qu'arranger mes affaires. Je vous appelle de chez le docteur Trauner, qui m'a fait l'hospitalité de m'accueillir pour la nuit. Nous avons eu quelques mots au début, mais tout s'est bien vite arrangé.

Berthier l'interrompt.

– Le docteur Trauner ? Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

– Comment, vous ne savez pas? Il fait partie de ceux qui ont aidé Damien à écrire son livre. Mais à quoi donc vous a servi votre visite à la faculté de Médecine?

Malgré son attachement inconditionnel pour le journaliste, Berthier commençait à trouver la plaisanterie saumâtre. L'impertinence de son interlocuteur, quoiqu'il y soit habitué, ne faisait que renforcer cette désagréable impression.

– À rien. Tout du moins en ce qui concerne les collaborateurs, parce que la page où devaient figurer leurs noms a été arrachée par un petit malin égoïste quelques instants plus tôt. Mais il y a une chose que vous ne savez pas, Lange. Chacun son tour d'étaler ses cartes. En sortant de la faculté, je me suis rendu au domicile du professeur Damien. Eh bien, je l'ai trouvé mort, suicidé d'une balle dans la tête. Seulement, comme Damien était gaucher et que la balle est entrée par la tempe droite, j'ai interdit à la presse de publier la nouvelle avant un complément d'enquête. Si vous voulez mon avis, il s'agit d'un meurtre maquillé en suicide.

Lange laissa échapper un cri de joie.

– Formidable! Cela confirme tout à fait mes hypothèses.

– Cela confirme peut-être vos hypothèses, mais vous pourriez manifester un peu de respect pour la vie de votre prochain.

– Excusez-moi, inspecteur. Je n'ai jamais su me composer un personnage.

Berthier crut entendre un rire, à l'autre bout du fil. Quelqu'un qui se trouvait au côté de Lange. Celui-ci continua.

– Moi aussi, j'ai une nouvelle qui va vous réjouir.

– Ah oui? s'exclama Berthier, brusquement saisi par le démon de la curiosité.

– Vous ne devinez pas? insista Lange, qui prenait visiblement plaisir à faire languir son interlocuteur.

La disparition qui n'en était pas une! Le ton enjoué du journaliste! Berthier sentit soudain son ventre se nouer.

– Vous allez vous marier?

Lange éclata de rire.

– Pas du tout! Vous savez bien que je ne vous ferais jamais un coup pareil, mon cher Jules. Non, il s'agit d'une nouvelle qui vous concerne directement. Je pense que d'ici quelques jours, je vais vous valoir un sérieux avancement.

Et il enchaîna immédiatement.

– Ne me remerciez pas. C'est tout naturel entre amis de longue date.

La main de Berthier chercha désespérément la lime à ongles parmi les journaux étalés sur le lit. Lange ne lui laissa pas le temps de la trouver. Il reprit.

– Un dernier conseil avant de vous quitter : faites surveiller par vos collègues de Montpellier les allées et venues du professeur Clairmont. Il se pourrait que ses jours soient en danger. À bientôt, cher ami.

Puis il raccrocha, laissant Jules Berthier en plein désarroi.

XII

De l'eau minérale et des différents inconvénients qu'elle présente sur les boissons alcoolisées.

Lange arriva à Rueil-Malmaison vers dix heures. Il se rendit directement à la clinique du professeur Minski.

À la réception, il déclina une fausse identité.

Une jeune femme, blonde et ravissante, compulsa un gros registre.

– Monsieur Bertrand Roux?... Voilà! Vous êtes envoyé par le docteur Trauner. Celui-ci pense qu'une petite cure de repos chez nous vous fera le plus grand bien. Une chambre a été retenue à votre nom. Si vous voulez bien me suivre.

Elle prit la petite valise de Lange et le précéda le long d'interminables couloirs, où chaque porte était marquée d'un numéro. Elle ouvrit celle portant le nombre dix-sept.

La chambre offrait un aspect très confortable. Les murs, comme il se doit dans un tel lieu, étaient entièrement blancs, ainsi que les meubles. Le lit, très spacieux, aurait facilement pu accueillir deux personnes.

Lange en fit la remarque en regardant la réceptionniste droit dans les yeux. Celle-ci le gratifia d'un sourire complice.

À la droite du lit, se trouvait une table de nuit en bois blanc, à laquelle était accrochée une feuille de température encore vierge. De l'autre côté, devant la large porte-fenêtre, un poste de télévision dernier modèle. Un boîtier muni de plusieurs

boutons était posé sur le lit, permettant de changer de chaîne et de régler l'image et le son à distance.

La baie, dont les rideaux étaient ouverts, donnait sur un parc magnifique, dans lequel on apercevait plusieurs promeneurs ; sans doute des patients en cure. La jeune femme déposa la valise de Lange dans un coin, près de la table de nuit, et lui indiqua le placard où il pourrait ranger ses vêtements.

À gauche de celui-ci, séparé par une porte coulissante, se trouvait un cabinet de toilette avec une douche.

De toute évidence, rien n'avait été négligé pour rendre le séjour des malades très agréable. Si ce n'était l'austérité du décor, on se serait cru dans un hôtel de luxe plutôt que dans une clinique.

Lange remercia son accompagnatrice. Avant de prendre congé, celle-ci lui dit que, s'il désirait la moindre chose, il n'avait qu'à appuyer sur le bouton placé au-dessus du lit ; aussitôt une infirmière accourrait.

Lange se demanda si, dans cette clinique, les infirmières étaient aussi sensuelles que les réceptionnistes. Si c'était le cas, son séjour présentait indéniablement certains agréments.

La jeune femme ajouta que le professeur Minski était trop occupé aujourd'hui, mais qu'il viendrait demain dès la première heure, afin de bavarder un peu et de déterminer le traitement à suivre.

Elle allait sortir, lorsque Lange l'attrapa par le bras. Il s'était souvenu du proverbe qui affirme qu'il vaut mieux tenir que courir. Il la fit pivoter et colla ses lèvres contre les siennes.

Elle ne fit aucun mouvement pour se défendre. Au contraire, elle appuya ses seins proéminents contre la poitrine du journaliste et ses bras se nouèrent autour de son cou.

Lange en profita pour passer ses mains sous la jupe et lui caresser les fesses. Puis, les prenant à pleines mains, il la souleva

de terre et la porta ainsi jusqu'au lit sans cesser de l'embrasser.

Il la déposa sur le bord du matelas et, aussitôt, s'agenouillant devant elle, lui ôta sa culotte de nylon bleu ciel. Freinant son désir de prendre le clitoris raidi entre ses lèvres, il se mit à laper à grands coups de langue les abords du sexe, chatouillant les replis de l'aine, revenant sur le pubis pour courir sur la chair brûlante et satinée de l'intérieur des cuisses.

La jeune femme se sentit défaillir. Ses mains s'ouvraient et se fermaient convulsivement, tandis que ses jambes s'écartaient au maximum. Soulevant son derrière, elle chercha de la bouche de son ventre celle du journaliste, qui, visiblement, tardait trop à la recouvrir selon son goût.

Répondant à l'appel, Lange enfourna sa langue dans les poils humectés de cyprine et ses mains, contournant les flancs frémissants, se coulèrent sous les fesses, les enveloppant, les pressant, les pétrissant sans relâche.

Soudain, un cri perçant fusa des lèvres de la jeune femme. Son corps entier se cintra en arc et ses mains se crispèrent sur ses seins. Lange avait déjà sorti son sexe de son pantalon et d'un seul coup il la pénétra au plus profond.

Cet ultime assaut eut immédiatement raison de la réceptionniste, qui se mit à jouir violemment, enserrant la verge du journaliste dans l'étau de son vagin palpitant. Celui-ci ne résista pas longtemps à une telle caresse et, à son tour, sombra dans l'extase.

Il avait à peine fini d'éjaculer qu'une sonnerie retentit dans le couloir. La jeune femme était déjà debout et renfilait son slip.

– Excusez-moi, dit-elle, les yeux encore dans le vague, mais on m'appelle.

Et, prenant à peine le temps de se rajuster, elle se dirigea vers la porte.

Sitôt qu'elle fut partie, Lange s'allongea tout habillé sur le

lit. Il tira une cigarette de sa poche et l'alluma. Il avait besoin de réfléchir; tout s'était passé si rapidement depuis sa visite, hier après-midi, au docteur Trauner.

À en juger par la manière dont il avait été reçu à la clinique, le coup de téléphone du toubib s'était avéré très efficace. Lange était présent lorsque Trauner avait parlé à Minski, insistant sur les velléités sadiques présentées par son client.

Le « client » repensait maintenant à la longue discussion qu'il avait eue avec le docteur, après qu'il lui eut expliqué, sous la menace du revolver, les raisons de son intrusion et de cette mascarade.

Au début, Trauner s'était montré un peu réticent, mais Lange avait su trouver les arguments convaincants. Et c'était finalement Trauner en personne qui lui avait offert son aide.

Pourtant Lange avait bien cru toucher au but, lorsque le pistolet était apparu dans les mains du docteur. Mais il ne fallait voir là qu'un geste de défense de la part d'un homme conscient que l'on avait forcé sa porte par supercherie. D'autre part, Trauner s'était penché très sérieusement sur la vague de crimes, et il en avait déduit la menace qui pesait sur sa vie. Quelques précautions étaient donc naturelles.

Lange avait appris de la bouche du vieil homme un certain nombre de renseignements qui étaient venus confirmer ses hypothèses. Notamment que le récent séjour de Minski en Amérique n'avait duré que deux jours: juste le temps de se montrer aux journalistes. C'est donc d'un commun accord qu'ils avaient décidé son internement sous un faux nom.

Quant à sa soi-disant disparition, cela lui donnait les coudées libres pour agir à sa guise.

Il était perdu dans ses pensées, lorsqu'on frappa à la porte.

– Entrez! cria-t-il, espérant le retour de la réceptionniste et envisageant un nouveau moment agréable.

Il en fut pour ses frais. Une vieille infirmière revêche à souhait, le chignon haut placé, la moustache en bataille, pénétra dans la chambre.

À la main elle tenait une bouteille d'eau de Vittel qu'elle posa sur la table de nuit.

Puis elle demanda à Lange s'il souhaitait qu'elle ouvre la porte-fenêtre, afin de profiter du soleil de midi.

Devant la réponse négative de ce dernier, elle prit congé, non sans lui avoir rappelé qu'il n'avait qu'à sonner au moindre désir.

Eh bien, pensa Lange, on est soigné comme un coq en pâte, ici. Et aussitôt, il se prit à avoir des doutes sur le bien-fondé de ses suppositions.

À en croire les apparences, cette clinique n'avait rien d'un repaire de bandits; elle semblait au contraire très avenante. Tout y était on ne peut plus familier à ce genre d'endroit, jusqu'au physique repoussant de l'infirmière.

Et si Trauner lui avait menti! S'il n'avait fait qu'accréditer ses doutes pour mieux dissimuler ses propres activités.

Non. Lange possédait une suffisamment grande expérience des hommes pour reconnaître les accents de la vérité.

Et pourtant...

Tous ces propos intérieurs lui avaient donné soif. Un whisky bien glacé serait le bienvenu, se dit Lange. Il allait sonner, quand il imagina la tête que ferait l'infirmière s'il lui demandait un whisky. Ce n'était certainement pas le genre de boisson qu'elle était habituée à servir aux malades.

Aussi il fit son deuil du whisky et se rabattit sur la bouteille d'eau minérale. Il en but une longue gorgée au goulot.

Ce devait bien faire trois ans au moins qu'il n'avait ingurgité un tel liquide et le goût lui parut fort désagréable. Il songea à Humphrey Bogart qui affirmait se méfier des gens qui ne

boivent pas d'alcool. Et il se demanda s'il ne devrait pas, lui aussi, un jour, se mettre définitivement au régime de l'eau. Mais Lauren Bacall ne serait pas à ses côtés pour l'assister dans ce calvaire.

Ce dernier mot, qui lui était venu spontanément à l'esprit, le fit sourire. «Ça s'arrose!» pensa-t-il et, d'une seconde gorgée, il vida presque la moitié de la bouteille.

Il s'était à peine rallongé sur le lit que sa tête se fit soudain très lourde et qu'une irrésistible envie de dormir l'assaillit.

Ce n'était pourtant pas le moment de jouer les belles au bois dormant.

Il essaya de lutter contre le sommeil et de se mettre debout. Mais chaque mouvement lui demandait un effort considérable. Ses membres étaient engourdis, chacune de ses chaussures pesait une tonne.

Il réussit cependant à faire quelques pas en direction de la porte-fenêtre, puis s'écroula, inconscient, avant de l'avoir atteinte.

XIII

Du vampirisme conjugal en milieu urbain.

Cela faisait maintenant deux jours que l'inspecteur Berthier était sans nouvelle de Benoît Lange. Le plus complet silence depuis l'étrange appel téléphonique.

En entrant dans son bureau de la Sûreté, il lui était impossible de dissimuler une inquiétude qui creusait ses traits en retard de sommeil.

Sur son sous-main de cuir marron il trouva un petit mot, griffonné à la hâte: «Le commissaire Gramet vous attend. Il désire vous parler de toute urgence.»

Sans prendre le temps de déposer son imperméable ni son chapeau melon, Jules Berthier ressortit. Il dédaigna l'ascenseur, et escalada quatre à quatre les deux étages qui le séparaient de l'antre du patron.

Il y arriva en sueur et se fit annoncer par la secrétaire. Gramet ne le laissa pas attendre longtemps.

Lorsque Berthier pénétra dans le bureau de son supérieur, celui-ci lui tendit une main énorme, mais néanmoins amicale, bien qu'il ne pût s'empêcher d'écraser sauvagement les phalanges qu'on lui offrait.

La décision qu'avait prise Berthier de faire surveiller le professeur Clairmont à Montpellier en effet intriguait le commissaire. L'inspecteur n'avait pas cru utile de lui en communiquer la raison. Simple mesure de précaution, avait-il

répondu aux questions. Mais la fermeté et l'assurance dont il avait fait preuve à ce sujet laissaient penser à Gramet que la piste devait être la bonne.

Aussi s'était-il découvert depuis deux jours un regain d'estime et d'amitié pour son subalterne.

– Asseyez-vous, Berthier. J'ai du neuf à vous apprendre en ce qui concerne votre affaire.

Berthier prit place dans « la chaise du condamné », comme l'appelaient entre eux les inspecteurs de la Sûreté. Gramet le regardait avec une mine tout à fait joviale. Il reprit :

– J'ai reçu ce matin un coup de fil du commissariat du IX^e arrondissement. Une jeune femme, du nom de Sylviane Marette, a été assassinée cette nuit dans son appartement de la rue des Martyrs. Ils se sont excusés de me déranger pour si peu, mais l'affaire leur a paru peu banale. Il semblerait en effet que le corps de la victime ait été comme vidé de son sang. Et pourtant, ils n'ont relevé qu'une petite blessure à la base du cou. Mais les draps du lit, sur lequel elle a été découverte, étaient, paraît-il, entièrement tachés de sang. Une véritable boucherie ! Ils se sont livrés à une première enquête rapide. La jeune femme vivait seule depuis une quinzaine de jours ; date à laquelle son mari était entré en clinique à la suite d'une tentative de suicide. J'ai aussitôt envoyé Turpin sur place. Je pense qu'il ne devrait pas tarder à rentrer. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je l'enverrai vous voir à votre bureau dès son retour. À moins que vous n'ayez d'autres projets ?

Berthier n'était pas dupe de la courtoisie du commissaire. C'était le beau temps avant l'orage, qui ne manquerait pas d'éclater d'ici quelques jours si l'enquête ne prenait pas un tour décisif. Aussi se montra-t-il très prudent.

– En effet, cette affaire peut très bien constituer un nouveau maillon de la chaîne. Cependant, il faudra attendre la suite du

rapport pour en être sûr. Ce ne peut être aussi qu'une vague histoire de cocu. Bien que son côté sanguinolent cadre tout à fait avec les meurtres dont je m'occupe. C'est pourquoi je vais attendre l'arrivée de Turpin.

Il s'était levé dans l'espoir de se retirer, lorsque le téléphone se mit à vibrer sur le bureau de Gramet. Celui-ci décrocha.

– Un appel pour vous, commissaire. Ça vient de Montpellier.

Gramet communiqua aussitôt la provenance de l'appel à l'inspecteur, qui se rassit.

– Allô? Commissaire principal Gramet. Parlez, je vous écoute.

Une voix tonitruante, au fort accent méridional, retentit dans l'appareil.

– Ce vieux Gramet! Comment te portes-tu? Ici, c'est Magentisse. Tino Magentisse. Tu te souviens, sacrée fripouille, quand nous courions la gueuse ensemble dans les Pyrénées. La guerre! Ça, c'était le bon temps! Et la Maïté, tu te rappelles, celle qui avait un gros cul? C'était ta préférée! T'as même fini par l'engrosser.

Le commissaire pria le ciel que la standardiste ait raccroché et n'écoutât point cette conversation. D'un ton ferme, il coupa son interlocuteur.

– Oui, je me souviens parfaitement, brigadier Magentisse. Venez-en au fait, s'il vous plaît.

– Ah! cette vieille bonbonne. Pas changé! Les faits, il n'y a que ça qui compte. Pas de commentaires superflus. Té, tu me fais penser à un de mes gendarmes. Pas plus tard qu'hier...

Gramet l'interrompt.

– Je t'en supplie, Magentisse. Mon temps est précieux.

– Ça va, ça va, sacré râleur. Ce que j'en disais, moi, c'était histoire de... Au fait, pourquoi est-ce que je t'appelle? Té, avec

tout ça, tu m'as fait perdre le fil de mes idées... Ah oui! Tu sais, le type que vous nous avez demandé de surveiller, vous autres de Paris. Eh bien, ça y est!

– Ça y est, quoi? coupa Gramet, au comble de l'irritation.

– Eh bien, il a été attaqué. On a épinglé le gus. Un faux aveugle avec un chien. C'est le chien qui a agressé Clairmont! Seulement, impossible d'en tirer quoi que ce soit. Il m'a tout l'air un peu fada. Et comme les toutous, c'est pas bavards... Enfin, j'ai pensé que ça te ferait plaisir de savoir que tu avais eu raison de te méfier.

– Oui, merci. Attends, ne quitte pas, un instant! dit Gramet.

Et, se tournant vers Berthier, il lui fit un bref résumé de ce qu'il venait d'apprendre.

L'inspecteur prit aussitôt la décision de partir sur-le-champ pour Montpellier.

Gramet reprit l'appareil.

– Magentisse? Bon, je t'envoie un de mes gars. En attendant, essayez de faire parler l'agresseur et rappelle-moi si jamais il y a du nouveau.

– OK. Mais, tu sais, ça ne se sera pas facile. Il doit lui manquer une case, au gars. Il n'arrête pas de parler de mission humanitaire et d'apocalypse. Enfin, on fera pour le mieux. Allez, salut, vieille branche.

Gramet raccrocha. Il se tourna vers la chaise précédemment occupée par l'inspecteur et allait ouvrir la bouche, lorsqu'il s'aperçut que celle-ci était vide!

À 15 heures 20, Jules Berthier arrivait à Orly et prenait l'avion pour Montpellier. En montant la passerelle, il se jura que le suspect «accoucherait».

De gré ou de force.

XIV

*Des inconvénients à se trouver nu face à la vérité,
quelle qu'elle soit.*

Lange se réveilla avec un épouvantable mal de tête. Sa bouche était pâteuse et il avait l'impression qu'une main invisible agitait follement un grelot dans son crâne. Il mit plusieurs minutes à récupérer ses esprits.

Au début, c'était comme un voile mauve qu'on aurait tenu devant ses yeux, avec une tache blanche en son milieu. Puis, peu à peu, sa vision se fit plus nette et il s'aperçut que le mauve était la couleur des murs et du plafond de la pièce dans laquelle il se trouvait. Quant à la tache blanche, elle prit les contours d'une blouse, portée par une jeune femme debout au pied du lit sur lequel il reposait.

Il porta la main à son front et voulut se lever. Mais il sentit une résistance à hauteur de son ventre et de ses chevilles.

Aussitôt, l'infirmière prit la parole.

– Du calme, monsieur Roux ! Restez allongé.

Du coup il la regarda avec plus d'attention. C'était une fille superbe, grande, blonde, dont les longs cheveux descendaient en cascade sur les épaules. Sa blouse très courte moulait si bien son corps qu'on le devinait aisément nu au-dessous.

Voyant que Lange la détaillait, celle-ci crut bon de se présenter.

– Je me nomme Michèle. Je serai votre infirmière pendant

toute la durée de votre séjour parmi nous. Si vous le permettez, je vous appellerai Bertrand. Cela aidera à nos relations.

Lange avait retrouvé la totalité de ses facultés.

– Je vous en prie, faites donc. En retour, je vous appellerai Michèle. C'est d'ailleurs un prénom qui vous va à ravir. Tout comme vous, il évoque la douceur et la chaleur. C'est un prénom rond, rond et dodu comme un corps de femme.

Et ce disant, il laissait errer son regard sur les formes replètes de l'infirmière. Elle n'en eut pas l'air le moins du monde gênée.

Lange reprit.

– Mais dites-moi un peu ce que je fais ici? Le dernier souvenir qui me reste est de m'être allongé sur le lit d'une chambre blanche, qui donnait sur un jardin.

– En effet! Mais nous avons dû vous transférer ici, car vous avez été victime d'une sorte de crise frénétique. Vous vouliez tout casser. C'est la raison pour laquelle on vous a endormi. Et aussi de ces courroies préventives, dit-elle en soulevant la couverture.

Lange s'aperçut qu'excepté les lanières de cuir qui barraient son ventre et ses chevilles, aucun voile ne dissimulait son anatomie.

– Dites donc, si vous me détachiez, je pourrais vous faire une petite place près de moi. Vu ma tenue, je ne crois pas trop hardi de sauter certains préliminaires.

À sa plus grande surprise. Lange vit alors la jeune femme sortir une petite clef de sa poche, se pencher pour détacher ses liens, ôter sa blouse et, toute nue, venir se blottir contre lui.

Elle ne lui laissa pas le temps de bégayer les mots qui auraient traduit sa stupéfaction et colla, sans plus de préambules, ses lèvres pulpeuses contre les siennes. Immédiatement, leurs deux langues s'entrecroisèrent.

Lange n'était pas homme à se démonter facilement, mais il s'écoula pourtant plusieurs minutes avant que les réactions propres au mâle ne se décident et lui fassent oublier l'incongruité de la situation.

S'en apercevant, l'infirmière se releva à demi et, laissant glisser ses cheveux tout au long du torse du journaliste, vint finalement prendre en bouche son sexe dressé.

Lange la regardait faire, autant excité par le spectacle du pieu de chair qui, en cadence, disparaissait et réapparaissait entre les lèvres humides de sa fellatrice, que par les sensations voluptueuses qu'il en tirait. Soudain, son regard s'arrêta sur les seins de Michèle, qui à chaque montée et descente du buste venaient battre ses cuisses. Ils étaient tachetés de multiples marques sombres, comme autant de minuscules bleus, au centre desquels apparaissait une cicatrice pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Lange se pencha en avant et en caressa la pointe du bout des doigts.

L'infirmière eut un involontaire mouvement de recul.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé? questionna le journaliste, intrigué.

– Ce n'est rien, répondit Michèle sans cesser son travail de fellation.

Ses lèvres s'arrondissaient autour du gland qu'elles enserraient dans leur étai velouté, tandis que sa langue titillait sans relâche le prépuce. De la main droite elle caressait les bourses, les roulant entre ses doigts, les malaxant, tant et si bien que Lange en oublia rapidement les seins endoloris. Allongé, les mains derrière la tête, il se laissait faire complaisamment. La jeune femme mettait visiblement toute son ardeur à le satisfaire. Soudain, n'en pouvant plus, elle se redressa et d'un seul coup s'empala sur la verge luisante de salive du journaliste.

Et aussitôt elle se mit à le chevaucher avec frénésie.

Lange avait repris les seins de son amazone en mains et les pétrissait maintenant sans tenir compte de leur état.

– Ah, giflez-moi! Torturez-moi les nichons! Je suis votre esclave! s'exclama l'infirmière en proie au délire des sens.

Bien que peu enclin aux amours sadomasochistes, Lange se fit un devoir d'exaucer des vœux si sincèrement formulés. Avec application il se mit à gifler, pincer, tirailler en tous sens les deux masses de chair, pourtant déjà en piteux état, et qui se dressaient maintenant à l'horizontale, gonflées d'un indicible désir de souffrance.

– Plus fort! hurla Michèle en accélérant la cadence de ses coups de reins.

Lange saisit les chairs tuméfiées à pleines mains et entreprit de les écraser avec application entre ses doigts. Puis, s'attaquant aux mamelons, il les pinça de toutes ses forces. La jeune femme était au comble de l'excitation.

– Mes fesses! Fessez-moi! supplia-t-elle.

Lange abandonna les tétons et, paumes ouvertes, lança de grandes claques sonores sur le fessier de l'infirmière.

Malgré son peu de goût pour ce genre de pratique, il dut en reconnaître les effets lorsque, au bout de quelques minutes d'un fessage rigoureux, il sentit sa semence se déverser à grands flots dans les chairs intimes, qui gloutonnement dévoraient sa verge.

La jeune femme attendit patiemment la fin de sa jouissance en gémissant; puis, comme si de rien n'était, elle se leva, renfla sa blouse et s'adressa à son amant en ces termes:

– Je m'excuse, Bertrand, mais les habitudes de la maison vont vous paraître un peu étranges au début. Je vais maintenant vous conduire au bain, mais auparavant je dois vous bander les yeux.

Ce disant, elle noua un bandeau noir sur les yeux de Lange, puis, l'entraînant par le bras, le conduisit à la salle d'eau.

Là, Lange se baigna dans une petite piscine carrée et, comme Michèle vint le rejoindre dans l'eau tiède, renoua avec elle des liens tout aussi sensuels, en y ajoutant cette fois une note aquatique.

Puis elle le sécha, le frictionna sur le corps, remplaça le bandeau et le ramena à sa chambre.

Lorsqu'elle eut remis les courroies en place, Lange se plaignit qu'elles le blessaient. Aussi les desserra-t-elle un peu avant de fermer les cadenas.

Ensuite, elle posa deux petites pastilles jaunes entre ses lèvres, en lui ordonnant de les avaler.

Enfin, elle lui souhaita «bonne nuit», en ajoutant que le professeur Minski viendrait lui rendre visite demain matin.

Et comme elle se retournait, la cellule fut soudain plongée dans la plus totale obscurité.

Lange en profita pour recracher immédiatement les deux pilules. Puis il se mit en devoir de se libérer de ses liens.

Il avait pris soin de gonfler ses muscles puissants au maximum lorsque l'infirmière l'avait attaché sur sa couche; il n'eut donc aucune peine à faire glisser chaque pied à travers l'anneau formé par les courroies. D'autant plus que celles-ci étaient relativement peu serrées.

Pour le ventre, ce fut encore plus facile. Il lui suffit de retenir sa respiration quelques secondes pour se glisser comme une anguille hors de l'étau.

Le bain avait fini de détendre ses muscles et il se sentait parfaitement en forme. Il n'avait eu que peu de temps pour examiner la chambre dans laquelle il se trouvait, mais il se souvenait très bien n'avoir vu aucune porte. C'était là un mystère qu'il décida d'éclaircir au plus vite.

Il se rappela également que les cris poussés par Michèle au cours de leurs ébats avaient été comme aussitôt étouffés. Aussi

il pensa que la pièce devait être entièrement insonorisée. Pour s'en assurer, il frappa à plusieurs reprises, de l'index replié, contre le mur le plus proche. Aucun son ne retentit.

Il se leva et fit à tâtons le tour de la chambre. Il avait déjà palpé trois des quatre murs qui de toute évidence étaient tout à fait réels, et sa main allait entrer en contact avec ce qu'il croyait être le quatrième, lorsque celui-ci se mit soudain à irradier.

De surprise, Lange fit un bond en arrière. Aussitôt, il sentit la chaleur sur son corps, qui en même temps se tacha de larges plaques de couleur.

Il se retourna pour voir une image se former sur toute la surface du mur vis-à-vis.

L'image représentait une immense cave moyenâgeuse au plafond en arc de cercle.

En son milieu se trouvait un lit en fer, vétuste, sur lequel était attachée une fille nue. Elle était couchée sur le ventre, les bras et les jambes liés dans le plus grand écartement aux quatre pieds du lit. Un coussin était posé sous son ventre et faisait ressortir la croupe, indécemment exposée. Son visage était caché par l'ombre du corps de Lange, intercalé dans le faisceau lumineux.

Très intrigué, celui-ci vint s'asseoir sur le bord de son propre lit.

L'image se mit lentement à s'animer, avant de trouver un rythme de projection normal. Un homme, que l'on ne distinguait que de dos, apparut à la droite de l'écran. Il était vêtu de hautes bottes en cuir noir et d'un slip de la même matière. Tout le reste de son corps était nu et il tenait un long fouet de bouvier dans la main gauche.

Il s'approcha du lit et, prenant appui sur ses jambes légèrement écartées, entreprit de frapper la fille offerte à sa fureur.

Le cadre ne variait jamais, mais de temps à autre l'homme

s'écartait pour mieux laisser contempler au spectateur les fesses flagellées, que de fines stries rouges commençaient à zébrer en tous sens.

Parfois même, un coup de zoom offrait un gros plan du fessier meurtri, qui emplissait alors tout l'écran. Puis le fouet de nouveau s'abattait, provoquant des tremblements obscènes sur toute la surface des deux hémisphères rebondis qui se serraient craintivement sous la brûlante morsure.

La correction ne s'arrêta pas avant que les premières gouttes de sang ne perlent sur la peau éclatée et boursoufflée.

La scène était muette, mais l'on voyait très nettement la bouche de la victime s'ouvrir à chaque coup de fouet et comme happer l'air dans un long cri silencieux, qui déformait son visage et le faisait ressembler à la gueule d'un poisson hors de l'eau. Le réalisme était tel qu'on avait même l'impression d'entendre les cris poussés par la jeune femme torturée.

Fasciné par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, Lange demeurait assis sur son lit, incapable de bouger.

La jeune femme avait été retournée et le même supplice flétrissait maintenant les parties antérieures de son corps.

Soudain, une voix très grave, aux intonations brutales, vint en commentaire se superposer aux images :

« Laisse-toi aller. La nature s'ouvre à toi. Tes passions y seront reines. Rien ne t'arrêtera plus désormais sur le chemin du crime. Rien ne pourra t'arrêter, car tu es souverain. Tu as tous les droits. L'humanité entière n'est composée que d'esclaves offerts à ton plaisir. Écoute tes instincts, ce sont eux qui ont raison. Oublie le passé, une ère nouvelle s'ouvre devant toi. Une ère de bonheur ineffable. Une ère où tu seras roi. Une ère où tout dépendra de ton pouvoir, de ta volonté. Mais n'oublie jamais que ce pouvoir, c'est à moi que tu le dois, à moi ton maître et le maître de l'univers. À moi qui... »

L'intrusion de la bande sonore sortit Lange de l'envoûtement dans lequel le tenaient les images. Bien vite, il reprit conscience de sa mission, un instant oubliée.

Sur le mur-écran continuait à défiler le film obscène. Lange se leva et vint se placer au centre de la chambre. À nouveau les images se projetèrent sur son corps nu. En s'efforçant de ne pas fermer les yeux, il avança en direction de la source lumineuse. Au bout de quelques pas, ses doigts heurtèrent une surface polie, très froide. En la suivant, il parvint à sortir du champ de projection.

Lorsque sa vision redevint normale, il put distinguer une sorte de couloir, éclairé au plafond par des néons. Sur l'un des murs se succédaient à intervalles réguliers des petites niches protégées par une vitre, renfermant chacune un appareil de projection 16 mm. Tous étaient en marche.

De l'autre côté, en face de chaque cabine, des cellules semblables à la sienne étaient encastrées dans le mur.

Lange constata que si les films projetés dans chacune d'elles étaient différents, tous avaient le même caractère pornographique.

Tout en avançant avec précaution, il se demanda si le quatrième mur de chaque chambre n'était pas, comme certaines portes de garage, simplement composé d'une paroi rétractable. Cependant, il ne prit pas le temps d'examiner plus attentivement le plafond, car il avait parfaitement conscience que chaque minute lui était comptée. Il s'agissait avant tout de ne pas moisir ici.

Il en savait maintenant assez sur ce qui se passait dans cette clinique pour ne plus avoir aucun doute sur les agissements du professeur Minski. Son seul objectif était de prévenir Berthier au plus vite. Mais pour cela, il fallait s'enfuir d'ici et Lange n'avait aucune idée du chemin à suivre pour trouver la sortie.

D'autre part, même en admettant qu'il puisse s'échapper, l'état de complète nudité dans lequel il se trouvait lui permettait difficilement de se promener dans les rues à la recherche d'un téléphone. Il s'imagina entrant dans un café et demandant un jeton. Il aurait beau expliquer que sa tenue était celle empruntée par la vérité dans les grandes occasions, il y avait fort peu de chances pour qu'on l'écoutât en toute quiétude.

Soudain, il se rappela avoir vu un téléphone sur le comptoir de la réception. Si la providence était clémente, on devait être en pleine nuit et il n'y aurait personne là-haut. S'il parvenait à s'y rendre, il pourrait l'utiliser pour appeler l'inspecteur.

Cela faisait beaucoup de si, mais Lange n'avait pas le choix.

À chaque pas, ses pieds s'enfonçaient moelleusement dans le sol. Il baissa les yeux et s'aperçut que celui-ci était revêtu d'une curieuse matière ajourée, qui lui fit penser à du Dunlopillo.

Le couloir faisait un coude et obliquait vers la droite. Lange le suivit.

Quelques instants plus tard, il passa devant une chambre éclairée, où aucune projection n'était en cours. Une petite fille d'une douzaine d'années reposait sur le lit. Elle semblait dormir.

Intrigué, Lange s'avança vers elle. Mais, sitôt qu'il eut fait quelques pas, il se retrouva prisonnier entre quatre murs. Il revint en arrière. Plus d'obstacle entre lui et le corps de la fillette endormie. Ainsi, le mur n'était visible que de l'intérieur des cellules. Cela détruisait sa théorie de la paroi coulissante.

Tout en reprenant sa marche, Lange essaya d'élucider ce phénomène inexplicable.

Il creusa dans sa mémoire à la recherche des vagues souvenirs d'optique qui lui restaient de ses études. Il se rappela l'image virtuelle observée à travers une lentille. Il se souvint également avoir récemment assisté à une expérience d'holographie, où

précisément un mur était ainsi reproduit à distance. Cela était même si convaincant que plusieurs spectateurs avaient essayé, en vain, de le toucher. Oui, il devait sans aucun doute s'agir d'un procédé de cet ordre.

Il était parvenu devant une porte, bien réelle cette fois, et qui ressemblait fort à celle d'une cage d'ascenseur. Il appuya sur le bouton rouge à portée de sa main et aussitôt la porte s'ouvrit.

Lange pénétra dans la cabine. À gauche, il vit trois nouveaux boutons, sans aucune indication d'étages.

Il se rappela que la clinique, vue de l'extérieur, ne comportait qu'un seul étage. Si, comme il l'estima rapidement, il se trouvait au sous-sol, le bouton du milieu devait donc désigner le rez-de-chaussée, où était situé le bureau d'accueil.

Il y porta son index. L'ascenseur s'éleva lentement durant quelques secondes, puis s'arrêta. La porte palière s'ouvrit automatiquement et Lange reconnut immédiatement le couloir qu'il avait emprunté lors de son arrivée dans la clinique.

Il se trouvait en face de la chambre huit. Il tourna à gauche et arriva très vite devant la double porte vitrée donnant sur le hall d'entrée. Si le couloir était allumé, par contre le hall n'était que faiblement éclairé par la lumière de l'extérieur.

Comme Lange l'avait prévu, la nuit étalait son voile obscur sur la cité. Les aiguilles d'une horloge marquaient quatre heures et demie.

Lange poussa la porte et se mit aussitôt en quête du téléphone. Il le découvrit bientôt dans un recoin, sous le comptoir.

Il décrocha et composa le numéro personnel de l'inspecteur Berthier. En écoutant la sonnerie, il imaginait la tête de celui-ci, quand, réveillé en pleine nuit, il reconnaîtrait la voix de son journaliste préféré.

Enfin une voix de jeune homme retentit dans l'appareil. Lange crut un instant s'être trompé de numéro, mais il pensa aussitôt que l'inspecteur prenait sans doute du bon temps. Il allait ouvrir la bouche lorsqu'il ressentit une douleur fulgurante à la base du crâne.

Tandis qu'il s'écroulait doucement le long du comptoir, il entendit comme venant de plus en plus loin la voix qui répétait :

– Allô ! Allô ! Parlez, je vous écoute. Allô ?

XV

*De la physique et plus particulièrement du principe de Gaede,
relatif au vide.*

La barque ayant chaviré, il avait dû plonger dans l'eau glacée. Lui, qui du temps de sa jeunesse avait remporté plusieurs compétitions nautiques, ne savait brusquement plus nager. Ses mains battaient la surface houleuse de la mer en de grands gestes désordonnés. Il but une première tasse, puis une seconde. Il pensa qu'il n'en avait plus pour longtemps. Mourir noyé! Sans aucun doute la plus affreuse des fins...

Assis sur le fauteuil de cuir, Lange se débattait sous l'effet d'une emprise invisible. L'eau, que venait de lui lancer à la figure le docteur Castro, ruisselait en fines rigoles sur son corps nu.

Finalement, il ouvrit les yeux. La pièce dans laquelle il se trouvait ressemblait à un laboratoire. Sur une longue table en carreaux blancs étaient posées plusieurs cornues. Dans chacune bouillaient des liquides différemment colorés.

Derrière, accolé contre le mur dans lequel étaient encastrés plusieurs écrans de télévision, s'étalait un vaste bureau, dont la surface était parsemée d'une multitude de manettes et de boutons.

Un homme d'une impressionnante corpulence, qui se présentait de dos, y siégeait. Il avait les cheveux d'un blond très clair, coupés courts en brosse, et portait une blouse blanche.

À l'opposé, une immense bibliothèque couvrait tout un mur. Le troisième côté de la pièce n'était en fait qu'une large baie, par laquelle on voyait se lever les premières lueurs de l'aube. Devant celle-ci, un homme à l'allure chétive semblait plonger dans la contemplation du dehors. Il était vêtu d'une redingote anthracite, dont les pans descendaient jusqu'à mi-cuisses. Comme le regard de Lange se posait sur lui, il lâcha le seau qu'il tenait à la main et, tirant d'épais rideaux de velours mauve, cacha complètement la lumière du petit matin blême.

Puis il se retourna. Il portait des lunettes d'écaille et à son menton pointait une courte barbiche blanche. Son crâne était dépourvu de tout poil. Il s'adressa à l'homme assis au bureau.

– Professeur! Je crois que notre ami revient à lui.

Le professeur tourna la tête, puis se déploya lentement. Il mesurait au moins deux mètres vingt. La peau de son visage était criblée des marques de la petite vérole, et la couleur acier de ses yeux donnait à son regard une intensité insoutenable. Il se dégageait de toute sa personne une impression de force inhumaine.

Avec une démarche de titan, il s'approcha de Lange.

– Monsieur Lange, soyez le bienvenu. Savez-vous que vous nous avez fait très peur. Voilà plus d'une heure que vous êtes sans connaissance. Tout ça pour un petit coup de matraque. Je reconnais que mes hommes ont parfois la main un peu lourde, mais tout de même! Un garçon robuste comme vous!

La voix était proportionnelle au physique, aussi imposante. Elle s'exprimait en excellent français, sans aucun accent.

Bien que troublé, Lange n'en laissa rien paraître. Il ressentait encore une très forte douleur, en haut de la nuque, et ne put réprimer une grimace au souvenir du coup qui l'avait assommé.

Le géant reprit :

– Je me présente : professeur Ivanovitch Minski. Pour vous servir...

Et, désignant le petit homme chauve :

– Le docteur Castro, mon fidèle et précieux collaborateur. Castro n'est qu'un nom d'emprunt, comme vous devez vous en douter. Son père s'appelait Mabuse. Mais le docteur a toujours eu un faible pour l'Amérique latine. Nous pouvons tout vous dire, n'est-ce pas, monsieur Lange, puisque vous n'aurez plus jamais l'occasion d'aller répéter ces confidences à personne. À personne!

Et il partit d'un fantastique éclat de rire. Malgré la douleur toujours présente, Lange s'efforça de sourire.

– Bien sûr. Mais, dites-moi, professeur, puis-je vous demander comment vous avez appris ma véritable identité?

Minski s'était emparé d'une chaise, aussi légère qu'une plume entre ses mains, et s'était assis dessus à califourchon, à moins d'un mètre de Lange.

– Je l'ai su dès votre arrivée parmi nous. Voyez-vous, monsieur Lange, vous êtes trop célèbre pour vous permettre ce genre d'astuce; outre qu'elles sont indignes d'un homme de votre trempe. D'autre part, je suis désolé de vous décevoir, mais le coup de téléphone du docteur Trauner n'a pas eu sur moi l'effet que vous en escomptiez. Bien au contraire. Il n'a servi qu'à me mettre en garde. Un confrère qui se rappelle à vous, après de longues années de silence et dans des moments aussi chauds, uniquement pour vous recommander un malade... Avouez que votre stratagème est depuis longtemps éventé.

Intérieurement, Lange se reprocha sa trop grande confiance en lui-même. Il avait sous-estimé son adversaire. Comme s'il lisait dans ses pensées, celui-ci déclara avec un sourire amusé :

– Eh oui, vous avez eu tort de me sous-estimer. Je ne suis pas de ceux qu'on berne aussi facilement.

– Mais pourquoi tous ces crimes? À quoi cela va-t-il vous mener?

– Soyez patient, monsieur Lange. Vous allez tout savoir. Je ne veux pas que vous mouriez ignorant de l'avenir de l'humanité. Mais, avant de vous en donner les raisons, permettez-moi de vous exposer la manière dont j'opère.

– Volontiers, dit Lange chez qui la douleur commençait à s'atténuer.

– Sachez tout d'abord que je ne choisis pas mes sujets au hasard. Je n'emploie qu'une certaine catégorie de gens. Une élite de la société en quelque sorte. Des êtres qui, tous, ont présenté au cours de leur vie passée, à une plus ou moins grande échelle, ce que vous autres nommez des «troubles caractériels». Soit des êtres qui, pour moi, se sont rapprochés, parfois jusqu'à le frôler, de l'état divin d'*Intellegentia Clarissima*. Et cela commence parfois très tôt. J'ai parmi mes sujets une fillette de douze ans à peine. Elle s'avère extrêmement douée. Cela ne vous surprendra d'ailleurs pas quand vous saurez qu'il s'agit de ma propre fille. Mais laissons là les affaires de famille.

«Ces êtres exceptionnels, comme vous avez pu le constater par vous-même, nous les enfermons tout d'abord dans une petite chambre entièrement close. Là, chaque nuit, nous leur projetons, alors qu'ils sont sous l'effet d'une drogue qui a pour but de les rendre plus réceptifs, des images se rapportant à leur propre, disons manie, bien que j'exècre ce mot. Ainsi, peu à peu, au fil des jours, nous rompons les ultimes barrières, fruits d'une éducation bourgeoise, d'une société pourrie, et qui, enfouies au fond de leur inconscient, leur interdisaient encore de se livrer sans remords aux actes dictés par leur instinct.

Nous les rendons en quelque sorte, comme dirait Jean-Jacques Rousseau, à l'état de Nature. Mais cet état, à l'encontre de ce que pensait l'auteur des *Confessions*, n'est pas bon, monsieur Lange; il est mauvais, profondément mauvais. Ce qui, pour moi, revient à dire qu'il est sublime.

« Oh! cela ne se fait pas sans heurts, bien sûr! Mais nous ne ménageons pas nos efforts. Nous avons à notre service un personnel trié sur le volet, qui nous aide dans cette tâche ingrate. Vous avez pu, je crois, en apprécier la qualité et l'expérience.

« D'autre part, l'impression de claustrophobie résultant d'un univers restreint, confiné entre quatre murs, le fait de n'avoir plus aucun contact avec autrui, si ce n'est avec nos charmantes et dévouées assistantes, sont d'un grand secours à nos patients sur le dur chemin de la Pureté Absolue. »

À cette évocation des cellules, Lange ne put retenir une question.

– Pardonnez à un pauvre mécréant de vous interrompre, professeur. Mais il y a une chose que je ne m'explique pas bien. Ces cellules, comment sont-elles constituées?

– Ah! vous faites sans doute allusion au mur que vous avez traversé pour rendre visite à la plus jeune de nos pensionnaires.

Lange ne put dissimuler sa surprise.

– Oui, voyez-vous, monsieur Lange, j'ai suivi tous vos faits et gestes depuis votre arrivée sur cet écran. Grâce à une installation vidéo en circuit fermé, je contrôle tout ce qui se passe dans cette clinique à chaque minute du jour et de la nuit. Mais, pour en revenir à votre question, la réponse y est bien simple. L'atmosphère de chacune de nos chambres est composée d'un mélange gazeux spécial, dont la densité est cinq fois plus lourde que celle de l'air courant. Les molécules ainsi condensées forment une véritable masse compacte, sur laquelle

il est possible de projeter n'importe quelle image, tout comme sur un écran de papier. Bien entendu, cette image n'est visible que lorsqu'on se trouve du côté du mélange gazeux. Quant aux séances cinématographiques, il suffit de changer l'atmosphère par un système de pompes pour que tout redevienne normal.

«Toute cette petite supercherie n'est pas gratuite, comme vous devez bien le penser. Elle présente en fait un triple avantage. D'une part, toute personne passant dans le couloir peut surveiller le patient à son insu. D'autre part, le cloisonnement sans issue entretient chez celui-ci ce malaise claustrophobe, dont je vous parlais à l'instant, et qui est essentiel à la bonne marche de mon traitement. Enfin, la raréfaction de l'oxygène provoque à la longue certaines difficultés respiratoires. Par contraste, sitôt que le sujet se retrouve à l'air libre, la plus grande exaltation s'empare de ses sens. Or, comme cet événement ne se produira pas avant que j'aie décidé qu'il est apte à accomplir une mission, cet état ne peut que favoriser la tâche qui lui incombe. Bien entendu, pour cela, il faut que je sois sûr que les derniers bastions, les tabous inconscients, aient été pris d'assaut et digérés par le patient; en d'autres termes, que je sois sûr qu'il soit à nouveau digne du qualificatif d'Homme.

«Pour vérifier leur complète guérison d'une maladie nommée "sociabilité", je leur fais passer plusieurs tests. J'utilise alors le personnel de cette clinique, car ce sont tous, hommes ou femmes, des masochistes patentés que je recrute à l'aide de rabatteurs disséminés un peu partout en France. Souvent de vulgaires maquereaux! La pègre, monsieur Lange! Mais il faut bien vivre, n'est-ce pas? C'est ce même personnel qui sert d'acteurs pour les films dont vous avez pu voir quelques extraits.

«Lorsque je suis enfin convaincu de leur inébranlable amoralité, comme de leur fidélité à mon égard, moi qui les ai révélés à eux-mêmes, je peux les lâcher dans la nature. Oh! Je

n'ai aucune crainte! Ils reviennent toujours, comme de bons toutous fidèles.

«J'arrive parfois à des résultats surprenants, savez-vous. Tenez, prenez l'exemple de ce jeune homme: Alain Marette. Eh bien, je suis parvenu en un temps record non seulement à lui faire prendre conscience de sa passion et par voie de conséquence à en assumer la responsabilité, mais de plus j'ai détruit en lui toute bribe de sentiment. Et c'est sur sa propre femme, certainement l'être qu'il chérissait le plus au monde, qu'il a accompli ce que j'appellerai pudiquement son examen de passage. N'est-ce pas fascinant? J'en suis très fier; c'est là une de mes plus belles réussites.

«Mais revenons à vous, monsieur Lange. Je ne vous demanderai pas par quel raisonnement vous êtes parvenu jusqu'à moi; je le sais depuis longtemps. Mais, voyez-vous, pour accomplir mon œuvre, j'étais dans l'obligation de supprimer quelques témoins gênants; ainsi tous les collaborateurs du professeur Damien, qui de ce fait avaient également été les miens. Ils étaient trop au courant de mes idées sur certaine notion fondamentale de l'humanité pour que je puisse courir le risque de les laisser en vie. Le premier fut ce vieux Laubépin. Vous l'avez cru foudroyé par une crise cardiaque, eh bien c'était faux. Je l'ai tué de mes propres mains, car il n'y avait que moi qui étais digne de poser la première pierre de mon empire. Ce fut un jeu d'enfant: une simple pression des doigts sur le cœur, à un endroit précis. Tout adepte du karaté connaît ce truc.

«Puis, pour égarer les soupçons, j'ai fait abattre une vague de crimes sur la capitale. C'est ce que vous appelleriez noyer le poisson. Perdus au milieu de tant d'autres, les meurtres d'éminents psychiatres passeraient inaperçus. De plus, cela me permettait de mettre mes brebis à l'épreuve. Une seule a fait un faux pas: le numéro sept, qui a tué la fille de Damien à la

place du père. Il n'a pas eu la patience d'attendre ; la fièvre du sang a effacé mes ordres et l'a poussé à agir comme un enfant. Mais, que voulez-vous, je lui ai pardonné. Je suis d'un caractère magnanime.

« Mais vous, monsieur Lange, vous êtes très malin. Vous avez établi un rapport entre Damien, Charlet et Robillot. De là à remonter jusqu'à moi, il n'y avait qu'un pas. Ce sera votre dernier.

« La police ? Je n'ai aucune crainte de ce côté. Ses fonctionnaires ne sont pas aussi intelligents que vous. J'aurais aimé vous compter dans mon écurie. Vous êtes un sujet d'exception. C'est pourquoi je ne vous ai pas fait arrêter dès votre arrivée. J'ai essayé de vous aider, mais vous êtes trop indiscipliné. Tant pis pour vous ! Nous allons devoir nous quitter. Croyez bien que je le regrette sincèrement. »

Lange l'interrompt.

– Professeur ! Vous n'avez toujours pas répondu à ma première question. Pourquoi tout cela ? Pourquoi ?

– Pourquoi, jeune homme ? Mais pour sauver l'humanité, votre humanité. Soyez-en certain, les hommes me remercieront dans quelques années de ce que j'aurai fait pour eux. Pour le moment ils ne sont pas encore mûrs, pas encore aptes à comprendre. C'est ce qui m'oblige à agir dans l'ombre. Mais la lumière viendra ! Elle les éblouira de son immense clarté et, ce jour-là, je serai, moi Ivanovitch Minski, le maître de l'univers.

Sur ces dernières phrases, le professeur s'était dressé et, les yeux exorbités, avait levé les bras vers le ciel, comme pour invoquer quelque force maléfique. Il se retourna vers Lange et pointa vers celui-ci un index triomphant.

– Pour vous montrer quelle importance j'accorde au principe de l'hospitalité, je vais vous tuer, monsieur Lange. Il est malheureux que vous ne viviez pas assez vieux pour assister à ma consécration, car ce sont les hommes de votre trempe qui,

les premiers, se jetteront à mes pieds. Mais, rassurez-vous, votre mort ne sera pas ordinaire. La mort doit être relative à celui qu'elle frappe. La vôtre sera longue, très longue et très douloureuse. Ainsi je le veux!

De son allure de géant sorti tout doit d'un conte de Perrault, Minski alla jusqu'à son bureau et enfonça la première touche du clavier. Presque aussitôt deux infirmiers pénétrèrent dans le laboratoire. Ils portaient tous deux une longue blouse blanche à col russe et leur stature n'avait rien à envier à celle du professeur.

Celui-ci leur désigna le journaliste.

– Mettez-le en place! Ce monsieur désire nous quitter.

Deux poignes d'acier se refermèrent sur les bras de Lange et il se sentit littéralement soulevé dans les airs. Les deux hommes le portèrent ainsi jusqu'à un fauteuil, élevé sur une espèce de podium, au centre de la pièce et sur lequel ils l'assirent de force.

Sitôt que son séant entra en contact avec le siège, Lange lança sa jambe droite et son pied vint frapper l'un des infirmiers au bas-ventre. Mais Lange était pieds nus et le coup perdit ainsi de son efficacité. Un rictus de douleur se forma sur le visage de l'homme, dont les mains ne lâchèrent pourtant pas le membre qu'elles broyaient. Cependant, l'étau des doigts se desserra imperceptiblement. Lange en profita et, tirant d'un coup sec, libéra son bras gauche. Il y concentra toute sa puissance et son poing alla s'aplatir sur la figure de l'autre infirmier. Celui-ci recula en jurant et, d'un revers de main, essuya le sang qui commençait à couler de son nez.

Lange n'attendit pas que ses adversaires aient récupéré et, d'un bond, se précipita vers la porte par où étaient entrés les deux hommes.

Il l'ouvrit et se trouva face à face avec deux autres, tout aussi corpulents.

Derrière lui, la voix de Minski retentit :

– Inutile, Lange. J'en tiens quinze à votre disposition. Je crains que vous ne puissiez les assommer tous.

Les deux nouveaux infirmiers s'emparèrent de Lange et, aidés de leurs collègues, le ramenèrent sur l'estrade. Des bracelets métalliques emprisonnèrent poignets et chevilles, et bientôt tout mouvement lui fut impossible.

Leur besogne terminée, les quatre hommes se retirèrent.

À son bureau, Minski appuya sur un autre bouton. Une cloche de verre descendit lentement du plafond et vint recouvrir Lange, prisonnier de son fauteuil. Alors que celle-ci n'était plus qu'à dix centimètres du sol, Minski consulta sa montre et s'adressa à Lange.

– Il est exactement six heures trente minutes. À sept heures moins le quart tout sera consommé et on ne parlera plus jamais des exploits du célèbre journaliste Benoît Lange. Peu à peu, grâce à ce tuyau, qui, comme vous le voyez, relie la cloche à cette pompe rotative à mercure, le vide va se faire à l'intérieur. Au fil des minutes, respirer va devenir pour vous de plus en plus pénible. Vos traits vont se déformer progressivement sous l'effet de la pression. En même temps que vous sentirez la mort venir, vous deviendrez monstrueusement laid. C'est dommage, car votre physique est tout à fait agréable à contempler. Mais, avant que nous ne soyons séparés à tout jamais, je vous serais reconnaissant de me faire part de votre avis sur une fin aussi peu conventionnelle.

– Très amusant, répondit Lange sur un ton qu'il aurait voulu badin. J'ai toujours rêvé de passer mes vieux jours dans un bocal. Vous exaucez là le plus cher vœu de mon enfance.

Minski accorda un sourire à ces propos.

– Je crois que l'humour n'est guère de circonstance, mais j'apprécie votre courage. Aussi, afin d'adoucir vos derniers

instants, j'ai pensé qu'un petit spectacle vous ferait plaisir. Regardez bien ces écrans de télévision, monsieur Lange! Vous allez y voir ce qu'aucun être humain n'a jamais vu. Le premier samedi de chaque trimestre, deux camions blindés livrent pour cent milliards anciens d'or à la Banque de France. Personne n'a jamais songé à s'emparer de cette fortune, car vous imaginez facilement que le convoi est particulièrement protégé. Eh bien moi, Ivanovitch Minski, je vais accomplir devant vos yeux le plus extraordinaire hold-up de tous les temps. Sur ce, je vous dis adieu, monsieur Lange.

Le bord de la cloche vint s'encaster dans la rainure pratiquée dans le sol de l'estrade à cet effet, coupant Lange du monde extérieur.

Deux des postes de télévision s'allumèrent en même temps. Sur le premier, Lange reconnut immédiatement la rue Croix-des-Petits-Champs, encore déserte à cette heure matinale. À gauche, on distinguait les bâtiments de la Banque de France.

Le second montrait une galerie souterraine, dans laquelle s'affairait une dizaine d'ouvriers équipés de masques à gaz.

Lange demeura quelques instants perplexe devant ces images, a priori sans rapport. Puis, venant de la rue Saint-Honoré, il vit apparaître deux camionnettes blindées, qui s'engouffrèrent dans la rue Croix-des-Petits-Champs. Une distance d'environ trois mètres les séparait. Chacune était encadrée de deux motards, portant une mitraillette en bandoulière. Soudain, alors que la première camionnette était déjà largement engagée dans la rue, la chaussée s'effondra comme dans un immense cataclysme et le véhicule disparut dans les entrailles de la terre, accompagné dans sa chute par les deux motards.

Devant ce gouffre béant, le chauffeur du second camion donna un brusque coup de frein. Celui-ci s'arrêta, alors que ses

roues avant étaient déjà dans le vide. Il parut hésiter quelques secondes, puis finalement bascula à son tour dans le trou.

Aussitôt, chaque extrémité de la rue fut bloquée par deux CX noires, d'où descendirent des hommes masqués, mitraillettes au poing. L'un des motards accompagnateur de la camionnette de queue avait pu éviter l'abîme. Avant qu'il n'ait eu le temps d'ébaucher le moindre geste, son corps fut criblé de balles.

Sur le second écran. Lange voyait maintenant les hommes du souterrain s'empresse autour des camionnettes, dont l'une était couchée sur le flanc et l'autre complètement renversée. L'un d'eux, muni d'un laser portatif, entreprit de découper la tôle. Une épaisse couche de gaz gênait en partie la visibilité.

Sitôt que la brèche fut assez grande, un des convoyeurs, armé d'un pistolet automatique, en émergea. Avant même de comprendre ce qui se passait, il s'écroula, asphyxié.

Débouchant d'une rue adjacente, deux camions, en tout point identiques aux précédents, vinrent se ranger au bord de l'abîme. Aussitôt une nouvelle équipe dont les membres étaient également pourvus de masques à gaz, en descendit et, aidés par ceux du fond, ils formèrent la chaîne pour transvaser l'inestimable cargaison.

Minski, à côté duquel se tenait Castro, était assis devant les écrans. Un sourire amusé se peignait sur son visage.

Bien que fasciné par la retransmission en direct de ce fabuleux hold-up, Lange commençait, quant à lui, à éprouver certaines difficultés respiratoires.

En moins de cinq minutes, les lingots d'or avaient changé de propriétaire. Les deux camionnettes repartirent par le chemin d'où elles étaient venues. Les hommes s'entassèrent pêle-mêle dans les CX, que trois autres étaient venues rejoindre entre-temps, et celles-ci démarrèrent dans un crissement de pneus.

Dix minutes après le début de l'opération, tout était

terminé. La rue, à nouveau déserte, offrait un spectacle de désolation, que, du haut de leurs fenêtres, contemplaient, hagards, quelques riverains réveillés en sursaut.

Minski enfonça un bouton et les deux écrans se teintèrent de gris. Il se leva et s'approcha de la cloche, sous laquelle Lange haletait en quête de l'oxygène ravi à ses poumons.

Dans le regard du professeur se lisait une joie démentielle. Il examina Lange à travers le verre et ses yeux semblaient le questionner: «Alors, qu'en pensez-vous? Ne suis-je pas le plus grand génie que la terre ait jamais porté?»

Malgré la pression qui écrasait son corps nu comme mille mains gigantesques, le journaliste s'efforça de sourire.

Soudain, Minski se figea sur place et ses traits se contractèrent. Pendant quelques instants il demeura immobile, l'oreille aux aguets.

Puis Lange vit, dans un brouillard, Castro courir jusqu'au bureau du professeur et, ouvrant les tiroirs, en extirper des documents qu'il entassa fébrilement dans une mallette noire.

Pendant ce temps, Minski s'était dépouillé de sa blouse et, en complet veston, arpentait le laboratoire de long en large. À chaque instant il lançait des regards vers Lange, qui, malgré une demi-inconscience, crut y déceler une lueur d'admiration.

Lorsque Castro eut fini d'entasser les documents dans sa serviette, il se précipita vers le fond de la pièce, là où se trouvait la bibliothèque. Celle-ci pivota sur elle-même, découvrant une issue secrète, dans laquelle les deux hommes s'engagèrent. Descendant les premières marches, ils disparurent rapidement.

Alors que la bibliothèque reprenait lentement sa place, Lange fit un ultime effort pour ne pas s'évanouir. Il pensa que la mort avait un goût amer.

Curieusement, sa dernière pensée fut pour l'inspecteur Berthier.

XVI

Des Compagnies républicaines de sécurité. Avantages et désagréments.

Tenant le porte-voix à hauteur de sa bouche, Jules Berthier réédita pour la troisième fois son appel.

– Professeur Minski! La clinique est cernée par soixante-dix policiers armés. Sortez les mains en l’air et il ne vous sera fait aucun mal. N’essayez pas de résister, vous n’avez aucune chance!

L’inspecteur se retourna vers le chef de la brigade spéciale des CRS qui se trouvait à son côté.

– Mais qu’est-ce qu’ils mijotent, bon sang! Pourquoi ne se rendent-ils pas?

Le canon des mitraillettes pointé sur la clinique, se tenait tout autour un cordon de CRS casqués. Cinq gros projecteurs étaient braqués sur la grande bâtisse blanche et cet éclairage artificiel lui conférait, dans le petit matin, une allure fantasmagorique.

Soudain, les deux portes vitrées du devant s’ouvrirent et une trentaine d’hommes et de femmes, complètement nus, sortirent en courant et se dirigèrent droit sur les policiers.

Berthier avait repris son porte-voix.

– Arrêtez-vous et levez les mains ou je donne l’ordre de tirer!

Insensible aux sommations de l’inspecteur, la foule des

déments continuait sa course vers les mitraillettes. Certains trébuchaient et, l'écume aux lèvres, se roulaient dans l'herbe du parc en des contorsions frénétiques. Des femmes s'arrachaient les cheveux, se labouraient les seins de leurs ongles acérés. D'autres sautaient sur leurs comparses masculins et les violaient en poussant des hurlements inhumains.

Sous la lumière irréelle des projecteurs, la scène semblait tout droit sortie de *l'Enfer* de Dante.

Alors que la première vague des déments arrivait à quelques mètres de lui, Berthier, perdant son sang-froid devant ce spectacle hallucinant, donna l'ordre de tirer.

Les balles se mirent à crépiter, foudroyant sur leur passage les corps désarticulés.

Inconscients du danger, les damnés continuaient leur sara-bande obscène, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent le nez dans la rosée.

En moins de cinq minutes, la pelouse fut jonchée de corps inertes, sanguinolents.

Berthier fit cesser le tir et, suivi de quelques CRS, pénétra dans la clinique.

Ils perdirent de précieuses secondes à se repérer. L'inspecteur visita toutes les chambres du rez-de-chaussée. Plusieurs renfermaient de vrais patients en cure, dont la plupart, ne comprenant rien à ce qui arrivait, s'étaient réfugiés sous leur lit.

Puis l'équipe se scinda en deux. Cinq CRS descendirent inspecter le sous-sol, pendant que Berthier, accompagné de quatre hommes, montait au premier. Là, ils suivirent un long couloir qui les mena devant une porte immense à double battant, en bois sculpté. Bien qu'elle ne fût pas fermée, ils l'enfoncèrent par habitude.

En pénétrant dans le laboratoire de Minski, Berthier repéra immédiatement Lange, exsangue sous la cloche de verre.

Son visage était livide; les yeux exorbités. La langue monstrueusement gonflée pendait sur le menton. La peau de tout le corps semblait prête à éclater. Aucun souffle ne soulevait la poitrine.

En s'approchant, l'inspecteur se dit qu'il était arrivé trop tard. Benoît Lange était mort.

XVII

De la résurrection considérée comme un des beaux-arts.

Lorsqu'il ouvrit les yeux sous le masque à oxygène, Lange crut d'abord qu'il était arrivé au paradis. Le visage penché au-dessus de lui le détrompa rapidement et il se demanda pourquoi on l'avait relégué aux enfers, lui dont la vie avait été exemplaire. En effet, il n'y avait que dans ces lieux maudits que Berthier pouvait continuer à assouvir sa passion des enquêtes ; et ce visage, c'était celui de l'inspecteur. Il traduisait une joie inexprimable et Lange vit même de grosses larmes couler sur ses joues.

– Benoît! Mon petit Benoît! Vous êtes sauvé! Dieu soit loué! Mais quelle trouille vous m'avez foutue, lorsque je vous ai découvert sans vie sous cette horrible cloche.

Berthier détacha lui-même les sangles qui maintenaient le masque sur la figure de Lange. Celui-ci, emmitoufflé dans une chaude couverture en laine, reprenait des couleurs.

– Je faisais simplement une cure de désintoxication. Avec tout cet air pollué que l'on respire dans les villes, il est bon de faire le vide de temps à autre. Mais dites-moi plutôt ce que vous fabriquez ici, inspecteur. Je vous avoue que je ne m'attendais pas à vous voir.

– Oh, c'est très simple, répondit Berthier. Vous vous rappelez du conseil que vous m'avez donné au téléphone au sujet de Clairmont? Eh bien, je l'ai appliqué à la lettre et les

collègues de Montpellier ont arrêté un individu, alors qu'il tentait de faire assassiner le professeur par son chien. Je me suis aussitôt rendu sur place mais impossible de faire parler l'agresseur. C'était une espèce de fou qui ne savait que répéter: «Le maître ne me pardonnera jamais. Je suis damné!» Alors je me suis souvenu du docteur Trauner et j'ai fait appel à lui. Il est venu me rejoindre et, moins d'une heure plus tard, j'en savais assez sur Minski pour me permettre d'investir la clinique. Trauner était fou de joie. Il m'a avoué qu'il venait de mettre au point un procédé pour obtenir la confession de certains malades, mais que c'était la première fois qu'il l'expérimentait.

C'était d'ailleurs assez curieux à observer. Trauner avait posé tout un tas d'électrodes sur la tête de l'homme endormi. Lorsqu'il a mis le courant, le gars s'est mis à parler d'une voix blanche, monocorde. Ses lèvres remuaient à peine.

Cela se passait hier soir. Je suis rentré à Paris dans la nuit et avec deux bataillons de CRS nous avons profité de l'obscurité pour cerner la clinique. Sitôt que tout a été en place, j'ai par haut-parleur demandé à Minski de se rendre.

Lange l'interrompt.

– Je comprends maintenant son affolement. Mais au fait, j'y pense, Minski s'est enfui. Il y a une issue secrète derrière la bibliothèque.

Berthier avait sorti une lime de sa poche et se curait les ongles.

– Je sais. Lange. Nous l'avons découverte. L'escalier mène à une immense cave d'où part un souterrain, qui ressort à cinq kilomètres d'ici dans une carrière désaffectée. La clinique est bâtie sur les ruines d'un ancien château fort du Moyen Age. Seulement, le temps de trouver l'entrée et de suivre la galerie, Minski était déjà loin.

– Ainsi que Castro, ajouta Lange.

– Castro? Qu'est-ce que c'est encore que celui-là? s'étonna Berthier.

– L'adjoint de Minski. Il est aussi fou que lui.

Soudain, Lange se leva d'un bond et, prenant l'inspecteur aux épaules, entreprit de le secouer comme un prunier.

– Le hold-up! Bon Dieu! La Banque de France!

– Calmez-vous! dit Berthier. De ça aussi je suis au courant. Je viens d'avoir Gramet au bout du fil. Inutile de vous dire qu'il écumait de rage. Cent milliards anciens en lingots d'or. Je n'avais pas fait le rapprochement avec Minski, mais de toute façon ça ne change rien. On a interpellé une CX noire porte de Saint-Cloud avec six hommes à bord. Mais ils se sont défendus et les gendarmes ont dû tirer. Tous les occupants ont laissé leur peau dans la bagarre. Quant aux lingots, ils doivent être maintenant aussi loin que Minski et... Comment l'appellez-vous déjà?

– Castro, dit Lange.

– J'ai mis en branle le grand bidule: barrages sur les routes, contrôles aux frontières, etc. Mais je n'y crois pas beaucoup. Voyez-vous, je connais ce genre de criminels. Ils ont généralement tout préparé pour prendre la fuite en cas d'échec. À l'heure actuelle, Minski doit se trouver quelque part au-dessus de l'océan Atlantique ou de la Méditerranée. Enfin, je pense que nous n'en entendrons plus parler de sitôt. Et puis, nous avons arrêté tout le personnel de la clinique. Peut-être nous apprendront-ils l'endroit où se cache leur maître bien-aimé.

– Et nous irons l'y dénicher! ajouta Lange. La partie n'est pas terminée!

XVIII

Des catastrophes aériennes si fréquentes de nos jours.

Cela faisait maintenant vingt minutes que le radio Étriquet était sans nouvelle du 747 parti à destination de New York quelques heures plus tôt. Incapable de prendre une décision, il renouvelait sans cesse ses appels depuis la tour de contrôle de Roissy.

Les minutes, inexorablement, défilaient. Étriquet, que l'inquiétude désarmait, hésitait à prévenir ses chefs. Le commandant de bord était son ami et il ne voulait pas courir le risque de lui attirer des sanctions.

Rien n'est plus angoissant que le silence. Étriquet, dont le visage dégoulinait de sueur glacée, s'en rendait parfaitement compte, impuissant devant sa radio.

Soudain, alors que n'y tenant plus il venait de se décider à avertir en haut lieu, le 747 à nouveau répondit.

Étriquet reconnut immédiatement la voix du commandant.

– Allô! Étriquet, m'entendez-vous?

– Oui, commandant. Que vous est-il arrivé?

– Eh bien, Étriquet, mon ami, je suis dans une situation plutôt délicate. J'ai à mon côté un homme armé d'un pistolet au calibre largement suffisant pour trouser l'habitacle. De plus, cet homme a l'air de savoir fort bien se servir de son arme et tout à fait décidé à le faire en cas de fausse manœuvre de ma part. Voilà l'affaire en deux mots: ce monsieur exige que je fasse

un crochet par Buenos Aires et, quoi que vous en pensiez, je crois bien que je vais lui obéir. Inutile d'ajouter qu'il ne tient pas à ce que la chose se sache. Enfin, pas tout de suite. À vous...

Bouche bée, le derrière collé à sa chaise, le regard fixe, les yeux exorbités, Étriquet n'en croyait pas ses oreilles. Seules quelques onomatopées informes s'élevaient de ses lèvres disjointes. On l'aurait dit en proie à une crise de paludisme aiguë, tant ses membres tremblaient, tant la sueur ruisselait sur son front. Finalement, il parvint à articuler.

– La... la... la... l'avion... ki... ki... kidnappé... des pi... pi... rates...

Puis, comme explosant soudain, il hurla en renversant son siège.

– DES PIRATES DE L'AIR SUR LE PARIS-NEW YORK!!!!

Et il s'évanouit.

Après une seconde de stupeur dans la tour de contrôle, tout le personnel présent se jeta sur le malheureux radio, le bousculant, le piétinant, lui arrachant les écouteurs du crâne, le giflant à qui mieux mieux pour le ranimer.

À nouveau la voix du commandant retentit.

– Étriquet? M'entendez-vous? Allô, je répète. Nouveau cap: Buenos Aires. Nous sommes sous la menace d'un inconnu. Un autre tient les passagers en respect. Ils ont décidé de tout faire sauter si nous rencontrons la moindre difficulté sur notre nouvel itinéraire... Terminé.

À Roissy, l'agitation avait atteint son apogée. Un désordre invraisemblable régnait au sein de la tour de contrôle; chacun clamant son avis sur les mesures à prendre, chacun essayant de s'emparer du micro pour parler au commandant de bord.

Étriquet avait repris connaissance. Il jetait des regards hébétés autour de lui.

Soudain, tous se turent, pétrifiés sur place.

La radio venait de transmettre le bruit d'une formidable explosion...

*Les Sept Merveilles
du Monstre*



I

Du savoir-vivre et des notions d'élémentaire politesse.

– Alors, monsieur Murette, bientôt la sortie ?

Benoît Lange, barbu et chevelu, posa un œil amical sur le malade au teint pâle, allongé entre les draps blancs. Ses poils superflus, il les ramenait du Népal, où, pour les besoins d'un reportage, il venait de passer les six derniers mois au sein d'une communauté initiatique.

Alain Murette tourna la tête vers le visiteur et pendant quelques instants parut hésiter à le reconnaître. Puis, comme au sortir d'un songe, il s'écria soudain en tendant la main vers lui.

– Lange ! Ça alors ! Mais vous êtes méconnaissable.

Lange esquissa un léger sourire et, en flattant sa barbe entre le pouce et l'index, approuva.

– Disons que je suis un peu plus velu.

Puis il enchaîna.

– Mais vous êtes tout à fait excusable. Cela fait huit bons mois que nous ne nous sommes pas vus. Et la dernière fois, à votre procès, si mes souvenirs sont exacts, je m'étais rasé le matin même.

Alain Murette l'interrompit et, serrant convulsivement la main cordiale du journaliste, lui dit sur le ton de la plus profonde reconnaissance.

– Oh, monsieur Lange! Comment vous remercier de votre déposition. Sans vous jamais je n'aurais été acquitté.

Lange, gêné, plaça un timide :

– Ce n'est rien... Je vous en prie.

Marette poursuivit.

– Quand je repense à ce que j'ai fait... Sylviane! L'être que je chérissais le plus au monde! Je me serais laissé tuer pour elle, et il a fallu que ce soit ces mains qui l'assassinent¹.

Disant cela, il les éleva devant lui, les regardant comme si elles n'appartenaient plus à son propre corps.

– C'est horrible, monsieur Lange! Horrible! Si vous saviez ce que je souffre. Encore maintenant il m'arrive de me réveiller en pleine nuit en proie à d'inférieurs cauchemars... Comment peut-on agir de la sorte sans s'en rendre compte? Combien de fois ai-je eu envie d'en finir avec la vie depuis ce jour maudit! Mais ici tout le monde est si gentil avec moi, les infirmières si empressées, comme si elles n'avaient que moi à s'occuper. Le docteur Edwards, le directeur de cette clinique, vient me rendre visite presque chaque jour. Nous restons ainsi un quart d'heure, des fois plus, à discuter; lui assis à la place que vous occupez actuellement. Il me remonte le moral, m'explique que tout ce qui est arrivé n'est pas ma faute, que j'étais comme en état d'hypnose, que ce n'est pas moi, mais un autre Alain Marette qui a tué Sylviane. Mais, voyez-vous, moi je sais que ce sont ces doigts qui l'ont étranglée, ces lèvres qui ont sucé son sang...

Lange, voyant que le garçon, la voix brisée par l'émotion, allait éclater en sanglots, le coupa.

– Allons, allons. Il faut oublier tout ça. Vous devez songer à l'avenir, vous construire une nouvelle vie. Le docteur Edwards m'a confié qu'il comptait vous libérer la semaine prochaine. Il

1. Voir *La Peau lisse des Nurses*, première partie de ce livre.

vous sait complètement guéri de vos anciens fantasmes et vous accorde son entière confiance. Vous devez vous montrer digne de cette confiance.

– Je sais, monsieur Lange. Je sais tout cela et c'est ce que je me répète à longueur de journée. Mais, voyez-vous, il y a des événements qu'on n'oublie pas... Enfin, vous avez raison. Parlons d'autre chose. Dites-moi plutôt d'où vous viennent cette barbe et ces cheveux.

Lange lui conta en deux mots son séjour au Népal. Il lui parla des initiés dont il avait partagé le gîte, de leur façon de vivre, de leur détachement des contingences matérielles. Il semblait très convaincu.

Il conclut en ces termes :

– Je suis rentré à Paris depuis quatre jours et j'ai tenu à vous rendre cette petite visite.

– Je vous en remercie.

Une question brûlait les lèvres d'Alain Marette depuis déjà un bon moment. Il ne put résister plus longtemps.

– Et Minski? Que s'est-il passé? Voyez-vous, je suis entré tout de suite en cure de sommeil après cette nuit de cauchemar, où, par bonheur ou par malheur, aucune balle ne m'a atteint¹ et je n'en suis sorti que pour le procès. Depuis on m'a toujours interdit de lire les journaux se rapportant à l'affaire. La seule nouvelle que l'on ait consenti à m'apprendre est que cet immonde personnage était mort dans un accident d'avion.

À l'évocation du satanique professeur, Lange sentit un frisson lui parcourir l'échine.

– C'est exact! Enfin, un accident un peu spécial. Minski a entraîné avec lui et son funeste adjoint soixante personnes dans

1. *Op. cit.*

la mort. Soixante innocents, sans compter les deux pilotes et l'hôtesse. Seul le corps du pilote a été retrouvé dans la cabine de pilotage. Mais ceux des autres malheureux ont dû être déchiquetés et les morceaux propulsés à plusieurs centaines de mètres à la ronde. Ils sont maintenant à tout jamais la proie des profondeurs. Minski a eu la fin qu'il méritait. Il est regrettable qu'il ait obligé soixante victimes à la partager.

– Et l'or? Le milliard de francs lourds en lingots volé à la Banque de France!

– Jamais retrouvé, malgré toutes les recherches entreprises. Et vous pouvez imaginer que, pour une telle somme, on n'a pas lésiné sur le nombre et la qualité.

À cet instant, la porte s'ouvrit et une infirmière pénétra dans la chambre.

– Monsieur Benoît Lange?

– Oui, répondit celui-ci.

– On vous demande au téléphone.

Lange, quelque peu surpris, la suivit le long des couloirs. Il n'avait confié à personne la raison de son absence au bureau.

Qui cela pouvait-il bien être?

Lorsqu'une charmante réceptionniste, étroitement moulée dans une blouse bleu ciel, lui tendit l'appareil, il en était venu à la conclusion qu'il ne pouvait s'agir que d'Aline, sa secrétaire. Celle-ci en savait toujours sur ses propres faits et gestes plus que lui-même. Et qu'allait-elle encore lui annoncer. Un avion à prendre dans une heure pour Los Angeles ou un reportage urgent chez les derniers réducteurs de têtes de l'Amazonie centrale.

– Allô?

– Benoît Lange?

La voix était masculine. De plus, Lange ne voyait aucun nom à mettre dessus.

– Pour vous servir, dit-il.

– Monsieur Lange, il ne vous reste plus qu'une heure à vivre. Alors dépêchez-vous d'en profiter.

Lange entendit encore un sinistre éclat de rire, et puis plus rien. On avait raccroché.

Découvrant d'un large sourire ses dents immaculées, il rendit l'appareil à la jeune personne blonde qui se tenait derrière le comptoir.

– Si vous avez une autre communication pour moi, inutile de me la passer. Je serai mort avant une heure, alors vous comprendrez que dans ces moments-là on n'ait pas tellement de temps à perdre au téléphone.

La standardiste lui décocha un clin d'œil enjôleur.

– Et à quoi comptez-vous utiliser ces derniers instants?

– À vous! répondit Lange sans aucune hésitation.

Il passa derrière le comptoir et, sans autre cérémonie, colla ses lèvres contre celles, pulpeuses, de la jeune femme. Celle-ci lui rendit goulûment son baiser. Puis, se laissant voluptueusement glisser le long du torse du journaliste, elle se mit à genoux et entreprit d'ouvrir sa braguette.

Elle en sortit le sexe dressé et, immédiatement, le prit en bouche.

Accoudé au comptoir, Lange la regardait faire, autant excité par le spectacle du pieu de chair qui, en cadence, disparaissait et réapparaissait entre les lèvres humides de sa fellatrice que par les sensations voluptueuses qu'il en tirait.

La jeune femme mettait visiblement toute son ardeur à le satisfaire. Il est vrai qu'elle n'avait encore jamais eu l'occasion de sucer un homme condamné à mourir dans l'heure qui suit. Et cette pensée l'excitait au plus haut point.

Ses lèvres s'arrondissaient autour du gland, qu'elles enserraient dans leur étai velouté, tandis que sa langue titillait sans

relâche le méat. Elle avait également sorti les bourses du journaliste et de sa main droite les caressait, les roulait entre ses doigts, les malaxait, tandis que la gauche avait disparu sous sa blouse et qu'elle se livrait sur elle-même à une masturbation frénétique.

Lange sentait la sève monter le long du canal urétral. Voulant profiter de son plaisir au maximum, il plaça sa main sur la nuque de l'infirmière et lui imposa un rythme plus lent.

À cet instant, une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'un tailleur beige très strict, pénétra dans le hall de la clinique et se rendit d'un pas décidé vers la réception.

Lange la regarda approcher avec un demi-sourire forcé.

– J'ai rendez-vous avec le docteur Edwards, dit la femme sur le ton d'une personne habituée à se faire servir et sans même jeter un seul regard à son interlocuteur.

Sous le comptoir, la réceptionniste s'activait avec ardeur. Trois doigts de sa main gauche avaient disparu dans son sexe béant et le branlaient consciencieusement. Elle avait pour quelques instants abandonné la verge du journaliste et, la tête penchée en arrière, léchait avec application les bourses pendantes.

Lange dévisagea l'arrivante. La situation n'était pas faite pour lui déplaire.

– Le docteur Edwards, dit-il. Oui, bien sûr, c'est à quel sujet ?

La femme daigna lever les yeux jusqu'à lui. Elle lui lança un regard noir.

– Pardon ?

– Je vous ai demandé à quel sujet, répondit Lange d'une voix mal assurée, alors que, sous le comptoir, la standardiste venait de reprendre son sexe en bouche et l'y enfournait jusqu'à la glotte.

– Écoutez, reprit la femme d'un ton cassant. Je n'ai pas

de temps à perdre. J'ai rendez-vous avec le docteur Edwards. Alors indiquez-moi son bureau. Un point c'est tout.

– Un instant!

Lange se pencha sous le comptoir comme à la recherche de quelque chose. Puis il disparut complètement aux yeux de son interlocutrice, qui attendait, visiblement énervée.

La réceptionniste était maintenant à quatre pattes sous le comptoir. Tandis que sa main gauche s'activait toujours dans son con trempé, la droite, devenue libre, releva sa blouse par-derrière, démasquant ses cuisses laiteuses sur la peau desquelles, au-dessus du revers des bas foncés, tranchaient de larges jarretelles noires, émergeant elles-mêmes d'une culotte de nylon saumon transparente, laquelle épousait étroitement le fessier joufflu.

Lange ne put s'empêcher d'admirer le spectacle. Entre les cuisses écartées, il voyait très bien, au travers de la culotte, les doigts de l'infirmière travailler sa vulve baveuse. Il se délecta un moment du panorama, puis, posant ses mains de part et d'autre des hanches offertes, il saisit l'élastique de la lingerie intime et la tira lentement vers le bas, découvrant les deux mappemondes de chair rosée.

Aussitôt, la jeune femme se mit à remuer du croupion. Comme animées d'une vie propre, les fesses ondulaient, se fermaient, s'ouvraient, se retraient, ressortaient, se crispaient, se détendaient, s'évasaient, se resserraient.

Enfin la réceptionniste s'inclina davantage et, le front posé sur le sol, creusa les reins. Ce mouvement révéla à Lange le mystère de sa raie culière, son anus diablement étroit se creusant dans un repli de chair bistré.

Sans hésiter, le journaliste amena son gland turgescent au ras de la pastille. Et il poussa doucement.

Au comble de l'excitation, la sodomisée se mit à délirer.

– Oh! Je la sens... je la sens... elle me pénètre... elle s'enfonce dans mon cul... ça ressemble à un lavement donné avec une énorme canule... mais une canule bouillante, une canule bien vivante qui palpite en moi... comme tu l'entres doucement, comme tu prolonges ma honte, ma douleur et mon plaisir... enfonce-la encore... plus loin... ah! encule-moi...

Totalement embrochée, elle finit par se taire. Trop tard, car la femme qui attendait toujours devant le comptoir avait entendu et, intriguée, s'était penchée.

Comme au bord de l'apoplexie, elle regardait la scène la bouche ouverte, incapable d'articuler un mot.

Lange leva lentement la tête vers elle et, avec un large sourire, lui dit.

– Le docteur Edwards. Deuxième étage. Troisième porte à gauche.

Et il déchargea dans le cul de la réceptionniste.

La main sur la poignée de porte, Lange réfléchit quelques secondes avant de franchir le seuil de la chambre. Ce n'était pas la première fois de sa carrière que des menaces étaient proférées à son encontre. Dans un métier comme le sien, il faut s'attendre à tout; surtout lorsqu'on est spécialisé dans les affaires criminelles. Aussi n'y avait-il pas lieu de se tracasser outre mesure. Cependant il avait cru déceler dans la voix de son interlocuteur une sorte d'assurance morbide qui n'avait rien de la mauvaise plaisanterie ou du maniaque en mal de publicité. Enfin! Il décida de ne plus y penser et entra dans la chambre.

– Pas de mauvaises nouvelles, j'espère, s'inquiéta Alain Murette.

– Non! Rien d'important. Ma secrétaire tenait à me

faire savoir dans les plus brefs délais qu'elle s'était achetée un nouveau soutien-gorge.

Alain Marette pouffa de rire et oublia l'incident. Tous deux palabrèrent encore une bonne demi-heure, puis Lange prit congé, non sans avoir laissé à Marette son numéro de téléphone personnel ainsi que celui de son journal.

– Et n'oubliez pas de m'appeler dès votre départ d'ici. Nous dînerons ensemble.

Lorsque Lange sortit de la clinique et, tournant à droite sur l'avenue de la Grande-Armée, remonta vers l'Arc de Triomphe, il ne remarqua pas l'homme à l'imperméable beige qui, une large serviette de cuir noir à la main, lui emboîtait le pas.

II

Du rôle tenu par les imperméables beiges dans la littérature policière.

Lange consulta sa montre. Elle indiquait quinze heures vingt. Son rendez-vous avec l'inspecteur Berthier était fixé à seize heures trente. Comme il devait avoir lieu au siège du journal, situé au 90, Champs-Élysées, cela lui donnait plus d'une heure pour parcourir un trajet qu'à pied on pouvait sans se presser couvrir en dix minutes.

N'ayant rien de spécial à faire avant cette entrevue. Lange décida de profiter du soleil resplendissant pour flâner un peu. Lui qui, avant de partir au Népal, détestait errer sans but, avait découvert depuis son retour une sorte de bonheur serein dans l'acte de se promener.

Apercevant un cinéma sur le trottoir d'en face, il traversa l'avenue afin d'aller contempler les photos affichées dehors. Celles-ci se rapportaient à un film policier que Lange se souvint avoir vu quelques années plus tôt. Le héros y était invulnérable, décontracté en toute circonstance et beau comme un dieu.

Rien à voir avec la réalité, pensa Lange en recouvrant son pas nonchalant.

À une trentaine de mètres de là, l'homme à l'imperméable beige qui, durant tout le temps que Lange s'était arrêté, avait paru passionné par une vitrine d'accessoires automobiles, reprit sa filature.

La cinquantaine, plutôt petit, un feutre noir cachant en partie des cheveux grisonnants, le port assuré, il avait tout d'un homme d'affaires se rendant à une importante réunion. On devinait chez lui une grande habitude de ce genre de mission. Alors qu'un amateur aurait eu à cœur de ne pas perdre son gibier des yeux et, par là même, trahi sa présence, l'homme n'observait jamais Lange plus de quelques secondes ; à la dérobée.

Inconscient de la menace qui pesait sur lui, Lange s'arrêta devant un kiosque à journaux. Les titres, qui s'étalaient en caractères énormes sur les premières pages, étaient, à quelques variantes près, tous identiques :

LA GUERRE MONDIALE EST-ELLE POUR DEMAIN ?

Des avions non identifiés de nouveau repérés au-dessus des USA, de la Chine et de l'URSS. Les dirigeants de chaque pays se renvoient la responsabilité de ces raids aériens.

Lange se dit que les initiés aux allures de prophète qu'il avait quittés quatre jours plus tôt étaient sans doute les seuls dans le vrai. Depuis son retour dans le monde civilisé, il n'entendait parler que de crise mondiale, guerre des nerfs, avertissements, mises en garde, menaces et autres charmantes déclarations du même acabit. À moins d'un miracle, Lange ne voyait pas comment le monde pourrait échapper au combat atomique.

Perdu dans ces sombres pensées, il était parvenu place Charles-de-Gaulle, et s'apprêtait à retraverser l'avenue de la Grande-Armée, lorsqu'une grosse voiture noire américaine stoppa à sa hauteur sans motif apparent. La portière avant s'ouvrit devant lui et au même instant il sentit quelque chose de dur s'enfoncer au creux de ses reins.

– Grimpe et n'essaie pas de jouer au plus fin !

Le ton n'avait rien de cordial.

Lange obtempéra sans mot dire et s'installa sur la banquette avant, à la place laissée libre à côté du chauffeur. Il dut se pousser un peu pour permettre à l'homme à l'imperméable de monter à son côté. Celui-ci posa sur ses genoux la serviette noire, dans laquelle sa main droite était plongée comme à la recherche d'un précieux document, et dont seul le canon d'un revolver émergeait au coin supérieur gauche.

Et ce canon était braqué sur Lange.

La voiture démarra en souplesse. D'un rapide coup d'œil dans le rétroviseur, Lange constata que la banquette arrière était vide de tout occupant. À sa droite, l'homme qui le menaçait de son arme lui rappela un acteur américain des années trente, dont il ne put se souvenir du nom. Quant au conducteur, c'était plutôt le genre bestial. Carrure de rugbyman, cou de taureau, yeux bovins, nez écrasé, lèvres boursoufflées, peau cyanosée. Tout ce qu'il y a de plus mignon, acquiesça Lange.

L'homme conduisait très vite, assez habilement. Les yeux fixés droit devant lui, son attention semblait uniquement accaparée à se faufiler dans le flot de voitures. Ce qui, vu la taille du monstre qu'il avait en main, n'était pas tâche aisée.

Un silence pesant régnait dans la conduite intérieure.

Lange, comme pour s'assurer qu'il n'était pas victime d'un mauvais rêve, questionna :

– Messieurs, permettez-moi de me présenter : Benoît Lange, journaliste à *La Main au Collet*. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

Le canon du revolver se fit plus menaçant. Ce fut la seule réponse à laquelle il eut droit.

Ils roulaient en direction du pont de Neuilly. Lorsqu'ils eurent franchi la porte Maillot, le chauffeur dut ralentir, car la circulation devenait de plus en plus dense. Devant eux,

une vieille 2 CV toute délabrée faisait du vingt-cinq à l'heure.

– Double-la! Bon Dieu, Raoul, qu'est-ce que tu attends! On n'est pas là pour se balader, éruçta l'homme à l'imperméable.

Le dénommé Raoul lui lança un regard mauvais et laissa échapper un « ta gueule! » retentissant. Finalement, il se décida à doubler. Mais, au même moment, il vit un camion de déménagement foncer droit sur eux et il eut juste le temps de freiner et de reprendre sa place dans la file.

Le passager, à la droite de Lange, l'engueula.

– Merde! Fais gaffe! T'as failli nous faire foutre en l'air!

Ce coup-ci le bovidé se tourna lentement et, se penchant derrière Lange pour mieux dévisager son compagnon, aboya, les yeux injectés de sang.

– Dis! Tu vas la fermer ta sale gueule ou faut-il que je t'aide?

Ils arrivaient à un croisement.

– Attention! Le feu rouge! hurla l'homme à l'imperméable.

Mais l'autre, sans se détourner, continua à le fusiller du regard.

– Le feu rouge, nom de Dieu! Arrête! Arrête!

L'américaine se trouvait à moins de trois mètres du carrefour quand Raoul lâcha l'accélérateur pour freiner dans un crissement de pneus. La voiture s'arrêta au ras du passage clouté.

Pendant que les deux hommes échangeaient des insultes, Lange remarqua immédiatement la voiture noire et blanche de la police garée en deuxième position à l'angle du croisement. Deux agents étaient en train d'interroger un chauffeur de camion.

Il avança le pied gauche et, de toutes ses forces, appuya sur l'accélérateur. Les piétons n'eurent que le temps de faire un bond en arrière et la grosse voiture, brûlant le feu, fonça droit

devant elle, manquant de peu une CX qui venait sur la droite. Poursuivant sa course folle, elle heurta le rond-point et fit une embardée, quand Raoul freina enfin sans que Lange eût lâché l'accélérateur. Un camion qui venait sur la gauche braqua brutalement et monta sur le trottoir. Des femmes se mirent à hurler, puis ce fut l'affolement. On entendit des grincements de freins et, pour finir, le coup de sifflet de l'agent.

L'américaine avait stoppé au milieu du carrefour. Raoul se laissa lentement tomber contre le dossier et, jetant un coup d'œil en biais à Lange, siffla entre ses lèvres.

– Enfant de salaud ! Tu ne l'emporteras pas au paradis !

Le petit, avec une extraordinaire rapidité, avait déjà sorti le pistolet de la sacoche, ouvert la boîte à gants et refermé celle-ci sur l'instrument compromettant.

Plusieurs femmes se mirent à vociférer en chœur, en désignant l'américaine d'un index accusateur. En un clin d'œil, une foule compacte s'était massée autour de la voiture. À l'intérieur personne ne soufflait mot. Quelques badauds se mirent à injurier Raoul, qui ne quittait pas Lange des yeux. Puis, soudain, la foule se fendit pour laisser passer un des agents de la voiture de police. Son collègue le suivait à trois mètres.

Sans hésiter, l'homme à l'imperméable beige descendit et se dirigea droit vers l'agent.

– Excusez-nous, monsieur l'agent, mais avec ces voitures à embrayage automatique, vous savez ce que c'est, on se mélange parfois les pédales. Mon ami n'y est pas encore habitué. Enfin nous n'avons heurté personne. Le principal est qu'il n'y ait pas de blessés.

Lange n'avait pas bougé. L'autre agent s'approcha de la voiture et s'adressa à Raoul, resté au volant.

– Vous gênez la circulation. Allez vous ranger là, le long du trottoir.

Raoul démarra lentement. L'agent, une main sur le capot, marchait à côté, guidant la voiture jusqu'au premier coin à droite.

– Arrêtez le moteur et descendez! dit-il à Raoul.

Puis, à l'intention de Lange, il ajouta.

– Vous aussi!

Raoul coupa les gaz, ouvrit la portière et, non sans avoir jeté un regard qui en disait long en direction de son passager, sortit. Lange l'imita.

La foule, qui avait suivi la voiture, les hua. Un homme cria.

– Ils sont soûls! Faut être soûl pour conduire comme ça!

Une vieille dame renchérit.

– Et regardez-moi celui-là, avec ses cheveux! Voyous! Il faut les enfermer!

– Vos papiers, demanda calmement l'agent.

De ses grosses pattes calleuses, Raoul commença à fouiller dans ses poches. Lange s'approchait de l'agent.

– Monsieur l'agent...

À cet instant il entendit des cris derrière lui et se retourna. Il eut juste le temps de voir l'homme à l'imperméable arriver en courant et s'engouffrer dans la voiture.

Sans une seconde d'hésitation, Raoul balança son poing dans la figure de l'agent qui s'écroula. D'un bond il sauta au volant de l'américaine, qui démarra en trombe en direction du bois de Boulogne, manquant d'écraser plusieurs passants.

Tout d'abord interdite, la foule se retourna vers Lange, menaçante. Avant même qu'il n'ait pu esquisser un geste, il se retrouva avec les menottes aux mains.

III

Pensée intuitive et pensée discursive.

Lorsque Lange arriva à son bureau, il trouva l'inspecteur Berthier plongé dans les journaux du soir.

Sans lever la tête de sa lecture, Jules Berthier lança.

– Ne vous pressez surtout pas, mon petit vieux! Ça ne fait qu'une heure que je vous attends. La terre entière est sur le point d'être détruite à tout jamais. Chacun de ses habitants est suspendu aux nouvelles comme les rênes au cou du cheval. Et vous, vous ne pensez qu'à courir la gueuse!

Lange était habitué aux images parfois hardies, dont l'inspecteur agrémentait son langage courant. Il se contenta de répliquer :

– La gueuse que je courais portait képi et uniforme et, à dire la vérité, c'est plutôt elle qui me courait après.

Les yeux de Berthier apparurent au-dessus du journal et, comme dans un dessin animé, se transformèrent en deux points d'interrogation.

– Pardon?

Lange le gratifia d'un large sourire et expliqua :

– Je sors à l'instant même du commissariat du huitième arrondissement. Et sans l'intervention de votre supérieur préféré, j'y serais encore à la minute où je vous cause.

Le journal tomba des mains de l'inspecteur. Son regard remonta Lange des pieds jusqu'à la tête et il attendit d'être parvenu au sommet du crâne pour exploser.

– Quoi!!! Qu'est-ce que vient faire le commissaire Gramet dans cette histoire? Et que foutiez-vous au commissariat du huitième?

Lange, calmement, reprit son exposé.

– J'ai été victime d'un rapt.

– Un rapt???

– Oui. Enlevé, si vous préférez. Par deux vilains bonshommes dans une voiture américaine noire. Et puis, juste au moment où je parvenais à leur fausser compagnie, j'ai failli être lynché par une foule à qui, sans doute, ma tête ne revenait pas, et je n'ai dû qu'à l'intervention de deux collègues à vous d'échapper à une mort violente et relativement pénible. Mes deux sauveteurs m'ont immédiatement passé les menottes et emmené au poste sous la triple inculpation de non-obéissance à représentant de la loi dans l'exercice de ses fonctions, voie de fait sur le susdit représentant et complicité de délit de fuite. Ce qui, reconnaissez-le, pour un débutant n'est pas un mauvais palmarès.

Berthier, dont le cerveau s'égarait à vouloir suivre Lange, le pria de se montrer plus explicite. Non sans avoir auparavant placé la remarque suivante :

– Il faut avouer qu'avec la dégaine que vous vous payez, il n'y a rien de surprenant à ce qu'on vous arrête à chaque coin de rue.

Lange ne releva pas et conta en détail son aventure à l'inspecteur, depuis sa visite à Alain Marette jusqu'au coup de téléphone au commissaire Gramet, qui lui avait permis de recouvrer la liberté. Jules Berthier n'en revenait pas.

– Ah bah ça alors! Ah bah vous!... Et vous n'avez aucune idée quant à l'identité de vos ravisseurs? On ne les a pas coincés?

– Non, répondit Lange. J'ai cru comprendre qu'ils avaient

retrouvé la voiture abandonnée dans une allée du bois de Boulogne. Bien entendu elle avait été volée le matin même. Pour ce qui est de leur identité: jamais vus auparavant. Et mis à part ce coup de fil anonyme à la clinique, je ne vois rien qui puisse... Oh, mais j'y pense!

Il passa derrière son bureau, en ouvrit plusieurs tiroirs encombrés de paperasses qu'il fouilla méthodiquement et finalement sortit du dernier deux lettres froissées, qu'il tendit à l'inspecteur en déclarant.

– J'ai reçu la première le jour même de mon arrivée à Paris et la seconde hier matin. Toutes les deux m'ont été expédiées à l'adresse du journal.

Berthier lut attentivement les deux missives. Le texte, tapé à la machine, en était bref, identique sur chacune.

À BENOÎT LANGE,
JOURNALISTE TROP AMBITIEUX.
LA PARTIE N'EST PAS TERMINÉE.
ELLE NE FAIT QUE COMMENCER.
MON RÈGNE ARRIVE.
I. M.

– Ivanovitch Minski! s'écria Berthier, dont le teint vira au pourpre.

– Je n'ai bien sûr prêté aucune attention à ces menaces, confessa Lange. J'ai pensé qu'elles émanaient d'un esprit faible que l'affaire avait ébranlé et qui avait découvert, sous le subterfuge de la personnalité du professeur, une occasion de mettre la sienne en valeur. Ce n'est pas la première fois que de telles missives me parviennent. Cependant, au vu des événements, j'envisage sérieusement de réviser un jugement un peu hâtif.

Berthier tira une petite lime de la poche de son veston et entreprit, méticuleusement, de se curer les ongles.

Il semblait en proie au plus cruel dilemme de conscience.

– Mais enfin... c'est impossible! Minski est mort dans un accident d'avion qu'il a provoqué; il y a presque un an de cela. Soixante passagers se trouvaient dans le zingue. Aucun rescapé. Il est inconcevable que lui seul s'en soit sorti.

Lange réfléchissait.

– C'est exact! On le voit mal échappant à l'explosion et encore moins nageant pendant des jours et des nuits pour atteindre la côte. Or, à l'époque, aucun bateau n'a signalé avoir repêché de survivants. Tout cela je vous l'accorde. Maintenant, prenons les choses par l'autre bout. Je suis resté absent de France plus de six mois. La dernière affaire importante dont je me sois occupé avant de partir est justement celle du professeur. Or, à peine suis-je de retour que l'on m'envoie des lettres de menaces portant les initiales «I. M.». Quatre jours plus tard, on me signifie mon arrêt de mort par téléphone et, pour finir, on m'enlève. Je ne puis croire qu'il n'y ait aucun rapport entre ces trois incidents. Passe encore pour les lettres et le coup de fil; mais le rapt. On n'enlève tout de même pas les gens pour leur faire une farce. Je vous assure que les deux lascars de la voiture n'avaient rien de joyeux drilles.

Berthier, recroquevillé dans son fauteuil, se trituroit les ongles avec une frénésie malade.

– En effet, il existe certainement un lien à tout ça. Mais, si l'on écarte Minski, je n'en vois aucun qui puisse convenir. D'autre part, j'avoue que les lettres de menaces sont tout à fait dans son style. Cet homme est un véritable monstre d'orgueil. Il se croit au-dessus de tout, invulnérable.

– Exact, enchaîna Lange. C'est bien sa manière, mais laissons cela pour l'instant. Examinons plutôt les deux possibilités

qui s'offrent à nous. Minski mort, tout ce qui vient de m'arriver est dépourvu de sens. Conclusion logique: Minski est encore vivant.

– Impossible! rétorqua Berthier.

– Peut-être pas tant que vous semblez le penser. Jusqu'à présent, nous avons toujours envisagé que Minski lui-même avait, volontairement ou non, été l'auteur de l'explosion. À l'époque, un fait m'avait profondément intrigué: c'est qu'aucun corps, excepté celui du pilote, n'ait été retrouvé. Vous me direz qu'ils ont été déchiquetés et perdus dans l'océan. Raisonnablement valable uniquement si l'explosion s'est produite en plein vol, comme nous l'avons cru. Or, vous parlez à l'instant de style; eh bien, voyez-vous, je ne crois pas que le suicide, même collectif, soit dans le style du professeur. D'autre part, c'est un homme de science, qui connaît certainement les risques encourus par un coup de feu tiré dans un avion en vol. Je le vois mal commettre involontairement une telle bévue...

Berthier, que l'impatience gagnait, l'interrompit:

– Mais où diable voulez-vous en venir?

– À ceci. L'avion n'a explosé qu'en touchant les flots. Infime détail, pensez-vous. Pas du tout, car alors, et vous serez d'accord avec moi, les plongeurs auraient dû repêcher, si ce n'est tous, au moins une partie des corps. Sans parler des lingots d'or. Si tel n'est pas le cas, c'est que passagers et lingots n'étaient plus dans le 747 au moment de l'explosion. Ma conviction est que le professeur, son adjoint et les soixante passagers avaient quitté l'avion bien avant l'explosion, ne laissant que le commandant de bord pour donner le change. Comment ont-ils fait? Pourquoi le pilote, demeuré seul, n'a-t-il pas prévenu l'aéroport? Pourquoi a-t-il plongé son avion dans la mer? Autant de questions auxquelles il m'est impossible de répondre pour

le moment. Peut-être ont-ils sauté en parachute, bien que cela paraisse invraisemblable. Toujours est-il qu'à la seconde de l'explosion, j'en suis persuadé, il n'y avait plus que le pilote, soit la seule personne que l'on ait retrouvée.

Berthier, qui buvait littéralement les paroles de Lange, pointa en sa direction un index réprobateur.

– Votre hypothèse ne tient pas debout. S'il y avait eu des survivants, nous le saurions. Les familles des disparus auraient reçu de leurs nouvelles.

– Encore exact, approuva Lange. Décidément, inspecteur, vous êtes en très grande forme.

Puis il prit son temps et, très théâtral, annonça.

– Il n'y a donc qu'une solution.

– Laquelle? supplia Berthier.

– Minski garde tous les rescapés prisonniers!

Berthier fit un bond sur son siège.

– Mais vous êtes fou! C'est absolument impossible! Où voulez-vous qu'il les cache? Et comment?

Lange caressait sa barbe.

– Excellente question, à laquelle je ne vois qu'une réponse que le lieu où s'est déroulé l'accident vient confirmer. C'est sur une île que tout notre beau monde est réuni. Et ce n'est pas tout! Car, pour faire disparaître ainsi soixante personnes de la circulation, il faut une sacrée organisation. Aussi puis-je affirmer que le professeur Minski se trouve actuellement sur une des nombreuses îles de l'Atlantique, qu'il est en parfaite santé et qu'avec l'aide de complices dévoués corps et âme, il séquestre les soixante passagers du Paris/New York, sur lesquels il se livre à je ne veux imaginer quelles nouvelles expériences.

Berthier s'était levé et, se frappant le front comme si le discours de Lange avait eu sur lui l'effet de quelque illumination céleste, il s'écria :

– Mais alors, toutes ces récentes disparitions dans les camps de vacances de l’Atlantique, aux Açores, aux Canaries, sur la côte ouest de l’Espagne... Encore hier, à Palma, quinze estivants d’un village de vacances en croisière sur un bateau-promenade se sont volatilisés, ainsi que les deux marins qui les accompagnaient. Le rafiote a été repéré, voguant à la dérive, complètement abandonné... Vous croyez! Mais, c’est impossible. Minski!

– J’en suis sûr, dit Lange. Et je vais même plus loin. Je mettrais ma main au feu que le damné professeur n’est pas étranger aux menaces de guerre mondiale qui planent sur nos têtes.

Berthier, perdant tout contrôle de lui-même, se mit à arpenter de long en large l’exigu bureau. Il jetait à chaque volte-face des regards en coin au journaliste, qui pouvaient tout aussi bien être des appels au secours que traduire des doutes quant à l’état présent des facultés mentales de ce dernier.

– Nom de dieu!... Nom de dieu!... ne cessait-il de murmurer entre deux borborygmes, tandis que les doigts de sa main droite torturaient avec une rage frénétique ceux de la main gauche au moyen de sa lime à ongles.

Finalement, il assena brutalement son poing fermé sur le bureau d’acajou sans le moindre égard pour le sous-main en cuir noir et déclara :

– Il faut faire quelque chose!

Lange prit l’inspecteur aux épaules et, le serrant à bout de bras comme pour lui donner l’accolade, ajouta le plus cérémonieusement du monde.

– Inspecteur Berthier, voilà une phrase qui, prononcée en présence de votre chef, vous aurait sans aucun doute valu un avancement immédiat!

IV

Du fait que la nature humaine est souvent sujette à caution.

L'inspecteur Jules Berthier pénétra dans le hall de l'immeuble où il habitait, non loin de la place de la Nation. Il marchait à petits pas, courbé en avant, son inséparable chapeau melon enfoncé sur une calvitie précoce.

Tout dans son allure reflétait les innombrables et lancinantes questions que se posait son esprit tourmenté.

Il avait quitté Lange moins d'une heure plus tôt et, depuis, s'était montré incapable de prendre une décision quant à la manière d'agir. Allait-il prévenir Gramet des hypothèses ahurissantes dont lui avait fait part le journaliste? Le commissaire ne lui rirait-il pas au nez devant de telles absurdités? Ne valait-il pas mieux laisser faire les choses, attendre l'événement imprévisible qui corroborerait les propositions émises par Lange? Mais était-ce bien sage de retarder ainsi l'enquête? Si TOUT était vrai, il n'y avait pas une minute à perdre!

Et puis merde! Toute cette histoire n'était que le fruit d'une imagination dérégulée.

Elle était IMPOSSIBLE.

Minski était mort, et bien mort! Son cadavre flottait maintenant entre deux eaux et servait de festin aux poissons. Il ne risquait plus de nuire à personne.

En escaladant les premières marches qui menaient à son appartement, il se reprocha sévèrement de s'être

laissé influencer comme un gamin par le journaliste.

La concierge passa le bout de son nez par la porte de sa loge et l'interpella.

– M'sieur l'inspecteur! Y'a un gros paquet qu'est arrivé pour vous. Comme l'était vraiment gros et qu'j'savais pas quoi en faire, j'm'suis permis d'ouvrir chez vous et d'le faire déposer dans vot'entrée. J'ai pensé qu'avait pas d'mal à...

– Vous avez eu tout à fait raison, madame Carton, coupa Berthier sans prêter plus d'attention aux propos de la grosse femme.

Vexée, celle-ci se crut obligée d'ajouter, en soulignant sa remarque d'une grimace lugubre.

– On aurait dit un cercueil!

Tout de même intrigué, Berthier monta plus rapidement qu'à l'accoutumée les deux étages qui le séparaient de son logis.

Au moment de pousser la clef dans la serrure, il constata que sa main tremblait un peu.

Le paquet en question obstruait en partie l'entrée. Il s'étalait sur une longueur qui devait avoisiner les deux mètres. Environ quatre-vingts centimètres de large sur cinquante de haut, il faisait indéniablement penser à un cercueil. Impression accentuée par les planches en bois d'ébène qui en composaient l'enveloppe.

Berthier chercha une étiquette indiquant le nom de l'expéditeur. Il n'en trouva pas. Il entreprit d'ouvrir la caisse. Le couvercle était retenu par quatre gros clous, un à chaque coin.

L'inspecteur fut obligé d'aller quérir une paire de tenailles dans sa trousse à outils.

Lorsqu'il eut ôté les clous, il souleva le dessus avec précaution, comme s'il se fut attendu à voir surgir le diable en personne.

Ce n'était pas le diable, mais cela n'en était pas loin.

À la vue du contenu du colis, Berthier ne put retenir un cri d'horreur.

La femme, ou plutôt la bête, mesurait dans les un mètre soixante-dix. Elle était entièrement nue. Tout le corps était recouvert d'une espèce de pelage noirâtre, qui s'éclaircissait aux extrémités. Les mamelles, au nombre de quatre, pendaient comme des outres gonflées sur le ventre boursoufflé. Elles ressemblaient autant à des pis de vache qu'à des seins. Le ventre, aussi gros que celui d'une femme enceinte de huit mois, était quasiment coupé en deux. Dans la broussaille des poils, on distinguait les deux lèvres d'un sexe gigantesque, qui partait du nombril et disparaissait entre les cuisses. Entre les lèvres entrebâillées, aussi épaisses que d'énormes limaces, brillait une corolle festonnée de nymphes luisantes et glaireuses.

Berthier eut un haut-le-cœur. Il ferma les yeux comme pour chasser l'image d'un cauchemar.

Lorsqu'il les rouvrit, la gueule du monstre était toujours devant lui.

D'une horrible teinte verdâtre, elle évoquait à la fois le groin de cochon et le museau de bœuf. Les narines, dilatées en naseaux, couvraient presque la moitié du visage. Une épaisse touffe de poils noirs en sortait, qui protégeait la chair à vif. Les lèvres avaient quasiment disparu et la bouche, d'où pointait un bout de langue rosé, venait comme une incision au scalpel entre le nez et le menton anormalement fuyant. La peau du cou, très velue elle aussi, était distendue et rebondissait en bourrelets sur la poitrine, mélangeant ses plis à ceux des mamelles tombantes. Les oreilles, longues et pointues telles celles d'une louve, étaient également embroussaillées de poils.

Seuls les yeux, fixes, globuleux et comme à demi extraits de leurs orbites, gardaient quelque apparence humaine. Quant

aux mains, le terme de pattes eût été plus correct tant les doigts difformes étaient prolongés par de véritables serres.

Le souffle coupé, l'inspecteur demeurait pétrifié sur place. Instinctivement il avait sorti son revolver de sous son aisselle gauche et le tenait pointé sur la bête hideuse.

Peu à peu, cependant, il se ressaisit et, surmontant son dégoût, il avança lentement le bras en direction du thorax du monstre. Il n'y tâta d'abord que du bout des doigts, par petites touches, comme on fait d'un objet soupçonné trop chaud. Puis, constatant que ces attouchements n'entraînaient aucune réaction chez leur destinataire, il posa sa main bien à plat à l'emplacement du cœur.

Rien. Aucun battement. La bête était morte. Sans doute depuis peu, car aucune odeur nauséabonde ne montait de la caisse et la carcasse était encore tiède.

Dans son effroi, l'inspecteur n'avait pas remarqué la feuille de papier blanc, soigneusement pliée en quatre et glissée dans la patte gauche du monstre. Il la ramassa, l'ouvrit et, muet d'émotion, put lire.

CECI EST UN AVANT-GOÛT DE L'HUMANITÉ DE DEMAIN,
MON RÈGNE ARRIVE.
VOTRE TRÈS DÉVOUÉ IVANOVITCH MINSKI.

Alors qu'il parcourait ces derniers mots, Berthier crut entendre le rire démentiel du professeur résonner à ses oreilles.

Sans perdre son sang-froid, il courut jusqu'au téléphone et prévint immédiatement le service anthropologique de la préfecture de police. Puis, un œil inquiet toujours fixé sur la porte du salon donnant dans le couloir, il appela Gramet et le mit au courant du colis qu'il venait de recevoir et de son singulier contenu.

Puis il reposa l'appareil, traversa le salon, ouvrit le buffet Louis XV qui trônait près de la cheminée, en tira une bouteille de cognac aux trois quarts vide, porta le goulot à ses lèvres et absorba d'un trait ce qui restait.

V

De la navigation de plaisance. Joies et dangers.

L'inspecteur Berthier, suivi d'Alain Marette, descendit, une valise dans chaque main, les dix-sept marches qui le séparaient du sol des îles Canaries. La chemise déboutonnée, la cravate de travers, il avait néanmoins tenu à conserver son chapeau melon, bien qu'un panama eût semblé plus de circonstance sous la chaleur accablante des lieux. Lange lui en avait sournoisement fait la remarque en partant de Paris. Mais Berthier avait rejeté la proposition d'un haussement d'épaules et, d'un geste de la main, avait enfoncé un peu plus son illustissime et inséparable couvre-chef sur son crâne dégarni.

Quant à Alain Marette, que le journaliste avait mis au courant des derniers événements, il avait de lui-même proposé de les accompagner, obtenant du docteur Edwards l'autorisation de quitter la clinique une semaine plus tôt que prévu. Les jambes en coton, le teint blafard, il présentait encore, quoiqu'il en dise, tous les symptômes du convalescent.

C'est pourquoi Berthier, dans un élan pusillanime, s'était chargé des bagages du jeune homme sans prêter oreille aux dénégations de celui-ci.

Parvenu au bas de l'escalier mobile que deux manutentionnaires de l'aéroport avaient accolé à la carlingue de l'avion, les deux hommes se retournèrent dans un même mouvement. Les passagers, nombreux en cette saison propice, continuaient

d'évacuer l'avion. Affublés de chemises bariolées, de robes aux tons vifs, ils formaient, appareils photos en bandoulière, un long serpent inondulé de couleurs chatoyantes ; les parfaits touristes débarquant au paradis perdu !

Le dernier d'entre eux, une grosse femme blonde à la mine épanouie, croisa l'inspecteur qui n'avait pas encore aperçu Lange dans le flot humain. Il jeta un œil par-dessus son épaule, pensant ne l'avoir peut-être pas vu passer. Mais il eut beau écarquiller les yeux, aucune des silhouettes qui s'éloignaient maintenant en direction de l'aéroport ne ressemblait à celle du journaliste.

Un affreux pressentiment le saisit soudain et, posant sur Marettte un regard où transperçait son angoisse, il laissa échapper un juron sonore.

– Nom de dieu, pas déjà !

Comme il s'apprêtait à remonter dans l'appareil, l'objet de son inquiétude apparut enfin en haut de l'escalier. Rasé de frais, les cheveux ramenés à une longueur décente, resplendissant dans un superbe complet de flanelle blanche dont la veste croisée était ouverte sur une chemise de soie bleu ciel, Lange gratifia les îles Fortunées d'un large sourire. Puis, saisissant le gros sac de voyage en cuir beige qu'il avait posé à ses pieds, il dévala deux à deux les marches jusqu'à l'inspecteur.

– Excusez-moi, cher ami, mais j'avais un petit renseignement à demander à l'hôtesse.

Celle-ci, une grande rousse à la peau laiteuse dont l'abondante crinière avait été tirée en arrière pour donner naissance à un sévère chignon surmonté d'un joli calot vert pomme, apparut à son tour en haut de l'escalier. Berthier ne put s'empêcher d'admirer les grands yeux profonds aux reflets d'émeraude, les lèvres minces et cependant charnues qu'un fin liseré ocre soulignait, le buste saillant comme un promontoire sous

la double poussée des seins que l'on devinait lourds et chauds.

La jeune femme sembla chercher quelqu'un du regard et lorsqu'elle aperçut Lange lui adressa un gentil salut de la main gauche. Ce dernier le lui rendit d'un air complice et, prenant Berthier par le bras, l'entraîna en direction du minicar bleu et blanc qui les attendait.

– Dites-moi, inspecteur, le nom de l'hôtel où nos chambres sont retenues, c'est bien l'Ambareso ?

– Oui. Pourquoi ? interrogea naïvement Berthier.

Puis, brusquement, il comprit le véritable motif de la question. Son visage vira au rouge écrevisse.

– Écoutez, Lange. Écoutez-moi bien ! Je ne voudrais pas jouer au père la morale, mais il y a des limites à tout. Nous sommes ici pour enquêter sur les agissements d'un criminel qui, selon vos propres dires, est une menace de ruine et de destruction pour le monde entier...

Berthier reprit sa respiration et, très paternel, poursuivit :

– Je vous ai autorisé à m'accompagner car vous nous avez été, je le reconnais volontiers, très utile dans la première partie de cette intrigue. Cependant je tiens à ce que vous sachiez que rien ni personne ne m'oblige à vous tolérer plus longtemps à mes côtés.

Marette se retint pour ne pas éclater de rire. Lange se tourna vers l'inspecteur et, comme de coutume en ces circonstances, lui fit son plus gracieux sourire.

– Mais je partage en tout point votre avis, inspecteur. Je vous sais même gré de l'honneur que vous m'accordez en m'associant à vos recherches. Mais j'avoue mal comprendre pourquoi vous me dites tout cela maintenant.

– Et... Et hypocrite avec ça ! bégaya le malheureux Berthier.

C'en était trop pour l'inspecteur qui s'engouffra dans le car, sous l'œil hilare de Marette, et ne desserra pas les dents

tant qu'ils ne furent pas sortis de l'aéroport. Là, il héla un taxi.

– Au village de Santé Cajarore. C'est loin d'ici?

– Oune vingtaine dé minouté, lui répondit-on avec un fort bel accent espagnol.

Les trois hommes s'installèrent sur la banquette arrière pendant que le chauffeur rentrait leurs bagages dans le coffre.

– Vous ne pensez pas qu'on aurait pu déposer les valises à l'hôtel avant de se lancer sur la piste du crime, demanda benoîtement Benoît Lange.

– Non!

Le ton était cinglant, sans réplique.

Lange décida qu'il fallait mieux attendre que la colère de l'inspecteur s'apaise avant de reprendre toute conversation. Aussi se plongea-t-il dans la contemplation du paysage, d'ailleurs fort beau. Ils suivirent d'abord une étroite route en corniche qui surplombait l'océan, à cet endroit aussi bleu que la Méditerranée; puis ils bifurquèrent vers l'intérieur et traversèrent plusieurs champs de vigne, dont les cépages mordorés brillaient de mille reflets sous le soleil matinal. Au loin, dominant l'île de toute son ancestrale majesté, le cratère de la Caldera semblait, tel un géant solitaire, protéger à tout jamais La Palma contre les envahisseurs. Ils coupèrent encore à travers quelques plants de tabac et rejoignirent bientôt la côte.

À l'entrée du village, une énorme pancarte rouge souhaitait la bienvenue aux nouveaux arrivants en six langues.

– Très accueillant, murmura Lange pour tâter le terrain.

Berthier avait perdu toute hostilité à l'égard du journaliste. Le tirant par la manche, il lui montra une large stèle blanche, riche en inscriptions et marquant l'endroit où Jean de Béthen-court avait, en 1402, abordé l'île pour la première fois. Puis il se pencha vers leur conducteur.

– Nous aller village de vacances.

– Sí! Moi avoir deviné, déclara celui-ci en riant.

Boudeur, l'inspecteur se recala entre ses deux compagnons.

L'auto tourna à gauche et amorça une descente en pente douce vers la mer.

Une trentaine de bungalows, blanchis à la chaux, tous identiques, se dressaient à flanc de coteau, disposés sur trois rangées parallèles. Une grande banderole bleu azur indiquait l'entrée du camp. La voiture passa dessous sans ralentir, soulevant un nuage de poussière. De chaque côté, le long de deux mâts blancs, les drapeaux des huit pays aux ressortissants desquels on avait souhaité la bienvenue flottaient au vent.

Berthier constata que l'étendard français était le plus haut perché et son sens national en fut ragaillardi.

Le taxi les arrêta devant une espèce de baraque en planches, préfabriquée, qui tenait lieu de centre d'accueil.

Berthier descendit le dernier et il ordonna au chauffeur de les attendre, l'assurant qu'ils n'en avaient pas pour longtemps. L'homme parut étonné, mais ne dit rien.

À la suite de Lange, ils pénétrèrent dans la baraque. Une ravissante jeune fille, habillée de bleu ciel des pieds à la tête, se précipita vers eux.

– Messieurs, bonjour et bienvenue au paradis terrestre. Que puis-je faire pour votre service?

– Je désire parler au directeur du centre, avança Berthier très courtoisement.

– Oui. C'est à quel sujet?

– Je suis l'inspecteur Berthier. Monsieur Wilde est prévenu de ma visite.

– Ah oui! Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre, s'exclama la douce enfant.

Elle s'adressa à sa collègue, vêtue du même costume bleu et qui était en grande discussion avec un couple d'Allemands.

– Betty, je conduis ces messieurs jusqu’au bung’ d’Oscar.

Ils traversèrent le camp sur les pas de leur hôtesse. Tous les pavillons étaient habités et, malgré l’heure avancée de la matinée, de nombreux vacanciers étaient encore assis sur leur terrasse, dévorant de copieux petits déjeuners à l’anglaise. Ils parvinrent jusqu’à un bungalow en tout point pareil aux autres, mais situé plus près de l’eau. Devant celui-ci un magnifique athlète d’une trentaine d’années était nonchalamment étendu sur un rocking-chair. Seul un minuscule slip de bain blanc, qui tranchait avantageusement sur sa peau bronzée, dissimulait une maigre part de son anatomie. Les cheveux blond cendré, les yeux d’un vert très pâle, il semblait tout droit issu d’un prospectus publicitaire. Il les regarda venir et, à leur approche, se leva en poussant sur ses bras, les jambes tendues à la perpendiculaire du corps, soit en passant par la position dite à l’équerre.

– Oscar, voici monsieur l’inspecteur Berthier, annonça la jeune fille.

– Ah, cher inspecteur, je ne vous supputais pas de si bon matin, mais pénétrez donc, nous serons mieux à l’intérieur de mon modeste home pour palabrer et, qui sait, peut-être même...

Il les précéda en ondulant des hanches jusqu’au living-room, dont les larges baies vitrées ouvraient sur l’océan, et les pria de prendre siège.

– Babeth, mon chou, soyez assez aimable pour nous servir des rafraîchissements.

Puis, se tournant vers ses hôtes :

- Jus de fruit du terroir ou scotch irlandais ?
- Jus de fruit, affirma Berthier.
- Jus de fruit, répéta Murette.
- Scotch irlandais, dit Lange.

Ce qui lui valut un sévère regard en coin de l'inspecteur.

– Permettez-moi de vous présenter Benoît Lange, le célèbre reporter de *La Main au Collet*, ainsi qu'Alain Marette qui... et que...

Lange vint au secours de l'inspecteur.

– Photographe de presse.

Wilde inclina le buste à l'intention des deux hommes et, après avoir remis en place une mèche rebelle, se lança dans un résumé de ce qui s'était passé.

– L'accident s'est déroulé mardi dernier. Nous organisons trois à quatre fois par semaine de courtes croisières qui permettent à nos pensionnaires de visiter les alentours. Ils nous quittent très tôt, vers huit heures, et ne rentrent généralement pas avant la fin de l'après-midi. Une petite île au nord, à environ une heure d'ici, sert de halte pour le repas, que les participants prennent grâce à des paniers préparés qui leur sont remis au moment du départ.

La jeune hôtesse apporta les verres. Wilde vida le sien d'un trait, soupira et, ménageant le suspens, reprit le cours de son récit.

– Donc, mardi dernier, quinze personnes s'étaient inscrites pour la promenade. Je me souviens que le père Rodriguez, un ancien pêcheur du village voisin à qui nous louons le bateau, arriva en retard ce jour-là et ce n'est que vers huit heures trente qu'ils ont embarqué. Outre Rodriguez et les quinze passagers, il y avait à bord Tonio, un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui, de temps à autre, accompagne le vieux marin. Adonis en personne! On ne saurait imaginer corps mieux tourné, visage plus angélique...

Une lueur subite s'alluma dans le regard du responsable du camp.

– Mais laissons cela et revenons à notre propos... Donc,

sur le coup de six heures du soir, ne voyant, telle sœur Anne du haut de son donjon, rien venir, nous avons commencé à nous inquiéter. Cependant ce n'est que vers vingt heures que j'ai prévenu les autorités maritimes. En effet le bateau du père Rodriguez est un vieux rafiote qui navigue encore par on ne sait quel miracle et, au début, j'ai pensé qu'il était tombé en panne. Des recherches ont immédiatement été entreprises et, peu après, on découvrait le bateau voguant à la dérive à une quarantaine de milles d'ici, complètement désert. Le moteur était arrêté et l'on n'a pas constaté d'avarie à bord. Non, il était tout simplement abandonné comme si les occupants s'étaient jetés à l'eau. Les recherches se sont poursuivies toute la nuit et la matinée du lendemain dans l'espoir de repêcher quelques rescapés. Mais non, rien. Mystère et boule de gomme, si je peux me permettre cette expression populaire. Le vaisseau fantôme des Canaries!

Wilde émit un petit rire cristallin, qui contrastait singulièrement avec son imposante carrure.

– Voyez-vous, messieurs, ce qui est grave, c'est que ce n'est pas la première fois que de telles inexplicables disparitions se produisent dans la région, et cela commence à nous porter préjudice. Encore ce matin une famille française, qui devait venir chez nous en septembre, s'est décommandée. Nous courons à la ruine. La police locale a ouvert une enquête, mais que voulez-vous qu'elle fasse. Tout cela est si invraisemblable. C'est pourquoi j'ai été ravi d'apprendre votre arrivée. Mais en quoi cette affaire vous intéresse-t-elle? Y aurait-il une personnalité française parmi les disparus?

La mine se voulait conspiratrice.

– Pas du tout, répondit Berthier. Mais il se pourrait bien que cette affaire recoupe une autre dont je m'occupe. Voilà la raison de notre déplacement.

Puis il ajouta :

– J’aimerais avoir la liste des passagers du « vaisseau fantôme », comme vous l’appellez.

– Mais très certainement, cher inspecteur. Babeth va vous taper ça immédiatement. N’est-ce pas, mon petit ?

La jeune fille s’absenta quelques instants et on entendit le bruit d’une machine à écrire. Elle revint cinq minutes plus tard et tendit à Berthier une feuille sur laquelle étaient consignés les noms et adresses des disparus.

Les trois hommes prirent congé de Wilde, refusant une invitation à déjeuner.

– Charmant garçon, plein d’amour pour son prochain, constata Lange alors qu’ils rejoignaient le taxi.

Ils retrouvèrent ce dernier à l’emplacement où ils l’avaient abandonné, mais de chauffeur point. Berthier crut à un nouveau maléfice et sortit sa lime à ongles. Lange appuya plusieurs fois sur le klaxon de la voiture. En vain.

Enfin le bonhomme apparut au bout de l’allée qui menait à la mer. Il portait ses affaires sous le bras et n’était vêtu que d’un coquet maillot de bain rose à fleurs jaunes.

Encore tout trempé, il s’excusa auprès de l’inspecteur, dont le visage, facilement congestionnable, était redevenu d’un beau rouge écarlate.

– Moi avoir profité d’attenté dé vous pour mé rafraîchir.

Le malheureux homme espérait sans doute atténuer la colère de son interlocuteur en entrant dans son jeu du langage pour touristes. Mais Berthier s’avéra incorruptible. Sans même laisser à l’autre le temps de se rhabiller, il le poussa presque de force dans son taxi et lui intima sèchement l’ordre de démarrer. Marette, qui n’était pas encore habitué aux facéties de l’inspecteur, ne put s’empêcher de pouffer une nouvelle fois ; ce qui eut don de décupler la rage de ce dernier.

C'est donc dans le plus profond silence que se passa, comme à l'aller, le voyage de retour.

Arrivé en ville, Berthier voulut encore passer au poste de police avant de gagner l'hôtel. Ils eurent une brève entrevue avec le chef de la police, qui leur révéla avoir mené une enquête sans résultat dans toutes les îles habitées des environs. Il leur promit de mettre un hélicoptère à leur disposition pour le milieu de l'après-midi et les quitta par un «Adios amigos» trop mexicain pour être vrai.

Ils déjeunèrent à l'Ambareso et, jusqu'à six heures du soir, survolèrent en long, en large et en travers les îles soi-disant désertes de la région. Ils n'y décelèrent aucune trace de vie, si ce n'est animale.

Sitôt revenu à l'hôtel, Berthier demanda Paris, eut Gramet au bout du fil et le mit au courant de la situation.

Le commissaire lui conseilla de persister et même de «se magner le train», vu que si, comme le supposait «ce gratte-papier de mes fesses», Minski n'était pas étranger aux menaces de guerre mondiale, il fallait agir vite, très vite, car, d'après une nouvelle en provenance du ministère de l'Intérieur et pas encore diffusée à la population, ces menaces prenaient les terrifiants aspects d'une triste et dure réalité.

Berthier raccrocha et rejoignit ses compagnons au bar. Là, il éclusa deux cognacs l'un à la suite de l'autre «pour se remettre de ses émotions».

C'est le moment que choisit Lange pour se lever et déclarer qu'il était fatigué et allait se coucher sans dîner.

– Mon œil! s'écria Berthier que l'alcool avait mis en joie.

VI

Tentative de description des zones dites infernales.

Le mobilier, de style Renaissance, témoignait d'un goût très sûr. De riches tapis d'Orient aux tons chauds garnissaient le sol. Les murs de roche étaient cachés par d'immenses tentures de velours grenat qui montaient, sur plus de dix mètres de haut, jusqu'à la voûte, d'où pendait en son milieu un magnifique lustre de cristal, retenu par une longue chaîne dorée. À mi-hauteur se dressait, comme fichée dans la paroi, une cage de verre aux dimensions respectables. On y accédait par un escalier en colimaçon. À l'intérieur, posé sur une épaisse fourrure blanche, un orgue électrique de la même couleur immaculée.

Fût-ce cette cage aux lignes résolument modernes, le tout évoquait l'antre d'un antique cyclope aménagé par un gentilhomme du xvi^e siècle.

Seule issue visible à cette grotte gigantesque, une porte capitonnée de cuir marron et munie d'un hublot se découpait dans la rocaïlle, à peu près à la perpendiculaire du carré de verre. Une petite lampe rouge, placée à droite de cette entrée, se mit à clignoter, en même temps que retentit un sifflement doux et continu.

Le professeur Ivanovitch Minski, assoupi dans un large fauteuil en soie rose, sursauta. Il appuya sur un bouton encastré dans le bras gauche du siège. La lourde porte pivota

sur ses gonds, laissant place au docteur Castro, vêtu d'une longue blouse blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds. Celui-ci s'avança jusqu'au professeur et lui tendit plusieurs feuillets cartonnés dont la nomenclature ressemblait à celle des fiches médicales utilisées dans les hôpitaux pour contrôler l'état de santé des malades. Simplement, à l'emplacement réservé pour l'identité du patient, étaient inscrits des noms dont on affuble généralement les animaux domestiques ou fermiers : Médor, Bucéphale, Blanchette, etc. Minski parcourut les fiches en silence, puis, lorsqu'il eut terminé, approuva de la tête d'un air satisfait.

– Tout cela est fort rassurant, mon cher Castro ; mais il faut se dépêcher. Il ne nous reste que peu de temps. Où en sont nos nouveaux pensionnaires ?

– Encore au conditionnement, professeur. Franck Einstein est débordé. Je ne pense pas qu'il puisse commencer les opérations avant un jour ou deux. Comprenez, il ne dort que trois heures par nuit et son travail s'en ressent. Deux pertes définitives, hier, en cours d'opération.

Minski semblait réfléchir intensément.

– Je sais, la tâche est rude. Mais les heures nous sont comptées. Nous devrions déjà être prêts. Combien sont-ils ?

– Quinze. Sept mâles et huit femelles. Plus le vieux pêcheur et le jeune garçon qui les accompagnaient.

– Très bien. Nous pouvons éliminer le pêcheur ; c'est un vieillard sans force. Reste seize. Franck les opérera cette nuit !

– Mais, professeur...

Minski s'était levé et se dirigeait vers la porte capitonnée.

– Allons leur rendre visite !

Castro rejoignit le professeur et tous deux disparurent par l'ouverture qui se referma de nouveau. Ils suivirent un étroit couloir, creusé à même la roche, et montèrent un escalier de

pierre. Ils parvinrent dans une grotte encore plus grande que la précédente, de forme conique. Au centre de celle-ci une dizaine d'ouvriers s'affairaient autour d'un petit bombardier aux structures aérodynamiques. Sur des surplombs naturels s'érigeaient, de chaque côté, deux petites cabines protégées par une double épaisseur de vitre. Là, des jeunes femmes, toutes identiquement vêtues de bottines et de courtes jupes en vinyle blanc, le torse nu, étaient assises devant des tableaux lumineux hérissés d'écrans, de claviers et de manettes multicolores. L'une d'elles aperçut le professeur, se leva et, d'une allure résolue, descendit l'échelle qui servait d'accès aux salles de contrôle.

Elle s'approcha de Minski qui la regardait venir. C'était une jeune brunette aux yeux marron, délicieusement fendus en amande. Sa poitrine, ferme et menue, donnait allègrement de la pointe à chaque pas.

– Excellente idée que d'exiger la semi-nudité chez nos assistantes, cela entretient une saine ambiance de travail, approuva Minski à l'adresse de Castro dont le regard était dardé sur les appas découverts de la jeune femme.

Celle-ci s'arrêta à environ un mètre du professeur et, pieds joints dans un garde-à-vous impeccable, lui remit un message chiffré. Sans attendre de réponse elle tourna les talons et regagna son poste. Minski déchiffra attentivement le code et, se tournant vers son associé, constata comme s'il s'agissait d'une bonne farce :

– On nous apprend que l'inspecteur Berthier ainsi que ce cher monsieur Lange sont arrivés à La Palma. Voilà qui est excessivement intéressant.

– Voulez-vous que je fasse le nécessaire pour leur réserver l'accueil qui leur est dû ? s'enquit immédiatement le chétif docteur.

Minski repoussa la proposition.

– Inutile, mon cher Castro. Ils n'ont pas une chance sur cent de parvenir jusqu'à nous, et même dans cette infime probabilité, il serait trop tard.

Les deux hommes avaient repris leur marche et traversaient maintenant l'immense cavité souterraine.

– Tout de même, je ne pensais pas que ce journaliste prendrait mes menaces au sérieux. Sans doute cet enlèvement ridiculement raté lui a-t-il mis la puce à l'oreille. Que voulez-vous, on vit une époque où il n'est plus possible de faire confiance à personne.

Cela dit, il leva les mains au ciel dans un geste de profonde tristesse. Castro, qui trottinait plus qu'il ne marchait à son côté, paraissait plus inquiet.

– Je vous avais prévenu qu'il fallait se taire jusqu'à ce que tout soit accompli. Mais votre insatiable orgueil vous fait croire invincible. Ils ont dû s'apercevoir du décalage de temps entre le moment où la radio de l'avion a été coupée et celui où elle a repris pour signaler notre soi-disant présence à bord. Rien que l'atterrissage et le débarquement des passagers nous ont pris un bon quart d'heure. Le temps que vous repartiez avec le commandant de bord et l'obligiez à jouer son rôle, cela dépasse largement les vingt minutes. De plus, l'appareil aurait dû exploser en plein vol et non en touchant les flots avec un pilote chloroformé après que vous avez sauté en parachute... Oui, ils ont sûrement découvert quelque chose!

Minski, qui se rappelait la voix affolée du radio Étriquet¹, à l'aéroport Charles-de-Gaulle de Roissy, lorsqu'ils avaient repris le contact, ne put s'empêcher de sourire.

– Vous vous trompez, cher ami. La notion de temps en de telles circonstances est tout à fait subjective.

1. *La Peau lisse des Nurses*, première partie de ce livre.

Après une pause, il ajouta.

– En outre, dois-je vous rappeler que c’est vous qui avez eu l’idée d’envoyer à l’inspecteur Berthier un certain colis. «*Kolossal rigolade!*» disiez-vous en parodiant l’accent de votre défunt père, le docteur Mabuse.

Et puis, comme il franchissait une nouvelle porte, ouvrant sur une autre grotte, très exiguë celle-ci, il déclara pour couper court aux récriminations de son acolyte :

– De toute façon, tout cela est sans importance.

Deux sculpturales femmes noires, aux formes plantureuses, se tenaient debout devant la paroi rocheuse vis-à-vis, dont une partie était peinte en rouge sur une demi-circonférence d’environ deux mètres de diamètre. Ainsi que les assistantes de la salle précédente, aucun voile ne dissimulait leur buste d’ébène et entre leurs seins gonflés, telles de grosses poires juteuses, au bout desquels pointait un mamelon étonnamment large, perlaient des gouttes de sueur, car ici régnait une chaleur étouffante. Les bottes qui les chaussaient montaient à mi-hauteur de leurs cuisses grasses et musclées. Elles étaient de cuir noir, tout comme le slip minuscule qui, remplaçant la jupette de vinyle, semblait prêt à craquer sous la poussée de leur croupe mafflue. Si bien qu’à première vue, on aurait pu les croire entièrement nues.

Dans la main droite, chacune serrait un long fouet de bouvier, dont la lanière traînait jusqu’à terre.

Castro s’adressa à la plus opulente des deux.

– Bonsoir, Absinthe, le professeur désire rendre visite aux nouveaux arrivés.

La femme se retourna et, d’un ample mouvement de sa main libre, manœuvra un levier dissimulé dans le mur de pierre. Le demi-cercle rouge se souleva lentement. Aussitôt résonna une musique assourdissante accompagnée d’éclairs de lumière d’une clarté aveuglante.

Le professeur s'engouffra dans le passage mis au jour, suivi de Castro. À mesure qu'ils progressaient, le vacarme s'amplifiait. On aurait dit un concert de musique hard-rock, dont la sono aurait été poussée à l'extrême limite du supportable. Des cris inhumains entrecoupaient la folle mélodie. Le seul instrument identifiable à l'écoute était un orgue électrique.

S'étant laissé emporter quelques instants auparavant, Castro ne manqua pas une si belle occasion de se rattraper.

– Vous progressez à chaque enregistrement, professeur. Les résultats deviennent inespérés.

Les résultats en question, ils ne tardèrent pas à les avoir sous les yeux. Au fond d'une fosse carrée, large de cinq mètres et haute de quatre, neuf hommes et huit femmes étaient entassés pêle-mêle. Les uns, allongés à même le sol rocailleux, avaient le regard fixe des déments. D'autres, debout, gesticulaient comme possédés du diable, tordant leurs membres convulsés en d'impossibles contorsions. Sur leurs corps désarticulés se reflétait la projection d'images obscènes qui couvraient les murs de la fosse. Des flashes électroniques et des rayons laser éclairaient la scène de jets de lumière intermittents.

Posté au bord du trou, Minski aperçut une jeune fille blonde, à genoux dans un coin et dont les bras étaient attachés dans le dos par une corde qui les reliait aux chevilles. Sa bouche était suturée par un sparadrap. Le professeur se pencha vers son complice et, collant sa bouche à l'oreille de ce dernier, demanda des éclaircissements.

Castro remua la tête en signe d'ignorance et, par geste, fit comprendre qu'il allait chercher une des deux gardiennes.

Il revint quelques instants plus tard, accompagné de la dénommée Absinthe.

Celle-ci expliqua que la détenue avait tenté de s'évader et, fait plus grave, avait même entrepris de fomenter une rébellion

collective. Elle était obligée de hurler pour se faire entendre du professeur au milieu de cette musique assourdissante.

– Faites-la sortir, ordonna sèchement Minski.

La géante noire contourna la fosse. Elle incrusta la paume de sa main gauche dans un moule creusé dans la paroi à cet effet et qui épousait très exactement le dessin de ses empreintes digitales. Immédiatement des échelons surgirent à ses pieds. Elle les descendit avec agilité et, s'aidant de son fouet, se fraya un chemin jusqu'à la jeune blonde. Elle la libéra de ses liens et, d'un coup de talon dans les côtes, la fit mettre debout. Toutes deux remontèrent. Le même manège entraîna la disparition des anneaux.

Minski, qui supportait mal la chaleur étouffante des lieux, s'épongeait le front avec sa pochette de soie blanche. Il se dirigea vers la sortie et fit signe aux autres de le suivre. La blonde, à demi-hagarde, avançait en trébuchant entre Castro et la Noire, qui la poussait sans ménagement. Ils se retrouvèrent bientôt dans la première grotte, où l'autre gardienne les attendait. Minski s'approcha de la jeune fille et, d'un geste sec, arracha le sparadrap. Elle émit un petit cri de douleur et, regardant son tortionnaire droit dans les yeux, lui cracha au visage.

– Voilà un jet de salive que tu vas regretter, lança le professeur en esquissant un sourire mauvais.

Il la saisit au bras et la gifla plusieurs fois à toute volée. La pauvre fille sentit ses joues éclater; elle chancela et tomba sur les genoux. Au coin de ses lèvres apparut un mince filet de sang. Un coup de fouet strident, qui vint déchirer le fin corsage mauve qu'elle portait par-dessus un mince short violet, l'invita à se relever. Découvrant soudain le passage par lequel les deux hommes étaient arrivés, elle voulut s'y précipiter. Au même instant, Minski lança sa jambe gauche et elle s'écroula

de tout son long sur le sol rugueux, y laissant une partie de son short, qui se mit à pendre sur une très fine culotte de nylon blanc transparente. Le professeur la souleva par les cheveux et, la tenant presque à bout de bras, l'entraîna avec lui.

– Suivez-moi! ordonna-t-il aux deux géantes noires.

Ils parcoururent en sens inverse le même chemin qu'à l'aller.

Derrière eux, Castro se hâtait à petits pas. Une étrange lueur sadique brillait dans ses yeux. Avant de parvenir à la salle de contrôle, ils bifurquèrent à droite et descendirent un escalier aux marches usées. Vingt mètres plus bas, ils rencontrèrent une porte blindée, munie d'une chaîne toute neuve et d'un cadenas. Castro tira une clef de sa poche et l'ouvrit. Il passa le premier, suivi des deux gardiennes, puis de Minski qui tenait toujours sa prisonnière aux cheveux.

La pièce dans laquelle ils pénétrèrent était ronde. Ses murs étaient en fait un immense aquarium, ouvert sur les fonds marins. À travers l'épais vitrage, on voyait évoluer des poissons multicolores et toutes sortes de bêtes marines qui peuplent l'océan. Au centre de cet univers aquatique se trouvait un bassin circulaire, couvert d'un grillage en treillis de laiton. Ce bassin ne contenait pas plus de quelques décimètres d'eau sur fond de gravier et de sable.

Il y avait dans cette flaque une vingtaine de poulpes, qui, sauf trois ou quatre, ne dépassaient pas la taille de ceux que, très communément, l'on retire de certains trous de roche, à marée basse, sur les plages de Bretagne ou de Normandie. Les plus gros, pourtant, remuaient des tentacules presque aussi longs qu'un bras de femme. Plusieurs étaient sortis de l'eau pour se coller sous le treillis, d'où Absinthe les fit retomber d'un coup de fouet particulièrement bien dirigé.

– Enlevez le grillage, ordonna Minski.

Castro et les deux Noires s'empressèrent d'obéir. La mare

apparut dans toute son horreur, grouillante de son cauchemardesque contenu.

Minski, tenant toujours sa prisonnière aux cheveux, lui approcha le visage du cloaque bouillonnant.

– Regarde bien, petite merdeuse. Tu vas aller dans le trou ; cela t'apprendra ce qu'il en coûte de vouloir te rebeller contre mon autorité. Les pieuvres vont se jeter sur toi. Tu vas les sentir te mordre, te sucer le sang !

La jeune fille lança un long hurlement hystérique et se mit à se démener comme une folle. Mais les deux cerbères noirs la saisirent chacune par un bras et, sans ménagement, la balancèrent au milieu de la flaque.

Après quoi, tout de suite, elles remirent le couvercle en place.

Les poulpes, lorsque la blonde était tombée parmi eux, avaient commencé par fuir sur les côtés. À grands coups de fouet, les deux gardiennes les ramenèrent vers le centre. Le grillage était beaucoup trop bas pour permettre à la jeune fille de se tenir debout ou même de s'asseoir, et elle se roulait dessous comme une possédée, finissant de mettre en lambeaux son corsage et son short, déchirant, au contact du métal, son visage, ses mains et la peau tendre de son corps. Autant affolés par les mouvements de l'intruse que par les coups de fouet, les poulpes nageaient d'un bord à l'autre du bassin avec des saccades de plus en plus furieuses. Ils jetaient leur encre sur le sable et dans l'eau, collaient avec des cinglades leurs tentacules sur les membres et le corps de la malheureuse enfant.

De toute évidence, la victime avait perdu la tête. Couchée à la renverse, les cheveux dans l'eau, les jambes écartées au maximum, ses genoux s'égratignaient contre le grillage et saignaient. Cinq poulpes, qui s'étaient fixés sur elle, n'en bougeaient plus, leurs tentacules étroitement noués à la peau de ses flancs, de son ventre et de ses cuisses. Un autre, des

plus gros, vint se coller à son visage, lui prêtant un masque effroyable et burlesque. Un autre encore, lançant son tentacule entre les cuisses écartées, vint s'y coller d'un jet avec un épouvantable bruit de suction.

– Que le ciel me damne, s'écria soudain Minski. Je crois que je vais bander.

Aussitôt les deux Noires s'empressèrent autour de lui et le débarrassèrent de ses vêtements.

Frotté de seins et de fesses, chatouillé à coups de langue, manipulé, branlé, le vit de Minski fut bientôt en l'air. C'était un fort joli morceau, non pas monstrueux par sa longueur qui ne devait pas dépasser les vingt-cinq centimètres, mais frappant par son profil en massue et par l'énorme gland cramoisi de dix-huit centimètres de tour qui le terminait.

– Découvrez le bassin, vite! hurla le professeur, se sentant à point. Je vais la défoncer par-devant et par-derrrière, et que je sois damné, à ce coup, si je ne crache pas du foutre.

La voix de Minski sortit Castro de l'état de béatitude absolue dans lequel le plongeait le spectacle de la jeune femme couverte de poulpes et il se précipita à son tour pour ôter la grille du bassin. Minski sauta dans la flaque. L'agitation des poulpes redoubla, comme s'ils nageaient dans une mare d'eau trop chaude. Certains essayèrent de grimper hors du bassin, vite repoussés par les fouets des deux géantes noires. Sans y prêter la moindre attention, Minski s'empara de la blonde qu'il étreignit avec rage, maniant cruellement les seins qu'aucun lambeau de corsage ne protégeait plus. Il arracha le poulpe qui s'était collé entre les cuisses de la victime, introduisit ses pouces dans le corps flasque et le retourna comme un gant, mettant toutes les tripes à l'air; tripes dont il se frotta la verge et les couilles, avant de jeter la dépouille à l'autre bout du bassin. Puis il revint à sa victime et, l'ayant placée en position

convenable, sans préparation d'aucune sorte que ce qu'avaient pu fournir les entrailles du poulpe, il plongea d'un seul coup de boutoir son engin jusqu'aux couilles dans le ventre de la jeune femme.

Celle-ci, tirée de son état de semi-inconscience, hurla de plus belle. Minski avait dû la blesser grièvement avec son énorme nœud, car du sang se mit à couler à flots dans l'eau noire de sépia. Cependant, Minski continua à limer frénétiquement pendant au moins douze minutes. Quand il sortit, sans avoir déchargé, son vit était terrifiant, qui bavait une écume sanglante et noire. Il retourna la blonde pour lui rompre le cul avec encore plus de brutalité qu'il n'en avait mis à lui déchirer le vagin ; et il lima l'anus en furibond pendant plus de temps encore. À la fin, non sans divers cris, il renversa en arrière la tête de sa victime pour mordre le gros poulpe qui la masquait toujours, et de ses dents il arracha un œil de la bête, dont les tentacules vibraient et claquaient en tous sens. Alors seulement il déchargea, et sa décharge fut si prodigieusement abondante qu'elle se prolongea durant plusieurs minutes, et des contractions terrifiantes l'accompagnaient qui secouaient tout son grand corps effondré dans la flaque.

Quand il se redressa, chancelant, barbouillé de rouge et de noir depuis les pieds jusqu'à la tête, la verge encore raide, quelques petits poulpes collés çà et là sur sa peau, il était vraiment épouvantable et magnifique.

Majestueusement il sortit du bassin, tout en arrachant les poulpes qui restaient collés à lui, et se tourna vers Castro.

– À vous, cher ami, si le cœur vous en dit. Cette petite a un cul et un con des plus étroits et je ne saurais trop vous la recommander.

Mais le docteur était accroupi dans un coin de la pièce, en train de vomir.

VII

Mœurs et coutumes du Milieu.

L'allée des Tilleuls, à Neuilly, était déserte. Les grands pavillons vides se détachaient, solennels, sur les pelouses géométriques dont l'herbe rase, soigneusement entretenue, brillait sous la lune. La plupart des volets clos, à une heure pourtant peu tardive, indiquaient l'absence d'occupants. Ceux-ci, profitant de la belle saison, devaient en ce moment même lancer d'un geste auguste quelques lourdes plaques sonnantes sur le tapis vert de casinos méditerranéens.

La GS grise vint se garer en douceur le long du trottoir. Trois hommes en descendirent. Le plus petit portait une sacoche de malle-poste à la main. Il fit le tour de la voiture et, s'adressant à ses compagnons, leur désigna une large bâtisse à deux étages construite dans le style des chalets suisses.

– C'est là, dit-il simplement.

Les deux autres approuvèrent du chef et le suivirent. Ils traversèrent la chaussée, étroite et lisse, et s'arrêtèrent devant un portail à double battant en fer forgé, haut d'environ deux mètres cinquante. Celui qui paraissait le plus jeune des trois, un garçon athlétique aux cheveux blonds coupés en brosse, l'escalada souplement. Il se laissa retomber de l'autre côté. Une branche de bois mort craqua sous ses pieds et il demeura quelques secondes accroupi, l'oreille aux aguets.

– Magne-toi le cul, lui lança l'homme à la sacoche à travers

la grille. Si j'ai dit qu'il n'y avait personne, c'est qu'il n'y a personne. Inutile de jouer aux petits indiens.

– Fous-lui la paix! intervint l'autre. Il a raison le même. On n'est jamais trop prudent.

Le garçon blond s'était relevé et retirait maintenant les barres de fer qui, de chaque côté, retenaient la grille. Puis il s'agrippa aux barreaux et, de toutes ses forces, tira vers lui.

– Qu'est-ce que t'attends pour l'aider, maugréa le petit en balançant un regard en biais à son copain.

Celui-ci, un colosse aux traits grossiers, s'approcha de la grille et, y posant une main large comme un battoir, se mit à pousser. Sous l'effort conjugué des deux hommes, le pêne ne tarda pas à céder.

– Allons-y, déclara le troisième alors que les vantaux s'ouvraient en grinçant.

Pendant que celui qu'ils avaient baptisé «le même» (non pas tant à cause de son âge, il avait vingt-sept ans, mais parce que c'était la première fois qu'il travaillait avec eux) remettait les barres de fer en place, ils descendirent un chemin dallé en pente douce qui contournait les parterres et, traversant la pelouse, se dirigèrent allègrement vers une fenêtre du rez-de-chaussée. L'homme posa sa sacoche à terre et en sortit une petite tige métallique, en forme de levier, qu'il tendit à son complice. Celui-ci la soupesa avec un sourire songeur, comme on le fait d'un objet vous rappelant quelque tendre souvenir. Au moment où il s'appêtait à l'insérer entre les volets, une tache de lumière verte vint frapper la partie supérieure d'un des panneaux. C'était «le même» qui leur signalait ainsi qu'il avait gagné son poste de guet, le toit du garage, d'où il pouvait à la fois surveiller la rue et, le cas échéant, les réactions des villas voisines.

– Dis donc, Riton, il est bien, ce même. Où tu l'as dégotté?

demanda le mastodonte en poussant un grand coup sur le mince levier.

Une latte de bois vola en éclats.

– À Clichy, chez Nina, répondit Riton la Science. Il marnait avec Jeannot le Toulousain. Il a réussi à s'échapper de justesse lorsque Jeannot s'est fait épingler à Sarcelles, la semaine dernière.

Puis il ajouta d'un ton silencieux :

– Il est forcément bien puisque c'est moi qui l'ai amené.

Il rajusta sa cravate et se pencha sur la mallette. Il y prit un petit outil destiné à couper le verre. Le diamant découpa dans la vitre un petit rectangle qui permit à Riton de faire jouer le loquet intérieur. Les deux hommes enjambèrent la fenêtre. Une fois à l'intérieur, le gros sortit une lampe à pile de sa poche et en parcourut la pièce à la recherche du coffre. On n'avait pas cherché à le dissimuler et le faisceau lumineux découvrit un carré de cuivre martelé avec, au centre, un cadran guilloché. Riton fit un signe de tête et l'autre alla se poster près de la fenêtre, d'où il pouvait apercevoir les signaux du « môme ».

Riton jeta un regard à son bracelet-montre. Puis il examina le coffre, dont il ignorait la combinaison, et les bords de la plaque de cuivre. Il consulta de nouveau sa montre et s'accorda dix minutes. Puis il alluma une cigarette et se mit à choisir dans la sacoche les outils nécessaires. Le plus important était une minuscule scie circulaire actionnée par un mécanisme de précision. Les dents de l'engin mordirent dans le cadre de chêne qui entourait la plaque de cuivre.

En moins de cinq minutes, trois des côtés du carré étaient sciés et Riton allait s'attaquer au quatrième, lorsqu'il reconnut l'organe tonitruant de son compère. Il sursauta.

– Qu'est-ce que tu fous ? On va pas y passer la nuit. L'air est mauvais pour mon teint par ici.

– Ta gueule! Si t'es pas content, t'as qu'à le faire toi-même.

Les voix étaient en partie couvertes par le bruit que faisait la scie. C'était un bruit nocturne, qui évoquait en plus fort le bourdonnement d'un insecte dans l'air léger.

– Te fâche pas, Riton. Tu sais bien que t'es l'meilleur sur la place de Paris.

– Alors ferme-là!

La scie acheva de découper le quatrième côté. Riton plongea la main dans l'ouverture pratiquée et en tira une première liasse de billets, qu'il fourra dans la sacoche.

En un clin d'œil le contenu du coffre vint rejoindre les outils. Titres, valeurs, billets s'entassèrent pêle-mêle au milieu des tournevis et des pinces-monseigneur. Il n'était pas question de trier pour l'instant. Il fallait déguerpir et rapidement.

Riton écrasa son mégot sur l'épaisse moquette presque blanche et rejoignit son complice.

– Ok! Tirons-nous!

Ils enjambèrent la rambarde et se laissèrent glisser le long du mur. Puis ils traversèrent la pelouse en courant, penchés en avant.

La première balle vint se loger dans la cuisse gauche de Raoul. Le balèze s'écroula en gueulant. Riton s'était jeté à plat-ventre dans l'herbe humide.

– Qu'est-ce que ça signifie? lança-t-il en jurant.

– Ça signifie que ton pote est une tante de première. Mate un peu, gémit Raoul dont la jambe gauche du pantalon était maintenant couverte de sang.

Par la grille grande ouverte, Riton aperçut deux cars de flics, stationnés au milieu de la rue. Au volant du deuxième se tenait le « môme », un micro à la main. L'intérieur du car était allumé et on pouvait voir ses lèvres remuer.

– L'enfant de pute! s'écria Riton. Qu'est-ce qu'on décide?

Devant le mur d'enceinte étaient alignés une dizaine de CRS, genoux à terre, fusil à l'épaule.

– J'ai mal, se plaignit Raoul.

Les deux hommes se traînèrent derrière un buisson.

– Qu'est-ce qu'on fait? dit Riton. On n'a même pas de flingue.

– Tout ça, c'est de ta faute! Avec tes belles théories à la con...

– Écoute, Raoul, je veux bien passer quelques années de ce qui me reste à vivre en taule pour le vol, mais je ne tiens pas à y pourrir pour meurtre. Et tu le sais: c'est pour ça que j'ai toujours refusé qu'on emmène la quincaillerie avec nous sur les coups.

– Oh, nom de dieu, que j'ai mal! Regarde! Ça n'arrête pas de pisser.

La voix de Raoul n'était plus qu'un chuchotement presque inintelligible.

– J'vais crever! Riton, me laisse pas tomber, j'vais crever...

– Gaffe! dit Riton. À trois on se met debout et on cavale jusque devant la bicoque. Une fois là-bas, ils pourront plus nous atteindre.

– J'pourrai jamais. J'vais crever que j't'dis. Ça tourne. Je sens que j'vais chavirer comme une gonzesse.

– Fais un effort, bon dieu! Je compte: un... deux...

– Non, murmura Raoul en sortant de sa main pleine de sang le revolver qu'il tenait planqué sous sa chemise et en le braquant sur Riton.

Puis il ajouta dans un souffle.

– Dis-leur qu'on se rend.

Le sous-officier de police Mulot Albert arriva au commissariat du VIII^e arrondissement sur le coup de vingt-trois heures.

Il était de service de nuit et venait aux nouvelles avant de rejoindre son collègue Ladigue, qui l'attendait, un peu plus bas, dans la voiture noir et blanc de la police. Il leur faudrait alors patrouiller jusqu'à cinq heures du matin dans les rues désertes de la capitale à la recherche de quelque éventuel malfaiteur.

En franchissant la porte d'entrée du commissariat, Mulot se dit que c'était bien un métier de chien que le sien et qu'après les tristes nouvelles qu'il avait apprises par la télé au journal de vingt heures, il était dur pour un père de famille d'abandonner femme et enfants en proie à l'inquiétude. Il traversa la salle de garde et s'approcha du comptoir, derrière lequel se tenait un jeune agent, l'air maussade.

Depuis une petite cellule, à gauche du comptoir, une prostituée en robe de satin rouge, largement décolletée sur une poitrine lourde et molle, le visage outrageusement maquillé, l'interpella avec la gouaille d'Arletty.

– Salut Mulot! Dis donc, j'sais pas ce qu'il a le commissaire Courrel ce soir, mais il est pas à prendre avec des pincettes. Peut-être que tu pourrais y causer rapport à mon sujet. C'est la troisième fois cette semaine que...

Mulot, les yeux rivés sur un paquet de photos étalées sur le comptoir, n'écoutait pas les propos de la putain.

– Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il au jeune agent.

– Ça? Ah ça! Ça vient d'arriver par béliographe. Ce sont les photos d'un type qui s'est fait piquer au cours d'un casse à Neuilly. J'allais les porter à Courrel.

Mulot s'empara des deux photos et les examina attentivement, le front plissé, comme s'il s'agissait de véritables clichés d'art. Puis, après quelques secondes d'intense réflexion, il s'écria:

– Mais, bon dieu, j'y pense! Mais c'est bien sûr!

L'autre le dévisagea avec des yeux ronds.

– Tu ne peux pas être un peu plus explicite. On se croirait à la télévision.

– C'est lui! J'en suis sûr, renchérit Mulot tout excité.

– Qui lui? interrogea l'agent.

– Un des deux gars qui ont essayé d'enlever Benoît Lange, le journaliste de *La Main au Collet*, mercredi dernier. On les a arrêtés avenue de Neuilly avec Ladigue, mais ils ont réussi à nous échapper. Je le reconnais. Il faut immédiatement prévenir la Sûreté!

VIII

De l'Enfer, suite.

Maintenant entièrement nue, tout le corps zébré des marques de succions et de flagellations laissées par les poulpes, la jeune femme fut poussée par les deux géantes noires dans une nouvelle grotte de l'enfer imaginé par Minski.

Le spectacle qui s'offrit à elle était si effroyable que, malgré son état d'hébétude totale, elle ne put retenir un long hurlement d'horreur.

De chaque côté d'une caverne longue et basse se trouvaient deux immenses cellules, séparées par un couloir central. Derrière de solides barreaux, on distinguait un amas de corps nus, une centaine au bas mot dans chacune des cages, qu'il fallait examiner avec attention pour y reconnaître des êtres humains. La plupart se déplaçaient à quatre pattes, en produisant d'ignobles beuglements. Des coulées de bave glaireuse suintaient de leurs gueules bestiales.

À droite, les femelles, le crâne rasé, très grasses, ressemblaient à d'énormes truies aux mamelles pendantes. D'autres avaient le corps recouvert d'une espèce de pelage noirâtre, qui s'éclaircissait sur le poitrail pour laisser apparaître des seins aussi gros que des ballons de rugby et dont le nombre variait entre un et cinq. D'autres encore n'étaient qu'un sexe béant, dont les lèvres boursoufflées partaient d'entre les cuisses et s'arrêtaient sous le menton. Toutes se bouscuaient en grognant autour d'une auge

centrale, d'où émanait une odeur pestilentielle et dans laquelle barbotait une infâme bouillie verdâtre qu'elles dévoraient goulûment, y plongeant leurs babines retroussées.

Certaines tiraient de la cuve un morceau de viande pourrie, dégoulinant de mélasse et autres matières encore plus fétides, et, leur butin entre les dents, s'éloignaient alors à quatre pattes dans un coin retiré de la cage pour dévorer à leur aise leur ignoble festin.

En face, les mâles, dont la peau racornie se hérissait de multiples touffes de poils très noirs et très durs, contemplaient avidement leurs compagnes qui se goinfraient. Certains avaient des gueules de cochon, d'autres de bœuf, d'autres encore de loup ou de singe. Tassés contre les grilles, ils s'efforçaient d'y insérer leurs faces méconnaissables que d'affreuses grimaces de désir rendaient plus horribles encore.

C'est jusqu'à cette dernière cellule que Minski fit signe aux deux gardiennes de traîner sa jeune proie. Aussitôt, tous les regards convergèrent sur elle.

Le professeur l'obligea à se mettre debout.

– Tu vas savoir ce qu'il en coûte de s'opposer à moi. Les pieuvres n'étaient qu'un hors-d'œuvre, voici le plat de résistance.

Castro entrouvrit la cage et, d'une bourrade, Minski y poussa la jeune fille.

Le vide se fit d'abord autour d'elle. Apeurées devant l'inconnue, les créatures l'observèrent quelques secondes sans bouger.

– Allez-y, mes enfants chéris, leur dit Minski. C'est pour vous. Miam... miam...

Enfin, un des monstres à gueule de loup s'approcha lentement et, d'un coup de patte, déchira la cuisse de la malheureuse. Puis il se jeta sur elle et, tout en lui dévorant la gorge,

l'enfila. Ce fut alors le déclenchement d'une ruée immonde sur le corps sans défense. En un clin d'œil les membres furent écartelés, déchiquetés, le ventre lacéré, le sexe et l'anus pénétrés de mille verges animales.

Puis les cris s'étouffèrent bientôt et, lorsque le calme fut revenu, il ne restait plus de la malheureuse victime qu'un amas sans forme de chair sanguinolente.

– Mourir violée et dévorée à la fois, quelle plus belle fin souhaiter, remarqua Minski en essayant, avec sa pochette de soie, le sang qui avait giclé jusqu'à lui.

– Hum... murmura Castro dont les yeux étaient exorbités.

Puis les deux hommes congédièrent les gardiennes et, abandonnant la grotte-porcherie, regagnèrent le douillet appartement du professeur.

Castro s'installa sur le divan. Minski se servit une vodka glacée, qu'il éclusa d'un trait, et alluma la radio. Il choisit un poste français. Un carillon annonça les informations. Un speaker, la voix déformée par l'émotion, parla :

« Ce matin, à huit heures trente, heure française, la ville de Key West, station balnéaire de Floride, a été en partie détruite lors d'un raid aérien. On dénombre plusieurs dizaines de milliers de victimes. D'après les premiers témoignages recueillis, il s'agirait curieusement de l'œuvre d'un bombardier solitaire. Moscou et Pékin ont immédiatement fait savoir qu'ils ne reconnaissent en aucun cas la paternité d'un acte qu'ils condamnaient et qui mettait la paix du monde, déjà compromise, en grand danger.

« De dernière minute, on apprend qu'un ordre de mobilisation générale vient d'être lancé aux États-Unis. Des simulations d'alerte atomique se déroulent actuellement dans la plupart des grandes villes américaines. Dans les milieux informés de la Maison-Blanche, on laisse entendre qu'une déclaration de guerre serait imminente.

« *Le gouvernement français qui, rappelons-le, s'était jusqu'à présent retranché dans la neutralité, a fait passer, il y a quelques instants, à vingt-trois heures quarante très précises, le communiqué suivant, signé de la main de monsieur Valéry Giscard d'Estaing :*

« *Françaises, Français, l'heure est grave. Il s'agit pour chacun de prendre ses responsabilités...* »

Minski ferma le poste et, se tournant vers le docteur, déclara avec emphase :

– Mon cher Castro, NOTRE RÈGNE ARRIVE. Ce n'est plus qu'une question d'heures, de minutes peut-être.

Puis, après un temps, il ajouta.

– Allez réveiller Franck! Qu'il commence les opérations immédiatement. Nous devons être prêts à l'aube.

Castro se dirigea vers la porte.

– Ah, au fait, j'y pense, amenez-moi donc les quatre plus jeunes de nos nouvelles pensionnaires dans le gymnase. Je pense qu'en de telles circonstances un peu d'exercice nous fera le plus grand bien. Il n'y a rien de mieux pour détendre l'esprit. *Mens sana in corpore sano*, voilà mon cher ami quelle doit être la devise des temps nouveaux.

Castro se retourna et lança vers le professeur un regard implorant.

– Mais, bien sûr, vous pouvez assister à la séance. Tenez, vous serez même leur professeur de gymnastique. Pour ma part, je me contenterai du spectacle. Maintenant, allez! Le temps de prendre un bain et je vous rejoins.

Castro sortit en sautillant, guilleret comme un enfant.

IX

Des concepts de latitude et de longitude.

Les draps bleu pervenche étaient fripés comme après une lutte sans merci.

À genoux sur la moquette, la rousse et pulpeuse hôtesse de l'air était précisément en train de lécher le sexe turgescent de Lange, lui-même assis sur le bord du lit. Elle y mettait toute l'ardeur et l'application que l'on est en droit d'attendre de ce genre d'entreprise. Tandis que son gland s'enfonçait douillettement dans la bouche goulue, Lange branlait doucement les nichons laiteux de sa partenaire, ces derniers se trouvant précisément, et par un heureux caprice du destin, à hauteur de ses mains.

Le va-et-vient des lèvres gourmandes se fit soudain plus rapide, en même temps qu'elles resserraient leur étau de velours sur la proie palpitante qui vibrait et se tendait comme un arc entre elles.

Les doigts du journaliste se crispèrent sur les seins aux mamelons raidis par le plaisir et il éjacula dans la bouche de l'hôtesse de l'air.

Celle-ci se redressa aussitôt et, d'une voix faussement innocente, demanda :

– Oh, chéri, j'ai envie que tu me donnes une fessée.

Lange, toujours attentif aux désirs des femmes, prit sans hésiter celle-ci par la taille et la coucha en travers de ses cuisses.

Son sexe encore gluant de salive vint s'encaster entre les seins doux et pendants de l'administrée.

Le journaliste ne tarda pas à en ressentir les premiers effets et sa verge petit à petit se redressa, creusant sa place dans le nid douillet qui lui donnait asile.

Lange admira d'abord quelques instants les deux rondeurs jumelles qui s'étaient sous ses yeux en toute impudeur, il les caressa du bout des doigts, comme voulant en apprécier la souplesse et la fermeté, puis, levant la main droite, commença à les claquer en cadence.

– Oh oui! Vas-y! Corrige-moi comme une petite fille désobéissante.

La jeune femme jouait parfaitement le jeu, se démenant follement, implorant la pitié, tortillant du cul comme une gamine, écartant largement les cuisses pour permettre à son fesseur de mieux encore découvrir les secrets de son intimité brûlante de désir.

Lorsque le fessier fut cramoisi à souhait, Lange releva sa consentante victime et la fit mettre à quatre pattes sur le lit, la croupe bien en évidence, provocante, tendue comme deux obus vers le ciel. Il s'agenouilla derrière et, prenant son membre rigide d'une main, le dirigea à l'entrée de l'anus, tandis que de l'autre il écartait les fesses.

Non seulement l'hôtesse de l'air se laissa sodomiser sans difficulté, mais encore manifesta-t-elle un plaisir indicible à la lente pénétration du sexe masculin, il est vrai bien humecté de salive, dans le tréfonds de ses entrailles.

Le journaliste la travailla ainsi dix bonnes minutes, puis il se laissa glisser sur le dos, la verge toujours en érection. Aussitôt la jeune femme l'enjamba, le chevaucha et, s'emparant de l'objet de ses désirs, se l'enfonça avec force dans le vagin. Puis, levant et abaissant en cadence ses belles fesses,

toutes rougies de la fessée, elle scanda l'accouplement.

C'est à cet instant précis que la porte de la chambre s'ouvrit à grand fracas et que l'inspecteur Berthier surgit, les yeux encore bouffis de sommeil. Il était fin prêt; vêtu de neuf des pieds à la tête d'un superbe costume marron acheté en solde la veille et de mocassins en daim, trop étroits, qui lui donnaient une curieuse démarche en crabe.

Il semblait en proie à la plus extrême agitation; ce qu'accréditait l'absence de chapeau melon. Devant le pourtant charmant tableau qui s'offrait à lui, son excitation tomba d'un seul coup.

– Oh! excusez-moi, bredouilla-t-il en se tournant pudiquement.

– Ce n'est rien, mon cher Jules. Je vous en prie, prenez donc place dans cet excellent fauteuil qui vous tend les bras, avant de tomber en syncope. Je suis à vous dans un instant.

Rouge de confusion, Berthier s'assit dans le fauteuil, non sans avoir pris soin de le tourner afin de se trouver nez au mur. Il sortit immédiatement une lime de la poche de sa veste et entreprit de s'en frotter frénétiquement les ongles.

Arrimée au sexe du journaliste, la jeune femme, comme aiguillonnée par la présence de cet inconnu, s'empalait avec une rage frénétique.

Lange ne tint pas longtemps à ce rythme et, ne voulant pas trop prolonger le supplice de l'inspecteur, déchargea une nouvelle fois dans le sexe trempé de sa partenaire.

Après quoi, il la fit doucement basculer sur le côté, recouvrit son corps nu du drap et, assis sur son séant, questionna.

– Eh bien, inspecteur, qu'est-ce qui vous arrive encore? Un mauvais cauchemar?

Berthier s'était levé et, ayant de nouveau perdu tout contrôle de lui-même, exultait.

– Ça y est! On les a!
– On les a quoi? s'enquit Lange.
– Les coordonnées de l'île!
– Quelle île?
– Mais l'île de Minski, nom d'une pipe. Mais laissez-moi vous expliquer...

Berthier contourna le lit et vint s'asseoir près de Lange.

– Gramet vient d'appeler. Les deux types qui vous avaient enlevé ont été pris en flagrant délit alors qu'ils cambriolaient une villa à Neuilly. L'un a été blessé et conduit à l'hôpital. Une balle lui aurait sectionné l'artère fémorale, si j'ai bien compris. Quant à l'autre, il a été reconnu par l'agent qui vous avait arrêté. Formidable, non?

– Tout à fait, approuva Lange.

– On l'a interrogé et il n'a pas mis longtemps à avouer. Gramet a pour cela une méthode très personnelle et terriblement efficace.

Une lueur d'admiration passa dans le regard de l'inspecteur.

– Le type en question travaillait déjà pour Minski au temps de la clinique. Quelque chose comme rabatteur, je crois bien. Bref, on y va!

– On y va où?

– Eh bien, sur l'île de Minski. J'ai téléphoné au chef de la police. Une vedette nous attend au port. Il n'y a pas un instant à perdre. Habillez-vous vite!

Lange se glissa dans le drap et s'enveloppa dans les couvertures.

– Écoutez, Berthier, je ne sais pas si vous êtes en possession de tous vos moyens, mais je peux vous dire qu'il est très exactement une heure et demie du matin et qu'à cette heure-là les bonnes gens, dont je fais partie ne vous en déplaît, ont l'habitude de dormir. Aussi, si vous le permettez, c'est ce à quoi je vais m'employer. Bonsoir!

Berthier demeura quelques instants stupéfait. Puis, se décidant soudain, il se mit à secouer Lange sans ménagement.

– Mais enfin, Benoît, vous n’êtes pas au courant des nouvelles. La guerre mondiale est à deux doigts d’éclater, si ce n’est déjà fait. Il faut intervenir immédiatement. Dans une heure il sera peut-être trop tard!

Lange s’était redressé en entendant les dernières paroles de l’inspecteur.

– Très bien. Mais permettez-moi à mon tour de vous rappeler que je ne suis qu’un modeste journaliste et que toute cette histoire de fou regarde vos services. Cependant, pour vous prouver que je ne suis pas rancunier, j’accepte de vous accompagner. Mais à une seule condition...

– Laquelle? demanda l’inspecteur intrigué.

– Que vous cessiez sur-le-champ de marcher en crabe comme vous le faites. Comment voulez-vous sauver l’humanité avec une telle dégaine.

Berthier, à qui les plaisanteries du journaliste demeuraient en règle générale tout à fait obscures, se contenta d’un sourire gêné.

– Ce sont mes chaussures neuves qui me blessent.

– Eh bien, enlevez-les! dit Lange en sautant du lit.

Il s’habilla rapidement.

Berthier, assis au bord du lit, contemplait ses pieds d’un œil circonspect. Il semblait hésiter.

– Allons-y! trancha Lange.

Comme ils allaient sortir, l’hôtesse de l’air, qui dormait à poings fermés malgré la discussion des deux hommes, se tourna en gémissant. Au passage, Lange lui caressa les fesses d’une tape amicale.

– À bientôt, douce enfant. Et rêvez de moi, il paraît que ça porte bonheur.

Puis il suivit Berthier le long des couloirs de l'étage. Les deux hommes s'engouffrèrent dans l'ascenseur.

Dans le hall de l'hôtel, ils tombèrent sur Alain Marette.

– Qu'est-ce que vous faites là, vous ? questionna Berthier.

– Je vous attendais. Avec tout le tintamarre que vous avez fait, inspecteur, je pense qu'à cette heure-ci une bonne moitié de l'hôtel doit se plaindre d'insomnie. Le gardien de nuit m'a mis au courant de vos divers appels téléphoniques. Aussi me suis-je permis de commander un taxi. Il nous attend devant la porte.

Berthier crut bon de faire preuve d'autorité.

– Parce que vous croyez peut-être que...

– Oui !

– Ah bon !

– Si vous continuiez ce passionnant débat en chemin, intervint Lange. Ne croyez-vous pas que nous avons déjà perdu assez de temps comme cela, inspecteur.

Berthier lui lança un regard noir, mais approuva.

Ils grimpèrent dans le taxi.

À cette heure matinale, les rues de la ville étaient désertes et ils arrivèrent rapidement au port. Là, ils embarquèrent sur la vedette toute blanche de la police.

– Mais où sont les carabiniers ? s'étonna Lange.

Berthier baissa la tête. Un accès de confusion empourpra son front. Il paraissait avoir perdu l'usage de la parole. Il sortit de nouveau sa lime à ongles et, tout en se dandinant maladroitement, finit par bégayer.

– Bah... c'est-à-dire que... enfin... lorsque j'ai appelé le chef de la police, je l'ai réveillé à une heure, disons... heu... enfin... pas très normale quoi. Il n'était pas content du tout. Alors j'ai pas osé lui demander... déjà la vedette... alors j'ai pensé que... peut-être... c'est-à-dire... je me suis dit...

Puis, soudain, prenant Lange aux épaules et le regardant droit dans les yeux, il déclara :

– Enfin vous êtes jeune, non. Vous en avez vu d'autres !

Et sans attendre de réponse, il tourna les talons et, très digne, gagna la cabine du pilote.

La vedette quitta le quai et s'enfonça dans la nuit, créant un long sillage d'écume derrière elle.

Sur le pont, Alain Marette s'approcha de Lange.

– Avez-vous une idée de la manière dont on va s'y prendre ?

– Non, répliqua Lange. Mais, vu les moyens mis à notre disposition... Savez-vous s'il y a des combinaisons d'homme-grenouille à bord de ce transatlantique ?

– Je vais me renseigner, dit Marette en s'éloignant.

La vedette filait maintenant à vive allure en direction du large. Sous le ciel étoilé, elle paraissait presque irréaliste. Un quart d'heure s'écoula et Marette revint, porteur de deux combinaisons en caoutchouc noir. Il en tendit une à Lange.

– Tenez, essayez celle-ci. Ça doit être votre taille.

Lange se déshabilla et enfila la combinaison qui l'enveloppait étroitement depuis le casque, au hublot de Perspex, jusqu'aux palmes. Elle lui allait comme un gant. Il vérifia également le fonctionnement des deux cylindres jumeaux, qui contenaient chacun mille litres d'air frais comprimé à deux cents atmosphères, et trouva le maniement de la valve d'admission d'air et la commande de la réserve d'un mécanisme simple et sûr. En se déplaçant pas trop profondément, la provision d'air durerait au moins deux heures sous l'eau.

– Il y a aussi des fusils à harpons et tout un tas de torches sous-marines dans la cale, ajouta Marette.

Les deux hommes y descendirent.

Lange choisit un fusil Champion du dernier modèle, une arme puissante et efficace en cas de danger. Il alluma plusieurs lampes

et se décida pour une de petite taille, mais dont le faisceau lumineux lui parut suffisant. Ainsi équipé, il regagna le pont.

Toutes les lumières du navire étaient éteintes. Berthier se tenait à l'avant, une énorme paire de jumelles braquée sur l'horizon.

– C'est là! dit-il, comme Lange arrivait à sa hauteur.

Il lui passa les lunettes. Malgré la nuit sombre. Lange put distinguer une île quasiment ronde, d'environ trois kilomètres de diamètre, avec, sensiblement en son milieu, un petit volcan.

La vedette approcha jusqu'à quinze cents mètres de l'île et en fit plusieurs fois le tour, tous feux éteints.

– Ça m'a l'air tout à fait calme, remarqua Lange. Vous êtes sûr de ne pas vous tromper?

– Absolument, confirma l'inspecteur.

Les moteurs de la vedette s'arrêtèrent en toussant.

– Eh bien, allons-y gaiement! déclara Lange.

– Que comptez-vous faire une fois là-bas? demanda Berthier en retenant le journaliste par le bras.

– Qui vivra verra! Je n'en ai pas la moindre idée. De toute façon, si je ne suis pas revenu à l'aube, le mieux pour vous sera de rentrer au port et de revenir avec des renforts.

Berthier sortit un gros Browning de sous sa veste et le remit à Lange.

– Prenez-le! Ça peut toujours servir.

Lange le glissa sous sa combinaison et remonta la fermeture Éclair. Il enjamba le bastingage.

Comme il s'apprêtait à plonger, Alain Marette arriva en courant. Il avait passé une combinaison identique à celle du journaliste.

– Je vais avec vous, dit-il simplement.

Berthier voulut s'opposer, mais il se dit que deux hommes n'étaient pas de trop dans cette mission.

Il demanda à Murette.

– Vous êtes armé?

– Oui, répondit ce dernier, en exhibant un petit pistolet automatique. J'ai trouvé ça dans un tiroir avec les équipements. Il est chargé.

– Très bien. Allons-y! dit Lange.

Ils sautèrent ensemble dans les flots noirs.

– Faites qu'ils reviennent sains et saufs, murmura Berthier devant l'endroit où ils avaient disparu.

Et il se signa.

X

De la gymnastique. Bienfaits et désagréments.

La salle était la réplique parfaite d'un gymnase. Confortablement installé dans un large fauteuil de cuir noir, voilà plus d'une heure que Minski regardait le docteur Castro donner une leçon de gymnastique un peu particulière à quatre jeunes filles entièrement nues.

La plus jeune se nommait Marie-José et ne devait pas avoir beaucoup plus de quinze ans. Forte et même grosse, blonde, la peau très blanche, tout en elle était rond et mou. Gabrielle, la plus âgée, aurait dû fêter ses dix-huit ans le jour même. Elle avait des seins magnifiques, d'une taille presque monstrueuse. La pointe était longue et brune, entourée d'un grand cercle bistre. Les fesses étaient en proportion, très charnues et tremblant au moindre mouvement. Devant, la limite de la toison était placée très haute, presque au milieu du ventre où elle formait une fourrure épaisse, pour se raréfier sur le pubis et laisser voir la fente rosée et les lèvres de la vulve, brunes et pendantes.

Entre les deux, il y avait Annie et Sandrine, toutes deux âgées de dix-sept ans. Toutes quatre étaient présentement alignées devant Castro qui, un fouet à la main, conduisait la leçon.

– Une! Deux! Une! Deux!

Les élèves forcées sautaient à pieds joints, bras en l'air le plus

haut possible, ainsi qu'il leur avait été ordonné. De temps à autre le fouet de Castro s'abattait avec un claquement mat sur les fesses ou les seins de celle dont il jugeait la prestation non satisfaisante. Et depuis une heure huit paires de seins et autant de fesses s'élevaient et retombaient à un rythme régulier sous le regard intéressé de Minski.

La sueur ruisselait le long des corps des quatre malheureuses et toutes étaient à bout de forces et de nerfs.

– Si nous changions d'exercice, suggéra le professeur en tirant langoureusement sur un long cigare. Je crains que nos jeunes amies commencent à se lasser.

Castro les fit retourner et se pencher en avant : huit fesses dodues s'étalèrent devant lui et, sans laisser aux jeunes filles le temps de reprendre leur souffle, il commença à flageller toute cette chair juvénile ainsi offerte. Les masses s'agitaient, tremblaient, se marbraient de stries rouges ou violettes selon la force du coup.

– Écartez les fesses avec les mains ! hurla le sadique docteur.

Aucune des élèves n'était en état de refuser quoi que ce soit. Hébétéées, elles obéirent.

Quatre anus palpitants et rosés, comme autant de bouches plissées, apparurent. Castro laissa à Minski le temps de contempler l'obscène spectacle quelques minutes, puis soudain son fouet s'abattit sur la raie de Marie-José. La malheureuse enfant fit un véritable bond en avant.

Castro la remit brutalement en position.

– Tu auras un coup de plus pour t'apprendre à bouger sans qu'on te l'ordonne !

Trois nouveaux coups de fouet s'abattirent au même endroit. La raie devint violette et gonflée.

Chacune des trois autres subit le même sort et se garda bien de bouger.

Puis le docteur les fit placer les unes derrière les autres, toujours dans la même position, et les obligea à enfoncer chacune son index dans l'anus de celle qui la précédait. Gabrielle était la première, ensuite venaient Annie et Sandrine, et enfin les fesses cramoisies de Marie-José.

– Avancez!... Plus vite!... Courez! ordonna Castro.

L'équipage se mit en branle et fit ainsi le tour du gymnase, tandis que Minski et le docteur s'emparaient d'une longue corde de chanvre, épaisse de trois bons centimètres et la tendaient d'un bout à l'autre de la salle, à environ un mètre du sol.

– Vous allez vous mettre à cheval et, chacune votre tour, parcourir ainsi toute la longueur de la corde, annonça Castro.

Annie passa la première. La corde entre ses jambes, elle commença à avancer en se tirant uniquement avec les bras, ses pieds ne touchant évidemment pas le sol. Les lèvres de la vulve étaient bien ouvertes et Minski, qui avait rapproché son fauteuil, se délectait de voir la corde gratter et irriter sauvagement l'anus et l'entrée du vagin.

Au tiers du chemin, Annie s'arrêta, grimaçant de douleur. Un grand coup de fouet lui barra les seins d'une traînée rouge et lui arracha un cri.

– Silence! hurla Castro, qui s'était pris à son propre jeu. Il est interdit de parler pendant les cours.

Annie reprit son chemin de croix, plus lentement. Après avoir reçu trois nouveaux coups de fouet qui boursoufflèrent sa poitrine, elle arriva au bout. Il y avait un peu de sang sur la corde et elle se tenait le sexe à deux mains en gémissant.

À bout de forces, elle se laissa glisser sur le sol.

Castro prit la petite Marie-José sous les aisselles et la hissa sur la corde, malgré ses cris et ses supplications.

Deux coups de fouet bien ajustés l'obligèrent à se mettre en

marche. Au fur et à mesure de son horrible progression, des gouttes de sang se mirent à tomber sur le parquet de la salle. Elle était parvenue au milieu de la corde, lorsqu'elle perdit connaissance. Castro la rattrapa de justesse avant qu'elle ne tombe et l'allongea par terre.

Gabrielle la remplaça sur l'instrument de torture. On entendait la corde racler la vulve et le sang dégoulinait en fines rigoles le long de ses jambes. Elle parvint cependant jusqu'au bout sans s'arrêter.

Avant de mettre Sandrine en place, Castro, mécontent de la réussite de Gabrielle, prit bien soin d'écartier les grosses lèvres de la jeune fille de part et d'autre de la corde, ainsi que les fesses grasses qui pendaient sous elle, comme coupées en deux.

Et Sandrine attaqua son horrible progression, en tirant de toutes ses forces sur ses bras. Castro la suivait et guettait la moindre défaillance pour se servir du fouet. Arrivée au quart de la longueur, Sandrine commença à se plaindre, mais elle avançait encore à petits coups rapides.

– Je n'en peux plus, gémit-elle soudain en s'arrêtant.

Le fouet s'abattit sur son dos et la fit avancer d'un mètre. Elle s'arrêta encore. Un autre coup de fouet vint lacérer les seins. Elle se mit à hurler hystériquement, tandis que Castro tapait toujours pour la faire avancer. Elle parvint au bout de la corde et, à son tour, se laissa lentement glisser sur le sol en pleurant.

Minski la souleva comme une plume et l'allongea sous le portique, d'où pendaient une perche, une corde à nœuds et deux cordes lisses, chacune terminée par un nœud de six à sept centimètres dans sa plus grande largeur.

À coups de fouet, Castro fit allonger les trois autres à côté de Sandrine.

– À quatre pattes ! ordonna-t-il.

Annie avait le derrière sous la perche, les trois autres sous les cordes. Castro s'approcha d'Annie et pointa la perche sur l'anus écarté.

– Pousse! ordonna-t-il.

Résignée, la jeune fille s'efforça de faire pénétrer l'énorme mandrin de bois dans son derrière endolori.

– Plus fort! hurla Castro, en agrémentant son ordre d'un coup de fouet.

Cinq centimètres pénétrèrent d'un seul coup dans les entrailles d'Annie.

Elle hurla de douleur. Puis, comme prise d'hystérie, elle se mit à baver et à se taper les seins par terre.

Castro s'approcha et lui mit une pince à linge au bout de chaque nichon. Puis il la prit sous le ventre et l'obligea ainsi à pousser encore. Vingt centimètres pénétrèrent encore dans l'anus distendu.

Castro la laissa ainsi et passa aux autres. Écartant de ses doigts les trous plissés, il parvint à y faire pénétrer les premiers nœuds de chaque corde.

Les quatre jeunes filles étaient ainsi comme pendues par le cul aux cordes et à la perche du portique.

– Charmant spectacle, approuva Minski en faisant le tour des quatre corps suppliciés. Cela ne vous donne-t-il pas envie, cher ami?

– Si, Maître, répondit Castro d'une voix rauque.

– Eh bien, qu'attendez-vous? Ne voyez-vous pas qu'elles n'attendent que ça.

Le docteur sortit son sexe turgescent de son pantalon et vint s'agenouiller derrière les quatre anus sodomisés. Puis, à tour de rôle, il s'enfonça dans les quatre vagins rétrécis. Il lima quelques minutes dans chacun et finit par décharger dans celui d'Annie.

Mais les malheureuses n'étaient pas au bout de leur calvaire.

– Si nous passions aux agrès, suggéra Minski.

Castro ordonna à Sandrine de s'installer sur les barres parallèles. Il lui fit passer une jambe de part et d'autre, de façon que ses cuisses soient le plus écartées possible. Puis il accrocha à chaque lèvres de la vulve une pince à linge très dure.

– Tu vas nous montrer tes talents de gymnaste. Balance-toi, les jambes bien serrées!

Prenant appui sur ses bras tendus, Sandrine ramena ses jambes pendantes entre les deux barres et commença à se balancer d'avant en arrière, tandis que les pinces mordaient cruellement dans sa chair délicate.

– Ça suffit! hurla Castro.

Il la fit descendre et, la vulve toujours torturée par les pinces, l'obligea à se remettre à cheval sur la corde. Il la prit alors sous les aisselles, la souleva, et la laissa retomber lourdement par trois fois.

Puis il la laissa ainsi et se tourna vers Gabrielle.

– À cheval sur les barres!

La jeune fille se hissa tant bien que mal en position. Castro s'approcha et, saisissant une balle de caoutchouc de huit centimètres de diamètre, lui introduisit dans le vagin.

– Descends! ordonna-t-il

À coups de fouet, il la fit courir tout autour du gymnase. Lorsqu'elle eut terminé, il lui enfonça une autre balle, de la même grosseur, dans l'anus.

– Marche!

Un coup de fouet s'abattit sur les fesses déjà zébrées en tous sens de la malheureuse.

– Serre les cuisses et les fesses! Avance en levant les genoux!

Après trois coups qui lui cinglèrent le dos, Gabrielle se décida à avancer, en levant les genoux au plus haut qu'elle pouvait.

Elle parcourut ainsi un nouveau tour de la salle. Comme elle passait devant Minski, celui-ci l'arrêta.

– Enlève la balle que tu as dans le vagin et suce-la, dit-il d'un air détaché.

Gabrielle sortit la balle de son sexe et se la fourra entièrement dans la bouche.

– Reste comme ça, cela t'empêchera de crier. Allez, reprends ta course!

La jeune fille dut effectuer un troisième tour du gymnase.

Castro enfin l'arrêta.

– Mets-toi la deuxième balle dans l'anus... Allez!

Et il ponctua son ordre d'un coup de fouet.

Gabrielle recracha la balle qu'elle avait dans la bouche, s'accroupit, et, grimaçant de douleur, finit par réussir à se l'introduire dans l'anus, où elle repoussa celle qui s'y trouvait déjà.

– Maintenant, tu vas monter à l'échelle de corde, ordonna Castro.

Gabrielle se dirigea vers le portique d'une démarche maladroite et commença à monter les premiers échelons.

– Et je te conseille de ne pas perdre les balles, ajouta Castro en montrant son fouet.

Gabrielle reprit sa terrible ascension en serrant tant qu'elle le pouvait ses grosses fesses tremblantes. N'hésitant pas à se cogner les seins aux barreaux, à les égratigner sur les cordes, n'ayant qu'une seule pensée en tête – ne pas perdre les balles – elle parvint au sommet de l'échelle.

– C'est bien, dit Castro. Maintenant accroche-toi par les bras, penche-toi en arrière et recrache les balles que tu as dans le cul!

Gabrielle se mit à pousser et, au prix d'un effort désespéré, réussit à extraire les deux balles de son derrière.

– Tu peux redescendre!

Chancelante, elle descendit en tremblant de tout son corps les échelons de l'échelle de corde.

Dans son fauteuil, Minski bâilla.

– Tous ces exercices m'ont épuisé, dit-il d'un ton nonchalant. Mon cher Castro, soyez assez aimable pour ramener vos charmantes élèves à la salle de conditionnement.

– Tout de suite, s'empressa de répondre le docteur.

Minski se leva et s'approcha de Sandrine toujours à cheval sur la corde.

– Tiens-toi droite! dit-il. Un peu de dignité que diable!

Et d'une main distraite, il tapota et tira les pinces qui étaient toujours accrochées aux lèvres de sa vulve.

Puis, sans un mot, il sortit.

XI

Petit bréviaire pour chirurgien fou.

Lange et Marette abordèrent l'île sans incident. Lange consulta sa montre étanche. Les aiguilles indiquaient quatre heures quarante-cinq minutes. Ils avaient quitté La Palma à deux heures. En comptant environ deux heures et demie pour le voyage, Lange estima qu'ils avaient parcouru les quinze cents mètres qui les séparaient de l'île en un peu moins d'un quart d'heure. C'était loin d'établir un record, mais il fallait ménager leurs forces. De plus, Marette n'était pas un nageur émérite et Lange avait dû, à plusieurs reprises, ralentir l'allure pour l'attendre.

– Par où commence-t-on? demanda celui-ci à travers son masque.

Lange leva les épaules et écarta les bras de son corps pour marquer son ignorance. Puis il se retourna sans plus de réponse. Le jour commençait à poindre à l'horizon et la tache blanche de la vedette de la police était maintenant parfaitement visible de l'île. Lange se dit que s'ils n'étaient pas déjà repérés, c'est que les habitants de l'île étaient vraiment sûrs d'eux et de leur retraite.

Il ôta ses palmes et fit signe à Marette de l'imiter. Ils les enterrèrent dans le sable avec les fusils à harpons. Les lampes-torches étaient devenues d'aucune utilité. Ils les dissimulèrent avec le reste. Lange marqua l'endroit d'une pierre blanche et,

pieds nus, commença à avancer sur la plage en direction du centre de l'île.

Ils se retrouvèrent bientôt au milieu d'une végétation luxuriante, véritable forêt vierge miniature. Lange marchait lentement, sur ses gardes, s'attendant à chaque instant à être surpris. Il avait sorti le revolver de Berthier de sous sa combinaison d'homme-grenouille et le tenait bien en main, prêt à s'en servir à la moindre alerte. Le caoutchouc collait à sa peau.

Soudain un léger bruissement s'éleva d'un buisson à quelques mètres des deux hommes. Immédiatement Lange se figea, l'arme pointée en direction de l'endroit d'où le bruit était venu. Les feuilles se mirent à trembler et un touraco, superbe oiseau à la tête et au cou verts, s'envola en battant l'air de ses ailes bleu pervenche.

Lange sentit la sueur ruisseler sur son corps nu sous la combinaison. Il tira la fermeture à crémaillère et ôta le casque, le laissant pendre comme une capuche sur sa nuque. Se tournant vers Murette, il lui conseilla d'en faire autant.

– Il fait une chaleur à crever sous ces maudits pyjamas.

Murette obéit et, ouvrant grand la bouche, aspira une longue goulée d'air frais.

Ils se remirent en route. La progression au sein de la nature sauvage était souvent difficile et ils mirent dix bonnes minutes à atteindre le pied du cratère. Ils en firent le tour à la recherche de quelque habitation.

Puis ils explorèrent avec minutie l'autre partie de l'île, celle que jusqu'à présent leur avait cachée la haute silhouette du volcan ; mais ils ne découvrirent aucun indice qui pût révéler une présence humaine.

Ils avaient regagné la plage et Lange, maudissant mentalement l'inspecteur, s'appêtait à prendre la décision de rejoindre la vedette, lorsque, derrière lui, Murette l'appela.

– Benoît! Venez voir!

Lange arriva en courant. Derrière un rocher, étendu sur le sable mouillé, se trouvait le corps d'un homme d'environ soixante ans. Le visage était bronzé, buriné. Un collier de barbe grise en dissimulait la partie inférieure. L'homme était vêtu d'un pantalon de toile bleu marine et d'un gilet de corps à rayures bleues et blanches. Tout dans sa personne faisait penser au vieux pêcheur espagnol.

– La marée a dû rejeter le corps, supposa Murette.

– Dites donc, ça ne serait pas le conducteur du bateau-promenade dont parlait Wilde?

– Peut-être... En tout cas, il n'est pas mort noyé, déclara Murette en montrant une large plaie sanglante qui entamait le cuir chevelu sur une longueur de plus de cinq centimètres. Il se pencha sur le corps et ajouta :

– Et je peux également vous certifier que la mort ne remonte pas à plus de quelques heures au maximum. Le corps est encore chaud malgré son bain forcé.

Lange passa ses doigts salés sur ses lèvres entrouvertes.

– Vous vous souvenez des espèces de grottes que nous avons aperçues à mi-hauteur du volcan. Je crois que nous ferions bien de retourner y jeter un œil. S'il se passe des choses sur cette île, c'est sous terre. Et nous finirons bien par découvrir le moyen d'y accéder.

Lorsqu'ils eurent regagné le volcan, ils se mirent en devoir de l'escalader. Au début, la pente était douce et ils n'éprouvèrent aucune difficulté. Au fur et à mesure qu'ils grimpaient, la végétation se faisait de plus en plus clairsemée. Puis la montée devint plus raide et Lange dut à nouveau attendre son compagnon, peu aguerri aux techniques de l'escalade.

Enfin ils atteignirent l'entrée d'une grotte. Sans hésiter. Lange s'enfonça dans la sombre cavité.

– Vous êtes sûr que c'est bien prudent? lui demanda Marette.

– Vous avez une autre solution à proposer?

– Non.

À regret, Marette suivit le journaliste. Comme ils avançaient dans la grotte, il leur était de plus en plus difficile de se guider. Lange regretta d'avoir laissé les lampes-torches sur la plage. Bientôt l'obscurité fut complète, et ils durent progresser à tâtons.

À un moment Lange sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il se rattrapa de justesse.

– Faites attention! je crois que nous arrivons à un escalier.

Lange avait parlé doucement, mais il fut surpris de la résonance de sa voix due à la conformation elliptique de la grotte.

Ils descendirent cinquante-deux marches, que Lange compta mentalement au fur et à mesure, et ils parvinrent dans un étroit couloir, taillé à même la roche. Au fond de celui-ci brillait une faible lueur.

– Nous arrivons, dit Lange.

Ils s'approchèrent du halo lumineux. Marette avait également sorti son revolver et Lange remarqua que la main qui le tenait tremblait bigrement.

– Vous avez peur?

– Non, répondit le jeune homme en agrémentant sa réponse d'un sourire forcé.

Lange, s'il lui arrivait de ressentir quelque inquiétude, et même parfois plus, avant l'exécution d'un projet dangereux, n'était jamais ému lorsqu'il se plongeait dans l'action. Alors, toutes les fibres de son corps étaient tellement tendues vers un seul but: réussir, qu'il était impossible à la peur de s'y insérer.

Il conseilla à Marette de respirer bien à fond, et surtout de se concentrer essentiellement sur le bon fonctionnement de ses réflexes.

La lueur provenait d'une excavation assez large, creusée naturellement dans la paroi.

Lange s'y glissa et parcourut quelques mètres sur le ventre.

– Venez voir, dit-il tout bas.

Marette rampa sans conviction dans la fissure. Il atteignit les pieds nus de Lange et vit que celui-ci regardait en bas, à travers une grille d'aération.

– Approchez! ordonna Lange.

Il se poussa et fit une petite place à son compagnon.

– Regardez!

À environ quatre mètres au-dessous d'eux se trouvait le sol, recouvert de linoléum blanc, d'une petite salle d'opération circulaire. À peu près au centre, Marette aperçut une table chirurgicale éclairée par des lampes à iode suspendues au plafond. Les murs de roche étaient peints en blanc. Près de la table se tenait un homme de haute stature, les cheveux blonds coupés en brosse. Il portait un masque de chirurgien sur le visage et était vêtu d'une blouse blanche à col russe, tachée de sang. À ses côtés, deux infirmières, que l'on devinait nues sous de très courtes blouses qui moulaient avantagement leurs formes rebondies, lui passaient divers instruments, répondant aux ordres que l'homme formulait en allemand.

Sur la table d'opération était allongé, chevilles et poignets entravés par de larges bracelets de cuir, le corps nu d'une femme enceinte d'au moins sept mois. À la place du visage, il y avait un trou béant et sanguinolent. Les seins, gonflés de lait, étaient incisés à plusieurs endroits en de fines coupures faites au scalpel et par lesquelles s'écoulait, goutte à goutte, la liqueur maternelle mêlée au sang.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, attendu l'état de la malheureuse, on voyait à intervalles réguliers la poitrine ainsi torturée se soulever au rythme d'une respiration très lente.

Lange, pourtant endurci aux spectacles les moins ragoûtants, sentit monter la nausée. Il dut détourner son regard pour ne pas vomir.

– Regardez! dit Murette.

La porte de la salle s'était ouverte et quatre autres femmes, toutes aussi nues, firent leur entrée, conduites par une espèce de gnome en culotte de cheval fermée par un ceinturon, auquel était accroché un volumineux étui à revolver. Il tenait une cravache à la main et s'en servait pour faire avancer les déte-nues. Celles-ci s'assirent sur quatre chaises disposées au fond de la salle et y demeurèrent avachies, le regard fixe, bringuebalant la tête de droite à gauche dans un mouvement lancinant.

Le chirurgien finit de recoudre le visage de la femme brune. Les deux infirmières détachèrent le corps et le posèrent sur un brancard. Puis, emportant leur victime inconsciente, elles disparurent par la porte par laquelle les autres étaient arrivées.

Le nain cingla de sa cravache la cuisse de celle qui paraissait être la plus jeune des quatre femmes et, lui indiquant la table d'opération, l'obligea à se lever. Comme une somnambule, la jeune fille s'allongea sur le dessus de plastique blanc, encore tout poissé de sang.

– Il faut faire quelque chose, dit Murette que la peur semblait avoir abandonné.

Lange chercha un petit caillou aux bords coupants. Il en trouva un près de son coude gauche et, l'utilisant comme un tournevis, défit les quatre vis qui retenaient la plaque d'aération. Il l'enleva avec mille précautions et la posa derrière lui. Plus rien ne séparait les deux hommes de la salle d'opération. Lange pria pour qu'aucun de ses occupants n'ait l'idée de lever les yeux.

Il évalua la distance qui le séparait du sol, puis, collant sa bouche à l'oreille de Murette, murmura.

– J’y vais! Si ça tourne mal, n’hésitez pas à tirer. Surveillez surtout le nain, il est armé.

Tant bien que mal, il parvint à se retourner dans l’étroite cavité. Alors il poussa d’un seul coup de toute sa force sur ses bras et se propulsa littéralement hors de la crevasse. À cet instant sa combinaison s’accrocha à une saillie de la roche et se déchira sur plus de la moitié de la longueur du devant. Lange perdit l’équilibre et, au lieu d’atterrir en souplesse sur ses pieds comme il l’avait prévu, il tomba sur le côté.

Le nain avait déjà sorti le revolver de son étui. Une balle siffla, tirée par Murette. Malheureusement elle vint se ficher dans la paroi rocheuse, à quelque cinquante centimètres à droite du gnome. Ce dernier pointa son arme en direction de Lange qui lui tournait le dos et visa.

Au moment où il appuyait sur la gâchette, un cri de Murette prévint Lange qui roula sur le côté. Le projectile ne fit que lui effleurer l’épaule gauche, déchirant un peu plus la combinaison.

Le nain s’apprêtait à rectifier son tir, lorsqu’une des trois femmes assises se leva, prise de panique, et se précipita vers lui, cachant de son corps nu l’angle de vision. Saisi d’une rage meurtrière, l’horrible nabot vida son chargeur dans le ventre de la femme, qui s’écroula foudroyée. Puis très lentement il baissa ses yeux hagards jusqu’à l’arme vide et la contempla comme un objet étranger. Une profonde tristesse se peignit sur son visage hideux.

Le chirurgien voulut se précipiter vers la sortie. D’un bond, Lange lui barra le chemin, revolver au poing.

– *Was es bedeuten?* hurla l’homme en reculant.

Lange lui répondit en allemand.

– *Es bedeute die Ende deiner kleinen Handlung!*

Murette se laissa glisser le long de la paroi et rejoignit le journaliste.

Lange s'adressa au chirurgien.

– Où est ton maître ?

L'homme fit signe qu'il ne comprenait pas. Lange répéta la question en allemand. Dans son coin, le nain, peu à peu, reprenait ses esprits.

– Il ne parlera pas et moi non plus, siffla-t-il entre ses lèvres exsangues.

Lange s'empara d'un rasoir posé sur une petite table parmi d'autres instruments, et, lentement, l'approcha du visage du chirurgien. Il savait que rien n'effraie plus un bourreau que ses propres instruments de torture. En voyant la lame effilée à quelques centimètres de son visage, l'homme blêmit. Des gouttes de sueur commencèrent à couler sur son front.

– *Ein... Zwei...*, compta Lange.

Au moment où le froid métal allait entrer en contact avec sa joue, le chirurgien recula. Une lueur de panique traversa son regard. Ses épaules s'affaissèrent. Et il leur fit signe de le suivre.

La petite troupe se mit en marche: le chirurgien, le nain, suivi de Lange, lui-même précédant Marette. Comme ils franchissaient la porte de la salle, Lange se retourna. Les trois survivantes les regardaient partir, l'air ahuri, ne comprenant visiblement rien à ce qui se passait. L'une d'elles s'accroupit près de sa chaise et, sans aucune gêne apparente, se mit à uriner, avec un sourire idiot.

– Il n'y a plus rien à faire pour ces malheureuses, murmura Lange.

Et il sortit.

Les quatre hommes enfilèrent un premier couloir, descendirent un escalier, en montèrent un autre et bifurquèrent à droite à un embranchement. Par chance, ils ne rencontrèrent personne, mais sans doute la plupart des habitants de l'île

étaient-ils endormis à une heure aussi matinale. Finalement ils s'arrêtèrent devant une large porte capitonnée de cuir marron et flanquée d'un hublot en son milieu.

Lange, que son épaule élançait douloureusement, s'approcha du chirurgien et lui enfonça le canon de son Browning dans les côtes.

– *Und nicht Fehltritt oder ich schiesse dich herab!*

– *Nein, nein!* dit l'homme.

Il sortit une clé dorée de la poche de sa blouse et ouvrit un petit placard, encastré dans la roche à hauteur d'homme. Il appuya sur le gros bouton rouge qui se trouvait à l'intérieur. Un sifflement continu, comme celui émis par une borne de police lorsqu'on en brise la glace, retentit.

– Qu'est-ce que c'est? demanda presque aussitôt une voix peu aimable.

Lange reconnut celle de Minski.

– *Ist Franck, theurer Professor!*

La lourde porte tourna lentement sur ses gonds. À ce moment, le nain, avec une rapidité que n'aurait pas laissé soupçonner sa petite taille, se précipita à l'intérieur en hurlant. Lange s'en aperçut trop tard pour l'en empêcher. Il tira. La balle vint se loger dans la nuque du nabot, qui s'affala sur le tapis d'Orient, mortellement touché.

La porte commençait à se refermer. D'une bourrade, Lange poussa le chirurgien dans la pièce.

– Vite! lança-t-il à Murette.

Les deux hommes parvinrent à se faufiler à temps.

Minski, enveloppé dans une longue robe de chambre en soie noire ornementée de motifs chinois ocre et carmin, était penché sur le tiroir de sa table de nuit.

– Pas de ça, professeur! Les mains en l'air! cria Lange.

Minski interrompit son geste et, à regret, leva les bras. Puis

il se tourna vers le journaliste et le dévisagea avec une assurance forcée.

– Monsieur Lange! Comme je suis charmé de votre visite. Deux de mes amis ont déjà essayé de vous amener jusqu'à moi, mais vous n'avez pas eu l'air d'apprécier cette invitation... Mais entrez donc et installez-vous, vous êtes ici chez vous.

Lange s'avança.

– Inutile de crâner, Minski. Cette fois votre règne tire à sa fin. C'est terminé!

Derrière lui, une voix résonna.

– Exact, Lange! Mais c'est pour vous que c'est terminé. Jetez votre arme! Et pas de mouvement malencontreux si vous tenez encore un peu à votre peau!

XII

Des renversements de situation.

C'était la voix d'Alain Marette. Lange marqua un temps d'hésitation, dû autant à la surprise qu'à son refus d'obtempérer. L'ordre se répéta, plus bref.

– Allons! Dépêchez-vous!

Bien à contrecœur, Lange jeta son revolver sur le tapis. Minski l'invita à prendre place dans un large divan, recouvert de peau de zèbre.

– Alors, monsieur Lange, que dites-vous de cela? Peut-être ne vous attendiez-vous pas à cette petite surprise. Voyez-vous, lors de son séjour dans ma clinique de Rueil-Malmaison, j'ai trouvé en Alain Marette plus qu'un patient ordinaire, disons plutôt un véritable collaborateur, auquel je n'ai pas tardé à faire partager mes idées. Bien qu'ayant depuis toujours montré de grandes dispositions en ce qui concerne certains sujets qui m'intéressent, monsieur Marette n'était pas parvenu à – comment dire – les contrôler. Aussi le rôle que j'ai tenu dans sa guérison est-il tout à fait infime. Par exemple, c'est lui-même qui a insisté pour passer son examen de passage sur le corps de sa propre femme¹.

Il enchaîna en se tournant vers Marette.

– Vous en souvenez-vous, cher ami?

1. Voir *La Peau lisse des Nurses*, première partie de ce livre.

– Comme si c'était hier, répondit le jeune homme sur un ton glacial qui effraya Lange par la cruauté quasi amicale qui y transperçait.

«Comment ai-je pu me montrer aussi naïf?», se demanda Lange en regardant le visage de Marette, dont les lèvres minces et décharnées s'étaient tordues dans un affreux rictus de haine à l'évocation d'un souvenir qui, hier encore, lui tirait les larmes des yeux. Son vrai visage, que maintenant il ne cherchait plus à dissimuler, offrait le fidèle reflet du sadique qu'il était.

– Je me suis laissé berné par un comédien de la plus vile espèce, soupira Lange.

Marette prit la parole en s'adressant à lui.

– J'aurais pu vous laisser regagner la vedette et passer sous silence ma découverte du corps du vieux Rodriguez, mais les coordonnées transmises de Paris étaient exactes, comme vous pouvez le constater et l'inspecteur Berthier le sait. Aussi aurait-il sans aucun doute décidé de revenir avec des renforts et d'investir l'île. Tandis que maintenant il va attendre bien sagement notre retour. Je connais l'inspecteur. Je sais qu'il ne pourra que difficilement se résoudre à vous abandonner sur cette île, alors que votre silence est la preuve même des dangers que vous courez. Tout cela c'est du temps de gagné, or je crois savoir que cette nuit chaque minute est capitale. N'est-ce pas, professeur?

Minski s'approcha de Lange. Il planta sa silhouette de géant devant le journaliste.

– Exact, mon cher Marette. L'heure approche qui nous verra maître du monde.

Il consulta sa montre.

– À cinq heures quarante-cinq, soit dans quinze minutes très exactement, notre bombardier va décoller pour son ultime mission: lâcher quelques gentilles bombes sur la petite ville

d'Oulianovsk, sur les bords de la Volga; une région que je connais bien puisque j'y ai vu le jour. Dès lors rien ni personne ne pourra plus arrêter la machine mise en marche. Le monde va se détruire lui-même, monsieur Lange, mais cela n'est rien puisque c'est pour renaître plus beau. Une ère nouvelle point à l'horizon, une ère dont je serai le maître absolu.

Ses lèvres s'entrouvrirent quelques instants pour donner naissance à un sourire démoniaque. Puis il reprit.

– Je vous avais prédit que vous seriez le témoin de mon triomphe. Ivanovitch Minski tient toujours parole. Grâce à l'obligeance de mon cher ami Murette, c'est maintenant chose faite. Si vous le voulez bien, nous allons fêter cet événement à sa juste valeur.

De sa démarche de titan, il alla jusqu'à un petit bar-réfrigérateur en ébène de Macassar, encastré dans la paroi et en sortit une bouteille de vodka couverte de givre et trois verres du plus fin cristal, artistiquement ciselé.

Murette s'était assis à côté de Lange, le canon de son arme toujours pointé.

– J'aurais également pu vous laisser tuer par le nain que j'ai volontairement épargné, mais le professeur tenait beaucoup à vous revoir vivant. Quoi que vous en pensiez, il vous tient en grande estime et ne désespère pas de vous amener à épouser son point de vue.

Minski revint. Il tendit un verre à Lange, un autre à Murette et se versa une bonne rasade de vodka dans le troisième.

– Laissons cela pour l'instant, voulez-vous, mon cher Murette, dit-il sur le ton le plus courtois en remplissant les verres des deux hommes. Nous avons tout notre temps maintenant.

Puis, le verre à la main, il marcha droit sur le chirurgien, qui, depuis son arrivée, était resté confiné dans un coin de l'immense salle. Les mains de ce dernier semblaient sous l'em-

prise d'un irrésistible tremblement nerveux et, toutes les dix secondes, une sorte de tic venait agrandir démesurément la prunelle de son œil gauche.

– Quant à vous, Franck, vous savez le sort que je réserve à ceux qui me trahissent. Comme de plus vous me semblez peu en état de reprendre le cours de vos opérations aujourd'hui... tant pis pour vous et tant pis pour celles de mes ouailles qui ne sont pas encore passées entre vos mains.

Un coup de feu claqua. La balle vint se loger exactement entre les deux yeux du chirurgien qui, pendant quelques secondes, continua à dévisager le professeur de l'air ahuri d'un homme qui ne comprend rien à ce qui lui arrive. Puis, d'un seul coup, il s'écroura d'une masse en avant.

Lange contempla le revolver encore fumant dans la dextre de Murette. Ce dernier lui adressa un sourire de connivence.

– Vous voyez que je vise assez bien quand je le veux, déclara-t-il simplement.

Minski vida son verre d'un trait et le jeta par-dessus son épaule, à la manière russe. Le cristal se brisa en mille morceaux sur le dessus en marbre de la table de nuit.

– À l'ère future! clama-t-il en levant le bras gauche.

Murette l'imita.

– À votre règne, cher professeur! lança-t-il à son tour.

Comme Lange ne buvait pas, Minski se pencha sur lui.

– Eh bien, monsieur Lange, on dirait que vous ne partagez pas notre joie.

– Si, si bien sûr, s'empressa de répondre celui-ci en vidant son verre. Mais il y a une chose que je ne comprends pas bien. À quoi vous sert-il de gagner du temps, puisque, de toute façon, dans quelques heures, l'inspecteur Berthier envahira l'île avec des hommes armés jusqu'aux dents et qui finiront bien par dénicher votre retraite.

Minski se pencha un peu plus.

– Ne vous tourmentez pas pour cela. Deux plongeurs sont partis dès votre arrivée sur l'île dans le seul but de s'occuper de cette affaire. À l'heure qu'il est, ils doivent déjà avoir placé la mine sous la coque du navire. Une mine sensible à la moindre vibration de la surface sur laquelle elle se trouve posée. Je vous laisse le soin d'imaginer ce qui en résultera dès que les moteurs de la vedette se remettront en marche. Vous voyez, tout est prévu. Même si mon cher ami Murette, avec qui je suis resté en contact depuis son séjour dans ma clinique, ne m'avait pas tenu au courant de vos moindres faits et gestes, il m'aurait été fort simple de vous repérer dès votre arrivée et de prendre mes dispositions. J'aurais même très bien pu vous empêcher de parvenir jusqu'ici, mais, comme l'on vient de vous le dire, j'ai une certaine estime pour vous, monsieur Lange. Vous êtes un garçon hors du commun et je suis sûr que nous finirons par nous entendre.

– Qui sait, dit Lange avec le secret espoir d'endormir ainsi la vigilance de ses adversaires, bien qu'il n'y crût pas trop.

Minski enchaîna.

– Pour en revenir à la vedette ancrée au large... Le temps que la police locale se mette à sa recherche et qu'elle en retrouve les débris... Il y a fort à penser que d'ici là elle aura d'autres préoccupations, autrement plus importantes. La guerre mondiale n'est pas une petite affaire. Qu'en pensez-vous, monsieur Lange?

– Je partage tout à fait cet avis, répondit Lange en se forçant à l'amabilité.

– Voyez, voilà déjà un point sur lequel nous sommes d'accord.

Insensiblement Lange s'était rapproché de Murette. Le verre à la main, il tendit son bras droit en avant comme

pour quémander une autre rasade de vodka. Mais, au dernier moment, il lâcha le verre et avec une rapidité foudroyante sa main tendue s'abattit d'un coup sec sur l'avant-bras qui tenait le revolver. On entendit un craquement sinistre, comme un bruit d'os brisé et Murette, le poignet cassé, lâcha l'arme en poussant un hurlement de douleur.

Lange ne perdit pas une seconde. Il ramassa le revolver à terre et braqua les deux hommes. Dans l'effort qu'il avait fourni, sa blessure s'était rouverte et le sang se remit à couler de son épaule gauche. Il n'y prêta guère attention, malgré la douleur qui s'élançait.

Il s'agissait maintenant de réfléchir, et vite. Le fait d'avoir renversé la situation et de tenir ses ennemis en respect ne l'avancait pas à grand-chose. Même s'il parvenait à sortir de sous terre, il n'avait pas une chance sur mille de quitter l'île, surtout avec ses deux otages. Des guetteurs devaient très certainement observer la vedette de la police et il serait immédiatement repéré, avant même d'atteindre la plage.

Lange pensa à la mine et aussitôt le profil de Berthier se dessina devant ses yeux. Un instant il eut envie d'abattre sans pitié les deux hommes qui se trouvaient devant lui et dont l'un, le professeur, l'observait avec un sourire narquois, comme s'il lisait dans ses propres pensées, tandis que Murette se tenait le poignet en gémissant. Tout seul peut-être réussirait-il à regagner la vedette sans encombre, avant l'explosion fatidique. Et, coupés de leur chef, les hommes de Minski seraient très certainement désorientés, du moins un certain temps. Peut-être même se rendraient-ils sans opposer de résistance. Bien sûr il restait Castro, et bien que persuadé qu'il se trouvait quelque part sur l'île, Lange ignorait où. Castro prendrait-il la relève du professeur ou préférerait-il abandonner la lutte ?

Lange se rappela que, lors de leur première rencontre, le

vieux docteur lui avait paru beaucoup moins dangereux que le professeur. C'était un faible qui avait besoin d'être commandé, de sentir une autorité au-dessus de lui...

Il en était là de ses réflexions, lorsque curieusement ce fut Minski lui-même qui lui vint en aide.

– Peut-être aimeriez-vous entrer en relation avec vos amis sur la vedette. J'ai, tout à côté d'ici, un poste émetteur grâce auquel il vous sera très facile d'effectuer le contact. Si vous voulez bien me suivre.

Le professeur s'était déjà engagé vers la porte capitonnée.

– Attendez! ordonna Lange.

Il hésita quelques instants, puis finit par conclure que la proposition, si de toute évidence elle sentait le piège à dix kilomètres, était cependant la seule solution envisageable pour l'instant.

– Entendu, dit-il, mais je vous préviens à la moindre incartade je vous loge une balle dans la nuque. Vous devez vous rendre compte que je n'ai plus rien à perdre et que je n'hésiterai pas une seconde.

Minski appuya sur un bouton. La porte commença à s'ouvrir. Lange se tourna vers Murette.

– Debout! ordonna-t-il.

Le jeune homme se leva, toujours grimaçant. Il fit quelques pas mal assurés, puis soudain, avec l'énergie du désespoir, se jeta dans les jambes de Lange. Les deux hommes roulèrent sur le tapis.

Minski, sans perdre un instant, ramassa le revolver que Lange avait dû jeter sous la menace de Murette et tira.

À la seconde même où la détonation retentit, Lange prit Murette à bras-le-corps et, s'en servant comme d'un bouclier, le maintint devant lui. La balle siffla et vint transpercer la poitrine du jeune homme qui, touché en plein cœur, se transforma en poids mort dans les mains du journaliste.

Dans sa chute, Lange avait laissé échapper son arme. D'un bond il fut sur Minski, qu'il renversa d'une bourrade au moment où le second coup de feu éclatait. Il ressentit une brûlure à la cuisse gauche et faillit s'écrouler sur le professeur. Concentrant toute sa volonté, il parvint à se redresser et se précipita par la porte entrouverte, dans laquelle une troisième balle vint se fichir, brisant le hublot.

Il n'avait pas franchi cinquante mètres en courant à cloche-pied que la tonalité suraiguë d'une sirène d'alarme vint lui déchirer le tympan.

– Cette fois-ci, pensa-t-il, je n'ai pas plus de chance de sortir vivant de ce maudit trou que le condamné à mort devant le peloton d'exécution.

Et en même temps cette pensée décupla ses forces car, comme le condamné qui à l'instant suprême se met à courir sachant que quelques mètres plus loin il va tomber sous les balles, Lange refusait l'évidence.

Il était parvenu dans un large couloir très sombre, à peine éclairé par des veilleuses. Soudain tous les néons suspendus au plafond de roche s'allumèrent en même temps et, à ce moment précis, Lange entendit le bruit d'une cavalcade. Il se dissimula dans un recoin du couloir. Presque aussitôt une dizaine d'hommes revêtus de combinaisons noires et chaussés de souples bottes de caoutchouc arrivèrent au petit trot. Chacun d'eux portait une mitraillette suspendue à son côté.

Lange les laissa passer. Il allait sortir de sa cachette lorsqu'un nouveau bruit le força à s'y reprecipiter.

Cette fois l'homme était seul et il portait une longue blouse blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds. Lange reconnut immédiatement le docteur Castro. Il bondit malgré la sensation d'avoir mille pointes de feu réparties sur tout l'intérieur de la cuisse gauche et, d'un atemi derrière la nuque, assomma sa victime.

Il défit la blouse du docteur et l'enfila par-dessus sa combinaison d'homme-grenouille. Puis il traîna le corps jusqu'au recoin qui lui avait servi de cachette, et se remit en marche dans la direction d'où étaient venus les hommes en noir. La blouse du docteur était beaucoup trop petite pour lui. Elle lui arrivait à peine aux genoux et ne dissimulait rien du bas de la combinaison, à demi déchirée et tachée du sang qui s'écoulait de sa cuisse. Lange en relevant le col et, s'appuyant contre la paroi rocheuse, continua.

Soudain un autre groupe d'hommes, identiquement habillés et armés de mitraillettes, surgit au bout du couloir. Lange n'eut que le temps de se baisser, face au mur.

Les hommes passèrent en courant, comme les premiers, sans prêter la moindre attention à l'homme en blouse blanche, penché en train de renouer en maugréant un lacet défait et qu'ils prirent non pas pour Castro, mais pour Franck Einstein, le chirurgien.

Lange, qui, tout le temps de leur passage, avait prié le ciel qu'aucun d'entre eux n'ait l'idée de baisser les yeux sur ses pieds nus et sanglants, allait se relever, lorsqu'un attardé arriva, le souffle court. Plus curieux que ses compagnons, il s'arrêta derrière l'homme en blouse blanche qu'il examina d'abord de dos. Puis comme s'il n'arrivait pas à mettre un nom sur la silhouette accroupie, il commença à en faire le tour. C'est alors qu'il aperçut le bas de la combinaison de caoutchouc dépassant sous la blouse. Instinctivement sa main se fit plus pressante sur la mitraillette.

Lange, sans le voir, sentit ce qui se passait. Sa propre main droite se referma sur une pierre. Il se releva très lentement, puis brusquement fit volte-face et écrasa son casse-tête de fortune sur la figure de l'homme, qui s'écroula sans un cri.

Il ramassa la mitraillette et, s'en servant de canne, se remit

en route. Comme il parvenait à un embranchement, de nouveaux bruits de pas précipités lui firent comprendre que l'endroit devenait décidément trop fréquenté pour lui. Il tourna à droite et s'enfonça dans un couloir beaucoup plus étroit que le précédent. Il se trouva bientôt face à un petit escalier de pierre. Il commença à en gravir péniblement les premiers degrés. Soudain son pied glissa sur une marche et il perdit l'équilibre. Il s'affala sur le côté, en plein sur son épaule déjà blessée. Un cri de douleur résonna dans le silence.

La position horizontale lui parut si agréable qu'il pensa un instant demeurer là et attendre qu'on vienne l'y chercher. Il sentait ses forces diminuer au rythme du sang qui s'écoulait de sa cuisse. Une douce torpeur commençait à gagner son cerveau. Ce fut l'instinct de conservation plus que l'effet de sa propre volonté qui lui fit déchirer un morceau de la blouse et confectionner tant bien que mal un pansement sommaire. Il se releva et, toujours arc-bouté sur sa mitraille, poursuivit son ascension, sans avoir la moindre idée où menait cet escalier. Alors qu'il parvenait au faite, il perçut un vrombissement qui lui rappela le moteur d'un avion. Il escalada en se traînant les dernières marches et décida de s'arrêter un instant pour souffler. Le pansement avait endigué l'hémorragie, mais la douleur était toujours aussi intense. Quant à son épaule gauche, entièrement gagnée par l'ankylose, il dut y porter la main pour se persuader qu'elle tenait toujours à son corps.

L'escalier se continuait par un nouveau couloir, formant un coude aux deux tiers de sa longueur. Il se remit en marche.

Son esprit devenait de plus en plus nébuleux et il se demanda s'il n'était pas la proie d'un cauchemar.

Soudain il crut avoir une vision.

Au milieu d'un cratère aux dimensions gigantesques se découpait la silhouette d'un petit bombardier, éclairé par les

premières lueurs de l'aube. Les moteurs chauffaient dans un vacarme assourdissant et un nuage de poussière s'élevait autour de la carlingue, aux formes aérodynamiques. Lange comprit immédiatement que cet avion représentait sa seule chance de salut.

Mitraillette au poing, il s'avança à travers l'immense salle. Comme dans un rêve il vit trois formes blanches se diriger vers lui d'un pas résolu. Son doigt se referma sur la gâchette. Une à une les silhouettes disparurent de son champ de vision, telles des cibles en carton à la fête foraine.

Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'appareil, dont le cockpit était encore ouvert, lorsque l'homme assis aux commandes sortit un pistolet de sous sa combinaison et le mit en joue. Il tira une nouvelle rafale. Le casque du pilote vola en éclats, pendant que celui-ci s'affaissait doucement sur son siège.

L'air frais et matinal qui descendait de la voûte faisait du bien à Lange. Peu à peu il recouvrait ses esprits. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à se hisser sur l'aile du bombardier. Il saisit le cadavre du pilote sous les aisselles et, le tirant à lui, réussit à l'extraire du baquet. Il s'apprêtait à y prendre place, lorsqu'une balle ricocha sur la carlingue, à quelques centimètres de sa main droite.

Il se retourna d'un mouvement brusque pour voir d'où venait le projectile. Mais il avait présumé de ses forces. Au même moment les parois du cratère se mirent à danser une valse effrénée et tout devint flou. Il lui sembla pourtant distinguer une cage de verre, flottant à mi-hauteur dans l'air et à côté de laquelle se tenait quelque chose de mouvant qui ressemblait à un corps humain. Et, devant ce corps, il y avait, braqué sur lui, le canon, énorme et menaçant, d'un gros revolver. À l'instant précis où il appuyait sur la gâchette, il reconnut plus nettement le profil de deux seins menus, qui aussitôt se criblè-

rent de petites marques rouges. Comme pris d'une crise de démence, il continua à tirer, balayant la salle du canon de son arme, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au bout de ses munitions.

Alors seulement il se laissa glisser à la place du pilote et commença à chercher les commandes. Il n'avait jamais de sa vie piloté un appareil à décollage vertical et les boutons dont se hérissait le tableau de bord étaient pour lui autant de points d'interrogation. Soudain le bruit des moteurs fut couvert par un autre encore plus fort. En même temps il lui sembla que l'île tout entière était victime d'un tremblement de terre.

Instinctivement il se recroquevilla sur lui-même et, pour se protéger, referma le cockpit. Dans ce mouvement son regard se porta en l'air. Alors il vit que le ciel bleu se couvrait de grosses taches sombres qui n'avaient rien de comparables à des nuages. Les deux immenses plaques de métal qui formaient le plafond étaient en train de se refermer lentement dans un ébranlement infernal qui secouait la voûte tout entière.

Il essaya plusieurs manettes, mais rien ne se produisit. L'avion demeurait obstinément collé au sol. La lumière du jour disparaissait progressivement, au fur et à mesure que les plaques se rapprochaient. Près de la moitié de la salle était déjà plongée dans la semi-obscurité.

Lange voyait sa dernière chance de survie s'évaporer au fil de la lumière. Il appuya sur un ultime bouton. Le vrombissement des moteurs décupla. La carlingue se mit à vibrer et les roues quittèrent le sol.

Le petit bombardier s'éleva lentement dans un tourbillon de poussière. Lange leva les yeux. Au-dessus de lui, la portion de ciel bleu qui restait lui sembla aussi infime qu'une tête d'épingle. Il se dit qu'il n'aurait jamais la place de passer, que les ailes de l'appareil allaient heurter les énormes plaques de métal, et qu'il retomberait et s'écraserait sur le sol rocailleux.

XIII

Des phénomènes vulcanologiques.

Sur le pont de la vedette de police, Berthier marchait de long en large. L'angoisse se lisait sur son visage. Pour la centième fois, il consulta sa montre. Elle indiquait six heures cinq.

– Plus d'une heure et demie qu'ils sont partis, murmura-t-il pour lui-même.

Il ajusta les jumelles devant ses yeux et une nouvelle fois balaya l'île du regard. Il avait suivi la progression des deux hommes jusqu'à leur entrée dans la grotte et depuis plus rien, pas le moindre signe de vie.

Un sombre pressentiment lui faisait redouter le pire et il se reprochait amèrement sa conduite. Tout cela était sa faute. Alors qu'il eût été si simple d'investir l'île avec une trentaine de carabiniers bien armés.

Le capitaine de la vedette s'approcha de lui.

– Alors, inspecteur, que décide-t-on ? demanda-t-il dans un français impeccable.

Berthier ne pouvait se résoudre à abandonner Lange et Marette sur l'île. Il se sentait coupable et ce sentiment annihilait chez lui tout esprit d'initiative.

– Je ne sais pas. Attendons encore un peu, s'entendit-il répondre tout en continuant d'observer la luxuriante végétation de l'île.

Le capitaine revint à la charge.

– Mais, inspecteur, vos amis n'ont-ils pas dit de lever l'ancre s'ils n'étaient pas de retour à l'aube ?

– Si, si, mais peut-être se sont-ils égarés dans une grotte. Le sous-sol de ces îles volcaniques est souvent farci de souterrains dont les méandres sont autant de pièges. S'ils ne donnent pas signe de vie d'ici dix minutes, nous partirons à leur recherche.

– Mais, inspecteur...

Le capitaine s'interrompt au milieu de sa phrase. Du cratère qui surplombait l'île, il lui sembla voir surgir un avion.

– Regardez ! dit-il, fasciné.

L'inspecteur fit le point sur le petit bombardier, qui s'élevait lentement au-dessus de l'île. Lorsqu'il fut environ à huit cents mètres d'altitude, Berthier vit très nettement une trappe s'ouvrir sous la carlingue et trois objets noirs de forme allongée en tomber à quelques secondes d'intervalle. La première bombe s'engouffra dans le centre du cratère et ils entendirent une formidable explosion, bientôt suivie de deux autres.

Des rochers volèrent dans l'air, aussi légers que des plumes. En plusieurs endroits le sol de l'île se fissa pour laisser apparaître d'immenses crevasses. Comme un jeu de construction qui s'écroule, des parties entières de la forêt disparurent dans les gouffres, qui s'ouvraient et se refermaient à une rapidité vertigineuse.

Soudain il se produisit un grondement effroyable et les bords du volcan se mirent à trembler. Presque aussitôt un jet de lave en fusion d'au moins sept mètres de large jaillit du cratère, s'élevant à plus de trois cents mètres de hauteur.

Puis un fleuve rougeoyant se mit à couler sur les versants du volcan, balayant tout sur son passage. En quelques minutes, l'île tout entière fut transformée en un immense brasier.

Comme frappés de stupeur, Berthier et le capitaine regardaient le spectacle à la fois horrible et sublime qui s'offrait à leurs yeux. L'équipage du bateau les avait rejoints et tous les hommes se tenaient à leur côté sur le pont, muets d'émotion devant cette vision d'apocalypse.

Le capitaine lança un ordre en espagnol, puis il se tourna vers l'inspecteur.

– Il faut s'éloigner de l'île, sinon nous allons être pris dans les remous.

Trois hommes se dirigeaient déjà vers l'écouille.

– Attendez, clama Berthier. Regardez!

Le petit avion qu'ils avaient vu émerger du cratère et qui était la cause de ce cataclysme se dirigeait maintenant vers la vedette.

– Il va nous bombarder! hurla le capitaine.

Les hommes se précipitèrent vers les deux mitrailleuses placées à l'avant du navire et mirent l'avion en joue.

À cet instant le cockpit de l'appareil s'ouvrit et, telle une fusée, le pilote fut éjecté. Privé de commande, l'avion continua sur sa lancée pendant une centaine de mètres, puis soudain se mit à battre de l'aile. Il perdit rapidement de l'altitude et finalement vint s'écraser à la surface de l'océan dans une nouvelle explosion. Une gigantesque gerbe d'eau salua sa chute.

Berthier pointa ses jumelles sur le pilote qui, lentement, descendait au bout de son parachute.

L'image était floue. Berthier s'énervait sur la vis de mise au point. Soudain une exclamation de triomphe jaillit d'entre ses lèvres.

– C'est Benoît! Il est sauvé!

Sur le pont, tout le monde suivait avec attention les circonvolutions du parachutiste.

– Attention, il vient droit sur nous! s'écria le capitaine.

Au dernier moment un coup de vent le détourna de sa

trajectoire et Lange toucha la surface à quelques mètres de la vedette. Aussitôt il disparut dans les flots.

Berthier se pencha par-dessus le bastingage. Une longue minute d'angoisse s'écoula, au bout de laquelle le parachute se mit à dériver lentement.

– Mais qu'est-ce qu'il fout ? hurla Berthier.

Lange ne réapparaissait pas.

– Il faut faire quelque chose. Il est peut-être blessé. Envoyez deux plongeurs, ordonna Berthier à l'adresse du capitaine.

Celui-ci transmit l'ordre en espagnol. Immédiatement deux hommes s'engouffrèrent dans la cale. Ils en ressortirent quelque vingt secondes plus tard, revêtus de combinaisons de plongée.

Berthier trépidait.

– Vite ! Vite !

Les deux hommes se jetèrent à l'eau sans hésitation.

Toujours penché sur le bastingage, Berthier gardait les yeux fixés sur l'endroit où Lange avait disparu. L'anxiété lui serrait le cœur.

Une autre longue minute s'écoula, au terme de laquelle personne n'était réapparu, ni Lange, ni les deux plongeurs.

Berthier crut que son cœur allait éclater.

Soudain des exclamations de voix retentirent de l'autre côté de la vedette.

L'inspecteur s'y précipita.

Les deux plongeurs, dont l'un tenait Lange évanoui sous les épaules, s'approchaient de la petite échelle accrochée au flanc du navire. L'autre ôta son masque et lança une phrase en espagnol. Aussitôt tous les visages réunis sur le pont se couvrirent d'une pâleur cadavérique.

Le capitaine s'approcha de Berthier.

– Il dit qu'il y avait une mine fixée sous la coque et que votre ami venait juste de la désamorcer lorsqu'ils l'ont repêché.

XIV

De l'ingratitude humaine.

La chambre qui lui avait été assignée dans la clinique du professeur Trauner¹ rappelait à Lange d'étranges souvenirs. Bien qu'ayant abandonné la pratique médicale depuis bientôt neuf ans, Trauner avait découvert en la personne de Robert Duval, un jeune homme de vingt-sept ans tout frais émoulu de la faculté, un collaborateur digne de lui et, sous l'impulsion de ce dernier, avait rouvert à son propre compte et après quelques aménagements l'ancienne clinique de Minski, à Rueil-Malmaison.

Par une ironie du sort ou selon quelque touche d'humour un peu morbide de la part du vieux professeur, la seule chambre disponible lorsque, la veille de son retour des Canaries, Lange avait fait une demande afin de terminer sa convalescence dans le calme, était précisément celle où il avait été drogué le premier jour de son arrivée dans la clinique de Minski.

Sur la table de nuit s'amoncelait une pile de journaux en provenance du monde entier. Il s'était écoulé plus d'une semaine depuis que la troisième guerre mondiale avait été évitée de justesse grâce à Lange et pourtant son portrait figurait encore en bonne place dans la plupart des éditions. Les qualificatifs les

1. Voir *La Peau lisse des Nurses*, première partie de ce livre.

plus flatteurs précédaient en règle générale son nom. Quant à Minski, dont le corps n'avait pu être identifié parmi ceux découverts dans les décombres de « l'île du Diable », comme on l'appelait maintenant, l'épithète « Génie du Mal » était celle que l'on retrouvait le plus souvent sous la plume des éditorialistes.

Bien que se sentant parfaitement remis de ses blessures, qu'il avait soignées dans le plus grand hôpital de La Palma, Lange avait tenu à entrer en clinique dès son arrivée à Paris. Il pensait que c'était le meilleur moyen de couper court à toutes les cérémonies, officielles ou officieuses, cocktails, interviews, etc., auxquels sa gloire toute nouvelle le promettait et qu'en vérité, il ne goûtait guère. Et puis cela lui permettait de terminer tranquillement la rédaction du récit de ses aventures qui devait paraître en exclusivité mondiale dans *La Main au Collet* dès le début de la semaine suivante.

Trauner était maintenant un vieil ami et il n'avait eu aucun mal à convaincre le professeur de faire des déclarations à la presse interdisant toute visite. Il pouvait ainsi, loin des intrus, profiter à son aise de l'immense parc entourant la clinique et qui, refait à neuf par les soins du jeune Duval, resplendissait de mille éclats sous le chaud soleil d'été.

Il comptait demeurer là jusqu'à ce que les journaux l'aient un peu oublié et, vu les exploits qu'il avait accomplis et leur conséquence, cela risquait de demander un certain temps.

Mais Lange prenait la chose avec philosophie et le fait de se retrouver sur les lieux mêmes qui avaient marqué le départ de ses aventures n'avait rien pour lui déplaire.

Assis à ses côtés, l'inspecteur Berthier paraissait rajeuni de dix ans. Il est vrai que le bronzage qu'il avait rapporté des Canaries n'était pas entièrement étranger à cette cure de jouvence.

– Mais enfin, Benoît, vous ne pouvez pas refuser... Le

président en personne! Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte que vous êtes devenu un héros international. Cela entraîne quelques obligations. Vous ne pouvez vous terrer éternellement dans cette clinique.

Lange, allongé tout habillé d'un col roulé bleu marine et d'un pantalon de toile blanche sur son lit, regarda l'inspecteur avec un sourire ironique.

– De nos jours la gloire est éphémère. Je vous parie que d'ici un mois on aura oublié jusqu'à mon nom. Et c'est beaucoup mieux ainsi. Je me vois mal déambuler dans les rues poursuivi par une meute d'admirateurs en quête d'autographes. D'autre part je suis fort bien ici. Tout le monde est aux petits soins pour moi et je n'ai aucune raison d'en sortir avant que toute cette publicité faite autour de moi se soit un peu dissipée.

À cet instant on entendit un grand vacarme dans le couloir, aussitôt suivi d'éclats de voix. La porte de la chambre s'ouvrit d'un seul coup comme sous la poussée d'une formidable rafale de vent.

La haute silhouette du commissaire Gramet s'encadra dans l'ouverture. Instinctivement Berthier s'était levé à l'apparition de son supérieur hiérarchique.

Gramet, sans prêter la moindre attention à l'inspecteur, se précipita vers Lange, les deux bras tendus.

– Mon cher Benoît, comment vous dire toute l'émotion que... qui... enfin...

Les larmes aux yeux, serrant convulsivement la main droite de Lange entre ses deux battoirs aux doigts bouffis, Gramet bafouillait. Il se reprit pour déclarer le plus cérémonieusement du monde.

– Sachez que votre gloire rejaillit sur la police française tout entière et plus particulièrement sur mes services. Au nom de notre pays et en mon nom propre, je vous en remercie.

Il sortit une petite boîte de chocolats entourée d'un joli ruban rose de la poche intérieure de sa veste et la remit à Lange. Celui-ci se demanda un instant s'il s'agissait d'une plaisanterie. Mais, devant la mine émue et solennelle du commissaire, il accepta le cadeau et l'en remercia.

Son geste accompli, Gramet retrouva sa bonhomie habituelle.

– Dites donc, c'est une véritable forteresse ici, constata-t-il en prenant un siège. On ne voulait pas me laisser entrer. Aussi ai-je dû quelque peu forcer le passage pour parvenir jusqu'à vous. Avec délicatesse, il va s'en dire.

Lange, qui connaissait la délicatesse dont Gramet était capable dans ces moments-là, gratifia le commissaire d'un aimable sourire.

– Vous auriez dû me prévenir de votre visite. J'aurais donné les consignes nécessaires.

– Je voulais vous faire la surprise, murmura Gramet avec un clin d'œil complice.

On frappa à la porte.

– Entrez! dit Lange.

Une infirmière d'une vingtaine d'années, blonde aux grands yeux verts en amande, pénétra dans la chambre. Elle ne remarqua tout d'abord pas les deux hommes qui se tenaient au chevet de Lange et que lui cachait la porte.

– Benoît, commença-t-elle, c'est un...

Ouvrant la porte plus grand, elle découvrit les deux compagnons de Lange. Son regard se posa sur le commissaire. Une légère rougeur envahit ses joues. Aussitôt sa voix changea de timbre.

– C'est un télégramme qui vient d'arriver pour vous, monsieur Lange, énonça-t-elle très doctement.

Elle s'approcha du lit et remit le papier bleu à Lange.

Berthier remarqua que, dans ce geste, sa main demeurait beaucoup plus longtemps que nécessaire dans celle du journaliste. Il ne s'en étonna guère, se contentant de déclarer sur le ton le plus anodin sitôt que la jeune femme fut sortie :

– J'espère que votre séjour ici n'est pas trop éprouvant. Vous devez vous sentir encore bien faible.

– Justement, répliqua Lange, le professeur Trauner m'a recommandé de ménager mes forces encore quelque temps. Aussi, si vous voulez bien ouvrir ce télégramme et nous le lire.

Berthier s'empara du message et l'ouvrit à l'aide de son inséparable lime à ongles.

Une pâleur morbide envahit son visage au fur et à mesure qu'il en déchiffrait le texte. Puis, comme pour bien se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, ses yeux parcoururent une deuxième fois les quelques mots inscrits sur le papier.

Il fit un effort pour se lever puis, brutalement, s'écroula d'une masse sur sa chaise. Ses traits se convulsèrent et des larmes commencèrent à couler doucement sur ses joues. Il se tassa un peu plus sur sa chaise et tenta d'ouvrir la bouche.

Lange et Gramet le regardaient sans rien comprendre.

Enfin les lèvres de l'inspecteur s'entrouvrirent comme au prix d'un gigantesque effort, il aspira une longue goulée d'air et partit d'un monumental éclat de rire.

Littéralement plié en deux sur son siège, il semblait en proie à une crise de démence, tandis que son regard ne quittait pas le télégramme, qu'il tenait toujours au bout de ses doigts serrés.

Son visage passa du rouge au pourpre, puis du pourpre au violet, au fur et à mesure que sa respiration se faisait de plus en plus difficile.

Les larmes ruisselaient maintenant en rigoles continues de ses yeux exorbités. On aurait pu croire en le voyant que jamais plus il ne parviendrait à s'arrêter de rire.

Gramet voulut se lever pour lui porter assistance, mais il le repoussa d'un geste.

Le corps secoué de soubresauts spasmodiques, se tenant le ventre à deux mains, respirant à peine, l'inspecteur Berthier offrait l'image même de l'homme hilare. Mais son hilarité frisait l'hystérie.

Soudain il se mit à trépigner sur place, puis, se levant, fit le tour de la chambre en poussant des petits cris, qui se coïnciaient dans sa gorge entre deux éclats de rire.

Gramet n'avait jamais vu l'inspecteur dans cet état et il se demandait si celui-ci ne lui avait pas depuis toujours caché une très nette propension à l'hystérie. Au passage il l'accrocha par le bras et, de force, l'obligea à se rasseoir.

Cela sembla calmer un peu l'inspecteur, qui, entre deux hoquets, finit par articuler en pleurant à chaudes larmes :

– ... C'est le directeur de la Banque de France... Lâcher des bombes sur une île dont le sous-sol renferme pour plusieurs dizaines de milliards en lingots d'or... **IL DEMANDE SI VOUS N'ÊTES PAS COMPLÈTEMENT FOU!**

Tout Feu, tout Femme



La femme courait à perdre haleine dans les rues de la banlieue nord. Ses cent dix kilos de chair molle ruisselaient de sueur sous sa robe grise de toile grossière. Mais la femme ne songeait guère aux exhalaisons de son humeur aqueuse, elle essayait de calculer la distance qui la séparait des sons qu'elle percevait dans le lointain. Le souffle court, elle hâta encore le pas lorsque ceux-ci se rapprochèrent : c'étaient des sirènes de police.

« Cette fois c'est sûr, c'est pour nous, pensa-t-elle. Mère Jésus, j'étais certaine que cela tournerait mal. Allez, ma grosse, magne-toi le cul ! Il est trop tard pour les regrets. »

Elle déboucha au coin d'une rue et, sans reprendre haleine, se précipita dans le terrain vague qui s'étendait devant elle, hérissé de mauvaises herbes, de déchets de toutes sortes et de vieilles carcasses de voitures abandonnées. À l'autre bout elle apercevait le hangar de tôles ondulées, but de sa course effrénée. La lune l'éclairait d'une lumière blafarde.

« Si seulement il m'avait écouté ! Si nous en étions restés à nos jeux intimes ! » Elle se rappelait la première poubelle, la première voiture. Mais il lui en fallait toujours plus... Des flammes toujours plus hautes...

Comme elle se rapprochait du hangar, il lui sembla qu'une odeur de bougies se dégageait de la vieille bâtisse.

« Nom de Dieu, pensa-t-elle, il est encore en plein délire ! »

À bout de souffle, elle s'arrêta devant la porte et frappa.

– Paul, ouvre! C'est moi, Virginie... Paul, je t'en supplie, ouvre-moi!

Aucune réponse. Elle entendait nettement maintenant le grésillement des bougies à travers la porte close. Folle d'angoisse, elle se mit à tambouriner contre celle-ci de ses deux poings fermés.

Un grognement sourd lui parvint, suivi d'un pas traînant qui se rapprochait de la porte. Enfin celle-ci s'ouvrit.

Virginie chancela devant le spectacle qui s'offrait à elle. Des centaines de bougies allumées éclairaient l'intérieur du hangar. Il y en avait partout: à même le sol, sur des chaises, sur des boîtes en carton, accrochées aux murs. Les yeux de Virginie se mirent, eux aussi, à briller d'une flamme étrange. Elle sentit son bas-ventre se tordre.

Paul se tenait devant elle. Il était nu, mais de l'amas de cire qui recouvrait son corps, seul son sexe émergeait, tendu à l'horizontale.

– Entre, dit-il simplement.

Virginie fit quelques pas dans le hangar en évitant les bougies qui jonchaient le sol. Paul referma la porte et s'approcha d'elle. Entièrement couvert de traînées de cire multicolores, son corps ressemblait à un énorme cierge en fin de consommation. Les différentes couches formaient une sorte de carapace hideuse qui se craquelait à chaque pas.

– Déshabille-toi, souffla-t-il à l'oreille de Virginie.

Elle allait protester, lorsqu'il se pencha, ramassa une bougie sur le sol et fit couler de la cire fondue sur la joue de la femme. Ses yeux se révoltèrent et aussitôt elle oublia tout: sa course éperdue, les sirènes de police, le filet qui se resserrait.

Comme une somnambule, les yeux mi-clos, elle commença à faire sauter les boutons de sa robe.

– Tu vas me voir à poil, murmura-t-elle, déjà en extase. À poil, complètement à poil.

Elle s'excitait en parlant et s'énervait sur les boutons. Déjà, dans l'entrebâillement de la robe, on apercevait ses énormes seins, débordant d'un soutien-gorge rose et avachi. La chair très blanche était sillonnée de fines veinules bleutées. Encore deux boutons et l'estomac proéminent apparut, puis ce fut le gros ventre obèse distendant un immense slip rose en coton.

Virginie se pencha et fit sauter les derniers boutons. Elle laissa tomber sa robe sur le sol. Des bas noirs, en coton, montaient jusqu'à mi-hauteur des cuisses massives et déformées par des bourrelets graisseux. La peau était d'un blanc sale. Le sexe proéminent se devinait sous le slip, plutôt douteux à cet endroit, et des bords relâchés s'échappaient de longs poils noirs et frisés.

«Ça ne doit pas sentir la rose, là-dedans!», pensa Paul, fasciné par l'obscénité de ce strip-tease.

– J'enlève le soutien-gorge? demanda Virginie, qui adorait montrer le spectacle de son obésité débordante.

– Bien sûr, grosse vache, répondit Paul, qui connaissait le goût de Virginie pour les insultes.

Passant les mains derrière elle, elle s'escrima un moment avant de parvenir à défaire l'agrafe du soutien-gorge, puis brusquement le vêtement glissa de ses épaules.

Virginie se redressa, présentant sa poitrine à l'homme couvert de cire. Bien que la connaissant, celui-ci en eut une nouvelle fois le souffle coupé.

Hors de toute contrainte, les nichons paraissaient encore plus gros, plus pesants, plus mous, plus attirants. Minces à leur naissance, ils grossissaient peu à peu, ressemblant à deux sacs à demi-vides et reposaient lourdement sur l'estomac en saillie. Les pointes, d'un bistre accusé, n'avaient pas de contour

précis et étaient plutôt comme deux taches très larges qui se fondaient peu à peu avec la peau. Quelques poils noirs poussaient autour, accentuant encore l'impression de bestialité.

– Ils te plaisent, mes doudounes? questionna Virginie avec un air salace.

Paul ne répondit pas. Le regard qu'il posait sur les deux masses de chair était assez éloquent. Lentement il s'approcha et, sa bougie toujours à la main, fit couler de la cire fondue sur les deux mamelons. Ceux-ci aussitôt se hérissèrent et Virginie poussa un cri langoureux.

– Et si je te la plantais là, fit-il en posant la bougie sur le nichon droit.

Puis, comme changeant brusquement d'idée, il se recula et dit:

– On verra ça tout à l'heure. Fais-moi voir d'abord le reste!

– Oui, oui, répondit Virginie et elle se mit en devoir d'ôter son slip.

Le gros ventre blême et adipeux apparut, retombant en plis grasseyés sur le large triangle de poils broussailleux.

– Garde tes bas! ordonna Paul, qui prenait un plaisir trouble à regarder ce gros corps pansu, ces seins énormes dans la chair desquels on devait voluptueusement s'enfoncer, ces cuisses grasses et poilues sur le devant, le triangle de poils noirs, raides et rebelles, qui dissimulaient la grosse vulve odorante.

– Et si tu me faisais voir ton cul? demanda-t-il, repu du devant.

Virginie se retourna et le cierge vivant put admirer la volumineuse paire de fesses. Bien que, là encore, le spectacle ne fût pas nouveau pour lui, il en tirait le même plaisir et, fermant les yeux, imaginait les trésors parfumés que devait renfermer la raie profonde et brune qui les séparait. Sous les fesses, les cuisses se vaguaient de bourrelets grasseyés et de replis, jusqu'à la limite des bas.

– Allonge-toi!

Avec la grâce d'un éléphant, Virginie s'allongea sur un vieux sommier éventré, entouré de bougies. Les ressorts gémirent sous la charge mais néanmoins résistèrent.

Les mamelles s'affalèrent lourdement de part et d'autre du buste.

Paul s'agenouilla à côté d'elle. Ses deux mains couvertes de cire s'emparèrent chacune d'un sein et commencèrent à les malaxer. Les doigts triturèrent, pressaient la chair comme s'ils eussent voulu en faire gicler la substance interne. Virginie se mit à grogner sourdement.

– C'est bon!... C'est bon... Plus fort! Je vais jouir...

Les ongles s'enfoncèrent dans la chair molle et se mirent à l'agiter frénétiquement.

Quelques minutes plus tard une sorte de transe secouait Virginie. Elle poussa un barrissement et ouvrit les cuisses avec des mouvements spasmodiques, tandis qu'un masque de bestialité hagarde recouvrait son visage. Paul la regardait, fasciné. Le désir et la volupté faisaient passer des éclairs de démente dans ses yeux.

– Je suinte, gémit Virginie. Je suinte...

Entre ses cuisses disjointes, la grosse vulve aux lèvres très épaisses et fripées, à la fente rouge vif, se devinait sous une broussaille désordonnée, semblable à du poil de sanglier. Un filet de foutre glaireux, qui se terminait par une grosse perle grasse aux reflets bleutés en était sorti.

Voyant la direction que prenait le regard de Paul, Virginie écarta davantage les cuisses, afin que l'homme puisse détailler à loisir son con baveux et hérissé.

Le spectacle en valait la peine.

La fente, légèrement entrebâillée à présent, révélait les nymphes luisantes et festonnées. On distinguait même dans

les replis des dépôts blanchâtres et jaunâtres. Paul pensa que ces derniers devaient être les plus vieux. Le clitoris, peu développé, saillait à peine. Au-dessous, après le méat urinaire dont les abords ne semblaient rien moins que douteux également, le vagin, large, encore arrondi par le plaisir, révélait le commencement de sa gaine annelée et rouge. Dans cette position, les fesses étaient resserrées et dissimulaient l'anus.

« Dommage, se dit Paul, c'eût été complet! »

Il avança la main vers la grosse conasse obscène et velue et effleura la fente de l'index, frôlant le clitoris. Tout le corps de Virginie frémit à cet attouchement précis et elle émit un gémississement d'impatience.

– Oh oui, touche-moi là, râla Virginie.

Alors Paul, malgré le corset de cire qui gênait ses mouvements, se pencha en avant et son visage tout entier disparut entre les grosses cuisses, qui s'écartèrent encore pour rendre le sexe d'un accès plus facile. Des bruits de succion avide, entrecoupés de bruits de ventouse mouillée se firent entendre.

Au début, l'homme crut qu'il allait suffoquer. Cela tenait du camembert pourri, du poisson en décomposition, avec des relents de vieille pisse et de sueur rance auxquelles venaient se mêler des odeurs de merde provenant de l'anus tout proche. Paul passait et repassait la langue, récoltant et ramenant tout dans sa bouche, déglutissant de temps à autre pour recommencer aussitôt.

Au terme de quelques minutes d'un gamahuchage aussi intensif, Virginie se trouva portée au comble de la volupté. Paul léchait, infatigable. Cependant le con perdit peu à peu de sa saveur et l'odeur pourtant puissante finit par se dissiper. La langue avait accompli un nettoyage en règle et la grosse conasse toute mouillée de salive n'avait plus que le goût un peu salé du foutre qui sourdait du vagin. Enfin Virginie jouit

en gueulant tandis qu'elle déchargeait à grosses giclées dans la bouche de Paul.

Ce dernier se redressa et, sans laisser à la femme le temps de se remettre, il se mit à malaxer le gros ventre mou de Virginie, qui se laissait faire avec une expression de parfaite béatitude et poussait des petits jappements de plaisir.

– T'inquiète pas, ma grosse, dit Paul. Nous allons passer aux choses sérieuses.

Et, abandonnant un instant les replis graisseux de l'estomac, il saisit sur le sol la plus grosse des bougies qui étaient à portée de main. Il souffla sur la flamme et, d'un seul coup, l'enfonça par le bout encore chaud dans le sexe de Virginie.

Celle-ci émit un ignoble grognement et se cabra en hurlant. La bougie avait pénétré sans mal dans le vagin gélatineux et Paul la faisait maintenant aller et venir de toute la force de son bras. Lorsqu'il la ressortit, elle était rouge de sang.

– À quatre pattes! dit-il simplement.

Hagarde, Virginie se releva et se mit dans la position requise sur le sommier. Alors l'homme prit toutes les bougies qui l'entouraient et, une à une, les posa sur le dos offert. À chaque fois il faisait couler un peu de cire pour mieux la fixer et Virginie râlait, la bave aux lèvres. Bientôt son dos ne fut plus qu'un énorme candélabre, couvert d'une cinquantaine de bougies.

Paul grimpa à son tour sur le sommier et s'agenouilla devant l'énorme postérieur. De son corps couvert de cire, seul émergeait son sexe, qui paraissait ainsi encore plus monstrueux. Il le plaça devant l'entrée du vagin sanguinolent. À ce contact, Virginie eut un frémissement de la croupe, qui permit au gland violacé de s'engager sans peine dans son conduit déjà dilaté par la pénétration de la bougie.

D'une lente poussée des reins, Paul s'introduisit à fond. Il sentit son sexe buter contre le col de l'utérus. Alors il agrippa

Virginie par les hanches et, avec des coups de reins rageurs, acheva de faire disparaître les derniers centimètres, refoulant sans ménagement la matrice dans le ventre de sa partenaire. Et, tandis que le dos de cette dernière se couvrait d'une couche de cire de plus en plus épaisse, il commença à limer, sortant presque complètement à chaque fois, pour se renfoncer à nouveau avec des coups de reins puissants.

La cire, maintenant, coulait sur les flancs de Virginie et s'accrochait en stalactites au bout de ses seins. Le spectacle était hallucinant de ce cierge humain s'agitant derrière un dos de feu. Plusieurs bougies s'étaient renversées et brûlaient atrocement le dos de Virginie, qui émettait une plainte lancinante, ressemblant étrangement à un chant grégorien.

Enfin Paul sortit complètement du vagin et pointa son sexe turgescent contre l'anus. Une épaisse couche de foutre gras le recouvrait, facilitant la pénétration rectale.

Virginie savait ce qu'elle avait à faire pour aider cette pénétration. Elle se mit à pousser de toutes ses forces, comme pour expulser un étron récalcitrant, tandis que, de son côté, Paul forçait pour se frayer un passage dans la pastille, qui, peu à peu, sous leurs efforts conjugués, se dilatait.

Enfin, sur une impulsion plus violente, la tête du sexe masculin s'engagea et ce dernier glissa harmonieusement dans le rectum de Virginie, et même un peu plus loin à cause de sa longueur.

Éclairé par les centaines de bougies qui scintillaient dans le hangar, Paul se mit à besogner durement le cul de Virginie, ponctuant chaque coup de reins d'un « han ! » étouffé.

Virginie rugissait de plaisir et répondait aux assauts de son partenaire par des mouvements de croupe de plus en plus difficiles au fur et à mesure que la cire qui s'écoulait de son dos la pétrifiait.

Ne voulant pas être en reste, Paul prit quelques bougies qui restaient à sa portée et les enfonça dans la cire qui couvrait ses propres épaules. Les fesses de Virginie étaient, elles aussi, maintenant entièrement recouvertes de bougie fondue et Paul, à chaque allée et venue, avait de plus en plus de mal à se détacher de ce postérieur adhésif.

Une sorte de crème brunâtre et un peu mousseuse s'écoulait de l'anus et des gaz s'en échappaient, embaumant l'atmosphère.

Enfin, alors qu'il ne pouvait presque plus bouger, Paul jouit, aussitôt imité par Virginie.

À cet instant la porte du hangar vola en éclats. L'inspecteur Jules Berthier, un revolver à la main et suivi de quatre flics en uniforme, fit son entrée.

– Haut-les-mains ! hurla-t-il.

Et il tomba dans les pommes devant l'hallucinant spectacle qui s'offrait à son regard.

II

Benoît Lange, resté plus tard que d'habitude au siège de son journal, *La Main au Collet*, terminait son dernier article sur «L'Affaire des Bougies», affaire qui avait déjà suscité bien des remous et épuisé les pompiers et la police parisienne. Depuis deux mois des incendies éclataient dans tous les quartiers de Paris, méfaits probablement perpétrés par des pyromanes maniaques de la bougie puisqu'on en retrouvait toujours une ou plusieurs caisses dans les parages des feux dévastateurs.

Hier soir l'affaire avait pris un tour nouveau. Sous l'égide de Jules Berthier, inspecteur chargé de l'enquête, la police avait arrêté un étrange couple, effectivement pyromane. Mais à toutes les questions que se posaient les fonctionnaires de l'ordre aucune réponse ne fut donnée. L'homme aussi bien que son énorme compagne ne se souvenaient d'aucun détail de leur existence antérieure à deux mois, date à laquelle les incendies avaient commencé. La police en avait un peu hâtivement conclu qu'elle se trouvait en présence d'un cas d'amnésie provoquée sans doute par un terrible choc affectif et avait confié le couple de pyromanes aux bons soins de la médecine pénitentiaire.

«Dossier classé», avait même précisé Berthier, lorsqu'il avait réveillé Lange en plein milieu de la nuit pour lui faire part de ses conclusions. Le journaliste restait sceptique et il jugea bon de terminer son article par un point d'interrogation. Puis il décida de s'offrir un verre amplement mérité.

Il enfila sa veste et sortit de son bureau. Il descendit à pied l'avenue des Champs-Élysées et, s'arrêtant à la terrasse du Fouquet's, commanda un double scotch. Le garçon ne lui avait pas encore apporté sa commande qu'une jeune femme d'une trentaine d'années à l'opulente crinière rousse frôla sa table en lui lançant un regard appuyé. Puis, sans quitter le journaliste des yeux, elle s'adressa au serveur et lui demanda où se trouvaient les toilettes.

Lange demeura quelques instants en terrasse, profitant du soleil encore estival de cette fin de journée de septembre, puis il entra dans le bar et descendit au sous-sol. Sans hésiter il se dirigea vers les WC féminins. La porte d'une des cabines était ouverte et la jeune femme rousse s'y trouvait, jupe relevée, offerte. Lange pénétra à son tour dans la cabine et en ferma le verrou. Aussitôt la femme s'attaqua à sa braguette, qu'elle s'empressa de déboutonner pour en extraire la verge déjà en érection du journaliste. Sa main s'engagea dans la brèche faite par l'ouverture des boutons et tirailla le slip jusqu'à ce que l'arborescence magistrale se brandit enfin fièrement à l'air libre. Elle l'empoigna et la décalotta en descendant lentement le long de la colonne marmoréenne, courbe, entraînant entre ses doigts la peau veloutée et tiède.

Lange pensait avec ravissement que la belle fille allait le masturber, mais celle-ci s'agenouilla, et, pesant sur la base du gourdin de chair noduleuse, l'inclina jusqu'à l'horizontale avant de l'engouffrer entre ses lèvres. Le pénis, tout frétilant de bonheur, s'enfonça entre les dents éclatantes de blancheur, glissa sur la langue chaude, moelleuse, exquisément mobile dans sa vibration et enfla encore en s'avancant plus profondément dans la fournaise édénique de la gorge. La pénétration fut de courte durée. La femme recula lentement son visage et fit ressortir la verge entre ses lèvres serrées. Ses doigts l'en-

tourèrent, la pressèrent doucement et se mirent de nouveau à manœuvrer la souple gaine de peau en la ramenant vers les testicules, tandis que ses lèvres passaient et repassaient, d'une commissure à l'autre, sur le champignon conoïde dénudé.

Lange était au comble de l'extase. Au moment où la bouche de sa fellatrice se posa en ventouse sur le sommet de son gland et que la langue rose s'ébranla sur le méat, y dessinant des arabesques tout autour du dôme, il crut qu'il ne pourrait pas se retenir plus longtemps.

Mais, encore une fois, la rousse prit l'initiative. Elle se releva, troussa sa jupe, baissa son slip et, se penchant en avant, posa ses deux mains sur la cuvette des WC. L'invite était trop évidente pour que Lange ne la comprît pas. Il colla son bas-ventre au fessier offert. Aussitôt la femme se mit à animer le bas de son corps d'un érotique va-et-vient massant la verge coincée entre ses fesses musclées, l'exacerbant en la pressant par à-coups. La main du journaliste se posa sur la chair capitonnée des hanches, les caressa avec légèreté tout en progressant vers le ventre. Ondoyante, énervée, la rousse opulente se tordit de côté afin que les doigts agaçants atteignent plus rapidement son entrecuisse détrempé de cyprine. Son ventre se creusa, vague au passage de la main tant désirée avançant sur la plage mouvante.

Les doigts entrèrent en peigne dans les annelures frisottées, patinèrent le promontoire grisant en s'incrétant toujours davantage entre les cuisses fermes, gorgées de chair ténue, qui, par polissonnerie, refusaient encore de s'écarter.

Pourtant la rousse n'en pouvait plus d'être ainsi attouchée au plus intime de sa personne. Elle en tremblait sur ses jambes gainées de nylon sombre. Mais un plaisir trouble, enivrant, lui commandait de ne pas se livrer trop vite à la conquête de l'amant. Luttant contre l'incursion des doigts qui pétrissaient

sa féminité, bouleversée jusque dans les moindres fibres de son corps, elle sentit monter un vertige ineffable et elle se mit à mouiller en abondance dans le secret de ses cuisses hermétiquement fermées.

Lange décida de s'attaquer de sa main valide aux seins, dépourvus de soutien-gorge et qui se balançaient comme deux énormes poires juteuses au-dessus de la cuvette des WC, gonflant le corsage comme s'ils avaient voulu le percer. Il fit sauter un bouton, deux boutons, coula sa main gauche entre la toile et la peau et engloba un sein élastique, satiné, à la fois souple et dur.

La mamelle se gonfla de joie, s'arrondit d'aise dans sa cage digitale. Prise dans les volutes ensorcelantes d'une volupté infinie, la rousse exhala un râle sourd, ferma les yeux un instant sur sa défaillance et désunit lentement ses cuisses moites aux renflures internes visqueuses de liqueur.

Ripant sur la mousse onctueuse, la dextre masculine enroba la mangue juteuse, l'anémone à la large bouche bâillante quémandant sa pitance de caresses de son vaginisme impatient.

Quelques instants plus tard, la jeune femme se muait d'avant en arrière sur les doigts fouineurs. Elle supplia avec des trémolos de passion dans la voix :

– Prends-moi!... Enfile-moi!... Emmanche ma grotte!... Jouis dedans!... Inonde mon con de ton foutre!

Lange se décolla des bonnes joues fessières, s'abaissa un petit peu et dirigea son dard entre les belles colonnes de chair qui se départagèrent à sa sollicitation salace.

Le rut fit rage quelques minutes. Puis, alors que la verge de son besogneur hoquetait dans son vagin et que le sperme jaillissait à gros flocons dans la bouche gargouillante de son entrecuisse, la rousse entama une longue mélopée gémissante

tandis que son corps entier était secoué d'incoercibles soubresauts.

Lentement elle se laissa glisser sur le sol carrelé, comme incapable de reprendre ses esprits.

Lange, très maître de lui, se rebraguetta et lui tendit une main secourable.

– Puis-je vous aider? demanda-t-il sur le ton de la plus exquise politesse.

La jeune femme, tant bien que mal, parvint à se mettre debout. Le journaliste, en homme courtois qu'il était, l'aida à remonter son slip, puis il se présenta avec un baisemain.

– Benoît Lange, journaliste à *La Main au Collet*. Pour vous servir.

– Je sais, répondit la rousse entre deux relents de volupté. Je vous avais reconnu. Je m'appelle Olympe et je suis au chômage.

Puis, avec un air de petite fille contrite, elle ajouta :

– Excusez-moi, mais je suis quelque peu nymphomane. Aussi, quand je vous ai vu à la terrasse, je n'ai pas pu résister.

– Je vous en prie, répliqua Lange en ouvrant le verrou de la cabine. Tout le plaisir est pour moi. Au fait, si nous allions poursuivre cette instructive conversation chez moi.

– Oh oui, laissa échapper Olympe, dont les yeux brillaient déjà de nouvelles lubricités.

Ils sortirent de la cabine et montèrent l'escalier en colimaçon qui menait au bar. Arrivé sur la terrasse, Lange s'arrêta un instant à sa table, où l'attendait toujours le double scotch commandé.

Il le but d'un trait et laissa un billet de cinquante francs dans la soucoupe. Puis, prenant Olympe par le bras, il se mit en quête d'un taxi. Il en trouva rapidement un de libre et ouvrit la portière à la jeune femme. Alors que celle-ci prenait

place sur la banquette arrière, le regard du journaliste fut attiré par une silhouette gigantesque qui remontait l'avenue des Champs-Élysées. L'homme était de dos et Lange ne pouvait pas voir son visage. Mais, incompréhensiblement, il se sentit mal à l'aise. Il avait la curieuse impression de reconnaître la taille et la stature de l'inconnu, sa démarche même, sans toutefois être capable de se souvenir du lieu ni des circonstances qui lui donnaient un tel sentiment de déjà-vu. Il ferma les yeux pour mieux se concentrer sur sa mémoire. En vain.

Lorsqu'il les rouvrit, la silhouette herculéenne avait disparu.

– Vous venez ? s'impatienta Olympe.

La voix de la jeune femme le ramena à de plus douces réalités. Il grimpa dans le taxi et donna son adresse au chauffeur. Celui-ci les déposa boulevard Saint-Germain.

À peine arrivée dans l'appartement que le journaliste occupait dans les combles aménagés d'un ancien hôtel particulier, Olympe le prit par le cou et, collant sa bouche à l'oreille masculine, murmura :

– Tu sais ce dont j'ai envie ?

– Non, répondit Lange. Mais j'apprécie par-dessus tout la franchise, alors n'hésite pas !

– J'ai envie que tu me donnes un lavement et, quand mon ventre sera plein, que tu me prennes par-derrière.

– Rien de plus simple, répondit le journaliste. Mets-toi en position, je vais préparer les accessoires.

Et il se dirigea vers la salle de bains.

Lorsqu'il revint, quelques minutes plus tard, il portait un grand bock plein d'eau fumante. De l'autre main il tenait l'extrémité d'un tuyau de caoutchouc rouge long d'un mètre cinquante et terminé par un petit robinet d'ébonite. Il posa le bock sur la table basse et se dirigea vers un petit meuble, dont il ouvrit un tiroir. Celui-ci était rempli de canules de

grosseurs et de formes diverses. Lange hésita un moment, se demandant quelles étaient les capacités réelles de sa partenaire. Il décida finalement de s'en remettre à sa fantaisie, qui était, ce soir, portée sur l'insolite et il prit une canule en caoutchouc noire assez étrange. Elle était constituée par une olive de six centimètres de long et d'un diamètre de trois centimètres, en caoutchouc fort, puis elle se rétrécissait sur une sorte de tube en caoutchouc souple long de vingt centimètres et d'un centimètre de diamètre. Il adapta cette canule au robinet et, par mesure de grâce, déposa un peu de vaseline sur l'olive.

Puis il s'approcha d'Olympe, à quatre pattes sur la moquette, la tête posée sur ses avant-bras repliés. Il ne put un instant s'empêcher d'admirer l'adorable spectacle qui s'offrait à lui. La jeune femme n'avait conservé que ses bas et son porteparretelles noir. Dans la posture qui était sienne, les magnifiques rotondités de ses fesses s'étaient dans toute leur obscène splendeur.

Ce fut la voix d'Olympe qui le sortit de sa contemplation béate.

– Ah oui, dit-elle haletante... Donne-moi un bon lavement... Un grand... Oui... Tu as rempli le bock... Il y a au moins deux litres... Je l'ai mérité... Je suis ta petite esclave vicieuse... Je te tends mes grosses fesses... Je t'ouvre mon gros cul pour recevoir ce lavement qui me fait tellement honte... Oui...

Ne voulant se montrer incorrect ni faire attendre plus longtemps la rousse, Lange se pencha vers les deux mappemondes qu'elle lui tendait et les écarta de la main droite. Puis il posa le bout de la canule sur l'anus ainsi dévoilé. Et, sans ménagement, il poussa. Olympe émit un « oh » strident, mais déjà l'olive avait pénétré dans son rectum et, poussé par la forte main de Lange, le long tube de caoutchouc s'infiltrait dans ses

entrailles. Il ne fallut que quelques secondes pour que toute la canule disparaisse dans le derrière de la jeune femme.

Lange accrocha le bock à un clou, fiché dans une des poutres apparentes du salon, et il ouvrit le robinet.

Olympe réagit en se trémoussant et en gémissant car l'eau chaude, dévalant presque à la verticale, giclait avec force dans ses entrailles. Jugeant que, de cette manière, il ne pourrait pas profiter assez longtemps du spectacle, Lange retira le bock du clou et le tint à bout de bras, peu au-dessus des fesses de l'encanulée, de manière que l'eau s'écoule le plus lentement possible.

Il fallut ainsi plus de dix minutes pour que les deux litres se transvasent du bock aux entrailles d'Olympe. Enfin le bock eut des borborygmes avertisseurs. Lange le leva très haut afin qu'aucune goutte ne reste dedans ni dans le tuyau. Puis il retira lentement la longue canule.

Il posa bock et tuyau sur la table basse et à la hâte se déshabilla. Olympe ne bougeait pas, se contentant de gémir doucement sous la pression qui gonflait son ventre.

– Ah! merci... Merci de m'avoir punie. Mon ventre est tout gonflé comme celui d'une femme enceinte, se contentait-elle de répéter comme une litanie.

Et, en effet, à la voir ainsi, on l'aurait cru porteuse d'un enfant de plusieurs mois.

– Ah! encule-moi maintenant, supplia la jeune femme.

Lange s'agenouilla derrière elle, pointa son sexe turgescent sur la pastille de l'anus et d'un coup de reins l'enfonça au plus profond.

Puis, brusquement, il sombra dans le plus profond sommeil.

III

L'inspecteur Berthier se passa la main sur le visage, tout étonné de constater qu'il s'était endormi sur son bureau du quai des Orfèvres. Il ouvrit la fenêtre pour respirer. Le soir tombait. Le ciel commençait à se décolorer, l'air était plus frais et on respirait mieux. En bas, la Seine avait déjà pris sa sombre couleur de la nuit et les sons qui montaient de la rue s'étaient adoucis.

Berthier se rappela qu'il était entré dans son bureau, environ deux heures plus tôt, sous le choc d'une émotion qui avait failli lui couper les jambes et avait coloré ses joues d'une pâleur soudaine. Il se souvint également qu'en ouvrant la porte, il voulait absolument trouver quelque chose. Mais il ne savait plus quoi. Même maintenant il situait mal la cause de son émoi passé, encore moins celle de ce brusque accès de sommeil. Mal éveillé, il s'épongea distraitement le front avec un buvard et essaya de recouvrer ses esprits.

Pour cela il sortit sa lime à ongles toute neuve de son étui bordeaux, sourit, attendri par ce gentil cadeau de Lange, et s'appliqua à se curer les ongles avec méthode. Cela l'aidait toujours dans ses pérégrinations mentales. Au bout de dix minutes il se sentit l'esprit plus clair et rangea sa lime.

Il se souvenait maintenant de ce qu'il était venu chercher dans son bureau : la photo d'Ivanovitch Minski, celui dont on venait précisément de retrouver certaine devise peu avenante

gravée sur une pierre enterrée dans son ex-clinique de Rueil-Malmaison :

*« Ils passeront d'hommes à bêtes.
Tous obéiront à la loi.
Détruire et asservir dans le génie. »*

La mémoire de Berthier renaissait peu à peu. Il revoyait maintenant tout à fait nettement l'allure gigantesque de l'homme qu'il avait vu marcher à longues enjambées de l'autre côté du quai. Il se dit à haute voix : « Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! », en accompagnant ses paroles d'un va-et-vient nerveux de la tête et des yeux comme s'il était soudain à l'affût d'une apparition. Il n'arrivait pas à se calmer.

Fébrilement il ouvrit chacun des tiroirs de son bureau, les referma, se leva et se mit à arpenter la pièce de long en large à grands pas désordonnés et impatients. Enfin il se dirigea vers un classeur poussiéreux et en sortit une fiche avec une photo. La similitude de taille et de corpulence était frappante entre le cliché et la silhouette aperçue quelques heures plus tôt. Berthier tenta de se persuader de l'incongruité de ses pensées.

« Allons, se dit-il, il s'agit d'une pure coïncidence, une ressemblance étonnante tout au plus. Personne ne peut sortir vivant des entrailles d'une terre en furie. L'inferral professeur est mort, et bien mort, déchiqueté et englouti sous la lave en fusion qui avait parachevé l'effroyable explosion de la petite île des Canaries¹. »

L'inspecteur voulait absolument se convaincre de la logique implacable de son raisonnement. Il se rassit et, malgré son désir de remettre la besogne au lendemain, se décida à consulter la

1. Voir *Les Sept Merveilles du Monstre*, deuxième partie de ce livre.

pile de courrier qui lui faisait face. Une large enveloppe bleu et or, barrée de la mention « strictement personnel », attira son attention. Intrigué, il l'ouvrit et en tira un bristol noir, sur lequel il put lire, imprimé en caractères blancs :

*« J'ai le plaisir de vous annoncer une fin prochaine,
non seulement inévitable mais infiniment douloureuse.
Impitoyablement vôtre. »*

Muet d'émotion, l'inspecteur Berthier se sentit de nouveau pris de vertige. Il lui fallait pourtant se ressaisir et prévenir son supérieur hiérarchique, le commissaire Gramet. Mais celui-ci n'allait-il pas éclater de rire et ne pas prendre au sérieux ce genre de menaces, fréquentes dans le milieu policier ? Il y avait tellement de malades en mal de publicité. Heureusement, la plupart étaient inoffensifs et Berthier le savait bien.

Pourtant, il lui fallait absolument confier ses doutes à quelqu'un et ainsi desserrer l'étau qui lui écrasait la poitrine. Il s'empara du téléphone et, par une sorte de réflexe, composa le numéro de Benoît Lange. Il allait raccrocher, quand il entendit une voix féminine.

– Allô ? fit celle-ci.

– Je suis bien chez Benoît Lange ? questionna l'inspecteur quelque peu surpris.

Ce n'était pas dans les habitudes du journaliste de laisser ses maîtresses répondre au téléphone.

– Oui, répondit la voix, plutôt agressive.

– Pourrais-je lui parler ?

– Il dort !

Cette fois le ton était carrément désagréable.

– Pouvez-vous le réveiller ? insista Berthier. C'est urgent.

– Essayez vous-même !

Et on lui raccrocha au nez.

« Pas vraiment aimable », pensa l'inspecteur. Mais il n'en resterait pas là. Il devait confier ses doutes.

Il réitéra son appel. La sonnerie retentit une dizaine de fois, puis une espèce de bâillement, suivi d'un « allô » étouffé se fit entendre dans l'appareil.

– Lange?... Ici Berthier.

– Écoutez mon vieux, c'est pas le moment, je dors.

– Je sais. Moi aussi.

– Comment ça, vous aussi ?

– Eh bien, je viens de piquer un somme pendant deux heures. C'est d'ailleurs une des raisons de mon appel. Ça ne m'arrive jamais. Je suis plutôt du genre...

– Insomniaque, je sais ! Moi, pas, s'énerva le journaliste. Vous n'allez quand même pas me faire une crise d'anxiété parce que vous vous êtes endormi !

– Il n'y a pas que ça, Benoît. Il faut absolument que je vous parle.

Lange perçut l'angoisse que trahissait la voix de l'inspecteur.

– Bon, finit-il par conclure. Disons dans une heure à La Bergerie. Cela vous donnera l'occasion de m'inviter à dîner. Et il raccrocha.

*

La Bergerie était un restaurant aux lumières tamisées, plein de réminiscences champêtres et coquines. Sur les murs, les nymphettes succédaient aux lascives sur images d'Épinal et fond de gravures montagnardes bleu-des-Vosges. On y mangeait délicieusement bien et les plats aux morilles du patron avaient une réputation justifiée parmi les gastronomes avertis.

Le serveur venait de poser sur la nappe impeccablement

blanche une salade joyeusement colorée. Olympe, après s'être copieusement servie, tendit le saladier à l'inspecteur, qui refusa son offre et repoussa son assiette vide.

– Je n'ai pas faim, excusez-moi.

– Mais mangez donc! Pas d'angoisses ici. Personne n'y est plus dangereux qu'un agneau, assura Lange en souriant.

Berthier avait la gorge nouée.

– Écoutez, je n'ai pas le cœur à plaisanter, je ne voudrais pas gâcher votre soirée, mais toutes ces choses n'augurent rien de bon. Vous êtes d'accord avec moi pour y reconnaître l'empreinte de Minski.

– Minski est mort, répondit Lange. Vous le savez aussi bien que moi. Vous avez vu de vos propres yeux l'île sauter. À moins d'une intervention extraterrestre, je ne vois pas comment il aurait pu en réchapper.

– Je sais, murmura l'inspecteur d'un air désolé.

– Goûtez au moins! Je vous assure, c'est excellent. Pas vrai, Olympe? reprit Lange en saisissant sans détour la cuisse largement découverte de sa voisine de table.

Mais Berthier était décidément trop préoccupé pour se soucier de bonne chère. Les encouragements à la décontraction et aux agréments de la vie lui paraissaient pour l'heure aussi frivoles que déplacés. La pensée de la carte qu'il avait reçue le harcelait. Il fallait décider quelque chose, et vite, il en était intimement persuadé. Il était si inquiet. Son visage se crispa. Une vague de peur troubla sa vue. Et Lange qui se montrait si insouciant. Il se sentit dans l'état où enfant, un soir d'hiver, il était sorti subrepticement de la maison de ses parents parce qu'il avait fait un cauchemar épouvantable: un monstre le serrait à l'étouffer dans ses draps et le jetait dans une fosse immonde, grouillante de rats et de serpents démesurés.

Il se souvenait qu'il s'était retrouvé dans la rue en pleine

tourmente de neige, qu'il avait couru droit devant lui à en perdre haleine, traqué, tenaillé par une sensation de mort imminente, jusqu'à ce qu'enfin une âme charitable le ramène à ses parents, abasourdis de son échappée nocturne. Mais cette âme charitable était un homme. Et, avant de le ramener chez lui, il l'avait fait asseoir sur un banc. Et il l'avait pris dans ses bras pour le réchauffer, le consoler. Et sa main doucement avait ouvert la braguette du pyjama d'enfant. Et...

– Monsieur, vous n'honorez pas ma cuisine.

Berthier sursauta.

L'homme qui se tenait devant lui avait une soixantaine d'années. Son costume sombre et droit, ses yeux vifs et autoritaires derrière les petites lunettes, sa voix nette et précise lui conféraient un aspect digne de vieux proviseur de lycée qui n'admettait pas l'insoumission.

– Si, si, bien sûr, balbutia Berthier, le nez dans son assiette. J'attendais juste un peu.

– C'est ça, mais vous en reprenez, insista le restaurateur. Ma cuisine est vivifiante, savez-vous. Elle a l'art de résoudre les problèmes les plus intimes.

Lange éclata de rire. Berthier, cramoisi, résolut de s'intéresser à la nourriture. Il réussit même à y prendre goût.

Ce fut Lange qui revint à l'attaque.

– Certes, il y a ce sinistre message que vous avez reçu à votre bureau, mais ce qui me paraît le plus étrange dans cette affaire, ce sont ces brusques accès de sommeil qui nous ont assaillis l'un et l'autre à peu près au même moment. Nous pourrions en conclure que nous avons été drogués, mais comment et pourquoi? Toute la question est là.

– Je pense pouvoir fournir une réponse à la première de ces interrogations, répondit Berthier. Voilà, on a chacun ses petites habitudes. Toutes les fins d'après-midi je prends une tasse de

thé que m'apporte en principe toujours la même femme de service, une fille qui fait un peu tout et que nous connaissons bien au bureau. Or, cet après-midi, c'est une jeune femme inconnue qui m'a apporté le plateau. Comme je m'étonnais de l'absence de Solange, c'est le prénom de notre employée habituelle, elle m'a répondu qu'elle la remplaçait pour la journée, arguant d'une légère indisposition de celle-ci. Elle me semble être une suspecte toute désignée.

– En effet, approuva Lange. Mais, en ce qui me concerne, je ne vois pas.

– Et le verre que tu as pris en terrasse du Fouquet's, intervint Olympe. N'importe qui pouvait y verser du somnifère.

Le journaliste se souvint de l'immense silhouette qu'il avait vue s'éloigner en montant dans le taxi.

– Tu as raison, dit-il. N'importe qui.

Ils arrivaient à la fin du repas. Berthier demanda l'addition.

– De toute façon, nous ne pouvons rien faire de mieux pour l'instant que d'attendre, conclut Lange.

– Espérons qu'il ne sera pas trop tard, soupira Berthier en sortant son carnet de chèques.

*

Aussitôt arrivée chez Lange, Olympe alla s'agenouiller sur le lit. Elle tenait visiblement à reprendre les ébats là où la brusque léthargie du journaliste les avait interrompus.

Elle inclina son buste et releva elle-même sa jupe, démasquant ses cuisses musclées sur la peau desquelles, au-dessus du revers des bas foncés, tranchaient les larges jarretelles noires émergeant d'une culotte en nylon transparent, laquelle épousait étroitement le fessier joufflu.

Lange n'avait même pas eu le temps d'ôter sa veste.

Il s'approcha de la croupe ainsi offerte et, posant ses mains sur les hanches de la rousse, saisit l'élastique de la lingerie intime. Lentement il la tira vers le bas. Olympe se mit à remuer du croupion. Elle réussissait à la perfection cette danse lascive, qui consiste à tortiller du cul sans bouger le reste du corps. Comme animées d'une vie propre, les fesses ondulaient, se fermaient, s'ouvraient, se rentraient, ressortaient, se crispaient, se détendaient, s'évasaient, se resserraient. Enfin elle s'inclina davantage. Creusant les reins, elle bomba les fesses. Ce mouvement révéla son buisson vulvaire, mais aussi le mystère de sa raie culière, l'anus diablement étroit se nichant dans un repli de chair bistrée.

Lange ouvrit sa braguette. Olympe tourna la tête et, voyant l'énorme verge braquée contre sa lune, sourit vicieusement. Alors le journaliste n'hésita pas. Il amena son gland turgide au ras de la pastille. Et lentement il l'enfonça entre les deux mappemondes.

Olympe gémissait.

– Oh! je la sens... je sens ton gland dilater mon petit trou... me défoncer l'orifice anal... oh! je la sens... elle me pénètre... peu à peu elle s'enfonce dans mon rectum... ça ressemble à un lavement donné avec une énorme canule... mais une canule bouillante, une canule bien vivante, qui se cabre, qui palpète en moi... enfonce-la bien profondément... introduis-la jusqu'à la racine... pénètre-moi... encule-moi... ça me brûle, ça me déchire... comme tu l'entres doucement, comme tu prolonges ma honte, ma douleur et mon plaisir...

Cette logorrhée, entrecoupée de plaintes et de râles, faisait l'effet d'un puissant excitant sur le journaliste. Il ne tarda pas à éjaculer. Son membre dégonflé ressortit doucement de l'orifice accueillant.

Aussitôt Olympe se retourna et s'assit sur le lit. Elle se pencha,

arrondit sa main gauche, souleva les testicules, prit de la droite la verge flasque et la porta à sa bouche. D'un air gourmand elle tira la langue et, doucement, lécha le gland, dessus, dessous, à l'extrémité, insistant plus particulièrement à cet endroit.

Sous la langue agile de sa fellatrice, le membre reprit rapidement vie. Alors Olympe se coucha sur le lit et, retroussant à nouveau sa jupe, ôta son slip en levant les jambes. Déculottée, elle écarta largement les cuisses, proposant sa vulve béante aux assauts du journaliste.

Lange se logea à genoux entre les jambes de sa partenaire. Il se pencha, glissa ses mains sous les fesses de la rousse et se redressa en lui soulevant le bassin de manière à porter l'entrée du sexe féminin au niveau de son propre bas-ventre.

Le menton ramené sur sa poitrine, Olympe surveillait la pénétration. Avec ivresse, elle vit le membre en érection de son amant s'introduire entre ses lèvres vulvaires, pénétrer lentement sa cavité vaginale, s'y enfoncer en dilatant les parois.

Elle poussa un cri de femelle en rut.

Aussitôt sa vulve s'anima. Les grandes lèvres gonflées palpitaient, enserrant le membre prisonnier entre elles. Lange, reculant son ventre, ressortait sa verge tandis qu'Olympe poussait le sien pour la conserver en elle. Un bon moment ils jouèrent ainsi.

Puis Lange la bascula et, l'écrasant de tout son poids, colla sa bouche à la sienne, en même temps que ses reins scandaient l'accouplement. Fougueusement il la besogna, faisant entrer et sortir sa verge dans le sexe offert à la cadence d'un piston. Alors même qu'Olympe hurlait son plaisir, il déchargea la semence.

À cet instant il entendit un grattement furtif contre la porte de son appartement. Instinctivement il se retourna, pour voir une large enveloppe bleu et or apparaître sous la porte. Il se dit

bien qu'il fallait se précipiter, mais son plaisir était trop grand. Il attendit le dernier jet de sperme pour se lever.

Il ramassa l'enveloppe et l'ouvrit. Elle renfermait un bristol noir imprimé de lettres blanches. Il lut :

*« Que mon règne arrive par le feu!
Votre toujours dévoué »*

– À part dormir et ouvrir ton courrier, qu'est-ce que tu sais faire au juste ? demanda Olympe en se redressant sur le lit.

IV

Chaque dimanche, l'inspecteur Berthier aimait goûter aux plaisirs de la grasse matinée. C'était un rituel chez lui et il en tirait presque autant de satisfaction que celui auquel, invariablement, il consacrait ses après-midi dominicales. Bien que ce rituel-là fût de tout autre nature.

Il s'était donc levé fort tard et, après la cérémonie hebdomadaire du petit-déjeuner au lit, avait passé plus d'une heure dans sa baignoire à se nettoyer, s'astiquer, se poncer en tous sens. Il savait que, dans l'après-midi, la moindre trace de saleté pourrait lui être sinon fatale, du moins qu'il aurait à le regretter. Et vertement, même. Cette pensée fit dresser son sexe.

Habillé et rasé de frais, il gagna le salon en sifflotant un air guilleret, comme pour estomper ses angoisses récentes. Machinalement il alluma la télévision.

C'était le journal de treize heures. Les nouvelles, apparemment, variaient peu. Crise, affrontements, tensions, les mêmes mots revenaient imperturbablement dans la bouche du présentateur. Soudain le téléphone sonna sur le plateau. Le journaliste décrocha et, affichant la mine affligée de circonstance, annonça qu'un effroyable incendie était en train de ravager un hôtel à Hove, en Angleterre. Les images relatives à l'événement allaient être transmises en direct.

Berthier s'assit dans son fauteuil, l'attention en éveil.

Sitôt le direct établi, le récepteur sembla prêt à exploser sous

l'assaut des immenses lueurs qui rayaient l'écran de leur rageuse incandescence et illuminaient presque la semi-pénombre du salon. L'hôtel apparut sous un rideau de flammes qui voilait la presque totalité de ses fenêtres. Des clients se jetaient dans le vide avec des cris désespérés à peine couverts par le déchaînement des sirènes d'ambulances, de voitures de pompiers et de police ne cessant d'arriver sur les lieux de sinistre. Le commentateur soulignait l'impétuosité du vent maritime qui ne pouvait qu'aggraver la situation. On comptait déjà une dizaine de morts et plus de trente blessés.

Berthier ne put s'empêcher de repenser à l'étrange couple aux bougies qu'il avait arrêté la veille au soir. Voilà un spectacle qui, à n'en point douter, aurait ravi ces dangereux pyromanes. Et puis son esprit vagabonda vers des considérations plus personnelles. Au bout du compte un tel incendie ne l'étonnait pas. Sédentaire dans l'âme, il avait horreur des hôtels, qui contrariaient ses habitudes. Condamnant ces lieux de passage soit pour leur inconfort, soit pour leur nourriture, soit encore pour le manque habituel d'empressement de leur personnel, il déplorait avant tout le laxisme de leurs directeurs en matière de sécurité.

Oui, décidément, il fallait s'y attendre! C'était donc partout la même chose. Même en Angleterre, ce pays qui pourtant s'obstinait à ne rien faire comme les autres, il y avait des carences. Que de désinvolture et d'irresponsabilité dans ce monde qui, pensa l'inspecteur, courait à sa perte avec une sorte de rage frénétique. Minski avait été un monstre, cela ne faisait aucun doute. Mais, finalement, que pouvait-on lui reprocher? De vouloir changer une société en pleine décadence? Bien sûr les moyens choisis s'étaient avérés particulièrement ignobles, mais le but était-il si condamnable que ça, après tout. Et comme l'on dit souvent: «La fin ne justifie-t-elle pas les moyens?»

Berthier sentait son cerveau gagné par le vertige. Sur l'écran, le feu continuait à crépiter. Les flammes aux dimensions effarantes, balayées par les jets d'eau des pompiers, paraissaient invulnérables. Comme pour chasser un mauvais rêve, l'inspecteur se leva et éteignit le poste. Son rendez-vous hebdomadaire était fixé à quatorze heures. Il lui restait donc trois bons quarts d'heure. Bien que cela ne soit pas dans ses habitudes, la perspective d'une marche, qui lui changerait les idées, lui parut pour une fois attrayante. Il prit donc son imperméable au portemanteau et l'enfila. En sortant de chez lui, il aperçut son image reflétée dans la grande glace du couloir, ses traits étaient tirés et des gouttes de sueur perlaient sur son front, comme si le spectacle même de l'incendie retransmis à la télévision lui avait donné chaud.

Dehors l'air était lourd, mais un arc-en-ciel mélancolique fendait le ciel et une petite brise se levait, prélude à un rafraîchissement bienvenu de l'atmosphère. Alors qu'il arrivait au bout de sa rue, Berthier vit passer une colonne de sages pensionnaires en corsages blancs et jupes plissées bleu marine, encadrées par les visages sereins de deux dames patronnesses respectables et silencieuses. « Tout n'est pas perdu, pensa-t-il. Il existe encore de l'innocence et de la discipline dans la fièvre du monde. » Une petite fille lui tira la langue et il la salua aimablement, trouvant dans ce geste enfantin toute la grâce perdue d'une époque révolue.

Tout guilleret, il s'engouffra dans le métro, jugeant brusquement inutile la dépense superflue d'énergie que lui aurait valu de se rendre à pied à son rendez-vous.

À quatorze heures précises, l'inspecteur Jules Berthier sonnait à une porte du deuxième étage d'un immeuble bourgeois du XVI^e arrondissement. Il ne reçut, dans un premier temps, aucune réponse à son appel. Ce qui, loin de le décon-

tenancer, lui procura un sourd plaisir. «Qu'a-t-il encore inventé?», se demanda-t-il en souriant béatement devant la porte close. Enfin celle-ci s'ouvrit et le bout d'une cravache lui fit signe d'entrée.

L'homme, qui tenait cette cravache, portait un pantalon de cuir noir, ultra-moulant, et des bottes de cheval. Il était torse nu et devait avoir dans les quarante ans. Il referma la porte en la poussant dédaigneusement du pied.

– À poil! Et vite! ordonna-t-il en ponctuant la brutalité de ses propos d'un sifflement de la cravache.

Et comme l'inspecteur ne répondait pas assez rapidement à son commandement, il lui balança une magistrale paire de gifles.

– Qu'est-ce que t'attends? Tu veux peut-être que je t'aide!

Chancelant, Berthier se déshabilla à la hâte. Nu, il ne put s'empêcher de jeter un regard gêné sur son petit ventre replet qui saillait, blanc et rond, aussi lisse qu'un œuf à la coque, au-dessus des cuisses courtes et poilues.

– Mets-toi à quatre pattes et suis-moi! dit l'homme de cuir en lui tapotant les fesses de sa main libre.

«Comme il me connaît bien! Comme il m'aime!», songeait Berthier en se mettant dans l'humiliante position animale, qui, en ces lieux, était chaque dimanche la sienne. Péniblement, le nez à hauteur des bottes en cuir de son dictatorial hôte, il le suivit jusqu'à sa chambre.

Là, l'homme prit confortablement place dans un fauteuil et alluma une cigarette.

– Approche! commanda-t-il en tirant voluptueusement la première bouffée.

Berthier s'exécuta.

– Debout!

L'homme posa sa cravache et, d'une main se voulant distraite, il soupesa les testicules pendants de l'inspecteur. Puis,

d'un geste vif, il décalotta le gland, et examina avec la plus minutieuse attention tout l'appareil sexuel.

– Le cul maintenant! dit-il enfin, lorsqu'il fut repu du devant.

Habitué au cérémonial, Berthier se tourna et, écartant ses fesses de ses propres mains, présenta la partie la plus intime de son individu au regard scrutateur qui le bouleversait tant.

L'homme y enfonça brutalement un doigt, le fit aller et venir plusieurs fois sans ménagement et le ressortit tout aussi violemment. Il le maintint quelques secondes à hauteur de ses yeux, visiblement déçu de ne pas y déceler la moindre trace suspecte.

Il prit alors une courte ficelle et en attacha une extrémité autour des testicules de l'inspecteur. À l'autre bout il suspendit un poids de fonte, qu'il s'amusa à faire balancer.

Berthier, rouge de honte et de douleur, ne bougeait pas. Son cerveau était comme bloqué. Il ne savait plus qu'une chose: qu'il devait obéir, obéir aveuglément. Et de cette soumission, il tirait déjà un plaisir interlope qui faisait ériger son sexe malgré la corde et le poids qui le torturaient.

– À quatre pattes sur le lit! reprit la voix sur un ton sans réplique.

Berthier grimpa sur le lit et s'y plaça dans la position requise. Le poids, qui étirait ses bourses comme deux sacs de billes, pendait à mi-hauteur des cuisses, ajoutant le ridicule au désagrément physique de la situation.

L'homme prit alors un martinet sur la table de chevet et se mit à en frapper sauvagement le postérieur policier ainsi offert à son courroux.

– Tu aimes ça, salope? Hein, tu aimes ça que ton maître te fasse rougir les fesses?

– Oui, maître, répondit Berthier dans un râle.

À chaque coup donné, les lanières zébraient la peau laiteuse, y laissant des stries violacées où la chair se soulevait en petits bourrelets irréguliers et sanguinolents. Au bout de trente, l'homme s'arrêta. Lentement il enfonça le manche du martinet dans l'anus de l'inspecteur.

Satisfait, il retourna s'asseoir dans le fauteuil pour mieux jouir du spectacle. Il alluma une nouvelle cigarette et en savoura délicieusement chaque bouffée. Il attendit que celle-ci fût entièrement consumée pour de nouveau se lever.

– Ne bouge pas, dit-il. J'ai une surprise pour toi.

Et il sortit de la chambre.

Il y revint quelques minutes plus tard, tenant en laisse une femme d'une trentaine d'années aux formes opulentes. Ses mamelons étaient garnis de trois pinces à linge.

Lorsqu'il la vit entrer, Berthier faillit bondir du lit et courir s'enfermer dans le placard le plus proche.

Jamais il n'avait imaginé qu'un regard féminin pût être le témoin de son asservissement volontaire. Et que ce regard fût celui d'un être dans la même situation que lui ne changeait rien à l'affaire.

Il avait déjà un pied à terre, quand la voix cassante de l'homme de cuir le stoppa net dans son élan.

– Toi, je te conseille de ne pas bouger d'un millimètre si tu ne veux pas que je te tanne la peau du cul!

Et il ajouta, avec un sourire narquois :

– Tu n'es pas content de mon cadeau? Regarde comme elle est mignonne. Il va falloir la baiser, tu sais.

Berthier n'avait jamais touché une femme de sa vie. La perspective qui s'offrait à lui était pire que si un gouffre sans fond s'était brusquement ouvert sous ses pieds.

L'homme fit monter la femme sur le lit et la fit mettre à quatre pattes devant l'inspecteur.

– Renifle d’abord, comme un bon chien que tu es! dit-il en passant derrière ce dernier.

Et, de la main gauche, il agita le poids qui pendait aux bourses, tandis que la droite avait saisi la verge, brutalement dégonflée par l’arrivée impromptue de l’inconnue, et lentement commençait à la masturber.

Berthier plongea son nez entre les fesses exposées devant lui. Une acre odeur féminine s’en élevait qui lui souleva le cœur.

– Lèche! ordonna l’homme de cuir.

Sous la main qui la travaillait, la verge ne tarda pas à reprendre consistance. Sitôt qu’elle fut de nouveau en pleine érection, l’homme reprit le martinet, toujours logé dans l’anus de l’inspecteur, et se remit à fouetter le postérieur de ce dernier.

– Baise-la, maintenant! hurla-t-il.

Malgré le dégoût qui faisait trembler tous ses membres, Berthier pointa sa verge à l’entrée du vagin et doucement l’y enfonça. La femme était muette, se contentant de geindre en bavant, les yeux exorbités, comme sous l’effet de quelque drogue.

L’homme de cuir prit l’inspecteur aux hanches et, de ses deux mains puissantes, l’obligea à scander l’accouplement.

– Un, deux! Un, deux! comptait-il, tel un professeur de gymnastique rythmant la cadence de ses élèves.

Au bout de quelques minutes, il s’arrêta, ouvrit sa propre braguette, en sortit son membre en érection et, d’un coup sec, l’enfila dans l’anus de l’inspecteur. Dès qu’il se sentit pris à son tour, celui-ci en oublia l’infâme refuge où, à ses yeux, se trouvait son propre sexe et se mit à s’agiter frénétiquement.

Le double coït dura dix bonnes minutes avant que tous trois entrent dans la plus profonde extase.

Puis Berthier déconna, l’homme de cuir décula et la femme,

sans autre forme de procès, urina sur le lit, heureusement recouvert d'une alèze en caoutchouc.

– Tu dois avoir soif, dit l'homme à Berthier et, appuyant sur sa nuque, il lui plongea le visage dans la flaque d'urine ruisselante sur l'alèze.

L'inspecteur eut un haut-le-cœur, mais la nature humaine est ainsi faite qu'il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie. Le nez baignant dans l'immonde liquide, il lapait avec application. Son sexe, traduisant son émoi, ne tarda pas à retrouver sa vigueur.

Il en fut le premier étonné, lui qui, d'habitude, s'avouait vaincu dès la première éjaculation. L'homme de cuir s'en aperçut.

– Toi, on peut dire que t'es vraiment maso ! s'exclama-t-il en riant.

*

Beaucoup plus tard, alors qu'il était presque de retour à son domicile, fourbu et vidé mais le cœur léger, l'attention de l'inspecteur fut attirée par un groupe de personnes, amassées devant la vitrine d'un magasin d'audiovisuel à une centaine de mètres de chez lui. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, il entendit le bruit des conversations s'amplifier et constata que certains spectateurs s'énervaient, accompagnant leurs propos d'un grand déploiement de gestes. Il se demanda ce qui pouvait susciter autant d'effervescence dans ce quartier réputé pour son calme.

Curieux, il traversa la rue en oblique et se dirigea vers le petit rassemblement. Des bribes de phrases s'en échappaient.

– Encore un, vous vous rendez compte !

– Il y en a eu deux autres cet après-midi. Un à Zurich et un au Caire!

– Regardez-moi ça, même à Lourdes!

– Que se passe-t-il? interrogea Berthier.

– Constatez vous-même, ça n'arrête pas!

Il tenta d'insinuer son regard entre deux épaules et, n'y parvenant pas, bouscula légèrement son voisin pour mieux voir. Cinq écrans de télévision encadraient les mêmes nuées de flammes. C'était à peu de chose près des images semblables à celles retransmises depuis l'Angleterre au journal de treize heures. Mais celles-ci venaient de France. À Lourdes, un quartier entier brûlait. De nombreux commerces d'objets de piété avaient déjà été détruits et le feu continuait à s'étendre vers le gave de Pau. La basilique avait dû être évacuée in extremis, alors que de nombreux fidèles venaient d'y faire leur entrée; opération difficile et hasardeuse étant donné le nombre d'infirmités, de fauteuils roulants et de brancards qui encombraient la nef et dont les occupants ne pouvaient, hélas, sauter sur leurs pieds pour fuir. Il apparaissait même, d'après les résultats d'un hâtif reportage dans la ville sainte, que certains habitués de ces lieux sacrés avaient instantanément perdu la foi en constatant le laxisme de la Providence. D'autres avaient brandi le poing, ulcérés de la malséance divine. Enfin quelques-uns s'étaient agenouillés sur le sol, implorant Bernadette Soubirous et la miséricorde divine, persuadés de la venue du châtement ultime ou, plus simplement, d'une erreur de trajectoire du Tout-Puissant. Il avait fallu la ténacité persuasive de plusieurs prêtres et religieuses pour les délivrer de cet état de transe pieuse qui les paralysait à terre et risquait tout bonnement de les faire griller vifs. Enfin les propriétaires des fonds de commerce sinistrés et, de façon globale, tous les habitants de la ville envisageaient sombrement l'avenir immédiat, le tourisme, source principale

de leurs revenus, s'avérant fort compromis. Trouver les flammes de l'enfer quand on vient chercher la fraîcheur du paradis risquait en effet de décourager les meilleures volontés. Le maire de la ville avait d'ailleurs déjà soumis au préfet la proposition d'un fonds de secours national pour ses administrés.

Berthier ne put en entendre davantage tant le ton commençait à monter au sein du petit groupe de badauds qui l'entourait. Il décida de prendre connaissance de la suite des événements dans la tranquillité de son appartement, situé à quelques minutes de marche.

À peine eut-il refermé la porte qu'il se dirigea vers son récepteur et l'alluma. Le speaker était en train de conclure :

« Scotland Yard et les polices du Caire et de Zurich ont été saisies de ces trois affaires. En effet, après les incendies qui ont éclaté un peu partout dans Paris ces derniers mois et celui qui actuellement ravage Lourdes, on commence à se demander ce soir dans les milieux politiques internationaux si toutes ces flammes ne sont pas l'œuvre d'une organisation terroriste mondiale. Notre équipe vous tiendra au courant heure par heure de l'évolution de la situation. Nous nous excusons donc à l'avance de l'interruption possible du cours normal de notre programme. Et maintenant la parole est à notre invité de ce soir... »

Berthier coupa la parole au présentateur en éteignant le poste. La France, l'Angleterre, la Suisse, l'Égypte, cela commençait en effet à faire beaucoup et il devenait difficile de croire à un simple et malencontreux concours de circonstances. Bien qu'il ne pût se résoudre à cette explication, l'inspecteur voyait l'inférieure main de Minski planer comme un oiseau de proie au-dessus de tous ces incendies.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter.

– Allô, Jules? C'est Benoît.

L'inspecteur tressaillit en reconnaissant la voix du journaliste. Immédiatement il revit l'homme de cuir sous d'autres traits, ceux que, immanquablement chaque dimanche, il mettait à la place du visage de son bourreau hebdomadaire, ceux de Lange.

– Vous êtes au courant ?

– Oui, répondit Berthier, la voix troublée par ses fantasmes.

– Dites-moi, ils ne lésinent ni sur les allumettes, ni sur les bougies. Voilà qui doit faire la joie des fabricants d'un moyen d'éclairage quelque peu tombé en désuétude. Qu'en pensez-vous ?

Berthier était trop ému par les images qui défilaient devant ses yeux pour répondre.

Lange enchaîna :

– Au fait, savez-vous que moi aussi j'ai reçu une missive bien intentionnée ?

– Quel genre ? réussit à demander l'inspecteur.

– Le même que la vôtre, mais disons plus circonstanciée, puisque l'allusion aux incendies y est tout à fait explicite. Je crains malheureusement que la léthargie de la police ne contribue pas en la circonstance à clarifier le problème.

– Je vous en prie ! ne put s'empêcher de s'exclamer l'inspecteur.

– Oh, ce n'était pas une attaque personnelle, plutôt une constatation d'ordre général. Mais laissons cela, j'ai des choses beaucoup plus importantes à vous dire. Que faites-vous ce soir ?

– Moi... Euh, rien, balbutia Berthier.

– Fort bien. Alors servez le whisky et sortez les glaçons du Frigidaire, j'arrive.

Et le journaliste raccrocha, laissant son interlocuteur muet d'étonnement et de secrets espoirs.

V

Confortablement installé dans le canapé du salon de l'inspecteur Berthier, Lange but une longue rasade du whisky que l'inspecteur venait de lui servir.

– Pas mauvais, apprécia-t-il en levant son verre à hauteur de ses yeux.

Berthier était sur les charbons ardents.

– Alors? finit-il par demander, ne pouvant plus contenir son impatience.

– Paris a eu de belles illuminations. La météo confirme qu'il fera très chaud en Suisse. Une importante éclaircie, due à un anticyclone flamboyant, apparaîtra comme prévu sur le sud du Royaume. L'enfer a coiffé la mosquée d'Anouar. Bernadette a le feu aux fesses. Le Styx va couler sous les robes incandescentes. La maison ne restera pas blanche.

Le journaliste avait énoncé ces phrases laconiques d'un ton volontairement impersonnel. L'inspecteur le regardait avec des yeux ronds.

– Vous vous sentez bien? questionna-t-il.

– Parfaitement, reprit Lange avec un large sourire. Ce ne sont là que la retranscription exacte de certains messages que la General Post Office, équivalent anglais de nos PTT, a captés ces derniers temps. C'est un ami, correspondant londonien de l'AFP, qui m'a appelé tout à l'heure pour me faire part de l'information. Il va sans dire que vos collègues de Scotland Yard

sont parfaitement au courant, mais qu'ils préfèrent pour l'instant garder le secret.

Les allusions aux incendies qui avaient éclaté à Zurich, à Hove, au Caire et à Lourdes étaient suffisamment explicites pour que Berthier sorte sa lime à ongles de sa poche et entreprenne de s'en curer rageusement les ongles.

Lange le laissa faire quelques instants en silence, puis il ajouta :

– Il y a un dernier point, qui est peut-être le plus important. Tous ces messages énigmatiques semblent provenir d'une même source géographique située dans la région de Chichester, à l'ouest du Sussex.

Pour le coup l'inspecteur se leva et, ne dérogeant pas à ses habitudes, se mit à arpenter le salon de long en large. Son manège dura plusieurs minutes, au terme desquelles il s'arrêta net et, comme pris d'une illumination soudaine, s'écria :

– Il faut y aller !

– Bravo ! Quand partons-nous ? demanda Lange.

– Le plus vite possible !

– Et Gramet ?

– J'en fais mon affaire, affirma Berthier avec une pointe d'orgueil.

– Très bien. Ma secrétaire s'occupera des billets dès demain matin. Disons que nous pourrions décoller dans l'après-midi.

Puis, se penchant vers la bouteille de scotch qui trônait sur la table, il ajouta :

– Vous permettez ? La perspective d'un voyage a toujours pour effet de m'assécher la gorge.

Mais Berthier était déjà sorti du salon. Planté devant l'armoire de sa chambre, il était présentement préoccupé par le choix du chapeau melon qu'il allait emporter.

*

L'inspecteur eut le lendemain matin une brève entrevue avec Gramet, son supérieur hiérarchique depuis bientôt vingt ans. Contrairement à son habitude, le commissaire l'écouta ce jour-là avec attention. Il était, il est vrai, de fort bonne humeur, venant d'apprendre que ses « bons et loyaux services » allaient lui valoir une gratification substantielle de la part du préfet. Aussi donna-t-il sans hésitation son accord à Berthier, le gratifiant même d'un « *good luck!* » de circonstance.

L'inspecteur, étonné d'une promptitude à laquelle, son patron, d'ordinaire si méfiant, ne l'avait guère habitué, reprit les longs couloirs de l'immeuble de la Sûreté nationale jusqu'à son bureau en sifflotant : il était ravi d'être si facilement arrivé à ses fins.

« Dommage que Benoît n'ait pas été là », pensa-t-il en se remémorant le torse bronzé du journaliste.

*

Au moment même où le chauffeur de taxi, après une attente d'une demi-heure à la station, s'apprêtait à démarrer en direction d'Orly, il entendit fuser un tonitruant « nom de Dieu, ma valise ! » et, la seconde plus tard, claquer la portière arrière de son véhicule. Il se retourna : la banquette était vide. Par la vitre, il vit son furtif client s'éloigner en courant.

« Encore un cinglé, pensa-t-il. Et même pas un mot d'excuse. » De rage, il cracha par la vitre ouverte.

Jules Berthier, lui, continuait à courir. Essoufflé, il arriva à son bureau, agrippa sa valise, l'ouvrit pour vérifier si elle était en ordre, redescendit en la tenant à bras-le-corps, comme

s'il craignait qu'elle ne lui échappe, et recommença sa course effrénée eu sens inverse.

– L'aéroport d'Orly, dit-il à nouveau entre deux respirations bruyantes en montant dans un taxi.

– Ben vous alors !

– Quoi ? Je vous demande simplement de me conduire...

– Vous pourriez vous excuser quand vous vous tirez comme ça !

– Oh ! désolé, je ne vous avais pas reconnu, bredouilla l'inspecteur.

– Bon ça va, je vois que vous êtes pressé. On va faire au mieux.

*

Lorsqu'il pénétra dans l'aérogare bruyante, où les exclamations résonnaient et semblaient faire écho, l'inspecteur portait encore les stigmates d'un effort physique qu'il ne pratiquait normalement jamais ; ses joues étaient rouges et ses cheveux en bataille. Percevant la défaillance de sa coiffure en passant devant une glace, Berthier s'empressa de la dissimuler en y carrant le chapeau melon qu'il tenait à la main, puis il s'achemina en direction de l'aire de départ. Au moment où il arrivait devant le grand tableau d'affichage électronique, il sentit une légère pression sur son épaule.

– Bonjour inspecteur !

C'était Olympe. Que diable faisait-elle ici ? Une tape dans le dos mit court à l'interrogation qui se lisait sur son visage. Lange, apparemment très détendu, venait de les rejoindre.

– Alors en forme?... Tout est en règle. J'ai nos billets... Aller... et retour.

– Si nous revenons !

– Allons, pas de pessimisme outrancier, mon cher Berthier. Il me semble tout de même que, d’habitude, vous vous montrez à la hauteur des événements. Par contre, depuis quelques jours, vous me semblez esquisser une dépression. Méfiez-vous, cela risque de saper le moral de la troupe.

– La troupe? Quelle troupe? Nous ne sommes que deux, que je sache.

– Trois.

– Pardon?

– Olympe nous accompagne. Elle est actuellement au chômage et elle a eu la charmante idée de me proposer ses services dans des spécialités qui sont, d’abord, de me montrer de très rares curiosités, et, ensuite, de parler un anglais irréprochable. Ce qui, vous l’avouerez, est loin d’être notre cas et peut s’avérer fort utile. Il va donc sans dire que j’ai été particulièrement touché par sa proposition que j’ai immédiatement acceptée. Vous auriez fait de même, n’est-ce pas?

– Bien sûr, bien sûr, bougonna Berthier dont la mine renfrognée démentait la réponse.

Puis il ajouta :

– Elle vous sera très utile.

À cet instant retentit la voix suave de l’hôtesse.

– Passagers à destination de Londres, vol Air France n° 453, embarquement immédiat porte n° 4... *Passengers to London, flight Air France number 453, immediate boarding gate number 4...*

Ils se dirigèrent vers la porte d’embarquement.

*

Parmi les moyens de transport, l’avion était certainement celui que l’inspecteur Berthier appréciait le moins. D’une

part parce qu'il était depuis sa tendre enfance très sensible au vertige, et d'autre part parce que ses oreilles supportaient mal l'altitude et les trous d'air. Elles bourdonnaient avec autant d'acharnement à l'atterrissage qu'au décollage.

Aussi attendit-il, prostré sur son siège, que l'appareil ait pris sa vitesse de croisière, pour s'adresser au journaliste, qui avait pris place à ses côtés.

– J'ai téléphoné ce matin à mon ami Janssen de Scotland Yard. Il s'est montré un peu réticent au début, mais il a quand même accepté de mettre un de ses inspecteurs à notre disposition : un certain Goodspeed. Il nous rejoindra à l'hôtel dès demain matin.

– Êtes-vous sûr que cela soit bien prudent ? demanda Lange.

– Comment ça, prudent ? Vous n'allez quand même pas mettre en doute la respectabilité des inspecteurs de Scotland Yard !

– Non, bien sûr, mais... Excusez-moi, j'ai une affaire urgente à régler avec Olympe.

Le journaliste se leva et, prenant la rousse par la main, l'entraîna jusqu'à l'arrière de la carlingue. Là, tous deux pénétrèrent dans les toilettes.

Aussitôt Lange se plaqua contre la croupe rebondie d'Olympe et la saisit aux seins de ses deux paumes ouvertes en lui baisant la nuque, d'où montaient d'enivrants effluves d'un parfum rare se mêlant à l'odeur ensorcelante de la peau.

Troublée aussi bien par les baisers sur son cou que par le pelotage de ses seins, qu'elle avait très sensibles aux caresses, la jeune femme acheva d'exciter son partenaire en animant ses flancs d'un roulis lascif, indolent. Ses mains se coulèrent entre le ventre ardent et ses fesses houlantes ; ses doigts s'en prirent à la braguette distendue par le sexe du journaliste, déjà dressé à la limite de son extension.

Tournant un peu la tête, les lèvres humides, cherchant le baiser de sa bouche entrouverte, elle haleta, frémissante d'avoir à prononcer des mots licencieux :

– Retire ma culotte, elle nous gêne... J'ai tellement hâte de sentir ta grosse queue se blottir entre mes fesses... Mon Dieu, ce qu'elle est raide... Comme elle va bien remplir ma grotte, gonfler ma vulve tandis qu'elle se masturbera dedans...

Les mains de Lange lâchèrent les seins animés de frissons voluptueux, suivirent, par-dessus la soierie douce de sa robe, les courbes pulpeuses du corps qui se creusait de plaisir sous le frôlement. Parvenues à la limite de la jupe, les mains se posèrent sur le haut des cuisses nues, les enveloppèrent, en malaxèrent longuement la pâte élastique avant de remonter sous l'auvent froufrouant, de passer sur le glacis de la culotte pleine à craquer de chair amoureuse, et de s'immobiliser sur la ceinture de la lingerie intime.

Olympe lâcha un gloussement de joie quand elle sentit le mince rempart de soie quitter les lombes charnues de son postérieur, se rouler sur les monts neigeux qui se pincèrent sur le sexe dressé qui les divisait.

Tandis qu'une langue chaude passait le cap de ses dents, s'enroulait à sa propre langue, les doigts au fluide aphrodisiaque de son amant se refermaient de nouveau sur ses seins, mais cette fois directement sur sa peau nue, par-dessous son corsage.

Les genoux un peu fléchis, Lange commençait à masser son pénis rigide, encastré entre les globes mafflus, sur le fond de la travée culière.

S'abaissant un peu plus, il tenta de diriger son membre sur la cible de l'anus. Mais Olympe, cette fois-ci, n'avait pas envie d'une pénétration anale, que pourtant elle affectionnait tant. C'est devant, dans sa grotte d'amour coulante de cyprine, qu'elle voulait la verge du journaliste.

– Non... pas par là! émit-elle sur un ton rauque.

Mais elle sentait bien que Lange insisterait pour la lui mettre dans le derrière aussi longtemps qu'elle lui présenterait ses assises. Aussi, les yeux luisant de désir, brillant de lubrique impatience, elle s'arracha à l'étreinte du journaliste et, se retournant d'une pirouette, agressa la raideur dardée du frottement de son pubis projeté obscènement en avant.

Le ponçage de la verge et de la proéminence de chair foisonnante d'annelures drues, toutes bouclées, émettait un crissement énervant.

Lange avait repris la jeune femme, tendue comme un arc, aux seins, les pétrissant avec délices, ne se lassant pas de manipuler ses gros ananas de chair ferme, s'émouvant des frémissements qui les gonflaient, retirant un savoureux plaisir à sentir s'ériger les pointes turgescentes en les roulant entre ses doigts, en les pinçant sans méchanceté.

Olympe nageait dans une mer de volupté. Ses chairs internes réclamaient la possession; la bouche velue de son antre sexuel, béante, baveuse à l'extrême, exigeait la préhension, l'enfournement de sa gaine, l'investissement intégral.

Prenant le membre entre ses doigts, à sa base, elle en promena le doux bourgeon sur son clitoris raidi. Par instants, se haussant sur la pointe des pieds, contraignant la verge à baisser pavillon, elle s'en chatouillait la fente, l'enfonçait un peu entre les chairs onctueuses de sa conque, la ressortait vivement pour caresser de nouveau son bouton d'amour exacerbé.

Lorsque les deux amants furent à la limite de la rétention, qu'ils se trouvèrent aux confins de la résistance, que leurs sens manifestèrent péremptoirement le désir d'exploser, la jeune femme fit comprendre à Lange d'avoir à se baisser. Elle-même se dressa sur ses jambes écartées, et, retenant en l'air l'instrument de sa convoitise, en dirigeant l'extrémité vers l'orifice de

ses trésors, la source riche en sensations suprêmes de son corps, elle s'implanta sur le sexe du journaliste avec un cri rauque de délivrance.

Enclouée, vivant les plus doux émois, elle s'accrochait au cou de son besogneur comme si elle eut craint qu'il lui ravisse sa jouissance en se retirant.

Son ventre goulou, affamé, heurtait brutalement celui de Lange; leur chair se giffait, se claquait; la verge tressillante barbotait dans l'aqueuse sécrétion vaginale, touillait dans la poche de chair qui la serrait et la relâchait alternativement.

Ils étaient bouche à bouche, se mordant les lèvres au sang dans leur délire sensuel. Plus rien n'existait pour eux que cette fornication, fouguese comme une empoignade. Ils avaient soif de jouir, soif de déclencher le coït chez l'autre, soif de mêler leurs liqueurs, de fusionner leurs chairs, de connaître ensemble l'ultime exaltation, de tourbillonner vertigineusement vers les profondeurs abyssales d'un même gouffre. Au moment du rush préludeant l'orgasme, Olympe se déchaîna. Son ventre cogna avec rage le pubis de son dispensateur de volupté, dont les testicules gonflés dansaient éperdument sous le mandrin se branlant dans la cavité crémeuse. Elle se tordait, cassée en deux, sur les avant-bras qui encerclaient ses reins. Ses bras, ayant lâché la nuque du journaliste, traçaient des moulinets dans l'air. Les yeux révoltés, hors d'haleine, Olympe miaulait, ronronnait, mais avait la sagesse de ne pas se livrer à ses habituels excès vocaux, mal venus en ce lieu et en ces circonstances.

Pourtant, lorsque, subitement, le ventre de la jeune femme s'embrasa d'un feu d'artifice fastueux, s'oubliant, elle amorça une si grande clameur que le journaliste dut la bâillonner précipitamment de sa main droite pour l'empêcher d'ameuter tout l'avion.

La verge tressauta par à-coups en elle, lançant à longs traits chauds son miel onctueux, dont la vulve palpitante se délecta avec une intense gourmandise, qui eut pour effet de décupler le plaisir de la jeune femme.

La voix de l'hôtesse, à cet instant, retentit :

– Mesdames et messieurs, si vous voulez bien avoir la gentillesse de regagner vos places et d'attacher vos ceintures, nous allons atterrir à Londres dans quelques minutes. *Ladies and gentlemen...*

Olympe n'attendit pas la suite et, tout en se rhabillant, se tourna vers Lange.

– Tu fais souvent le trajet ?

– Assez, pourquoi ?

– Pour rien. Simple question de minutage.

Et elle colla son adorable frimousse contre l'épaule du journaliste.

Lorsqu'il les vit regagner leurs places respectives, Berthier était bien trop occupé par sa ceinture de sécurité et ses angoisses de l'atterrissage pour faire la moindre remarque.

– Excusez-moi, dit Lange en passant devant lui. J'espère que vous avez fait un bon voyage.

– Oui, pourquoi ? bougonna l'inspecteur en s'escrimant sur sa ceinture.

– Pour rien, répondit le journaliste. Mais le temps m'a paru si court.

– Pas à moi. Imaginez-vous que j'ai envie d'uriner depuis que nous avons décollé d'Orly.

Lange ne put s'empêcher d'éclater de rire.

VI

Lange, Berthier et Olympe, ravissante et dorée dans une robe rouge, attendaient l'arrivée de l'inspecteur anglais, délégué par Scotland Yard, dans une petite salle désuète et confortable attenante au hall de l'hôtel.

Ils venaient de prendre un copieux breakfast, méticuleusement servi sur des nappes de dentelle. La porte-fenêtre était ouverte sur un jardin languissant ; l'air sentait bon la cire et les fleurs dans la lumière rousse ; les meubles et les objets brillaient d'un éclat propre, tranquille et doux. Tous trois appréciaient le charme de l'endroit et y auraient volontiers égrené quelques heures nonchalantes.

Une voix rompit le silence :

– *Good morning, Madam.*

– *Oh! Good morning. Nice to meet you, Mr. Goodwork,* hasarda Olympe, surprise par l'entrée discrète du nouvel arrivant.

– Non, Goodspeed. Si je traduis littéralement, cela donne : « Bonne vitesse », pour vous servir. Mais ne vous excusez pas. Enchanté... Messieurs...

Berthier et Lange se présentèrent tour à tour.

L'Anglais s'inclina :

– Ne vous fatiguez pas à chercher vos mots dans la langue de Shakespeare, j'ai passé la majeure partie de mon enfance en France et j'y ai fait quelques études.

Il parlait effectivement un français parfaitement correct,

bien qu'il ne pût pour autant dissimuler ses origines : il y avait en effet dans son débit les trémolos sirupeux propres aux insulaires d'Albion.

– Voilà qui est une bonne chose, répliqua Berthier, soulagé de n'avoir pas à faire de rudes efforts de mémoire pour y dénicher quelques bribes de souvenirs scolaires dont il conservait mauvaise impression.

Il en resta là de sa phrase et, s'étant retourné, contempla étonné son homologue anglais.

C'était un homme assez jeune, très maigre et étroit d'épaules, dont les cheveux d'un blond fade s'échappaient en broussaille d'une casquette à carreaux jaunes et verts, assortie à une jaquette de même motif. Il semblait flotter dans son pantalon orange, dont la coupe était pourtant du plus pur style anglais. Son nez, long et mince, s'ornait d'une large paire de lunettes d'écaille rose au-dessus d'une bouche très fine. Il tenait dans la main droite une canne au pommeau couleur d'albâtre sculpté d'une tête de lion. Il était de taille normale, ni très petit, ni très grand, ne boitait visiblement pas, n'avait a priori aucune tare physique, ni bosse, ni goitre, mais tout cependant dans son apparence pour le moins originale en faisait un être extraordinaire qui mettait mal à l'aise.

Il regarda avec insistance les trois étrangers déconcertés, d'un air vaguement ironique et condescendant, puis reprit de sa voix suave :

– Sir Janssen m'a mis au courant du but de votre voyage, dont la mission est tout à fait honorable. Je suis bien sûr averti de ses difficultés et de ses dangers, mais vous me voyez néanmoins extrêmement flatté d'avoir à y participer en compagnie de si éminentes personnes. Je suis de plus ravi de trouver en votre compagnie une présence féminine, à laquelle, je vous l'avoue, je ne m'attendais pas.

Il accompagna sa dernière phrase d'un sourire appuyé à l'adresse d'Olympe.

La jeune femme, un peu gênée, détourna les yeux vers la porte-fenêtre et décida d'aller marcher quelques instants sous les tilleuls aux feuilles déjà froissées par la chaleur et les prémices de l'automne. Il lui semblait avoir perçu une pointe de causticité dans les paroles, pourtant flatteuses, du singulier personnage et elle regretta soudain d'avoir insisté pour venir, mais la quiétude du jardin et la pensée du journaliste estompèrent rapidement ses remords. Elle oublia peu à peu Goodspeed et la mission qui les attendait tous les quatre. Son esprit était maintenant ailleurs : elle avait remarqué un des célèbres magasins « Marks & Spencers » à proximité de l'hôtel... Elle irait y faire un tour dans l'après-midi et y dénicherait sans aucun doute quelques frivolités intimes, dont elle savait le journaliste friand. Elle enrichirait ainsi encore un peu sa collection avec des dessous britanniques, peut-être même marqués au drapeau de la couronne. Cette évocation la fit sourire et, quand elle revint dans la pièce, elle écouta la fin de la conversation avec légèreté, trouvant que cet étrange inspecteur n'était, somme toute, que parfaitement risible.

Le départ pour la petite ville de Chichester fut fixé à dix-sept heures. Une voiture viendrait les prendre à l'hôtel. « Une Rover noire », précisa Goodspeed, qui conclut en ajoutant :

– Si je peux me permettre une suggestion, sans vouloir pour autant troubler davantage votre préparation psychologique aux efforts qui nous attendent, je vous conseille tout de même, si vous en avez le temps et la possibilité, de prendre connaissance des nouvelles tout le long du jour jusqu'à notre départ. Elles pourraient être d'importance et, qui sait, vous surprendre encore. Mais quoi qu'il arrive, à tout à l'heure, mes bons amis.

Et, faisant volte-face, il sortit aussi silencieusement qu'il était entré en faisant balancer sa canne.

– Drôle d'être, murmura Lange, pensif.

– Oui, il n'y a qu'en Angleterre qu'on rencontre des phénomènes pareils! Enfin, on n'a pas le choix.

Olympe regardait les deux hommes, visiblement troublés par la visite de l'inspecteur de Scotland Yard.

– Je suis contente de constater que vous partagez mon avis. Il faut fêter ça! D'ailleurs, au bout du compte, je le trouve plutôt rigolo, votre copain.

Leurs trois regards se croisèrent. Soudain complices par hasard, et stupéfaits de l'être, ils se mirent à rire, d'un rire continu, irrépressible, qui leur valut bientôt la venue du maître d'hôtel, attiré par le bruit. Éberlué par leur hilarité, il leur décocha un regard réprobateur.

– Champagne! articula Berthier entre deux hoquets.

– *Yes sir*, répondit l'Anglais, figé sur le seuil de la porte, la mine toujours aussi réprobatrice.

Puis il exécuta un parfait demi-tour, pour réapparaître quelques instants plus tard, poussant devant lui une petite table roulante chargée de verres, du champagne demandé et d'un assortiment de biscuits.

Comme les trois Français étaient toujours aussi réjouis et secoués de spasmes euphoriques, le maître d'hôtel se sentit à son tour gagné par leur joie communicative. Sa bouche s'agrandit et, bientôt, le sourire devint international. L'inspecteur, rose comme jamais, lui offrit à boire et essaya même de lier connaissance en balbutiant quelques mots du terroir. Quand l'homme quitta la pièce, il n'était plus du tout guindé et avait le visage quasiment radieux.

*

Tandis que Berthier s'était retiré dans sa chambre pour consulter son « bréviaire » – c'est ainsi qu'il appelait le manuel de conversation dont il ne se séparait pas depuis son arrivée à Londres – Olympe proposa au journaliste de l'accompagner chez Marks & Spencers.

Ils marchaient tous les deux dans les rues de la banlieue londonienne depuis quelques minutes, lorsque Olympe, qui avait quelque peu forcé sur le champagne, commença à regretter de n'avoir pas pris, avant de quitter l'hôtel, certaine précaution élémentaire. Bientôt elle marcha à pas comptés, se dandinant et serrant les cuisses.

– Je n'y arriverai jamais!... Je vais faire dans ma culotte!

Ils étaient parvenus sur une petite place encombrée de brouettes et de divers instruments de terrassement. Les ouvriers, qui travaillaient sur le chantier, étaient partis déjeuner. Olympe repéra un endroit discret et s'y dirigea.

Lange entendit le frou-frou de sa robe étroite frôlant en remontant le nylon de ses bas, le bruit de l'élastique de sa culotte distendu quand elle la baissa et enfin le murmure de son urine fusant d'entre ses nymphes. N'y tenant plus, il s'approcha. Il la vit accroupie, le buste incliné en avant, largement retroussée, exposant ses fesses rondes. Sur le sol l'urine dessinait une longue coulée brillante.

– Ce que ça fait du bien de pisser quand on en a envie! avoua la jeune femme en regardant le journaliste droit dans les yeux.

Follement excité, il imaginait le jet puissant, jaillissant comme une cascade de sa fente.

Enfin la miction cessa. Olympe ouvrit son sac, sortit un

mouchoir de papier, avec lequel elle s'essuya les poils. Elle se releva. Sa robe, en dépit de son étroitesse, retomba, voilant sa croupe. Tenant à deux mains la ceinture de sa culotte de chaque côté, elle la remonta. Naturellement, en achevant de se reculotter, elle exposa un trop court instant son appétissante lune de chair aux regards du journaliste.

– Vilain! Tu as regardé mon derrière! s'exclama-t-elle d'un ton de petite fille contrite.

– Le spectacle en vaut la peine.

– À ce point?

– Elles sont adorables, tes fesses. Et tu le sais bien!

– On me l'a déjà dit! Peut-être après tout...

Elle s'avança de quelques pas en tortillant du cul. Puis, portant son bras droit en arrière, elle s'empoigna la croupe, se la caressa et enfin lui infligea de petites tapes amicales.

Lange la rejoignit, l'enlaça par-derrrière. Elle se renversa, offrit ses lèvres. Sa croupe serrée contre le ventre du journaliste augmentait son désir.

– Je te sens grandir... murmura-t-elle entre deux baisers.

– Ça te déplaît?

– Voyons! Toute femme normalement constituée apprécie cet hommage!

Des deux mains il épousa ses seins, les caressa, descendit jusqu'au ventre, se concentra sur le pubis. Elle écarta les cuisses.

– Oh! prends-moi!

– Ici? En pleine rue?

– Pourquoi pas?

Elle se retourna souplement, saisit le bas de sa jupe, la releva, découvrant ses cuisses fuselées, barrées par des jarretelles noires, et sa culotte de nylon blanc volantée de dentelle. Elle la baissa. Puis elle ouvrit la braguette du journaliste, fouilla son

pantalon, en sortit la verge et les testicules. De sa longue main fine, elle caressa les attributs virils.

– Tes couilles sont toutes chaudes! Et ta bite, ce qu'elle est belle! Comme elle est énorme!... Laisse, je vais me la mettre... l'enfiler dans mon con!

Délicatement elle la logea dans son vagin humide. Pour la serrer davantage contre lui, Lange lui empoigna les fesses. Alors elle se donna avec virtuosité, tortillant des reins, rentrant et pointant alternativement le ventre, tandis que sa vulve goulue absorbait totalement la verge grosse de désir.

Tous deux jouirent en même temps.

– Oh! ton foutre, ton foutre ressort de ma fente... Je vais salir ma culotte... Vite, prends un mouchoir dans mon sac!

Elle serrait les cuisses. Lange s'accroupit, sortit un mouchoir en papier du sac, le lui tendit. Elle écarta les jambes, creusa le ventre, avança son sexe, se l'essuya. Puis elle se rajusta, tandis que le journaliste s'essuyait à son tour et rangeait son instrument.

Ils n'étaient pas encore arrivés au grand magasin londonien que, de nouveau, le champagne fit sentir son effet. Olympe repéra un urinoir. Sans hésiter elle pénétra dans l'édicule, se ravisa, revint sur ses pas.

– Il n'y a personne! Viens avec moi!

Lange la suivit. Ses narines palpitaient, elle sourit nerveusement. Lentement elle se troussa.

– Ça m'excite d'être là!... Je ne peux pas m'accroupir... Je vais faire pipi debout comme les hommes en tirant l'entrejambe de mon slip!

– Tu ne pourras pas pisser contre la paroi!

– Je vais essayer!

Elle enleva sa culotte, la fourra dans son sac, se renversa contre le journaliste, les cuisses grandes ouvertes. Vivement, il

la prit sous les genoux, telle une petite fille que l'on fait uriner dans le caniveau. Aussitôt en position, elle pissa copieusement. Légèrement penché en avant, il voyait les poils de sa vulve, d'où jaillissait sans discontinuer le précieux liquide blond. Sa miction achevée, il la reposa sur le sol, sortit sa verge, se soulagea également. Olympe, les yeux brillants, ne pouvait détacher son regard du pénis. À la fin elle le saisit afin d'en secouer les dernières gouttes. À ce contact, l'instrument rebanda.

Olympe était en transes.

– Personne ne nous voit... Pénètre-moi, ou plutôt non, je vais me la mettre ta grosse bite... me l'enfoncer bien à fond comme une canule vaginale.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Une nouvelle fois ils firent l'amour, passionnément, dans l'urinoir.

Puis, d'un cœur léger, ils se rendirent chez Marks & Spencers, où Olympe acheta de nombreuses frivolités sous l'œil amoureux du journaliste. En effet, Lange ne pouvait se le cacher plus longtemps, Pour la première fois de sa vie, il était bel et bien en train de tomber amoureux.

*

Lorsqu'ils regagnèrent l'hôtel, une effervescence fort peu britannique y régnait. Tout le personnel était entassé autour du poste de télévision, branché dans un coin du salon. Chacun parlait très fort avec des mouvements virulents.

Lange et Olympe s'approchèrent. La jeune femme entreprit aussitôt la traduction simultanée de ce qu'elle entendait.

« Deux nouveaux incendies se sont déclarés entre midi et quatorze heures : l'un dans une église orthodoxe de Moscou, l'autre à la Maison-Blanche. »

Olympe, en disant ces deux derniers mots, eut un haussement de sourcils, puis articula une seconde fois les mêmes syllabes, comme pour essayer de se convaincre de la véracité de ses propos. Elle enchaîna cependant :

«Au siège du gouvernement des États-Unis, on s'affaire encore et on a renforcé les services d'ordre et de sécurité. Bien que les dommages et dégâts matériels semblent peu importants, on n'est pas encore en mesure d'en estimer la valeur. Comme d'habitude, on a retrouvé des caisses de bougies symboliquement disséminées aux alentours du foyer.

«L'agence Tass, quant à elle, n'a fait que deux brefs communiqués, formulés à peu près en ces termes : un incendie a éclaté dans une église orthodoxe située sur les bords de la Moskova. Le feu a pris derrière l'autel et gagné rapidement la chaire où le prêtre officiait. Alors que ce dernier brûlait dignement sous sa tiare, les fidèles présents se sont retirés dans le silence et la discipline de rigueur, aidés en cela par un contingent de miliciens aussitôt arrivé sur les lieux. On signale cependant une dizaine de disparitions. Le Kremlin rend hommage au courage et à la maîtrise des fidèles.

«Le second communiqué, plus laconique encore, fait état des dommages causés au buste de Lénine, situé face à l'église. Deux agissants antisoviétiques, un homme et une femme totalement dépravés, ont été retrouvés près du buste décapité, chacun une bougie à la main. Ils sont actuellement interrogés.»

– Tout cela m'a l'air de prendre une tournure mondiale. Minski doit se frotter les mains, s'il est encore de ce monde.

Lange se retourna.

– Vous êtes là, vous ? Vous avez de ces entrées feutrées...

– Vu le babillage environnant, ça n'est pas très difficile, répondit Berthier.

– L’empreinte du sinistre professeur est de plus en plus indéniable, et pourtant je n’arrive pas à y croire.

– En tout cas, notre cher Goodspeed avait raison. Les informations de la journée sont plus qu’instructionnelles. Il devrait se mettre devin, cet homme-là.

L’inspecteur se pencha sur l’épaule du journaliste.

– Nous avons de très faibles moyens. Vous croyez vraiment que le jeu en vaut la chandelle.

– Qui ne tente rien n’a rien, affirma Lange avec un haussement d’épaules. D’ailleurs il est temps d’aller nous préparer, notre ami va bientôt arriver.

Les trois Français s’éclipsèrent, jugeant qu’aucune information supplémentaire ne leur serait fournie ici. Il leur fallait maintenant attendre d’être sur place, à Chichester.

VII

Confortablement installé dans un large fauteuil en cuir aux reflets fauves, Minski contemplait le dôme de l'étrange lieu dans lequel il se trouvait. C'était une pièce totalement circulaire, sans fenêtres, aux couleurs oscillant entre le mordoré et le rouge flamboyant, et dont la circonférence était bordée à hauteur d'homme d'une frange de multiples bougies allumées. Le sol était recouvert de lourds tapis incarnats, mais l'endroit était vide de meubles, hormis la petite table ciselée chargée de victuailles située à droite du siège du professeur.

Les deux femmes qui encadraient ce dernier se tenaient debout à un mètre de lui, impassibles et dénuées de toute expression. Minski paraissait plongé dans d'agréables pensées, qui lui dessinaient un imperceptible sourire de satisfaction et accentuaient la cruauté de ses yeux d'acier. Il se frotta lentement les mains et ordonna d'une voix de stentor.

– Veuillez à ce que chacune soit à sa place comme l'ordre en a été donné, afin que nos hôtes soient pris en charge dès leur arrivée. Allez!

Aussitôt les deux femmes, vêtues de combinaisons rouges, se mirent au garde-à-vous, puis pivotèrent vers l'autre côté de la pièce. L'une d'elles posa son index sur la flamme d'une des bougies et une partie du mur glissa sur elle-même. Dès qu'elles furent sorties, l'ouverture coulissante se referma, laissant Minski à sa jubilation intérieure.

Ainsi Lange venait encore une fois à lui ! Déjà, aux dernières nouvelles, après les quatre nouveaux incendies qui venaient d'éclater dans certains quartiers de Texas City, de Madrid, de Leningrad et de Yalta, les USA et l'URSS se renvoyaient mutuellement la responsabilité et se proposaient d'esquisser dans un futur proche quelques raids aériens de reconnaissance dans le ciel de l'Europe, irresponsable et consternée. La guerre d'usure était donc en voie de prendre des proportions nettement plus importantes.

Minski quitta son fauteuil en déployant lentement sa silhouette colossale. Après un regard autour de lui, comme pour s'assurer une dernière fois que personne n'était dans la pièce, il s'empara d'une bouteille sur la table et, la débouchant, en fit jaillir une colonne de liquide mousseux, qu'il but longuement au goulot. Alors il avança un pied, puis l'autre, et commença à tourner doucement sur lui-même en sifflottant. Des témoins auraient été fort étonnés de voir ces deux mètres vingt de hauteur valser avec autant d'aisance. Très vite les joues du professeur, déjà criblées des traces roses de la petite vérole, s'empourprèrent et une onde d'irrépressible joie parut le submerger. Il se mit à rire et son rire retentit comme une musique sauvage, alors qu'il dansait, solitaire et terrible.

Ah ! il les avait bien eus, ces ridicules pantins humains ! La Terre allait créer sa propre débâcle dans le désordre de son inconscience. Ils aimaient se distraire, ils appréciaient la farce ; eh bien ils allaient se régaler ! Que c'était drôle cette agitation de fourmilière affolée aux quatre coins du monde !

Minski avala d'un trait ce qui restait de champagne et, serrant la bouteille vide contre son torse gigantesque, il poursuivit sa danse. Son contentement était visiblement très grand et bientôt la valse prit des allures sauvages, entraînée par un rythme endiablé qui eût pétrifié de stupeur n'importe quel

disciple du professeur, habitué à son extraordinaire maîtrise et à son impitoyable autorité pour quiconque se livrait devant lui à la moindre exaltation.

Mais, pour l'heure, Minski ne se préoccupait ni de son self-control exemplaire, ni de celui des autres. Il donnait libre cours à son plaisir, agitant son corps immense et tournant sur lui-même avec des roulis frénétiques des hanches, des lancers de jambes et des claquements de mains. Ses trémoussements frénétiques durèrent jusqu'à ce qu'il s'écroule de nouveau sur son siège, flapi et courbatu. S'essuyant le front du revers de sa manche et remuant doucement les orteils, il s'aperçut avec ébahissement qu'il était en chaussettes! Ce qui le fit rire – Satan seul sait pourquoi. Il se caressa le menton avec délicatesse et, attendri par sa propre distraction, murmura :

– Allons mon petit, allons Ivanovitch, Ivan, mon miel, ma colombe, si oncle Vania te voyait. Il faut te rhabiller promptement. Cela n'est pas une tenue pour un homme de ton rang.

D'un coup sec il pressa le bras de son fauteuil et aussitôt apparut derrière lui comme par miracle, dans l'encadrement de la porte coulissante, une superbe et ample créature brune, uniquement vêtue d'une très courte jupe écarlate et dont les seins s'épanouissaient en toute liberté. S'avançant vers le professeur, elle se prosterna à ses pieds.

– Maître, pour vous servir, prononça la voix sous la flaque de cheveux noirs.

– Mes chaussures et une serviette!

La fille s'empessa. Après avoir chaussé Minski, elle disparut pour revenir presque instantanément avec un nécessaire de toilette.

Dix minutes plus tard, le professeur, ayant recouvré calme et dignité, la chassa d'un vigoureux signe de la main.

À cet instant une autre voix féminine retentit, dure et sifflante à travers le haut-parleur.

– Ici Xerba. L'une des gardes a laissé éteindre sa bougie cette nuit. Nous avons commencé à la punir, mais si vous voulez participer à la suite du spectacle, je vous convie à nous rejoindre. Le docteur Castro et ma chère Xénobie sont déjà avec moi.

Minski ne se fit pas répéter l'invitation deux fois. Il se leva et, tout en se frottant les mains, se dirigea vers l'ouverture coulissante.

Décidément, c'était vraiment une bonne journée!

*

On lui avait attaché les mains dans le dos et lié les chevilles accolées. Ses beaux seins ronds et blancs trémulaient sur sa poitrine qui montait et descendait rapidement au rythme d'une respiration accélérée par l'angoisse. Nue au centre de la pièce, pitoyable, le visage ravagé par les larmes, bosselé, déformé par de nombreuses ecchymoses, ses cheveux ébouriffés pendant devant ses yeux de chien battu, la jeune fille tremblait de tous ses membres.

Bien campée sur ses jambes fuselées, bottées de chevreau noir, Xerba tenait encore à la main le fouet avec lequel elle venait de flageller les fesses opulentes offertes à sa vindicte. Du sang s'écoulait en fines rigoles sur les sphères qui ne cessaient de tressauter, sillonnant les cuisses.

Xénobie saisit une bougie allumée et la plaça à quelques centimètres des yeux de la prisonnière.

– Pourquoi as-tu laissé éteindre ta bougie? cracha-t-elle au visage de cette dernière.

– Je m'étais endormie, dit la voix plaintive.

– Ce n'est pas une excuse!

Armé d'une cravache, Minski vint se placer à droite de la

malheureuse, un peu en avant. Castro se disposa, quant à lui, derrière elle.

La voix de Xerba de nouveau retentit, sans l'intermédiaire du haut-parleur cette fois.

*

La cravache siffla dans l'air, barrant de pourpre les deux admirables fruits de la poitrine de la garde, qui lâcha un long sanglot. Ses seins, meurtris par cette première cinglade, sautèrent sous une seconde.

Tandis que le professeur s'en donnait à cœur joie sur les seins extraordinairement proéminents, qui bondissaient, s'entrechoquaient en se zébrant en tous sens de rayures vineuses, Castro s'en prit sadiquement au joufflu ensanglanté.

Il se courba sur les fesses à punir, prévenant toute dérobade de la part du souffre-douleur en lui saisissant les poils du sexe. Alors, sa main gauche crispée sur le mont-de-vénus, agrippée à la toison qu'il tirait si fort que d'insupportables picotements endolorissaient le vagin de la victime, il se mit à lui frictionner vigoureusement le derrière aux plaies à vif de sa dextre pleine de gros sel marin.

On eût dit que, soudain, la jeune fille venait d'être placée sur une plaque conduisant du 220 volts.

Les yeux hagards, agrandis par l'épouvante et la souffrance, les fesses brûlées, les seins martyrisés par l'abominable baguette qui mordait à chaque coup dans leur chair, la malheureuse se trémoussait, tanguait, s'abaissait, chancelait, sautillait en pivotant sous l'effet des horribles cuissons et des cinglades.

Les liens étroits qui réunissaient ses chevilles l'empêchaient d'écartier les jambes pour rétablir à chaque instant son équilibre, si bien que, fréquemment, c'était la main velue de celui

qui lui mettait le derrière à feu et à sang qui la retenait par les poils de son pubis.

Sur l'injonction de Xerba, le supplice prit fin.

– As-tu trouvé une meilleure excuse, maintenant ?

– Non, maîtresse...

– Comme tu veux !

La jeune femme était hors d'elle. On sentait qu'elle perdait la raison. Un jet de salive jaillit de ses lèvres, en même temps qu'elle hurla :

– Je vous emmerde !

Xerba ne releva pas l'injure, pas plus qu'elle ne prit ombrage du crachat qui s'étala en plein son visage.

Au contraire, elle partit d'un grand éclat de rire, hystérique, sauvage, démoniaque.

Puis, redevenue sérieuse, s'étant essuyée, elle aboya :

– Mettez-la en position pour recevoir l'anguille !

Castro jeta la fille à terre, sur le ventre.

Il s'assit à l'envers sur son dos, la bloqua bien entre ses genoux, s'inclina, ceintura le ventre, le força à décoller du sol en le soulevant jusqu'à ce que l'ensellure par trop cambrée de la jeune fille craquât.

Les fesses lacérées, cloquées, sur lesquelles se coagulaient des filets de sang, s'épanouirent en se divisant au point de laisser apparaître au fond de leur pâle bissection le petit monticule brun-rosé de l'anus.

Xénobie délia les cordes qui entravaient les chevilles. Elle prit un pied, Minski l'autre.

Tous deux, tordant la cheville qu'ils avaient en main, forcèrent les cuisses à se dessouder, à s'écarter. La conque opalescente se fendit sur le corail luisant des chairs internes.

Écartelée, étouffant sous le poids du docteur qui lui brisait les reins, les mains attachées croisées dans son dos terriblement

incurvé, les chevilles tordues la faisant affreusement souffrir, la victime ne pouvait plus bouger.

Xerba se dirigea vers un grand vivier, choisit la plus grosse des anguilles qui ondulait avec ses sœurs dans l'eau. Prise à l'épuisette, la bête se débattit farouchement.

La jeune femme la prit aux ouïes. Toute dégoulinante d'eau, l'anguille frétillait, se contorsionnait, privée de son élément vital pour évoluer. Elle ne mesurait pas moins de cinquante centimètres et le diamètre de son corps, au plus fort de sa renflure, atteignait les huit centimètres.

Les lèvres retroussées sur un mauvais rictus, Xerba s'agenouilla dans le compas des belles colonnes de chair. Tenant toujours solidement la bête aux ouïes, elle l'empoigna également au premier tiers de son corps.

– Dommage que tu ne sois pas catholique! Tu pourrais me remercier de t'offrir du poisson le jour de ta fête!

Et de pousser la tête allongée de l'animal dans le trou lenticulaire. Mais la jeune femme contracta si fort les muscles de son anus que le museau mou de l'anguille ne fit que s'aplatir sur la margelle du puits luxurieux. Affolée, la bête se défendit de son mieux. Ses petites dents pointues mordirent au sang le pourtour de l'anus, en griffèrent douloureusement les tendres peaux.

Éperdue d'horreur, la jeune fille s'égosillait.

Soudain, sous l'incœrcive poussée, elle sentit que son orifice culier allait céder. Il se distendit, s'élargit, permettant à la tête ovale de pénétrer dans son trou mignon. Tandis que l'anguille s'enfonçait en gigotant frénétiquement dans ses entrailles, la queue visqueuse, dure, vint frapper le gras de ses cuisses, flageller ses fesses.

La malheureuse vivait un cauchemar. Ses cris stridents, ses gémissements déchirants s'enchaînaient en une suite inin-

terrompue de vocalises presque insupportables à entendre.

Et toujours son boyau s'égueulait plus loin sous la pression du rondin frétilant qui s'enfonçait en elle.

Suffoquant, toussant, s'étranglant, la garde, cette fois vaincue, haleta :

– Je vais trou... Je vais trouver... Mais, mais retirez d'abord l'ang... l'anguille de mon derrière...

– Pas question !

Et Xerba continua d'introduire l'énorme bête dans les entrailles de la fille, qui versait peu à peu dans la démence. Bientôt plus de trente centimètres de l'anguille se lovèrent dans la gaine dilatée de son rectum. La répulsion qu'elle en éprouvait supplantait de loin la douleur. C'était insupportable de sentir ce corps glissant et froid ondoyer, se mouvoir à l'intérieur de son ventre.

Quand on la lâcha et qu'elle s'aperçut avec terreur qu'on n'avait pas l'intention de lui dégarnir le fondement, le désespoir la rendit lâche.

Les mains toujours solidement arrimées dans le dos, épouventée, l'anguille dépassant entre ses fesses, elle se traîna sur les genoux pour mendier la délivrance de son derrière.

Mais Xerba demeurait sourde à ses supplices, jouissant sensuellement de son désarroi. Les fesses en appui contre son bureau, les cuisses largement ouvertes, la tortionnaire l'observait tout en frottant à vive allure son clitoris, rigide d'une extrême induration. Sur son claquement de doigts impératif, Minski et Castro relevèrent la suppliciee.

– Qu'allez-vous encore me faire ? hurla celle-ci en se sentant soulevée de terre et emportée comme un sac vers un divan bas.

– Du bien, ma fille. Que du bien. Et ne t'inquiète pas trop pour l'encombrement de ton petit trou, bientôt tu vas en être soulagée. Tu seras même soulagée de TOUT !

Le cerveau de la pauvrete était trop perturbé pour assimiler, puis traduire ce « tout » plein d'un sinistre sous-entendu.

La prenant par les épaules, Castro l'entraîna dans sa chute alors qu'il se laissait tomber à la renverse sur le divan, les jambes pendantes. Braquemart à la main, Minski se coucha sur la jeune femme réduite à l'impuissance.

Son membre se présenta devant l'ancre vaginal, se pointa sur le parvis du temple, puis, repoussant les chairs spongieuses de côté, s'incrusta entre elles.

Mais, à peine le gland fut-il engagé qu'il ne lui fut pratiquement plus possible de s'enfoncer plus avant. L'anguille qui distendait l'intestin prenait la place de la virilité.

Cette résistance n'était pas pour déplaire aux instincts sadiques de Minski. Il avait l'impression de posséder une vierge très étroite.

Étreignant les hanches de sa victime, serrant les dents, il força le passage, gagnant du terrain millimètre par millimètre dans le fourreau. Une douleur atroce élança le ventre de la jeune fille, dont les vociférations reprirent de plus belle.

Progressivement la verge s'enchâssa. Contre son corps, au travers de la mince cloison qui sépare la vulve du rectum, elle sentait toutes les fluctuations désordonnées de l'animal, qui accusait ses derniers sursauts avant la mort. Car l'anguille, frustrée d'eau, étouffant, agonisait.

Les énormes mains de Castro glissèrent sur les épaules, s'arrondirent à la base du cou flexible; ses doigts se joignirent. Ses pouces appuyèrent sur la nuque; ses majeurs pressèrent la glotte.

La garde, dans une lueur de lucidité, vit sa fin prochaine. Elle tenta de se débattre. Mais déjà elle ne pouvait plus crier, l'étau se resserrant sur son cou. Elle étouffait, ouvrait la bouche à la manière des carpes, à la recherche d'un peu d'oxygène. Ses

tempes bourdonnèrent, ses yeux se voilèrent. Elle ne sentait même plus la douleur que lui procuraient les lancinants coulisements de la verge se massant délicieusement entre les parois de son sexe rétréci. Ses traits se creusèrent, sa peau prit la teinte malade du parchemin. Ses lèvres virèrent au violet.

Les cloches qui bourdonnaient dans ses oreilles sonnèrent le glas. Des convulsions secouèrent son corps.

Minski considéra le visage qui bleissait d'un air ahuri. Il accrut aussitôt la cadence de ses coups de boutoir. Violer une moribonde l'excitait prodigieusement. Son plaisir provenait à la fois de son action criminelle et des soubresauts de sa victime, qui ressemblaient à s'y méprendre aux élans du corps d'une maîtresse entrant en pâmoison.

La langue enflée, pendante, vibra hors de la bouche, immense. De la bave bouillonna aux commissures des lèvres. Les yeux de la jeune femme s'exorbitèrent, les paupières en découvrant tout le globe.

Le corps entier frémit une dernière fois en s'arquant, ultime sursaut avant le trépas.

Minski frissonna. Sa verge se disproportionna, se stabilisa dans une rigidité titanesque, puis, se détendant, secouée de spasmes, distilla sa liqueur dans le vagin de la martyre, dont les yeux se vitrifièrent pour l'éternité.

Soulagé, le professeur se retira. Castro, de son côté, desserra l'étreinte de ses doigts d'étrangleur. Le corps sans vie s'effondra sur le sol, comme un pantin désarticulé.

Xerba, qui venait de jouir de ses propres prestations digitales, se tourna vers Xénobie :

– Passe dans ta chambre prendre ton godemichet et viens immédiatement me rejoindre dans la mienne !

Le ton était encore une fois sans réplique.

Puis, souriante, elle s'adressa aux deux hommes :

– Messieurs, je vous laisse. Je crois que vous avez une petite réception à préparer. Je sais quelle importance vous y attachez et je ne voudrais pas vous troubler dans d’aussi délicates entreprises. À tout à l’heure, cher professeur.

Et elle sortit.

Minski s’était rebraguetté. Castro était toujours allongé sur le divan. Il regarda le professeur.

– Quelle femme!

– Oui, répondit Minski. Il n’y a plus que les extraterrestres pour être comme cela.

VIII

Lange fit tourner son verre entre ses doigts, contempla celui-ci d'un air pensif et se remit à parler :

– Je suis très étonné de la discrétion, pour ne pas dire du mutisme, des habitants sur ce qui se passe ici. Pourquoi ne veulent-ils nous donner aucune indication sur le chemin qui mène à la crique où ils ont aperçu ces signaux et ces clartés étranges ? Pourquoi les libraires prétendent-ils ne pas disposer de cartes locales ou communales ?

– Ils ont peur. Cette petite ville est un endroit paisible où des phénomènes de ce genre ne peuvent que prendre l'allure d'événements surnaturels. De plus, une grande partie de la population est vraisemblablement superstitieuse. Ce qui n'arrange pas les choses, répliqua Goodspeed, très calme.

– Il faut pourtant agir ce soir, affirma avec vigueur le journaliste. Vous avez parlé d'un souterrain ; par où pouvons-nous y accéder ?

Goodspeed demeura silencieux et se mit à fixer les Français d'une manière légèrement insolente. Les flammes mouvantes des bougies posées sur la table se reflétaient dans ses lunettes et dessinaient des ombres sur son étrange physionomie. Olympe avait fermé les yeux, offrant inconsciemment son ravissant visage au regard aigu de l'inspecteur de Scotland Yard.

– Que pensez-vous du whisky, messieurs ? Bon, non ? Vous

devriez en prendre encore quelques rasades avant la promenade, pour vous mettre en train.

Et, ce disant, il finit son propre verre.

– Je vous ai posé une question, intervint Lange. Votre réponse serait la bienvenue.

– Bien sûr. L'entrée de ce très ancien souterrain se trouve sous une dalle de la cathédrale. C'est un endroit où nul ne s'aventure depuis des siècles, mis à part certains hommes de la clandestinité qui en avaient fait leur repaire durant la Deuxième Guerre mondiale.

– Et pour y pénétrer? demanda Berthier.

– Faites confiance aux services de Sa Majesté!

Olympe ouvrit les yeux. Autour d'eux les clients s'interpellaient d'une table à l'autre. Quelques-uns jouaient aux cartes, tandis qu'au bar le tenancier du pub jonglait avec des dizaines de pintes qui se vidaient très vite.

– C'est curieux. C'est toujours comme ça ici? On n'utilise jamais les lampes? s'enquit-elle en regardant les petites taches scintillantes des multiples bougies.

– Je ne crois pas, madame, répondit l'Anglais. De toute façon, ça ne peut être par mesure d'économie. Ce moyen d'éclairage doit finalement revenir assez cher. Sans doute est-ce tout simplement que le propriétaire n'aime pas l'électricité... À moins qu'il ne se mette au goût du jour!

Constatant que sa plaisanterie restait sans effet, il enchaîna :

– Je plaisante. Il s'agit d'une simple panne, dont on ne connaît pour le moment pas l'origine. Mais ne vous faites aucun souci. Si ce lieu vous paraît un peu obscur, je vous garantis que nous aurons bientôt de la lumière, beaucoup de lumière!

Et sur ces propos sibyllins, il se tut.

Lange et Berthier finirent leur verre et proposèrent de se mettre en route.

– Ma foi, pourquoi pas? Allons voir... Le diable seul sait où nous arriverons, murmura Goodspeed avec un sourire.

Puis, enfonçant sa casquette sur sa morne tignasse, il se leva. Prenant alors le bougeoir posé sur la table, il s'inclina cérémonieusement devant Olympe et invita le petit groupe à le suivre.

Ils sortirent dans l'obscurité et marchèrent relativement longtemps dans les rues désertes. La plupart des volets étaient fermés et seules quelques lueurs de bougies brillaient çà et là à travers les persiennes. Les talons d'Olympe résonnaient sur l'asphalte et délogeaient quelques chats furtifs, qui fendaient l'ombre et les frôlaient en miaulant. La canne de Goodspeed frappait le sol à intervalles réguliers, donnant l'impression d'un être bizarre dont trois jambes se succédaient dans la nuit.

Lorsqu'ils arrivèrent aux abords de la cathédrale, un chien se mit à hurler dans le lointain. Olympe sentit le sang affluer à son front et ses tempes se mirent à battre.

En franchissant le parvis, Berthier leva les yeux vers les gargouilles grimaçantes. Il eut la désagréable sensation qu'elles le narguaient. L'Anglais mit un doigt sur ses lèvres pour les inviter au maximum de discrétion. Il sortit une lampe-torche de sa poche et poussa la lourde porte de bois qui grinça sur ses gonds. Un silence épais régnait dans la haute nef sombre, sous laquelle les trois Français s'aventurèrent, guidés par Goodspeed et son avare rayon de lumière. Celui-ci battait l'air de sa canne en avançant à grandes enjambées, comme s'il avait une connaissance parfaite des lieux.

Il s'arrêta devant l'autel chargé de bouquets fleuris, y prit un glaïeul rouge et le tendit à Olympe.

– À votre beauté! dit-il en s'inclinant.

La jeune femme ne put s'empêcher d'apprécier cet hommage, et, coupant la tige de la fleur, elle l'accrocha à sa boutonnière.

Goodspeed s'agenouilla alors sans un mot et sortit de

la poche intérieure de sa jaquette une longue clef de bronze patinée par le temps. Quelques instants plus tard on entendit un dé clic et une dalle se souleva d'elle-même, béant sur un trou noir où l'on distinguait à peine les premiers barreaux d'une échelle fixée dans la paroi rocheuse.

L'Anglais se releva.

– Allez-y! Il faut que je referme, sinon l'évêque risquerait demain matin une chute malencontreuse.

Lange s'exécuta, suivi d'Olympe qui venait d'ôter ses chaussures, comprenant que s'en libérer était impératif en la circonstance. Berthier, maussade parce que peu enclin à ce genre d'exercices, se décida lui aussi à descendre. La dalle se referma lourdement et, dans le faisceau de la torche, ils aperçurent les parois suintantes et vaguement moussues de ce qui ressemblait à un puits s'enfonçant vers d'abyssales profondeurs.

Le journaliste, sans savoir pourquoi, comptait les barreaux. Lorsqu'il arriva au nombre de soixante, un bruit d'ailes crépita dans le silence, accompagné de petits cris plaintifs. Une chauve-souris passa à côté de lui et disparut plus bas.

La descente continuait, semblant ne jamais devoir s'arrêter.

Enfin le pied de Lange rencontra la terre ferme. L'inspecteur, en atteignant l'ultime échelon, eut un geste maladroit et perdit l'équilibre. Il essaya de se rattraper à la jambe de Goodspeed et tous deux tombèrent lourdement sur le sol. Berthier se releva promptement, tandis que l'Anglais, à genoux dans une petite mare d'eau saumâtre, le fixait d'un air mauvais.

– Imbécile! Vous ne pouvez pas faire attention!

– Toutes mes excuses, mais votre dignité n'est que légèrement compromise. D'ailleurs, rendez-moi mon chapeau!

– Votre chapeau?

– Oui, mon chapeau, celui que vous vous êtes empressé de ramasser et de plaquer sur votre si honorable tête!

– Allons, intervint Lange en tendant la main à Goodspeed, ne croyez-vous pas qu'il y a plus urgent à penser et à faire que de vous disputer comme deux gamins?

L'Anglais se releva et, ôtant d'un air aussi étonné que courroucé le melon qui lui cachait à demi le front, l'enfonça sauvagement sur le crâne de l'inspecteur français, accompagnant son geste d'une insulte aussi surprenante que typiquement latine.

– Tenez! Espèce de policier de mes deux!

– Ça suffit! reprit le journaliste d'un ton autoritaire. Que je ne vous entende plus!

Et, comme les deux antagonistes baissaient les yeux, semblant soudain comprendre le ridicule de la situation, il en profita pour ajouter avec un sourire aimable à l'égard du serviteur de Sa Majesté:

– Ça va? Plus de peur que de mal, n'est-ce pas?... Si nous poursuivions notre route?

Ils se trouvaient dans une petite caverne circulaire, guère plus large que le puits qui les y avait menés. Après avoir courtoisement signalé à Olympe qu'elle pouvait à nouveau se chausser, Goodspeed, par une pression de l'épaule sur une partie du mur humide, fit pivoter une lourde pierre sur elle-même. Ils s'engagèrent alors dans un étroit souterrain imprégné d'une forte odeur de moisissure. Ils marchaient avec difficulté, trébuchant à chaque pas sur le sol glissant. Aussi décidèrent-ils de se donner la main pour maintenir leur équilibre commun.

L'humidité raclait la gorge et paraissait prendre possession des poumons. Olympe se mit à grelotter et, malgré elle, serra les doigts étonnement moites de l'Anglais.

– Ne trouvez-vous pas cette promenade excitante? lui souffla celui-ci à l'oreille.

– Délicieusement réfrigérante.

Pendant une dizaine de minutes, ils suivirent l'inspecteur britannique, qui semblait presque à son aise dans ce lieu pourtant bien peu avenant. Soudain, le souterrain se rétrécit en un étroit boyau quasiment irrespirable. Cette fois, tous les quatre se mirent à tousser, suffoquant presque dans l'atmosphère raréfiée et putride. Ils progressaient lentement, quasiment courbés en deux maintenant que le boyau se faisait de plus en plus petit. Ils durent bientôt se lâcher la main et marcher à quatre pattes.

– Je suis absolument désolé de vous infliger un tel périple, dit simplement l'Anglais en se retournant vers Olympe et entre deux quintes de toux.

– Ne vous inquiétez pas, j'ai un excellent teinturier.

Le temps leur parut interminable jusqu'à ce qu'ils parviennent enfin dans un espace aux dimensions nettement plus vastes. Ils se relevèrent l'un après l'autre et étirèrent leurs corps ankylosés. La surprise des Français fut grande d'apercevoir un rai de lumière au ras du sol, sous une lourde porte vétuste en bois.

Goodspeed, dans un cliquetis de clefs de nouveau extirpées de sa poche, ouvrit la voie sur une sorte de corridor, taillé à même la roche et éclairé à intervalles réguliers par des candélabres fixés au mur, sur lesquels brûlaient de grosses bougies de cire multicolores.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna le journaliste en désignant les candélabres insolites.

– Scotland Yard, répondit Goodspeed avec un sourire entendu.

– Quoi, Scotland Yard ? Vous voulez dire que votre police nous a précédés ici pour... éclairer notre lanterne ?

– *Exactly, sir.* Nous sommes vraiment opérationnels, zélés, prévoyants, efficaces, redoutables et surprenants, affirma

l'Anglais avec une moue de mépris à l'adresse de l'inspecteur français.

– Mazette! Rien que ça, souffla ce dernier.

– Nous n'avons pas acquis notre réputation en soufflant dans des violons!

– Évidemment non. Mais permettez-moi de trouver ces heu... préparatifs pour le moins inattendus et singuliers, ajouta Lange.

– Je vous concède qu'il y a de quoi être piqué.

– Pardon? attaqua Berthier qui commençait à sentir son orgueil national lui monter aux lèvres.

– Je voulais dire: piqué de curiosité.

– Bien sûr, s'empressa d'acquiescer le journaliste qui voulait éviter un nouvel affrontement entre les deux hommes.

Puis il ajouta, d'une voix rendue incertaine par l'étrangeté de la situation.

– Et où pensez-vous trouver la cause de notre présence ici, si ce n'est pas indiscret?

– Au bout de ce couloir, enchaîna Goodspeed le plus naturellement du monde.

– Vous êtes sûr de vous?

– De moi, *mister* Lange? Positivement. Je sais où je vais et pourquoi j'y vais. C'est un des principes fondamentaux de ma modeste existence.

– Pas si modeste que ça, ne put s'empêcher de grommeler Berthier.

L'Anglais fit la sourde oreille. Il continua:

– Quant à vous-mêmes, n'ayant aucune idée...

– Qu'insinuez-vous? l'interrompit l'inspecteur, rouge de colère.

– Je n'insinue rien. J'allais simplement vous donner mon point de vue. N'ayant aucune idée de l'endroit où vous allez

arriver, votre seule possibilité est de suivre le guide, en l'occurrence : moi. Mais désirez-vous faire une petite halte ? Madame semble un peu lasse.

Il marqua une pause, puis fixant Berthier droit dans les yeux, termina comme un défi.

– Ce couloir va remonter progressivement pour nous ramener à la surface. Il serait donc sage de souffler un peu.

Lange acquiesça de la tête. Il avait besoin de remettre quelques idées en place. Il alluma une cigarette et tendit le paquet à Olympe, pas mécontente de se reposer un peu. Son regard se posa sur le pantalon de l'Anglais, plaqué sur ses genoux maigres et saillants sous le tissu humide. Il était décidément aussi ridicule dans sa tenue que dans ses propos pleins de suffisance. Une caricature. Pourtant, par un étonnant réflexe, elle se rapprocha de lui, à le frôler. Elle se sentait comme aimantée par cet homme pour lequel elle éprouvait en même temps une répulsion instinctive. Pour mieux voir ce qui suscitait son trouble, elle fit craquer une allumette d'un geste provocateur et son regard, glissant le long de la jaquette écossaise comme une caresse répugnante, remonta jusqu'au visage. Elle remarqua alors les sourcils pointus et agressifs sous les quelques rides du front blanc et rencontra à nouveau les deux petites vrilles derrière les lunettes. Au fond de chaque œil brillait une étincelle hypnotique, aussi acérée que la lame d'un rasoir.

Puis soudain elle s'imagina à quatre pattes sur le sol boueux, sa jupe remontée sur ses fesses tendues, sa culotte à demi baissée. Goodspeed était derrière elle, à genoux, le pantalon à mi-cuisses. De sa main droite il extirpait un pénis ridiculement petit de son slip et commençait à le masturber. Malgré toute l'ardeur qu'il y mettait, le minuscule bout de chair se refusait à prendre la moindre consistance. Il demeurait toujours aussi mou, toujours aussi microscopique. Alors elle se retournait et,

plongeant son menton dans la boue, elle attrapait le bâtonnet entre ses lèvres et se mettait à le sucer rageusement.

– Il faut que tu me fasses bander! Il le faut! disait l'Anglais en appuyant sur sa nuque.

Et cet ordre l'excitait prodigieusement. Elle s'appliquait de son mieux, de la langue et des lèvres sur la chiffé molle. Son regard, de temps en temps, se levait pour apercevoir le regard cruel de l'homme, pour mieux s'en délecter.

– Il faut que tu me fasses bander! Il le faut! répétait celui-ci comme une litanie.

Brutalement il s'extirpa de sa bouche et lui enfonça le visage dans la flaque putride qui recouvrait le sol.

– Lèche! ordonna-t-il.

Sa langue entreprit de se mouvoir dans le cloaque argileux. Une nausée immonde étreignait sa gorge.

– Lèche! répétait Goodspeed.

Et elle léchait, avalant de la terre, la recrachant, s'égratignant les lèvres sur des mottes plus dures, toussant, pleurant, s'étranglant.

Lorsque enfin elle eut la permission de se relever, elle vit que le sexe de l'Anglais était raide. Il était toujours aussi petit, mais il était raide. Elle en sentit une fierté indescriptible.

– Retourne-toi que je t'encule comme une chienne! dit-il en la giflant.

Elle obéit et de nouveau présenta la partie la plus charnue de son individu aux assauts de son tourmenteur. Celui-ci prit la queue de cerise qui lui servait de sexe entre ses doigts et l'approcha de la raie culière offerte à ses désirs. Il allait l'enfoncer lorsque... Lange se mit à tousser bruyamment.

– Si nous repartions, dit-il en fixant Olympe comme s'il avait suivi le cours des pensées de la jeune femme.

Le petit groupe se remit en route. Comme l'avait indiqué

Goodspeed, qui cette fois fermait la marche, le couloir souterrain remontait en pente douce.

Le journaliste, qui était en tête, aperçut soudain une lueur plus claire à une quarantaine de mètres devant lui.

– Je pense que nous arrivons, dit-il en se retournant et en prenant la main d'Olympe.

Comme une mouche attirée par la lumière, il accéléra inconsciemment le pas. Rapidement il distingua des échelons fixés dans la paroi, identiques à ceux qu'ils avaient descendus dans la cathédrale, mais qui cette fois menaient vers la surface. Le clair de lune les éclairait d'un reflet bleuté.

Lange posa la main sur le premier et instinctivement leva la tête. Au-dessus de lui il y en avait une vingtaine, espacés de trente centimètres chacun. Au-dessus encore, il y avait le ciel étoilé. Et entre les deux, pointés sur lui, quatre canons de mitraillettes tenues par des jeunes femmes aux seins nus; toutes identiquement brunes; toutes identiquement vêtues d'une très courte jupe en vinyle rouge.

Lange poussa Olympe en arrière et recula d'un pas. La jeune femme vint heurter Berthier et tous deux roulèrent sur le sol.

À cet instant une voix retentit.

– Si vous voulez bien vous donner la peine de vous relever et de monter ces quelques échelons.

C'était Goodspeed. Dans sa main droite, un Luger était braqué sur les trois Français.

IX

Encadrés des quatre gardes au torse nu, Lange, Olympe et Berthier fixaient d'un air hagard, pour ne pas dire idiot, l'incroyable spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Allant pourtant de surprise en surprise depuis leur arrivée sur le sol britannique, ils ne s'attendaient quand même pas à découvrir ici, derrière une rangée de cyprès, dans ce coin isolé et tranquille de la vieille Angleterre, ce qui ressemblait à s'y méprendre à une soucoupe volante!

Étaient-ils la proie d'une hallucination collective ou, par extraordinaire, atteints simultanément de sénilité précoce? À moins que, plus simplement, ils ne fassent tous trois le même rêve fantastique, regagnant les rivages oubliés d'une enfance trop imaginative.

– Tu... tu la vois? demanda Olympe en fermant les yeux comme pour chasser un mauvais rêve.

– Quoi donc? répondit Lange d'un ton dégagé.

– La... la soucoupe bien sûr!

– La soucoupe? Quelle soucoupe?

– Allons, intervint Berthier. Arrêtez de nier la vérité, vous la voyez aussi bien que nous.

– Hélas oui, admit le journaliste. Elle est bien là. Donc une chose est acquise: ce n'est pas un cauchemar, nous ne dormons pas. Conclusion logique: nous sommes tous les trois devenus brutalement fous.

Il se tourna vers l'inspecteur.

– Comment allez-vous, mon cher Napoléon ?

– Pas mal-gache et toi-reg. Vous descendez à la prochaine ?
lui répondit ce dernier en se piquant au jeu.

Olympe intervint.

– Arrêtez tous les deux ou je vais finir par devenir réellement dingue.

– Allons, restons calmes. Nous sommes surveillés : parler et gesticuler risquerait d'énerver nos charmantes compagnes, et d'entraver nos possibilités corporelles déjà réduites. Imaginez-vous qu'il leur prenne l'envie de nous attacher ? murmura le journaliste.

Puis, regardant la garde qui le précédait, il ne put s'empêcher d'ajouter :

– Ravissante chute de reins...

Ses yeux se portèrent à nouveau vers l'engin de forme ovoïde, dont la tache lumineuse estompait les ténèbres alentour. Son diamètre devait dépasser trente mètres et ses parois métalliques, phosphorescentes, paraissaient hermétiquement closes. Il ferma un instant les paupières, légèrement ébloui. Goodspeed, qui marchait tout à fait à l'aise à quelques pas de lui, l'interpella familièrement :

– Alors, mon cher Lange, content de la soirée ? Avouez que la promenade valait la peine ; comme vaisseau fantôme, il est difficile de faire mieux.

Il rit de sa propre plaisanterie, puis, s'approchant du journaliste, le prit carrément par l'épaule.

– Je dois vous avouer que je ne pensais pas ma tâche si facile. À dire la vérité je vous aurais cru plus méfiant et donc plus réticent. Vous vous êtes laissé entraîner très docilement dans l'aventure.

Lange ne répondit pas, se reprochant intérieurement de

s'être laissé aussi facilement berner. Il est vrai que Goodspeed présentait a priori toutes les garanties, et pourtant l'inspecteur de Scotland Yard, une des polices les plus réputées du monde, le traître, les conduisait maintenant sous bonne escorte au sinistre professeur. Car, nul doute ne pouvait subsister : Minski était vivant. Non seulement lui seul était capable de manigancer cela, mais, dès qu'il avait aperçu la soucoupe, le journaliste avait tout compris. Ce qui d'ailleurs ne changeait rien à l'affaire, puisque, comme Goodspeed l'avait laissé entendre quelques instants plus tôt, le professeur prévoyait tout simplement pour eux un voyage interstellaire !

Lange, constatant son impuissance, échangea un regard avec Berthier.

– Nous allons sans doute quitter la planète. Dommage, je l'aimais bien, finalement, cette bonne vieille Terre.

– Pour ne rien vous cacher : moi aussi.

Ils eurent ensemble un mouvement de tête vers le ciel, scrutant ce qui les attendait : il était très pur, moucheté d'une multitude d'étoiles. Où allaient-ils se perdre dans cet infini ?

Inconsciemment, comme à la recherche d'une ultime rasade de souvenirs, ils se mirent à épier les bruits de la nuit. Mille rumeurs, vagues et légères, ou vives et précises, se faisaient entendre entre le sol et le sommet des arbres. Dans le bruissement de la vie nocturne, des branches craquaient imperceptiblement, des grignotements discrets attestaient la présence d'oiseaux encore en éveil, des feuilles égarées voltigeaient dans l'air et l'onde de l'herbe haute frissonnait doucement sous leurs pas. Ça sentait le pollen, la mousse et l'humidité ; ils ne purent s'empêcher de respirer à pleins poumons le parfum de leur chère planète alors qu'ils continuaient d'avancer, se rapprochant de plus en plus de l'étonnant habitacle.

Olympe ne disait mot et marchait, le regard vide. Elle

aurait pourtant tellement voulu confier à quelqu'un ce qu'elle ressentait : ce désarroi, cette anxiété qui la prenait à la gorge et semblait dévorer ses forces. D'émotion, elle se sentit soudain mollir complètement. Des images au contour flou se mirent à tournoyer devant ses yeux et, perdant le contrôle de ses jambes, elle se laissa lentement glisser sur le sol.

Aussitôt elle revit la cabane de son enfance, celle où elle aimait tant se réfugier, au fond du jardin de sa grand-mère. L'immense roue de charrette qui reposait en appui contre le mur du fond était toujours là. Elle y était suspendue, les bras en croix.

Pour lui écarter les cuisses, retenues accolées par la jupe trop étroite, les doigts avides de Goodspeed s'empresaient de la trousser jusqu'aux reins. D'un geste brusque il arracha sa culotte. De même que ses bras, ses jambes fuselées furent largement divisées, écartelées à la limite du possible. Des courroies lièrent les chevilles aux rayons de bois rugueux. Tandis que son ventre était repoussé par le moyeu de la roue, qui lui taraudait douloureusement les boyaux, ses fesses jaillissaient indécemment, éclairant de leur pâle blondeur la sombre cabane. La posture les ouvrait au maximum.

Goodspeed décrocha un long fouet, noué à son bout et dont son grand-père se servait encore pour tanner le cuir de sa vieille rosse lorsque, les jours de marché, il allait en charrette jusqu'au village voisin.

Très éloigné du fessier en discipline, Goodspeed fit tournoyer l'immense fouet dans l'espace avant de le lancer dans un sifflement strident en direction de la cible vivante. L'alunissage fut foudroyant. La mèche meurtrière s'écrasa sur les deux masses contractées, les décorant d'un S allongé.

Elle poussa un cri déchirant qui fit trembler par ses vibrations aiguës les quelques vitres restant aux fenêtres.

Puis l'Anglais prit une cadence plus lente pour dégrader avec délectation les deux joues gonflées de chair généreuse. Le fourmillement de son fessier lui donnait l'impression d'être assise sur une pelote d'épingles. Elle se tordait, se vrillait, tirait comme une démente sur ses liens, ce qui avait pour effet de faire rouler la roue d'un côté et de l'autre et accentuait encore le frottement lancinant des courroies sur ses chevilles et ses poignets.

Et toujours, avec la régularité d'un métronome, la mèche meurtrissante claquait sur ses fesses bariolées maintenant de zébrures écarlates, n'épargnant pas plus leur sommet protubérant que leur base encore plus sensible aux infâmes morsures.

Goodspeed, en sueur, le bras ankylosé, s'arrêta un instant.

– Es-tu décidée à me faire bander ?

Mais, ne lui laissant pas le temps de répondre, il lança la mèche vers le sol. La fine lanière de cuir, propulsée violemment à terre, rebondit, puis, tel un cobra sautant sur sa proie, s'enfouira toute droite entre les cuisses et vint heurter sauvagement les lèvres si fragiles de sa bouche ventrale.

La douleur qu'elle ressentit fut si fulgurante que sa voix se brisa net dans une envolée de trémolos suraigus.

Encore une fois la cruelle lanière de cuir s'inséra entre les lèvres rougies par la précédente cinglade. Le nœud, dur comme du bois, s'écrasa juste sur le faite de son clitoris.

Ne pouvant contenir davantage le flot de sperme qui se pressait tout au long de sa chétive colonne virile, l'Anglais fondit sur la croupe ensanglantée. Se perchait sur un petit banc à trois pieds qui servait à traire les vaches, les yeux fous de vice, il empoigna les grosses joues brûlantes de la correction et enfila avec délectation son pipi d'enfant en plein cul.

Sa quéquette glissa dans le souple conduit, qui, malgré la minceur de son conquérant, le compressait avec ardeur.

Goodspeed ne stoppa sa progression que lorsque son ventre s'aplatit sur les rotondités bouillantes et que les deux noisettes qui lui faisaient office de testicules s'écrasèrent au bas de la vallée des délices.

Il n'eut pas longtemps à naviguer dans le sanctuaire exquis pour connaître le naufrage.

Suffoquant de plaisir bestial, ses ongles crispés dans les fesses élastiques aux tortillements divins, l'Anglais s'anima de quelques coups de piston, et, soudain, défaillant et râlant, ses jambes ne le supportant plus, il s'abîma dans un océan de volupté et se vida de sa maigre semence dans les entrailles d'Olympe.

La jeune femme se sentit soulever de terre. Elle ouvrit les yeux. Lange la tenait amoureusement dans ses bras.

– Ça va mieux? demanda-t-il.

– Oui, ça ira.

Il la reposa délicatement à terre et la petite troupe se remit en marche.

Lorsqu'ils arrivèrent à quelques mètres de l'engin, Lange et Berthier constatèrent que ce dernier ne reposait pas à même le sol. Il était supporté par quatre lourdes tiges métalliques qui se terminaient par d'énormes griffes s'enfonçant dans l'herbe, calcinée à cet endroit. Les gardes leur firent signe de stopper. L'une d'entre elles sortit une bougie de sa combinaison et l'alluma.

Quelques secondes plus tard la paroi s'ouvrait et un petit escalier pliant était propulsé à l'extérieur.

Vigoureusement encouragés par les gardes, les trois Français escaladèrent les quelques marches qui les séparaient de la soucoupe et pénétrèrent dans une sorte de sas, exigü et nu, où l'ordre leur fut donné de se tourner face au mur, bras en l'air, dans l'attente vraisemblable d'une fouille.

Aussitôt des crochets sortirent de la paroi et, leur enserrant pieds et mains, les rivèrent à elle. Épinglés comme trois papillons, ils offraient trois dos parfaitement alignés au tristement célèbre maître de céans, qui, Lange en était persuadé, n'allait sûrement pas tarder à faire son apparition.

– Benoît, je voulais vous dire que si jamais on...

Berthier n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un fantastique éclat de rire retentit dans la pièce.

– Bonjour et bienvenue à bord! J'espère que vous avez maintenant compris comment je me suis tiré de cette malencontreuse explosion qui a réduit à néant la modeste île où je m'étais réfugié. Je ne connaissais pas encore à l'époque Xerba et ses compagnes, mais, elles, me connaissaient. Elles appréciaient mes travaux, aussi ont-elles littéralement volé à mon secours.

Lange tourna la tête et gratifia Minski de son plus aimable sourire.

– Ce qui nous donne l'heureuse occasion de nous retrouver, cher professeur.

– J'étais sûr que je vous manquais. C'est d'ailleurs pourquoi je me suis permis de rendre à chacun de vous une petite visite à Paris, oh! bien discrète et un peu soporifique il est vrai. Mais, que voulez-vous, ce sont des petits riens qui entretiennent l'amitié. Je constate que la nostalgie de ma personne vous a conduit aux retrouvailles. Vous m'en voyez enchanté. Pas trop impatients de décoller vers le cosmos, j'espère?

– À quoi pouvons-nous vous servir? demanda Berthier.

– D'abord à apprécier votre compagnie, mon cher. Vous savez toute l'estime que je vous porte, à vous et à votre ami journaliste. D'autre part, je ne voudrais pas que vous expiriez sans avoir fait la somptueuse découverte de mon nouveau royaume. Il vaut le coup d'œil, je vous l'assure. Et puis vous

savez, cette bonne vieille Terre n'est plus aussi sûre qu'avant. Je crains fort que dans les semaines qui suivent une troisième guerre mondiale ne la réduise à néant. Et pour de bon, cette fois. Les gens sont devenus tellement susceptibles de nos jours qu'un simple petit incendie a le don de les mettre dans tous leurs états. Au fond vous devriez me remercier. Je vous sauve la vie en quelque sorte.

Et il partit d'un nouvel éclat de rire.

– C'est très aimable à vous, enchaîna Lange le plus courtoisement du monde. Mais ne craignez-vous pas que les immensités spatiales n'entraînent quelques vertiges chez d'aussi fragiles personnes que nous ?

– J'apprécie votre humour, mais ce vertige-là, précisément non. Cependant ne vous inquiétez pas, vous en aurez d'autres. À propos, cette jeune personne a l'air tout à fait délicieuse. Permettez que je me présente, mademoiselle : professeur Ivanovitch Minski, votre serviteur. Me ferez-vous l'honneur de me dire votre nom ?

– Tartine, s'écria Olympe excédée.

– Charmant, vraiment charmant. Je connais quelqu'un qui va s'empresse de vous savourer, dès qu'auront été effectuées les formalités d'usage. Messieurs, mademoiselle Tartine, je vous salue et vous souhaite un agréable voyage. À tout à l'heure.

Dès que le géant fut sorti, six nouvelles femmes surgirent, qui se ruèrent sur les prisonniers et, déchirant leurs vêtements, les mirent promptement dans un grand sac en toile. Puis elles sortirent à leur tour, laissant Olympe, Berthier et Lange aussi nus qu'à leur premier jour.

L'inspecteur ne put s'empêcher de laisser glisser son regard sur le corps sculptural du journaliste. À la vue des fesses d'Adonis dont le spectacle l'envoûtait, il détourna cependant pudiquement les yeux, s'en voulant d'un tel accès de

convoitise en d'aussi dramatiques circonstances. Se forçant à surmonter une émotion dont il ne se sentait plus maître, il pencha la tête vers son propre torse et eut brutalement honte de s'exposer ainsi : son ventre replet aussi blanc que le linge de la plus parfaite ménagère, ses jambes grêles et poilues, ses fesses épanouies qu'il imaginait tremblotantes de peur et son petit sexe, qui s'amusait à le narguer méchamment parce que Benoît était nu à ses côtés.

Pour tenter de faire diversion, Berthier se mit à fredonner « Les Filles de La Rochelle ».

– Ça ne va pas ? s'inquiéta Lange.

– C'est pour me donner un peu de cœur au ventre, tenta de se rattraper le policier.

Puis, se rendant compte du ridicule de sa phrase, il bredouilla :

– Enfin pour... pour me donner du courage et... Enfin je veux dire... Je n'avais que la musique dans la tête, maintenant ça va, j'ai les paroles.

Et il reprit la chanson.

Mais sa voix fut bientôt couverte par un vrombissement de plus en plus intense. Le sol et les parois se mirent à trembler.

Berthier, avec l'obstination du désespoir, hurlait de plus en plus fort.

– *M'en revenant de la jolie Rochelle, J'ai rencontré trois jolies demoiselles...*

– Vous êtes certain que vous vous sentez bien ? insista Lange.

– *M'en revenant de la jolie Rochelle, J'ai rencontré trois jolies demoiselles...*

– Dites, ça vous gênerait beaucoup de passer à la suite ? s'impativa Olympe.

– C'est que... je ne m'en souviens plus. Mais ça va revenir.

Et il reprit de plus belle.

– *M'en revenant de la jolie Rochelle...*

La pression de plus en plus intolérable qui écrasait ses poumons, seule, réussit à lui faire interrompre ses vocalises.

– J'ai l'impression que nous allons décoller, constata le journaliste dans un souffle.

– J'ai toujours rêvé de connaître la galaxie, parvint à articuler Olympe.

– Sans espoir de retour, conclut l'inspecteur.

Et tous trois, avec un ensemble parfait, tombèrent dans les pommes.

X

Six gardes entouraient de nouveau Lange, Berthier et Olympe. Toujours aussi nus, ils avançaient à travers un paysage brillamment éclairé par deux lunes jumelles et dont les lignes calmes, comme dessinées en rose sur un fond d'argent, ne pouvaient se comparer en rien à ce qu'ils avaient pu voir au cours de leur existence.

L'avenue sur laquelle ils s'étaient engagés en descendant de la soucoupe aboutissait au sommet d'une colline, d'où ils découvrirent une vaste perspective : un cirque immense de hauteurs, couronné de forêts, entourait le bassin tranquille d'un lac dont les eaux phosphorescentes étaient alimentées par six cascades qui descendaient des monts.

Tout – les arbres, le sol, les mousses et les feuillages – était d'une éclatante couleur vermeille, avec des nuances de violet sombre et de jaune clair. La couleur verte, quoiqu'on la trouvât dans certaines espèces de plantes, n'était pas, loin s'en faut, la dominante comme sur notre bonne vieille Terre. En revanche Olympe remarqua des espèces de peupliers à feuilles toutes blanches et des arbustes, de la famille des sapins, dont les fines aiguilles étaient d'un bleu clair, luisantes et comme vernies d'une nuance inconnue.

Cette masse de frondaisons, couleur de sang, d'or et de rouille, éclairée par la magique lueur blafarde de deux astres, inspirait un sentiment accablant de somptuosité et de mélan-

colie mélangées. Dans cette forêt striée de bijoux et d'incarnat, les arbres bleus et blancs apparaissaient comme des fantômes agitant tristement leurs bras ou, peut-être, de jeunes princesses égarées, dont le vent de la nuit faisait doucement voltiger les robes diaphanes.

Au-dessus de ce paysage fantasmagique s'étalait un ciel d'une pureté absolue, sans aucun nuage, et régnait un silence mortel, à peine troublé par les rumeurs indécises qui montaient des bois et de la terre: gémissement de la brise dans les rameaux, bruits d'ailes, furtifs et angoissants, grignotements nocturnes, toute la vie secrète et profonde des lieux sauvages.

Olympe contemplait cet extraordinaire panorama comme un enfant devant une vitrine de Noël. Elle était ravie d'admiration et de craintes enfouies. Le silence et la majesté du paysage la pénétraient malgré elle et elle se sentit envahie d'une sorte d'horreur sacrée.

À quelques pas devant elle marchait Minski, entouré de Goodspeed et du fidèle Castro. Le géant se retourna et, voyant l'incrédulité qui se lisait dans les yeux de ses prisonniers, vint les rejoindre.

– Ne vous avais-je pas promis un spectacle inédit et grandiose? demanda-t-il au journaliste.

– Fabuleux! ne put s'empêcher de répondre très sincèrement Lange, qui, à cet instant, se demandait s'il n'était pas finalement reconnaissant au professeur de lui avoir offert une telle aventure.

– Et ce n'est qu'un début! D'ailleurs nous allons bientôt arriver au grand candélabre séminal, où, je pense, nos charmantes hôtesse voudront faire une petite halte. Elles doivent être en manque, les pauvres!

Ce disant, il rejoignit à grandes enjambées la tête du groupe, où Xerba ouvrait la marche, entourée de Xénobie et d'une vingtaine de gardes féminines.

Ils marchaient depuis vingt bonnes minutes, lorsque, en contrebas, apparut une multitude de points lumineux qui brillaient comme des feux follets aux abords d'un cimetière. Aussitôt une grande agitation s'empara des gardes et plusieurs d'entre elles se mirent à courir en direction du champ d'étincelles. Xerba elle-même paraissait faire des efforts surhumains pour rester calme et ne pas suivre la folle course de ses compagnes.

Lorsqu'ils arrivèrent suffisamment près pour distinguer la source de tous ces points lumineux, les trois Français en eurent le souffle coupé. Sur plusieurs hectares des hommes nus semblaient attendre, comme un congrès de satyres. À la place des cheveux, chacun d'eux avait une ou plusieurs mèches allumées qui lui sortaient du crâne et qui éclairaient cet incroyable potager humain de mille lueurs vacillantes. En s'approchant, ils comprirent que l'immobilité de ces hommes-bougies était due au fait que leurs pieds étaient enterrés jusqu'au-dessus des chevilles. Grâce à la luminosité que chacun dégageait, ils constatèrent que le sol, autour de leurs jambes, était recouvert d'une épaisse mousse rougeâtre, signe révélateur qu'il n'avait pas été labouré récemment.

Derrière chaque homme-bougie planté dans la terre tel un vulgaire pommier, il y avait un petit récipient en verre, comme un pot de yaourt. Xerba en prit un et se mit à naviguer d'un homme-bougie à l'autre, se baissant pour soupeser les testicules, passant rapidement sur certains, hésitant à d'autres. Enfin elle en dénicha un dont les bourses étaient pleines et bien gonflées. Aussitôt elle s'agenouilla et, prenant le membre viril en bouche, entreprit de le sucer avidement. Quand elle le jugea à point, elle lui fit quitter le nid douillet de sa gorge et, le saisissant fermement de la main droite, elle plaça son gland violacé au-dessus du petit pot. Avec la dextérité d'une

fermière laborieuse, elle se mit alors à traire l'homme-bougie. De longs jets de sperme ne tardèrent pas à s'écraser dans le réceptacle prévu à cet effet. Satisfaite, Xerba se releva et partit à la recherche d'une nouvelle victime.

Le premier instant de surprise passé, les trois Français s'aperçurent que le champ grouillait de filles qui, toutes, leur petit pot à la main, opéraient comme Xerba.

Goodspeed s'était approché d'Olympe, qui, fascinée par le spectacle, ne parvenait à en détacher son regard.

– *Charming, no?* constata-t-il avec un sourire ambigu. Si vous le désirez, je vous ferai assister à la plantation des foetus. Vous verrez, c'est tout à fait instructif. Après s'être injecté la semence à l'aide d'une seringue, les femmes d'ici enfantent au bout de trois semaines. Si le nouveau-né est de sexe masculin, il est aussitôt planté dans un des nombreux champs qui, comme celui-ci, parsèment cette planète. Des sortes de racines à l'envers se mettent alors à lui pousser du crâne, auxquelles on met le feu au bout de six mois, période suffisante pour qu'il atteigne l'âge adulte et puisse être récolté. Plus il avance en âge, plus les racines se multiplient.

Olympe était trop ébahie pour pouvoir répondre. Goodspeed se pencha et saisit un pot aux pieds d'un des hommes-bougies. Il le tendit à la jeune femme.

– La cueillette ne vous tente pas ?

Olympe sentit une nausée immonde lui tordre l'estomac et, sans qu'elle pût se contrôler, elle se mit à vomir.

– Vous êtes trop sensible, ma chère, laissa tomber l'Anglais en s'éloignant.

Sitôt que Xerba et ses compagnes eurent chacune rempli son pot, la petite troupe se remit en route. Ils marchèrent encore une heure, traversèrent plusieurs autres champs d'hommes-bougies et parvinrent finalement devant une grande bâtisse

blanche, divisée en plusieurs tours et dont la forme faisait penser à un énorme chandelier à huit branches.

À l'intérieur, Olympe et Berthier furent emmenés par les gardes, tandis que Lange restait en compagnie de Xerba et de Minski. Ce dernier s'approcha du journaliste.

– Xerba, qui, comme vous l'apprendrez, règne sur cette planète, a cru déceler quelque intérêt dans votre physionomie. Elle souhaite par conséquent que vous partagiez sa couche. Je vous serais donc obligé de bien vouloir la suivre. Bonne nuit!

Et il disparut à son tour dans un grand éclat de rire.

– Allons-y! ordonna la jeune femme.

Lange lui emboîta le pas à travers un dédale de couloirs. Ils arrivèrent enfin devant les portes ouvertes d'un ascenseur. Xerba lui fit signe d'entrer. Le journaliste obéit et constata que sa compagne appuyait sur le bouton du dernier étage. Les portes se fermèrent.

Lorsqu'elles se rouvrirent, ce fut sur une chambre immense dont tous les murs étaient en fait une large baie vitrée qui permettait d'avoir en permanence sous les yeux le fascinant spectacle de cette planète inconnue. Au pied du lit, recouvert de fourrure blanche, un bassin, ou plutôt une petite piscine creusée dans le sol, était rempli d'une belle eau bleue et transparente qui n'avait, cette fois, rien à envier à la Méditerranée.

Xerba invita Lange à descendre les quelques marches qui l'en séparaient. Elle-même se déshabilla et, nue, vint le rejoindre dans l'eau tiède.

Il eut à peine le temps d'admirer l'éclatante beauté du corps sculptural de la jeune femme que, déjà, elle avait entrepris de le savonner. Elle commença par les épaules, les caressant longuement de ses mains soyeuses. Puis celles-ci descendirent le long du dos et disparurent sous l'eau. Le journaliste sentit la caresse courir le long de ses reins et, avant même qu'il ne fût

remis de sa surprise, les doigts de Xerba s'insinuèrent dans la raie de ses fesses. Instinctivement, il voulut se dégager.

– Ne bouge pas. Laisse-toi faire, dit une voix langoureuse à son oreille en même temps que deux lèvres pulpeuses se posaient sur son cou.

Mais déjà la main de Xerba avait repris son chemin et malaxait maintenant les bourses, pendantes entre les cuisses. Lange se dit que si elle s'y prenait aussi bien avec les hommes-bougies, ça ne devait finalement pas être une fonction si désagréable. Il avait fermé les yeux et, comme on venait de le lui conseiller, se laissait faire.

Brusquement, Xerba le retourna et se colla contre lui. Elle l'embrassait maintenant à pleine bouche, tandis que sa main droite s'était emparée de la verge et entamait un lent mouvement de va-et-vient. La langue de la jeune femme était d'une agilité déconcertante, léchant les lèvres, glissant sur les gencives, titillant le palais. Contre sa poitrine, Lange sentait s'écraser les seins de l'extraterrestre. Enfin, celle-ci cessa ses savants baisers et, prenant sa respiration, disparut sous l'eau. Aussitôt deux lèvres gourmandes s'emparèrent du membre du journaliste. Il retint un cri. La caresse ne dura que quelques secondes et le visage de Xerba, ruisselant, émergea de l'onde.

– Suivez-moi, dit-elle comme si de rien n'était. Je vais vous sécher.

Lange sortit de la piscine et s'allongea sur la fourrure du lit. Xerba s'empara d'une immense serviette en tissu éponge et l'essuya amoureusement en s'attardant sur les parties sexuelles.

Puis elle s'allongea à demi sur le corps du journaliste et se mit à lui sucer le bout des seins. En même temps sa main droite avait repris son mouvement de piston sur le sexe un instant abandonné. Pendant plus de dix minutes les seins de Lange furent tétés, mordillés, léchés. Délaisant enfin leur

proie, les lèvres de Xerba glissèrent le long du ventre et s'arrondirent autour du gland. D'un air gourmand, elle tira la langue et doucement elle lécha la verge, dessus, dessous, à l'extrémité, insistant tantôt sur un endroit, revenant à un autre, s'aventurant dans les poils du pubis, prenant les bourses à pleine bouche, enfonçant le membre au plus profond de sa gorge, l'en faisant lentement ressortir en le serrant entre ses lèvres.

Sans désespérer, la jeune femme poursuivait son travail de succion, de titillements, de léchage forcené. Lange fut bientôt au bord de l'éjaculation.

Comme si elle l'avait senti, Xerba s'arrêta brusquement et se releva. Elle ouvrit un tiroir de la table de nuit et en sortit une longue seringue, ainsi qu'une espèce de godemichet à piston, ressemblant étrangement à une petite pompe à vélo. Avec la seringue elle aspira le sperme recueilli dans le petit pot qu'elle avait posé à côté du lit et l'introduisit dans le gland du godemichet, qu'elle secoua comme une bouteille de pulpe de fruits. Puis elle se mit à quatre pattes sur le lit et introduisit lentement le godemichet dans son vagin.

Elle le fit aller et venir plusieurs fois avant de reprendre en bouche le sexe du journaliste. Et, tout en se masturbant, elle recommença la fellation là où elle l'avait laissée.

Alors même que Lange déchargeait à gros bouillons au fond de sa gorge, elle actionna le piston du godemichet, propulsant la semence anonyme au fond de son vagin.

Puis, sans un mot, elle se leva et se dirigea vers une armoire, qu'elle ouvrit. Il y avait à l'intérieur toute une panoplie de sous-vêtements féminins: des bas, des porte-jarretelles, des slips, des soutiens-gorge, des jupons, des nuisettes. Elle en choisit un assortiment qu'elle déposa sur le lit.

- Habille-toi! ordonna-t-elle.
- Pardon? dit Lange interloqué.

– Tu as vu la manière dont nous traitons les mâles sur cette planète. Aucune de mes consœurs ne comprendrait qu'il en soit autrement. Il faut donc, si tu veux rester vivant et en ma compagnie, que tu deviennes une femme. Du moins en apparence.

– Mais...

Elle se pencha sur le lit et, prenant le visage du journaliste entre ses mains, déposa un baiser langoureux sur ses lèvres.

– Il le faut, mon amour.

Lange pensa que, décidément, il n'était pas au bout de ses surprises.

– Et Minski? Et ses acolytes? demanda-t-il autant par curiosité que pour gagner du temps.

– Ça, c'est différent. Notre planète va bientôt mourir. Ils m'ont promis la Terre. Nous sommes donc bien obligées de les supporter, tels qu'ils sont.

Elle marqua un temps, avant d'ajouter :

– Pour l'instant.

– Comment sais-tu que ta planète va disparaître?

– La Grande Flamme arrive à terme.

Et, sur cette phrase laconique, elle se leva et lui tourna le dos.

– Il n'est pas question une seconde que je me travestisse!

– Ah non?

Xerba s'était retournée.

Lentement elle revint s'asseoir sur le lit sans quitter le journaliste des yeux.

– Ah non? répétait-elle.

Lange sentit peu à peu son cerveau s'engourdir. Une sorte de torpeur bienheureuse l'envahissait. Il essaya de détourner son regard de celui de Xerba. En vain. Les yeux de la jeune femme exerçaient sur lui la même fascination hypnotique qu'une lampe électrique sur un papillon.

Sans qu'il en eût le moindre désir, il sentit son corps se soulever du lit et ses mains saisir les sous-vêtements qui y avaient été déposés.

Lentement, avec des gestes d'automate, il enfila des bas, un porte-jarretelles, passa une culotte de dentelle rose et boucla un soutien-gorge sur sa poitrine.

– Voilà qui est mieux, apprécia Xerba en se dirigeant vers une petite coiffeuse. Viens ici, je vais te maquiller.

Il prit place sur un pouf couvert de satin jaune et, pendant plus d'une demi-heure, se laissa docilement faire: rimmel, rouge à lèvres, fond de teint, poudre... Xerba prenait un plaisir évident à transformer le viril journaliste en une ravissante jeune femme. Pour achever son œuvre, elle lui mit une longue perruque blonde.

– Ce n'est pas tout, dit-elle lorsqu'elle eut fini d'ajuster la perruque. Il faut aussi que tu apprennes à marcher à quatre pattes.

Lange ne broncha même pas.

– Comme tu ne dois pas être habitué, je vais t'y aider.

Elle sortit une très courte laisse d'un tiroir et en fixa le collier autour du cou du journaliste. Puis elle le fit mettre à quatre pattes et attacha l'autre bout de la laisse à sa cheville. Le visage de Lange était à quelques centimètres du pied de Xerba.

Alors, sans prêter la moindre attention au malheureux qui se traînait tant bien que mal derrière elle, elle se mit à arpenter la chambre de long en large à grandes enjambées. Lange la suivait à quatre pattes, le visage penché en avant. À chaque pas de la jeune femme, le collier tirait sur son cou et l'étranglait à moitié. Et pourtant aucun sentiment de rébellion ne l'animait. Il s'efforçait même d'accorder sa maladroite progression de quadrupède sur la marche de celle qui le dominait de toute sa hauteur, comme s'il n'eût voulu lui créer la moindre gêne.

Xerba fit plusieurs fois le tour de la pièce, puis brutalement s'arrêta. Le nez de Lange vint s'écraser contre sa cheville.

Un écran de télévision s'alluma et le visage de Xénobie apparut.

– Excusez-moi de vous déranger, Maîtresse, mais la prisonnière a tenté de s'évader. Heureusement nos gardes ont pu la rattraper à temps et elle est maintenant entre nos mains.

Le visage de Xerba se crispa. Elle jeta un regard ironique sur le journaliste immobile à ses pieds et, avec un sourire presque tendre, lui dit en lui caressant l'échine :

– Tu as de la chance. Pour tes débuts d'esclave, je vais t'offrir un spectacle très instructif dont, j'espère, tu sauras tirer la leçon.

Lange leva les yeux vers elle et murmura un timide :

– Oui, Maîtresse.

Xerba se tourna de nouveau vers le récepteur vidéo. Elle ordonna :

– Amenez-la immédiatement dans la salle de la Grande Flamme ! Nous allons la punir comme elle le mérite.

Et, d'un violent coup de pied, elle tira sur la laisse.

XI

La bougie ne devait pas avoir plus d'un mètre de haut ; par contre son diamètre excédait les quinze mètres. La flamme, en son milieu, brûlait de façon continue. Elle était posée sur une estrade en or massif, à laquelle on accédait par trois marches de verre fumé.

D'autres bougies, de taille plus habituelle, éclairaient l'immense salle voûtée de mille lueurs vacillantes. Xerba était assise sur un trône flamboyant, lui-même en forme de bougie à demi consumée. À ses pieds se tenait Lange, à quatre pattes, le regard vide, le cou toujours relié à la cheville de la jeune femme.

Dans un autre coin de la salle, allongé sur le sol, l'inspecteur Berthier était solidement ligoté. Depuis qu'on l'avait posé là, tel un vulgaire paquet, il ne pouvait détacher son regard du travesti prosterné aux pieds de Xerba et dans lequel il avait mis plusieurs minutes avant de reconnaître le journaliste. De tout ce qu'il avait pu voir d'extraordinaire depuis son arrivée sur cette planète inconnue, c'était peut-être le spectacle qui le surprenait et le fascinait le plus.

Comment Lange en était-il arrivé à ce stade ? Il avait à plusieurs reprises tenté d'échanger un regard avec le journaliste, mais celui-ci n'avait même pas daigné tourner les yeux vers lui. Il paraissait aussi dépourvu d'intelligence que le dernier des idiots de village.

Soudain l'imposante double porte en cristaux orangés s'ouvrit et Minski, Castro et Goodspeed firent leur entrée, suivis de six gardes dont deux tenaient Olympe à chaque bras. Tous allèrent se prosterner devant Xerba.

Celle-ci prit la parole.

– Mon cher professeur, cette femme a tenté de s'évader. Elle doit donc être punie. Je connais vos goûts en la matière, aussi ai-je décidé de vous faire plaisir.

Elle se leva de son trône et solennellement déclara :

– Que commence la danse des lavements !

Aussitôt Xénobie entra, porteuse d'un grand bock de cinq litres rempli à ras bord d'une eau brûlante et auquel était adapté un très long tuyau terminé par un petit robinet. À ses côtés une garde tenait comme un flambeau une énorme canule en caoutchouc rouge de plus de vingt centimètres de long, quatre de diamètre et dont l'extrémité proéminente était constituée d'une olive de huit centimètres de long sur six de diamètre, si bien que la canule, une fois en place ne pouvait plus ressortir, le sphincter de la victime se refermant sur sa partie la plus mince. Elle la remit à Minski, tandis que Xénobie accrochait le bock à un piton fiché à cet effet dans une des colonnes de la salle. Tranquillement le professeur vase-lina l'énorme canule et l'adapta au robinet, tandis que Castro et Goodspeed s'emparaient d'Olympe.

Malgré les cris et les ruades de la jeune femme, ils eurent vite fait de la mettre à quatre pattes sur le sol, où ils la maintinrent solidement, bras, corps et jambes écartées.

– Ouvrez-lui bien les fesses ! ordonna Minski. Les deux hommes empoignèrent chacun une fesse ronde et tirèrent de leur côté, dévoilant l'anus plissé.

– Mieux que ça ! clama le géant.

De leurs doigts placés dans la raie culière, ils écartelèrent

l'anus, le forçant à s'ouvrir au maximum, si bien qu'il ne tarda pas à former un cratère d'un bon centimètre et demi de diamètre.

– Continuez à lui écarter le trou du cul! aboya Minski, de plus en plus excité.

Il approcha la canule du fessier et le bout de l'olive s'emboîta à l'anus ouvert. S'arc-boutant sur ses jambes immenses entre celles écartées d'Olympe, il poussa farouchement. L'anus s'ouvrit encore plus, s'écartela. Olympe pleurait à chaudes larmes tant cette dilatation la faisait souffrir.

Berthier regardait Lange. Il se dit que, cette fois, l'homme d'action qu'il était allait intervenir, tenter quelque chose. Mais non, le journaliste observait la jeune femme que l'on torturait de si ignoble façon sous ses yeux avec un sourire béat.

Minski souffla un peu, puis, s'y reprenant à plusieurs fois, il enfonça de nouveau l'olive dans le sphincter distendu. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à l'y engloutir en entier.

Olympe poussait de véritables hurlements.

L'olive avalée, ce fut avec une relative facilité que le reste de la canule glissa dans le rectum, avec un nouveau resserrement près du robinet où le tuyau était le moins large. Le géant se redressa et essuya la sueur qui perlait sur son front. L'énorme canule avait entièrement disparu dans les entrailles féminines. Olympe était prostrée. Les larmes coulaient sur son visage tandis qu'elle proférait des mots sans suite. Minski lui laissa quelques minutes pour se remettre et s'habituer à cet hôte indésirable qui garnissait son derrière. Peu à peu la douleur s'atténuait et la jeune femme reprenait ses esprits.

Minski s'en aperçut. Il ordonna :

– Goodspeed, ouvrez le robinet et faites-lui boire un litre!

L'Anglais obtempéra. Le tuyau se tendit sous la pression de l'eau qui dévalait en cascade. Il en surveillait le niveau à travers

le plastique transparent du bock. Il fallut bien peu de temps pour que le premier litre coule dans le ventre d'Olympe. Goodspeed referma le robinet.

– Maintenant, mets-toi debout! commanda Minski.

Olympe, le visage défait, se releva comme elle le put. Debout, elle restait un peu courbée en avant à cause de l'engin qui la pénétrait.

– Tiens-toi plus droite! hurla le géant et, ôtant sa ceinture, il en assena un grand coup sur les fesses opulentes.

Olympe beugla et se redressa de son mieux.

Sans s'occuper de ses cris, Minski s'approcha d'un vieux phonographe à pavillon et le remonta. Les premières mesures d'une valse de Strauss se firent entendre.

– Messieurs, votre cavalière est prête. Il serait incorrect de la faire attendre plus longtemps.

Ce fut Castro qui commença. Il prit Olympe dans ses bras, la serra contre son corps et, de sa main droite tenant le tuyau qui lui sortait du fondement, attaqua la première danse. Olympe, gênée, tendait son postérieur en arrière. Minski la cingla de nouveau.

– Allons, on se tient mieux que cela quand on danse une valse.

Malgré sa douleur, Olympe obéit: Le spectacle de ce couple dansant, de cette femme des fesses de laquelle partait le long tuyau de caoutchouc rouge avait quelque chose d'effroyablement érotique et Xerba, n'y tenant plus, commença à se masturber sur son trône.

De temps à autre, Minski cinglait les fesses d'Olympe et, quand une danse était terminée, elle passait dans les bras de son autre cavalier.

Au bout de trois valses, le phonographe commença à donner des signes de fatigue. Minski s'en approcha et le remonta.

– Elle doit avoir soif. Faites-lui boire le deuxième litre! commanda-t-il.

C'était Castro qui la faisait danser. Il la ploya sous son bras et ouvrit le robinet jusqu'à ce que le niveau soit descendu à trois litres dans le grand bock, puis il la repassa à Goodspeed pour la quatrième valse.

Après la sixième, le troisième litre lui fut injecté et, le ventre de plus en plus lourd, les coliques de plus en plus tenaillantes, elle dut continuer à danser.

Le supplice devenait horrible et Olympe, qui avait beau supplier, était entraînée par son cavalier dans un tourbillon infernal. Son ventre s'alourdissait, se gonflait comme celui d'une femme enceinte. Quatre litres d'eau distendaient maintenant ses entrailles et elle devait valser, valser sans arrêt.

Parfois elle tressaillait, essayait de ralentir la cadence. Alors Minski lui cinglait les fesses, qui étaient devenues rouge écrevisse et étaient striées de coups de ceinture.

Il ne restait plus qu'un litre dans le bock. Ce fut pour après la douzième danse.

Il y avait près d'une heure que la punition avait commencé et Xerba en était à son cinquième orgasme. Quant à la malheureuse Olympe, le ventre lourd, distendu, boursoufflé comme une outre, Olympe fatiguée, exténuée, avachie dans les bras de son cavalier, Olympe cinglée sur les fesses sans trêve, elle était au bord de l'évanouissement. Le phonographe, de nouveau, s'arrêta. Mais, cette fois, Minski ne le remit pas en marche. Il s'approcha d'Olympe qui titubait dans les bras de Goodspeed.

– Maintenant que tu nous as bien excités tous les trois, nous allons te récompenser. Tu as eu le cul suffisamment arrosé, cela va être au tour de ta connasse. Nous allons te monter dessus chacun notre tour. Je vais t'enfiler le premier, puis ce sera mon cher Castro et enfin mon ami l'inspecteur de

Scotland Yard. J'espère que tu apprécies l'honneur que l'on te fait à sa juste valeur... Allez! Allongez-la sur l'estrade et écartez-lui bien les cuisses!

Castro ôta la canule du robinet et, pour qu'aucune goutte ne s'échappe du ventre prêt à éclater de la jeune femme, en ferma l'ouverture avec un bouchon. Puis, aidé de Goodspeed, il traîna Olympe jusqu'à l'estrade en or, sur laquelle brûlait la gigantesque bougie. Là ils l'allongèrent sur le dos, en la plaçant au bord de manière à ne pas être gênés par le bout de la canule et le bouchon qui dépassaient de son derrière.

Minski, le premier, s'accoupla à elle. Il la besogna assez longtemps avant de décharger en poussant des cris inhumains. Castro le remplaça et, plus rapide, lâcha son sperme à peine son sexe avait-il pénétré dans le vagin de la jeune femme. Olympe n'avait même plus la force de se défendre. Elle se laissait enfler complaisamment, le ventre tordu de coliques, l'anus dilaté par l'énorme canule qui y était enfoncée, le vagin endolori par la brutalité de ses violeurs.

Enfin, Goodspeed s'avança à son tour. Il ouvrit sa braguette et extirpa de son slip un sexe minuscule, qui, bien qu'en érection, ne dépassait pas la taille du petit doigt de la main.

Olympe le vit. Tous ses fantasmes revinrent dans son cerveau embrumé par la douleur. L'Anglais s'allongea sur elle et, se guidant de la main, la pénétra le plus facilement du monde.

Aussitôt la jeune femme fut la proie d'un orgasme d'une violence inouïe. Elle se mit à hurler et à se tordre frénétiquement sous le corps de son pourtant si piètre amant. Décontenancé car peu habitué à ce genre de réaction de la part de ses partenaires, pris d'une soudaine panique, Goodspeed se retira brusquement d'elle, comme s'il venait d'être touché par un câble de haute tension.

En même temps que la foutre ruisselait sur les parois internes de sa vulve, Olympe sentit la canule peu à peu se retirer de son anus. De toutes ses forces elle poussa.

Tel un obus jaillissant du canon, la canule fut éjectée et vint s'écraser dans le bas-ventre de Goodspeed, debout devant l'estrade et qui lâcha un hurlement de douleur.

Toute l'assistance resta figée, dépassée par les événements.

Alors Olympe se releva et, mue par une sorte d'instinct médiumnique, enjamba le bord de la gigantesque bougie qui trônait sur l'estrade. S'enfonçant jusqu'aux genoux dans la cire fondue, elle avança jusqu'à son centre. Et là, tournant le dos à la flamme au risque de se brûler les fesses, elle laissa libre cours au flux d'eau et de merde qui encombrait ses intestins. Ce fut un véritable déluge, qui eut raison de la flamme. Celle-ci oscilla, vacilla, puis brutalement s'éteignit.

Aussitôt les murs de l'immense salle se mirent à trembler et le sol en plusieurs endroits se crevassa.

Un vent de panique souffla sur l'assistance, chacun essayant de s'enfuir au milieu des colonnes qui s'écroulaient, du sol qui éclatait, du plafond qui se disloquait et dont d'énormes blocs de pierre ne tardèrent pas à tomber comme des grêlons. L'un d'eux atteignit Xerba et l'écrasa comme une crêpe.

Lange sembla s'éveiller d'une longue torpeur. Habitué à l'action, il prit immédiatement mesure de la situation. Il ôta son collier, dont la laisse était coincée sous le bloc de pierre, et, voyant Berthier attaché au milieu des décombres qui commençaient à joncher le sol, se précipita vers lui et le délivra.

– Où est Olympe ?

L'inspecteur lui fit signe de se retourner. Au milieu du cataclysme, Olympe accroupie au centre de sa bougie, était tranquillement en train de chier.

Lange la regarda, ahuri.

– Mais qu'est-ce qu'elle fait? Elle est folle!

– Je vous expliquerai plus tard, intervint Berthier. Ne perdons pas de temps si nous voulons avoir une chance de sauver notre peau.

Tous deux coururent jusqu'à la jeune femme.

– Vite! hurla Lange.

– J'ai pas fini, répondit Olympe.

Le journaliste se tourna vers l'inspecteur.

– C'est bien ce que je disais: elle est folle.

Il entra à son tour dans la bougie et traversa la cire fondue. Prenant Olympe par la main, il la tira brutalement.

– Mais j'ai encore envie, se plaignit-elle.

– Tu crois vraiment que c'est le moment de faire ses besoins?

La salle était maintenant vide. Tout le monde, enfin ceux et celles qui n'avaient pas disparu sous une colonne ou un morceau de plafond, s'était enfui. Le sol continuait à trembler et dehors on entendait le bruit d'explosions.

– Vite, dit Berthier. Il faut rejoindre la soucoupe!

Lange attrapa Olympe et, la tirant de force, l'entraîna vers la porte. Ils allaient en franchir le seuil, lorsque le sol, telle une feuille de carton, se déchira à quelques mètres devant eux. Une large crevasse apparut.

– La soucoupe! hurlait l'inspecteur, il faut rejoindre la soucoupe!

Olympe s'était de nouveau accroupie et continuait de se vider. Lange avisa une planche.

– Aidez-moi! cria-t-il à Berthier.

À eux deux, ils parvinrent à la poser au-dessus de la crevasse.

Olympe s'était enfin relevée.

– Ouf, ça fait du bien! Je crois que cette fois j'ai fini.

Elle regarda le journaliste, toujours maquillé et paré d'affriolants dessous féminins.

– Tu sais que tu es ravissant en travelo. C'est drôle, je ne te connaissais pas ces goûts.

Dans la panique, Lange ne s'était même pas aperçu de son original accoutrement. Il baissa les yeux sur son propre corps avec la surprise d'un poisson découvrant un éléphant dans son bocal.

– Qu'est-ce que c'est que ça? ne put-il s'empêcher de s'exclamer.

Berthier avait déjà traversé la crevasse sur le pont de fortune. De l'autre côté, il hurlait en trépignant.

– La soucoupe! Il faut rejoindre la soucoupe!

– Il commence à m'énerver celui-là avec sa soucoupe, remarqua Olympe. Qu'on lui serve son café et qu'on n'en parle plus.

Le journaliste la regarda sans comprendre.

– *It was a joke*, dit-elle avec un sourire.

Lange la prit par le bras et tous deux, en équilibre sur la planche, rejoignirent l'inspecteur.

Devant eux s'ouvraient les ruines de ce qui avait dû être un couloir. Ils s'y précipitèrent. De temps à autre ils croisaient une garde, bien trop occupée à préserver sa propre vie pour s'intéresser à la leur. Ils couraient à perdre haleine, obliquant à gauche, à droite, au gré des méandres de l'inextricable labyrinthe dans lequel ils se trouvaient.

Enfin une porte se dressa devant eux. Lange l'ouvrit. Elle donnait sur l'extérieur. Fous de joie, ils se retrouvèrent à l'air libre.

– Vous avez une idée de par où aller? demanda le journaliste.

Berthier et Olympe firent signe que non.

L'infernal cataclysme semblait s'être calmé et le sol n'était plus agité que de faibles secousses telluriques.

Ils marchèrent droit devant eux, essayant de se repérer dans ce paysage apocalyptique.

– Regardez! hurla soudain Olympe.

Émergeant de la forêt, des milliers d'hommes-bougies avançaient en rampant dans leur direction. Les yeux vides, le visage crispé, ils ressemblaient à une armée de vers luisants géants.

– Ça se corse, dit Olympe.

Un grondement sourd monta de l'horizon, où le ciel sembla brusquement basculer. Une vague phosphorescente de plusieurs dizaines de mètres de hauteur apparut, emportant tout sur son passage.

Indifférents, les hommes-bougies continuaient à avancer à leur rencontre.

– Je crains que ça ne soit la fin, constata Lange.

– Je ne sais pas nager! s'écria dérisoirement Berthier.

– Au moins ça éteindra la flamme de ces malheureux, suggéra Olympe.

Puis elle se tourna vers le journaliste et colla ses lèvres aux siennes.

– Je t'aime, murmura-t-elle dans un souffle.

Et le raz-de-marée les emporta.

Épilogue

Il n'y eut plus que l'eau et la sensation d'aller au fond, avec les poumons douloureux à cause du manque d'air, les tempes qui battaient, ce qui, à cause de ce tourbillon liquide, lui donna l'impression d'être séparé de son corps, d'être débranché.

Ses bras hachaient l'eau et il essayait de se débattre, persuadé qu'il n'arriverait à rien.

Ses poumons lançaient des flammes qui montaient dans sa gorge en le brûlant affreusement. Sa bouche était si étroitement serrée que ses dents s'enfonçaient dans la chair et que le sang giclait au-dessus et au-dessous de sa langue. Ce qu'il voulait faire, c'était ouvrir la bouche pour y laisser entrer l'eau, pour abréger une agonie qui dépassait en souffrances ce qu'une créature humaine pouvait supporter. Mais il entendit la voix d'Olympe qui répétait : « Je t'aime... Je t'aime. »

Alors il tint la bouche fermée, suffoquant à cause de cette brûlure qu'il ne pouvait plus supporter mais qu'il était bien obligé d'endurer.

Puis soudain il n'eut plus aucune sensation et il pensa que c'était la fin. Mais, une nouvelle fois, la voix d'Olympe retentit :

– Réveille-toi ! Mais réveille-toi, bon Dieu !

Il ouvrit les yeux. Il était allongé sur son lit et, au-dessus de lui, il vit le ravissant visage de la jeune femme.

– Mais qu'est-ce qui m'est arrivé ? demanda-t-il.

– Oh rien, lui répondit-elle. Tu étais tout simplement en train de me faire l'amour, lorsque tu t'es brutalement endormi. Ce qui, tu l'avoueras, n'est guère flatteur pour moi.

Lange la regardait sans comprendre.

– Mais alors, Minski, Goodspeed, la planète des hommes-bougies, le cataclysme, tout ça c'était... c'était...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase que le téléphone sonna sur la table de nuit. Il décrocha et, d'une voix encore endormie, lança un « allô » étouffé dans l'appareil.

– Lange?... Ici Berthier.

– Écoutez mon vieux, c'est pas le moment, je dors.

– Je sais. Moi aussi.

– Comment ça, vous aussi ?

– Eh bien, je viens de piquer un somme pendant deux heures. C'est d'ailleurs une des raisons de mon appel. Ça ne m'arrive jamais. Je suis plutôt du genre...

– Insomniaque, je sais ! Moi pas, s'énerva le journaliste. Vous n'allez quand même pas me faire une crise d'anxiété parce que vous vous êtes endormi !

– Il n'y a pas que ça, Benoît. Il faut absolument que je vous parle.

Lange perçut l'angoisse que trahissait la voix de l'inspecteur.

– Bon, finit-il par conclure. Disons dans une heure à La Bergerie. Cela vous donnera l'occasion de m'inviter à dîner.

Et il raccrocha.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-138-5

Achévé d'imprimer en avril 2012
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : avril 2012.

Tirage limité à 100 exemplaires,
et 20 exemplaires hors commerce.

« Alors Olympe se releva et, mue par une sorte d'instinct médiumnique, enjamba le bord de la gigantesque bougie qui trônait sur l'estrade. S'enfonçant jusqu'aux genoux dans la cire fondue, elle avança jusqu'à son centre. Et là, tournant le dos à la flamme au risque de se brûler les fesses, elle laissa libre cours à l'inférial lavement qui encombrait ses intestins. Ce fut un véritable déluge, qui eut raison de la flamme. Celle-ci oscilla, vacilla, puis brutalement s'éteignit.

Aussitôt les murs de l'immense salle se mirent à trembler et le sol en plusieurs endroits se crevassa.

Un vent de panique souffla sur l'assistance, chacun essayant de s'enfuir au milieu des colonnes qui s'écroulaient, du sol qui éclatait, du plafond qui se disloquait et dont d'énormes blocs de pierre ne tardèrent pas à tomber comme des grêlons. L'un d'eux atteignit Xerba et l'écrasa comme une crêpe. »

Le méchant sonne toujours trois fois

Les aventures de Benoît Lange furent publiées séparément chez trois éditeurs différents au début des années quatre-vingt. Le jeune et séduisant journaliste de *La Main au Collet*, aidé par l'inspecteur Berthier, y traque sans relâche le cruel Minski et son associé, le docteur Castro. Dans une mystérieuse clinique de la banlieue parisienne, tout d'abord, à la thérapie aussi surprenante que voluptueuse ; puis sur une île perdue au milieu de l'Atlantique, où les affreux Minski et Castro se livrent à des expériences sur de pauvres filles sans défense ; enfin, sur une lointaine planète peuplée d'Amazones sévères et d'hommes-bougies dont la flamme vacille à chaque coup de fouet.

L'avenir du monde est aux mains d'un savant fou. Benoît Lange arrivera-t-il à temps pour le sauver ?

Gilles Derais : Sous ce pseudonyme, un de nos plus talentueux scénaristes a publié cette seule trilogie. Pour en savoir plus sur l'homme et son œuvre, reportez-vous à l'avant-propos de Vincent Roussel.

